This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1314

M3

£24.00
2 vols

C72
BIN 1/72

First Collected Edition

Bought from Blackwell

£.

1964

LES

PSEAUMES

DE MESSIRE

HONORAT

DE BEUIL,

CHEVALIER,

SEIGNEUR

DE RACAN.

LES ŒUVRES
DE M. HONORAT
DE BEUIL,
CHEVALIER,
SEIGNEUR
DE RACAN.

Tome I.

A PARIS.
Chez ANTOINE URBAIN COUSTELIER,
Libraire-Imprimeur, Quay des Auguſtins.

M. DCC. XXI V.
Avec Approbation & Privilege.

UNIVERSITY
24 MAY 1975
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSEIGNEUR

LE COMTE DE MORVILLE,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ETAT.

AYANT LE DEPARTEMENT des affaires étrangeres, l'un des 40. de l'Academie Françoise, &c.

MONSEIGNEUR,

JE ne puis presenter au Public sous de plus heureux auspices que les vôtres, le recueïl complet des Ouvrages d'un homme qui fut dans son temps, comme vous l'êtes au-

jourd'huy, un des principaux ornemens de l'Academie Françoiſe, & qui ſçut allier avec les Emplois qui convenoient à ſa naiſſance cette urbanité & cette delicateſſe qu'on acquiert dans le commerce des Muſes. Les grandes places que vous avez remplies depuis pluſieurs années avec tant de ſuccès, les fonctions d'une Ambaſſade importante, & la diſcuſſion des interêts de toute l'Europe, dont vous avez été le depoſitaire au Congrès de Cambray, n'ont jamais interrompu l'amour que vous avez toujours eu pour les belles Lettres. Vous ne les perdez point de vûë, MONSEIGNEUR, parmy l'embarras des affaires les plus épineuſes, & lorſque le Miniſtere, auquel vos talens ſuperieurs, & la confiance du Prince vous ont élevé, vous permet de joüir de quelques momens de repos, vous en faites votre plus agreable délaſſement. L'Academie Françoiſe vous a entendu prononcer avec cette dignité & ces graces qui vous ſont particulieres des diſcours où l'on admire également la fecondité & la préciſion, la nobleſſe des ſentimens & l'élegance du ſtile. C'eſt le fruit, MONSEIGNEUR, de ce goût exquis que vous

avez apporté en naissant, & qui annonça dès votre tendre jeunesse tout ce que la France voit aujourd'huy. Permettez-moi, MONSEIGNEUR, *de me feliciter d'avoir eu le bonheur d'être témoin de ces heureux commencemens, & de m'être vû à portée d'applaudir desors à vos premiers triomphes. J'ose esperer que vous ne dédaignerez pas que je vous en rappelle le souvenir, & que je m'en fasse un titre pour vous demande la coutinuation de votre protection.*

Je suis avec un tres-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-obeïssant serviteur A. U. COUSTELIER

LETTRE
DE MONSIEUR
DE RACAN,
A MESSIEURS
DE L'ACADEMIE FRANCOISE.

MESSIEURS,

Me voici au bout de ma carriere; j'ay enfin achevé le Pſeautier de la ſorte que vous me l'avez ordonné quand je vous en preſentay les premices, & n'en ay changé que le titre. Je deſire que deſormais ils ne ſoient appellez que *les Pſeaumes de Racan*, ne les eſtimant pas dignes de porter le nom de ce grand Roy Prophete, puiſque mon ignorance & la baſſeſſe de mon eſprit me rendent incapable d'en ex-

primer les hautes penſées. J'ay choiſi d'abord ceux qui m'eſtoient les plus agreables, & où j'ay crû le mieux réüſſir; & comme je les ay tous faits en diverſes humeurs & en divers temps, on y remarquera de ſi grandes inégalitez & differences de ſtile, que la poſterité aura peine à croire qu'ils ſoient d'un même Auteur, non plus que ceux où j'en ay pris le modele. Je vous confeſſe, MESSIEURS, que j'ay ſouffert de grandes mortifications en les achevant, du plaiſir que j'avois pris à les commencer. S'ils ſont bien reçus du public, ils en auront l'obligation à mes deux bons amis, Monſieur l'Abbé de Remefort & Monſieur Nublé. Le premier m'a donné le courage de les entreprendre, & l'autre les a ſauvez de ma colere, & en a pris le ſoin lorſque j'eſtois ſur le point de les abandonner, & d'en deſavoüer la plus grande partie, comme enfans mal nez, qui n'ont ja-

mais donné que de l'ennuy à leur pere; & peut-estre qu'en la mauvaise humeur où ils m'avoient mis, je les eusse tous condamnez au feu, & les innocens eussent pati pour les coupables; la perte n'en eust pas esté grande pour le public, & je m'en fusse aisément consolé: la gloire de la terre est peu de chose à l'égard de celle du Ciel, & c'est le seul lieu où j'espere que l'Eternité sera la recompense de mes œuvres. Que si elles sont agreables à Dieu, je veux croire pour ma satisfaction qu'elles le seront à tous ses bons serviteurs, dont vous estes du nombre, & que si vous n'approuvez generalement mon travail, du moins vous approuverez mon intention, & me conserverez le reste de ma vie la qualité,

MESSIEURS,

De vostre tres-humble & tres-obéissant serviteur & Confrere, RACAN.

ODE,

AU ROY.

DONT LES CINQ PREMIERES Stances ſont imitées du Pſeaume 128.

Sæpè expugnaverunt.

SI l'on écrit aveque foy,
Heureuſe & malheureuſe France,
L'eſtat divers de ta ſouffrance
Dans le bas âge de ton Roy;
Pourra-t-on lire en ton Hiſtoire
Tes infortunes & ta gloire
Sans joye & ſans étonnement,
En voyant qu'aveque nos craintes,
D'un general embraſement
Toutes les flames ſont eſteintes?

Quand le ſoc fendoit nos fillons,
Nos plaines triſtes & deſertes
Au lieu d'eſpis eſtoient couvertes
d'eſcadrons & de bataillons:
La ſaiſon où les Cieux propices
Rendent les fleurs & les delices,
En naiſſant trouvoit ſon tombeau;
Et les Jumeaux dans ces allarmes
Ne ramenoient le Renouveau
Que pour renouveler nos larmes.

Mais celuy qui retient le frein
Des vents miniſtres des tempeſtes ;
Touché de nos juſtes requeſtes,
Nous redonna le temps ſerein :
Sa bonté toûjours pitoyable
Aux pleurs d'un peuple miſerable
Par l'oppreſſion des méchans,
Nous rendit nos moiſſons fertiles ;
Et de l'abondance des champs
Remit la pompe dans nos Villes.

Telles qu'en un vieil baſtiment
Dans la mouſſe naiſſent des herbes
Deſſus ces ruines ſuperbes
Qui s'élevoient au Firmament ;
La chaleur, comme la froidure,
Ternit l'éclat de leur verdure
En ce lieu ſi proche des Cieux,
Et dans leurs tiges mal nourries,
Aux mois les plus delicieux
Meurent avant qu'eſtre fleuries.

Telle fut au cœur de l'Eſtat
La temerité des Rebelles,
Qui par des factions nouvelles
Choquoient le juſte Potentat :
Ils vouloient ſur ſon Thrône meſme
Abattre ſon pouvoir ſupreſme,
Par un attentat ſans pareil :
Mais ces renaiſſantes eſpines
Ne purent ſi près du Soleil
Prendre de profondes racines.

Tu vis de ton ſort inhumain

Moderer le courroux funeſte,
Si-toſt qu'avec l'huile celeſte
Ton Roy prit la foudre en ſa main:
Après mainte inſigne victoire,
La Seine auſſi bien que la Loire,
Quand les Mutins furent ſoumis,
Vit écouler de ſon rivage
Sur les champs de tes Ennemis
Les flots qu'épanchoit cet orage.

Digne preſent de l'Eternel,
Grand Roy, que ſa Toute-puiſſance
Dans les miſeres de la France,
Accorde à ſon vœu ſolemnel;
Ce feu que tu vois dans mon ame
Conſerver ſa vivante flame
Des glaces de ſoixante Hyvers,
A ton nom conſacre mes veilles,
Et va faire à mes derniers Vers
Chanter tes premieres merveilles.

Bien que mon eſprit abattu
Du travail & de la vieilleſſe,
Ne produiſe dans ſa foibleſſe
Qu'une languiſſante vertu,
Je veux malgré l'âge & l'envie
En ce dernier jour de ma vie
Qui panche déja vers le ſoir,
Laiſſer à la France des marques
D'avoir veû ſur ſon Thrône aſſoir
Les trois plus grands de ſes Monarques.

Quand Henry de ſes longs malheurs
L'eut par ſa valeur délivrée,
Mon Apollon ſous ſa livrée

A produit ſes premieres fleurs :
Ton pere, qui toujours Auguſte
Prit dans la Paix le nom de Juſte,
Et dans la guerre de Vainqueur,
A veû dans l'Eté de mon âge
Eclatter toute la vigueur
De ma forçe & de mon courage.

Je l'ay ſuivi dans les combats,
J'ay veû foudroyer les Rebelles,
J'ay veû tomber leurs Citadelles
Sous la peſanteur de ſon bras ;
J'ay veû forcer les avenuës
Des Alpes qui percent les nuës,
Et leurs ſommets imperieux
S'humilier devant la foudre,
De qui l'éclat victorieux
Avoit mis la Rochelle en poudre.

Mais dans ces ſiecles malheureux,
Où la Diſcorde déchaiſnée
Vit ſon audace refrenée
Par ces deux Princes genereux,
Sous quelque ſuperbe trophée
Que l'on ait ſa rage eſtouffée,
En vit-on jamais de pareils
A ceux de ton ſage Miniſtre,
Qui triompha par ſes conſeils
De noſtre fortune ſiniſtre ?

Arras que l'on croyoit perdu,
Eſt par l'attaque vigoureuſe
De mainte phalange nombreuſe
Glorieuſement défendu :
La Sambre ſous tes loix captive

Voit planter par de-là ſa rive
Nos frontieres & nos lauriers,
Et voit ſous des foreſts de piques
De nos formidables Guerriers,
Gemir les campagnes Belgiques.

Ce Mont affreux de toutes parts,
Ce Mont où l'Art & la Nature
Avoient dans une Roche dure
Taillé d'invincibles remparts;
Ce Mont qui bravoit les orages
Depuis la naiſſance des âges,
Ce Mont d'abyſmes reveſtu;
Cet orgueilleux fils de la Terre
N'avoit jamais eſté battu
D'un ſi redoutable tonnerre.

Tu le rangeas à ſon devoir;
Les Aigles qui portent ta foudre,
D'un regard reduiſent en poudre
Ce qui s'oppoſe à ton pouvoir:
Contre leur juſte vehemence
L'on n'a recours qu'à ta clemence
Pour ſe garantir de la mort,
Et, comme charmes, leurs menaces
Font ouvrir, ſans aucun effort,
Les portes des plus fortes Places.

Quand leurs marches ſerrent leurs rangs,
Les montagnes ni les rivieres
N'ont point d'aſſez fortes barrieres
Pour arreſter ces Conquerans;
Il n'eſt rien de fort qui ne plie,
Rien de grand qui ne s'humilie
Devant leurs bataillons nombreux.

Et le ſeul bruit de leurs approches
Tarit les fleuves les plus creux,
Et briſe les plus dures roches.

Ces torrens à longs flots épars,
Ces eaux rapides & terribles,
Ces grands foſſez inacceſſibles,
Dont les Alpes ſont les rempars;
Tant de rivieres aſſemblées,
De qui les ondes redoublées
Vouloient leurs deſſeins traverſer
En s'oppoſant à leur paſſage,
Leur donnerent lieu d'exercer
Leur induſtrie & leur courage.

Tout craint l'effort de leur vertu;
La Mer encore épouvantée,
Deſſus ſa rive enſanglantée,
Voit l'orgueïl du Tage abatu;
Dunquerque contre ta puiſſance
La prend en vain pour ſa défenſe;
Neptune l'effroy des Vaiſſeaux
Tremble aux éclats de ton tonnerre;
Et ſe reſſerrant dans les eaux,
T'abandonne toute la terre.

Par le Conſeil dont tu te ſers
Ta valeur de gloire animée
Égalera ta Renommée
A la grandeur de l'Univers;
Et ſi tes Armes & ſes veilles
Font toûjours de telles merveilles;
Je prévois qu'au ſiecle à venir
La terre pour toy trop petite
Ne pourra non plus contenir

Ton Empire que ton merite.

Tu vois l'Ange qui prend le ſoin
De les défendre de l'envie;
Qui me conſerve encore en vie
Afin de m'en rendre témoin:
Que s'il veut me donner la gloire
D'écrire toute ton Hiſtoire,
O Roy la merveille des Rois!
Qu'il obtienne des Deſtinées,
D'avancer bien-toſt tes exploits,
Ou de prolonger mes années.

ODE

A LA LOUANGE

DE LA REINE

PENDANT SA REGENCE.

Dont le ſujet eſt imité du Pſeaume 8.
Domine Dominus noſter, &c.

O Toy, qui t'es rendu ſur la Terre & ſur l'Onde
L'aimable étonnement des yeux de tout le monde,
Seul Dieu de qui le nom eſt par tout glorieux;
Dont la grandeur remplit & la lumiere éclaire
L'eſpace maginaire
Des vuides infinis qui ſont deſſus les Cieux:

Tou

Lors que de ces clartez dont ta gloire eſt pour-
Tu daignes ici bas ſur nous jetter la veuë; [veuë,
L'objet le plus cheri de tout ce que tu vois,
N'eſt-ce pas ce grand ſoin où s'occupe ſans ceſſe
Noſtre ſage Princeſſe,
A nourrir ſes enfans pour l'appuy de tes Loix?

Elle imprime en leur ame en quittant la mam-
melle,
La vertu qui nous mene à la vie éternelle,
Et l'eſpoir des honneurs qui nous y ſont promis;
Juſqu'à tant que leur bras puiſſe, armé du tonnerre,
En une ſainte guerre
Combattre pour la Foy contre tes Ennemis.

Elle veut qu'aux flambeaux, dont la voute azurée
Par ta magnificence eſt brillante & parée,
Ils contemplent l'Empire où toy ſeul es le Roy;
Et que leurs foibles yeux, qui ne ſont que de naiſtre,
Y puiſſent reconnoiſtre
Qu'il n'eſt point de grandeur qui ne vienne de toy.

Leurs cœurs humiliez ſavoient dès leur enfance
Que ſans avoir égard à leur haute naiſſance
De la ſeule vertu tu ſais faire le choix;
Et ſavoient, dans l'éclat des publiques loüanges,
Que le dernier des Anges
Eſt plus grand devant toy que le premier des Rois.

Ils connoiſſoient dés-lors que ces mets delecta-
bles
Qu'offrent la Terre & l'Onde à l'envy ſur leurs
tables,
Et par qui tu préviens nos beſoins & nos vœux,
Sont les dignes bienfaits où la magnificence
De ta Toute-puiſſance
Témoigne à tes enfans l'amour qu'elle a pour eux

Ta main qui nous ſoumet ſous le pouvoir ſuprême
De ceux que la naiſſance orne du diadême,
Veut que l'homme ici bas regne ſous ſon appuy;
Et le fait diſpoſer avec autant d'empire,
De tout ce qui reſpire,
Que ſi tout ce qui vit, ne vivoit que pour luy.

Admirons donc ſans fin la ſageſſe profonde
Du ſeul Dieu qui regit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Du ſeul Dieu dont le Nom eſt par tout glorieux;
Dont la grandeur remplit, & la lumiere éclaire
L'eſpace imaginaire
Des vuides infinis qui ſont deſſus les Cieux.

LE PREMIER PSEAUME.

Beatus vir, &c.

O BIEN-heureux celuy qui prit dés
son Printemps
La vertu pour objet de ſes premieres
flâmes,
Et qui n'a point hanté les forts eſ-
prits du temps,
Dont la contagion perd les corps & les ames.

Ils diſent que le Sort regne ſeul dans les Cieux;
Que les foudres ſur nous tombent à l'avanture:
Ils diſent que la crainte eſt mere des faux-Dieux,
Et n'en connoiſſent point d'autre que la Nature.

Ce poiſon des eſprits corrompt toute ma Cour,
Et l'ame dont la foy n'en eſt point pervertie,
Avecque l'Eternel s'entretient nuit & jour,
Et rend grace aux bontez qui l'en ont garantie.

Tel qu'on voit ſur le Nil, loin des vents inconſtans,
L'arbre dont la grandeur nous plaiſt & nous étonne,
De qui l'ombrage épais réjoüit le Printemps, [ne.
Et dont les fruits ſans nombre enrichiſſent l'Autom-

Aux injures de l'air il n'eſt point expoſé,
Son tronc eſt venerable en la coſte voiſine,
Et par les pures eaux dont il eſt arroſé,
Produit des rejettons dignes de ſa racine.

Ainſi l'homme qui fuit l'abord des médiſans;
Et chemine en la voye où le Seigneur l'adreſſe,
De l'honneur qu'il acquiert en l'Avril de ſes ans,
A pour ſa recompenſe une heureuſe vieilleſſe.

Il met ſon aſſurance en la Divinité,
Il luy fait de ſon cœur ſon offrande & ſon temple;
Et ſa vertu renaiſt en ſa poſterité,
Par ſa ſaine doctrine, & par ſon bon exemple.

Mais tout l'heur des méchans, leur gloire & leurs plaiſirs
S'envolent comme font les ſables des rivages,
Qui ſervent de jouët à ces jeunes zephirs,
Qui ne ſont point encore employez aux orages.

De ces cœurs endurcis les cris ſont ſuperflus;
Dieu rendra leurs langueurs ſans fin & ſans pareilles,
Leurs pleurs & leurs ſoûpirs ne le toucheront plus;
Sa Juſtice eſt pour eux ſans yeux & ſans oreilles.

LE II. PSEAUME.

Quare fremuerunt gentes, &c.

OU courent ces méchans, de quelle aveugle erreur
Veulent-ils exercer leur rebelle fureur?
Quel orgueil les anime?
Dieu, qui des Potentats eſt l'éternel appuy,
Punit ce que l'on fait contre un Roy legitime,
Comme fait contre luy.

Ils diſent, enyvrez de leur temerité,
Secoüons noſtre joug, domptons l'autorité
Qui maintenant nous dompte:
Mais l'Eternel mettra leur audace à mépris,
Et d'un ſi vain complot ils n'auront que la honte
De l'avoir entrepris.

Ennemis du Seigneur qui ſon Oint opprimez?
Quand ſes yeux & ſes bras vous paroiſtront armez
D'éclairs & de tempeſtes;
De quels ruiſſeaux de pleurs le rapaiſerez-vous,
Pour faire détourner de vos coupables teſtes
Les traits de ſon courroux?

Vous ne le verrez plus touché du ſentiment
Qu'il a, quand ſa Bonté plaint de ſon châtiment
La juſte vehemence:
Vos crimes ont banni la pitié de ſon cœur.

Et luy feront changer son extréme clemence
En extréme rigueur.

Pouvez-vous ignorer, que c'est luy dont les lois
Font qu'avecque respect l'orgueilleux front des Rois
Luy rend obeïssance ;
Que c'est celuy qui tient la foudre dans ses mains ;
Et qui peut quand il veut, me donner la puissance
Qu'il a sur les humains ?

Ce Dieu dont vous tenez l'estre & la verité,
Ma fille, je veux, mon fils, que son autorité
Soit par tout reverée ;
Tu m'es égal en tout, & le seras sans fin,
Je t'engendre en ce jour d'éternelle durée
Qui n'a point de matin.

Depuis les bors du Nil jusques au Tanaïs,
Les Peuples soûmettront leurs cœurs & leur païs
A ton Regne paisible ;
Et resisteront moins les Sceptres de là-bas,
Que des vases de terre, à l'acier invincible
Dont j'armerai ton bras.

Princes, dont la grandeur se veut faire adorer,
Abaissez vostre orgueil, souffrez sans murmurer
La loy qu'il vous enseigne ;
Et qu'un libre respect face paroître en vous,
L'aise que vous avez de vivre sous un Regne
Aussi juste que doux.

Lors que Dieu courroucé vous tournera le dos,
Qu'en des feux sans lumiere, en des nuits sans repos
Vous expirerez vos vices ;
Ceux qui l'ont fait l'objet de leur affection,
Trouveront leur salut, leur gloire, & leurs delices
En sa protection.

LE III. PSEAUME.

Domine, quid multiplicati sunt, &c.

SEIGNEUR, qu'il s'éleve de monde
Contre l'Estat & contre moy,
Sur l'assurance où l'on se fonde,
Que je suis delaissé de toy!
L'on a cette creance vaine,
Que l'autorité souveraine
Ne sauroit plus se maintenir,
Que son propre fardeau l'accable,
Et que ton bras infatigable
Se lasse de la soustenir.

Troublé de ces complots funestes,
Lors que j'implore ton secours,
Au travers des voûtes celestes
Tu m'entens & m'aide toûjours;
Et ces influences divines,
Tout ce que là haut tu domines,
Ces dignes sujets de tes soins,
N'empeschent point ta main armée
Pour la Monarchie opprimée,
D'estre preste à tous mes besoins.

Quelque rumeur qu'à mes oreilles
Face éclatter cet attentat,
Je dors en repos quand tu veilles

Pour le ſalut de mon Eſtat:
Ta dextre affermit ma Couronne,
Et la troupe qui m'environne,
Soient amis ou ſoient ennemis,
Ne me peut ſervir ni me nuire;
Toy ſeul peux ſauver & détruire
Le Sceptre que tu m'as commis.

Si pour moy ta grace eſt fléchie;
Ces mutins, ces lyons ardens,
Pour déchirer la Monarchie,
N'auront plus d'ongles ni de dens.
Ton ſupport calmera nos craintes,
Fera voir nos cris & nos plaintes
Se changer en remercimens,
Les delices combler nos vies,
Et nos plus ardentes envies
S'éteindre en nos contentemens.

LE IV. PSEAUME.

Cùm invocarem.

SI-toſt que j'élevay ma parole & mes yeux
Pour demander ſecours au Monarque des Cieux
Contre ceux qui vouloient ma puiſſance détruire;
Auſſi-toſt j'entendis & vis à meſme jour,
De ce Dieu tout-puiſſant menaſſer & reluire
Le courroux, la bonté, la juſtice, & l'amour.

Continuë, ô grand Dieu, de proteger ton Oint,

Fay-moy misericorde, & n'abandonne point
Mon Sceptre à la mercy de ce peuple infidele ;
Sous ta protection je n'apprehende rien,
Le secours qui me vient de ta grace éternelle,
Luy rabat le courage, & releve le mien.

O vous dont l'imposture & la presomption
Entretient mes Sujets dans la sedition,
En les preoccupant de vos fausses maximes ;
Sachez que vous serez à jamais odieux
A celuy qui maintient les pouvoirs legitimes,
Contre les vains complots des esprits factieux.

Dans le secret remors d'un si noir attentat
N'avez-vous point horreur des malheurs de l'Estat,
Quand l'Astre qui voit tout y voit vôtre insolence :
Et lors qu'au bord du Tage il a fini son tour,
Ne regretez-vous point dans l'ombre & le silence
D'avoir fait éclater tant de crimes au jour ?

Miserables pecheurs, en vain vous presentez
A ce Dieu tout-puissant vos mets ensanglantez
Quand vous estes souillez dans l'ordure des vices ;
En vain sur ses autels vous consumez l'encens ;
Il ne peut recevoir ni vœux ni sacrifices,
S'ils ne luy sont offerts par des cœurs innocens.

Mais lors que dignement la pieté des siens
Presente à ses autels le plus beau de leurs biens,
Sa liberalité le rend avec usure :
Les graces que du Ciel il verse à pleines mains,
D'un équitable excès sans borne & sans mesure
Recompense le zele & la foy des humains.

Il leur fait succeder par d'humides chaleurs
L'utilité des fruits à la beauté des fleurs ;
De fertiles moissons il dore les campagnes ;

Et pour joindre la joye à la prosperité,
Dans les vins doux meuris sur les aspres montagnes
Accorde l'excellence & la fecondité.

D'une sainte onction confirmant nos esprits
Dans la foy qui nous rend de ces graces espris,
Nous éclaire d'un jour éternellement calme :
Et pour comble d'honneur ses bontez ont permis
A son peuple d'enter l'olive sur la palme,
Et cimanter la paix du sang des ennemis.

LE V. PSEAUME.

Verba mea auribus.

ESCOUTE-moy, Seigneur, en mon affliction;
Dans ta seule protection
Mon ame de tout temps a mis son assurance :
Mes vœux ont esperé sur l'aisle de ma foy
De s'élever jusques à toy ;
Ne trompe point leur esperance.

Je vais dès le matin mes prieres offrir
A toy seul qui ne peux souffrir
La noire iniquité ni l'impure licence :
Mon cœur n'est jamais tant du monde détaché ;
Ni jamais si loin du peché,
Que lors qu'il est en ta presence.

Tu hais les menteurs, & les hommes de sang,
Dont l'ame qui n'a rien de franc

Eſt de l'iniquité l'infame conſeillere :
Les crimes les plus noirs, que l'incredulité
Couvre dans ſon obſcurité,
Sont diſſipez par ta lumiere.

Pour moy que le peché chaſſe de ta maiſon,
J'y rentre, & fais mon oraiſon
Auſſi-toſt que ta grace efface mon offenſe :
Et je me voy remis par ma contrition
En la meſme perfection
Qu'avoit ma premiere innocence.

Seigneur, guide mes pas, de peur que les pechez
Dont les pieges nous ſont cachez,
M'entraînent avec eux au goufre où tu les plonges :
Sauve-moy des méchans, de qui l'impieté
Remplit leurs cœurs d'impureté,
Et leurs paroles de menſonges.

Rien n'eſt de plus infect aux ſepulcres ouverts,
Où dans les corps rongez de vers
Les loups & les corbeaux vont chercher leur paſture,
Que ces ſales diſcours dont le débordement
Nous entretient inſolemment
De médiſance & d'impoſture.

Puni ces malheureux d'une nuit ſans matin,
Dont l'ombre ſans borne & ſans fin
Prive à jamais du jour leurs ames infidelles ;
Et face à tes enfans ton amour paternel
Poſſeder un bien éternel
Dans tes lumieres éternelles.

Tu t'offres pour aſyle à ceux que tes vertus
Ont de tes graces reveſtus,
Tu leur fais de ce monde obtenir la victoire :
Et malgré les jaloux de leurs proſperitez

Courronnes leurs felicitez
Du visible éclat de ta gloire.

LE VI. PSEAUME.

Domine, ne in furore.

SEUL Arbitre de tout, qui seul me peux reprendre,
Ne me vien point juger en ta severité;
Je say quelle est ma faute, & ne m'en puis défendre
Que devant ta bonté.

Mon juste repentir, qui toûjours me talonne,
Le jour trouble ma joye, & la nuit mon repos,
Et l'horreur des tourmens me transit & m'estonne
Jusques dedans les os.

Permets que ta bonté qui jamais ne se lasse
D'assister tes enfans en leur adversité,
Rasseure mon esprit, & me rende ta grace
Avecque ma santé.

Préssé d'une douleur qui n'a point de pareille;
Mon courage accablé succombe sous le faix:
Seigneur, jusques à quand fermeras-tu l'oreille
Aux plaintes que je fais?

Ne m'abandonne point pour l'horreur de mon crime,
Pren pitié des ennuis dont je suis tourmenté,
Non tant pour me sauver, que pour sauver l'estime

Qu'on fait de ta bonté.

Combien qu'en cette vie elle ſoit toûjours telle ;
Soit pour les reprouvez, ou ſoit pour les Eſleus,
Ceux qui ſeront jugez à la mort éternelle
Ne s'en ſouviendront plus.

Des biens que leur ont fait tes largeſſes ſuprêmes
Ils perdront la memoire en l'horreur des tourmens,
Et dans leur deſeſpoir n'auront que des blaſphémes
Pour des remercimens.

En vain cette bonté qu'à mon aide j'implore,
M'a fait dès le berceau tes graces éprouver ;
Elles ſeroient ſans fruit, ſi je n'avois encore
Celle de me ſauver.

Après tant de regrets, de troubles & d'alarmes ;
Si d'un juſte remors tu peux eſtre touché,
Voy comme toute nuit je me baigne de larmes
En pleurant mon peché.

Mes yeux eſteints ont part à mes juſtes ſupplices
Ainſi qu'ils ont eu part à mes ſales deſirs,
Et mon lit autrefois le lieu de mes délices
L'eſt de mes déplaiſirs.

Pour combler de malheurs ma vieilleſſe affligée
L'audace des méchans me veut faire la loy,
Et penſe que jamais leur envie enragée
Ne mourra qu'avec moy.

Mais, Seigneur, ta bonté qui me rend l'aſſurance,
De tous leurs vains complots me met hors de ſouci,
Je connois que mes pleurs par leur perſeverance
Ont ton cœur adouci.

Mes yeux ſont exaucez, mes fautes ſont remiſes ;

Ces infames auteurs de la diviſion
Ne verront réüſſir leurs folles entrepriſes
Qu'à leur confuſion.

Loin donc, foibles mutins, dont l'aveugle manie
Ne ſe plaiſt qu'à troubler mon repos en tout lieu :
J'eſpere voir pluſtoſt voſtre haine finie
Que l'amour de mon Dieu.

LE VII. PSEAUME.

Domine Deus meus.

EN toy ſeul eſt mon eſperance,
O grand Dieu, le ſupport des tiens !
J'attens de toy la délivrance
De tes ennemis & des miens ;
Paſteur du troupeau des fidelles,
Voy les bataillons des rebelles
D'envie & de haine animez,
Qui d'une brutale furie
Comme des Lions affamez
S'acharnent ſur ta bergerie.

Si je ſuis convaincu du vice
Que ces méchans m'ont imputé ;
Si jamais d'aucun artifice
J'ay déguiſé la verité ;
Si mon eſprit, & mon courage
Se reſſentent de cet outrage,
Par leur ruïne ou par leur ſang ;

Que ces malicieuſes ames
Me puiſſent mettre au meſme rang
Des perſonnes les plus infames.

Que ſi l'artifice & l'envie
Dont ils traverſent mon bonheur,
Ne ſe contentent de ma vie,
Qu'ils m'oſtent encore l'honneur:
Et laſſez de l'obeïſſance
Ils foulent aux pieds ma puiſſance
Qui regne ſouverainement,
Et qu'enfin leur malice noire
Mette à la fois au monument
Mes os, mon ſceptre, & ma memoire.

Leve toy, reçoy nos victimes,
Aſſiſte tes bons ſerviteurs,
Et de tes courroux legitimes
Puny ces laſches impoſteurs:
Tu feras aux deux bouts du monde
Admirer ta bonté profonde,
Et la juſtice de tes loix,
Quand au crime dont on m'accuſe,
Tu me ſauveras à la fois
De leur fureur & de leur ruſe.

Fay toy craindre à toute la Terre;
Remonte dans ton Tribunal,
Et d'une voix comme un tonnerre
Sois juge du bien & du mal;
Sauve & confond par ta juſtice
Mon innocence & leur malice,
Finy ma peine & leurs rigueurs,
Toy qui peux avec connoiſſance
Juger au profond de nos cœurs
Tous nos deſſeins dès leur naiſſance.

Puis-je ailleurs chercher mon refuge,
Et le ſupport de mes Eſtats,
Qu'au ſeul Dieu protecteur & juge
Des legitimes Potentats ?
C'eſt luy qui d'un ſeul coup de foudre
Mettra le meſme monde en poudre
Dont il doit eſtre le Sauveur ;
Et qui pitoyable & ſevere
Ne nous ſauve point par faveur,
Ne nous damne point par colere.

Mais quand les ames égarées
Dans la nuit de l'impieté
Ne veulent point eſtre éclairées
Du Soleil de la verité :
Les armes qu'il tient toûjours preſtes,
Les traits flambans de ſes tempeſtes
Extermineront leur erreur :
Et les palais & les cabanes
Verront la mort & la terreur
Voler ſur leurs teſtes profanes.

D'une triſteſſe inconſolable
L'on voit leur eſprit abatu,
Lors que la fortune équitable
A fait tréve avec la vertu :
D'eux-meſmes ils ont fait éclore
Le vipere qui les devore
Et qui les ronge inceſſament :
Et leur haine mal-aviſée
Preparera leur monument
Dans la foſſe qu'ils m'ont creuſée.

Alors je n'employerai mes veilles
Dans le tranſport de mon bonheur,
Qu'au ſeul recit de tes merveilles,

Dont je tiens la vie & l'honneur :
Inſpiré de tes ſaintes flâmes,
J'imiteray ces belles ames
Dont ta gloire eſt le ſeul objet ;
Et tes veritez confeſſées
A la grandeur de mon ſujet
Feront élever mes penſées.

LE VIII. PSEAUME.

Domine Dominus noſter.

Cette Paraphraſe eſt de Monſieur de MALHERBE.

O Sageſſe éternelle, à qui cet Univers
Doit le nombre infini des miracles divers
Qu'on voit également ſur la terre & ſur l'onde ;
Mon Dieu, mon Createur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel eſt bas au prix de ta hauteur !

Quelques blaſphémateurs, oppreſſeurs d'innocens,
A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le ſens,
De profanes diſcours ta puiſſance rabaiſſent ;
Mais la naïveté,
Dont meſme au berceau les enfans te confeſſent,
Cloſt-elle pas la bouche à leur impiété ?

De moy, toutes les fois que j'arreſte les yeux
A voir les ornemens dont tu parcs les Cieux,
Tu me ſembles ſi grand, & nous ſi peu de choſe,

Que mon entendement
Ne peut s'imaginer quelle amour te disposé
A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmitez;
Nos plus sages discours ne sont que vanitez;
Et nos sens corrompus n'ont gousté qu'à des ordures;
Toutefois, ô bon Dieu,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes creatures,
Si l'Ange est le premier, l'Homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouster
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter?
Et pour obtenir mieux quel souhait peut-il faire?
Luy que jusqu'au Ponant,
Depuis où le Soleil vient dessus l'hemisphére,
Ton absolu pouvoir a fait son Lieutenant?

Si-tost que le besoin excite son desir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir?
Et par ton réglement l'Air, la Mer, & la Terre,
N'entretiennent-ils pas
Une secrete loy de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeller mon ame; & dire bassement,
O Sagesse éternelle, en merveilles feconde,
Mon Dieu, mon Createur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le Ciel est bas au prix de ta hauteur!

LE

LE IX. PSEAUME.

Confitebor tibi.

JE veux par tout chanter la gloire
Du Dieu qui me comble de biens ;
C'eſt de luy ſeul de qui je tiens
L'honneur, la vie, & la victoire :
Seigneur, eſt-il rien de plus grand
Que ton pouvoir, qui tout comprend ;
Et que rien ne ſauroit comprendre ?
Et dans tout ce vaſte Univers
Quel autre ſujet puis-je prendre,
Qui ſoit plus digne de mes vers ?

L'honneur que ta grace m'octroye
A peine ſe peut concevoir,
Ce que je te rens par devoir
Je te le rens avec joye :
Ta preſence dans les combats
Fait diſſiper & mettre à bas
Les troupes les plus furieuſes,
Et rien n'eſt exempt de l'effort
De mes armes victorieuſes,
Que par la fuite, ou par la mort.

De ce throſne, d'où ta puiſſance
Domine la Terre & les Cieux,
Tu connois de ces factieux
L'artifice, & mon innocence ;

Et non content que ton pouvoir
Dès ce monde faſſe pleuvoir
Tes traits vangeurs ſur ces infames ;
Tu fais que leur âge accompli
Confond leurs eſprits dans les flames
Et leur memoire dans l'oubli.

Du débris des dards & des targes
Et des baſtions renverſez
Nous avons comblé leurs foſſez
Les plus profonds & les plus larges :
Leurs drapeaux tapiſſent nos champs ;
La vanité de ces méchans
Tombe du faiſte au precipice :
L'éclat s'en paſſe en un moment,
Mais les marques de ta juſtice
Demeurent éternellement.

C'eſt ſur la ſource du tonnerre
Que tu poſes ton tribunal,
Pour prononcer l'arreſt final
Contre les crimes de la terre :
Là verront ces grands criminels
Par des jugemens ſolemnels
Leur peine à jamais prolongée ;
De ce lieu de vie & de mort
Attend l'innocence affligée
Son ſeul & dernier reconfort.

Chantons les grandeurs immortelles
Du Dieu qui nous donne des loix,
Celebrons ces fameux exploits
Qui dompterent les infidelles :
Publions à tous les humains
Qu'il a des yeux, qu'il a des mains
Armez de l'éclair, & du foudre ;

Qu'il eſt tout juſte & tout puiſſant,
Pour condamner & mettre en poudre
Les oppreſſeurs de l'innocent.

Le ſecours, que ta grace accorde
A ceux dont elle prend le ſoin,
Fait que mes peuples au beſoin
Implorent ta miſericorde :
Et connoiſſant par les effets
Les merveilles & les bienfaits
Que produit ta magnificence,
Diront par tout que ta bonté
Partage avecque ta puiſſance
La gloire de leur liberté.

Sion en toutes ſes familles
A bien ſujet de te louër,
Lors que tu daignes l'avouër
Pour la plus chere de tes filles ;
Pour elle tu mis au cercueil
Les rebelles de qui l'orgueil
Mépriſoit ton pouvoir ſuprême ;
L'ambition les a perdus,
Et les a fait tomber eux-meſmes
Aux pieges qu'ils m'avoient tendus.

Quand ta colere & ta juſtice
Firent éclater ton pouvoir,
Ces malheureux ne firent voir
Que leur foibleſſe & leur malice ;
Acheve donc d'exterminer
Tous ceux qui voudront s'obſtiner
Contre l'équitable puiſſance ;
Par ta juſte ſeverité
Confond leur deſobeïſſance
Dans l'éternelle obſcurité.

Assiste ceux dont l'assurance
Est plus en toy qu'en leur valeur :
Ne permets pas que le malheur
Trompe aux combats leur esperance :
Que du pauvre & de l'affligé
Le long ennuy soit soulagé,
S'il met en toy sa confiance :
Et puisse leur adversité
Meriter par la patience
La gloire de l'Eternité.

Mais, Seigneur, permets-tu de vivre
A cet idolatre obstiné,
Qui prefere au Verbe Incarné
Les Dieux d'argent, d'or, & de cuivre ?
Ton Fils fit-il pas voir à tous,
Naissant & vivant comme nous
Esclave de la sepulture,
Que tous les hommes seront tels,
Et que la Terre & la Nature
Ne produiront point d'immortels ?

Dans ces adversitez pressantes,
Qui nous viennent de toutes parts,
Les graces que tu nous depars
Seront-elles toûjours absentes ?
Verras-tu sans compassion
Le feu de la sedition
Devorer nos plaines fertiles,
Et l'avarice des méchans
Ne plus rien laisser dans les villes
Que la solitude des champs ?

Que ceux que leur mutinerie
A fait armer contre l'Estat,
Blâment cet injuste attentat,

Et tournent contre eux leur furie :
Fay que de ces ambitieux
Dans leurs desseins pernicieux
L'esperance soit étouffée ;
Sans que jamais leur vanité
Puisse relever leur trophée
Du débris de nostre Cité.

Encore que dès leur enfance
Ils se perdent dans le peché,
Jamais leur esprit n'est touché
Du repentir de leur offense :
Dans leur aveugle ambition
Ils n'ont mis leur affection
Qu'aux choses fragiles & basses,
Et dans leurs infames desirs
Se pensent comblez de tes graces
Quand ils sont comblez de plaisirs.

Tous les arrests que ta puissance
Donne contre ces reprouvez,
Ont des motifs bien relevez
Au dessus de leur connoissance :
L'ignorance & l'aveuglement
A leur debile jugement
Fait tout entreprendre & tout croire ;
Et leur bras s'est déja promis
De mettre en leur main la victoire,
Et sous leurs pieds leurs ennemis.

A ce haut desir de vengeance,
Qu'ils ont excercé sans raison,
Ils ajoustent la trahison,
L'injustice, & la médisance :
Et bien que ces méchans esprits
Ne parlent qu'avecque mépris

Des nations que tu proteges,
Ils s'assistent des plus puissans,
Pour mieux surprendre dans leurs pieges
Les foibles & les innocens.

Tel qu'avecque fureur & joye
Le Lion pressé de la faim
Sort de sa caverne à dessein
De ravir sa sanglante proye :
Tels le Profane, & l'Apostat
Se couvrent du bien de l'Estat
Pour établir leur tyrannie,
Et sortant de l'humilité
Viennent avecque felonnie
Opprimer nostre liberté.

Ils s'imaginent que nous sommes
Sans raison & sans jugement,
De croire que du firmament
Tu puisses prendre soin des hommes :
Pour détromper ces furieux,
Fay leur connoistre que tes yeux
Savent bien voir leur artifice,
Et que tes bras ne sont armez
Que pour maintenir la justice
De ceux qu'ils avoient opprimez.

Brise leur orgueil comme verre,
Fay leur connoistre que ton soin
Te rend seul arbitre & témoin
De tous les crimes de la terre :
Que si pour un temps leur fureur
Grave la crainte & la terreur
Aux cœurs des peuples imbecilles,
Ils en sont bien-tost dégagez
Par le protecteur des pupilles,
Et des innocens affligez.

Abyme ces eſprits impies
Quand ils ſortent de leur devoir,
Qu'ils ſoient ſans bras & ſans pouvoir;
Que leurs rages ſoient aſſoupies:
Diſſipe cette faction,
Qui ne s'eſtablit dans Sion
Que par des brigues illicites,
Et fay que ton autorité
N'ait que l'infini pour limites,
Ni pour temps que l'éternité.

Tous les vœux de tous les fidelles
Te demandent avecque moy,
Que tu diſſipes par la foy
L'incredulité des rebelles:
Que contre leurs complots malins
Les veuves & les orphelins
Trouvent en ta grace un refuge;
Et que l'orgueil du mécreant
Qui déborde comme un déluge,
Rentre par elle en ſon neant.

LE X. PSEAUME.

In Domino confido, &c.

A Quoy ſert de donner tant de terreurs paniques
Des miſeres publiques
A qui met ici bas ſa confiance en Dieu?
Mon ame qui par tout a ſa grace pour guide,

N'eſt pas comme un oiſeau voltigeant & timide
Qui ne peut aſſurer ſa crainte en aucun lieu.

Sur ces monts élevez, dont les ſuperbes teſtes
Mépriſent les tempeſtes
Qui lancent ici bas les flâmes & l'effroy,
Croiray-je que ma vie y ſoit plus aſſurée?
Bien que je ſois plus près de la voute azurée,
Le Seigneur en ce lieu n'eſt pas plus près de moy.

Tant de traits décochez ſur le champ des fidelles
Par les arcs des rebelles
A peine ſeulement me font filler les yeux:
Celuy qui ſur le throſne éleva mon enfance,
Contre ceux dont l'audace attaque ma puiſſance,
Combat du meſme bras dont il ploya les Cieux.

Là ce Monarque aſſis ſur un troſne de flame,
Juſqu'au fond de noſtre ame
Voit concevoir les bons & les mauvais deſſeins;
Et de-là mépriſant l'adreſſe & l'artifice
Dont nos ſages mondains font valoir leur ſervice,
Des plus petits eſprits en fait les plus grans Saints.

C'eſt de-là qu'il prepare aux ames criminelles
Des chaiſnes éternelles
Après l'embraſement de tout cet Univers:
Et des rochers flambans d'un feu qui tout conſume
Sortira des charbons de ſoufre & de bitume
Qui rejoindront leur flame à celle des Enfers.

Les vents qui nous rendoient quand la Terre s'ennuye
La roſée & la pluye,
Ne ſouffleront dans l'air que cendres & que feux:
Mais dans un Ciel ſerain loin de toute menace
Les ſiens poſſederont à jamais la bonace,
Et pour leur récompenſe il previendra leurs vœux.

LE

LE XI. PSEAUME.

Salvum me fac, &c.

O Dieu, qui des crimes des hommes
Qui vivent au siecle où nous sommes ;
Connois l'infamie & l'horreur,
Sauve avec mon innocence
Mon honneur de leur médisance,
Et mon esprit de leur erreur.

De la passion qui les ronge
Naist dans leur bouche le mensonge ;
Et dans leur cœur l'impureté :
Veux-tu pas de ce mesme foudre
Qui mettra l'Univers en poudre,
Confondre leur impieté ?

Ils font gloire de la malice ;
De la fraude, & de l'artifice
Dont ils nous pensent decevoir :
Et dans l'excès de leur audace
Il n'est ni crainte ni menace
Qui les remette en leur devoir.

Mais le Seigneur tient sa promesse ;
Il nous découvre leur finesse,
Tous leurs desseins sont confondus :
Et loin de leurs pieges funestes
Il éleve aux honneurs celestes

Ceux qu'en terre ils avoient perdus.

Ses jugemens ſon redoutables,
Ses paroles ſont veritables
Autant que pleines d'équité :
Et dans le feu qui tout ſurmonte
L'argent dans la ſeptiéme fonte
N'égale point leur pureté.

Ses aſſurances ſolennelles
Font que les ames des fidelles
Mettent tout leur eſpoir en luy :
Et dans le gliſſant precipice
De la chair, du monde, & du vice,
Il leur ſert de guide & d'appuy.

Mais ceux qui de leur ſang illuſtre
Ne font éclatter aucun luſtre,
Qu'une jalouſe ambition :
Murmurent contre ſa puiſſance ;
Quand la vertu ſans la naiſſance
Remplit le throſne de Sion.

LE XII. PSEAUME.

Uſqueqùo Domine, &c.

JUSQUES à quand, Seigneur, veux-tu mettre en oubli
Le ſoin de conſerver ma couronne & ma vie ?
Ne mas-tu donc ſur le troſne eſtabli,
Que pour ſervir de bute aux aſſauts de l'Envie ?

Tu ne vois jour & nuit sortir de ma langueur
Que des soucis mortels & d'inutiles plaintes :
Veux-tu bannir tes graces de mon cœur
Pour ne le plus remplir que d'ennuis & de craintes ?

Jusques à quand veux-tu qu'un vainqueur insolent
D'avoir sous ses lauriers mes palmes étouffées,
Dans le malheur de l'Estat chancelant
Ose sur son debris élever des trofées ?

Si jamais je m'endors dans la nuit du peché
Parmi tant d'ennemis armez pour me surprendre ;
O Dieu tout bon, à qui rien n'est caché,
Veille pour m'avertir, combats pour me défendre.

Ne permets que ma perte & mon affliction
Augmentent des méchans le plaisir & la gloire ;
Ni qu'en leur cœur plein de persomption
Ils triomphent avant qu'obtenir la victoire.

Pour moy qui mets par tout mon esperance en toy,
Comme au seul dont je tiens ma vie & ma couronne,
Je veux d'un cœur plein d'amour & de foy
Publier les honneurs que ta grace me donne.

LE XIII. PSEAUME.

Dixit insipiens, &c.

L'INSENSE' qui se plonge en l'ordure des vices ;
Pour jouïr librement de ses sales delices,
Dit qu'on craint sans raison ce qu'on ne connoist pas ;
Et que s'il est un Dieu, ce n'est qu'une Puissance,
Qui sans affection, comme sans connoissance,
Voit les biens & les maux que l'on fait icy-bas.

Ce blasphême a choqué la Justice éternelle ;
Et la seule pensée en est si criminelle,
Que chacun en son cœur le veut tenir caché ;
Mais il est si commun dans le siecle où nous sommes,
Que celuy qui connoist tous les secrets des hommes,
A peine en trouve un seul qui n'en soit entaché.

Les sepulcres ouverts, l'odeur d'une voirie,
Les serpens irritez au fort de leur furie,
Escumans le limon de leurs mortels poisons,
N'ont rien de plus infect que ce qu'on voit produire
A ces nouveaux Docteurs, quand ils veulent détruire
Les saintes veritez par leurs fausses raisons.

Les meurtres sont entr'eux au rang des moindres crimes ;

Ils vont à pas comptez aux guerres legitimes,
Où l'œil de la Vertu voit ce que nous valons;
Mais quand il faut marcher pour leur propre querelle
Et que ce faux honneur sur le pré les appelle;
La vanité leur met des aisles aux talons.

Ils ne peuvent regner où regne la Justice;
Par la profusion, le luxe & l'avarice
Ils ont rendu mon peuple un objet de malheur;
Quand leurs exactions par la force establies,
Ont arraché le pain de ses mains affoiblies,
Du reste de son sang ils pestriffent le leur.

Ils sont les esprits forts dans l'horreur des blasphémes,
Mais quand il faut mourir, ils sont si hors d'eux-mesmes,
Qu'ils ajoûtent le trouble à leur timidité;
Et commençant à craindre en commençant à croire,
Quand la foy les éclaire au chemin de la gloire,
Ils n'en peuvent souffrir la trop grande clarté.

Mais ceux qu'un saint amour détache de la terre,
Sans trouble & sans frayeur entendent le tonnerre
Qui menace en grondant nostre presomption;
Et dans l'austerité, l'oraison, & l'estude
Leur esprit est plus gay, que dans la multitude
Que la pompe & la joye assemblent dans Sion.

LE XIV. PSEAUME.

Domine quis habitabit, &c.

O Dieu de qui l'amour nous retient ſans contrainte,
Qui ſera le mortel qui dans l'éternité
Jouïra du repos de ta demeure ſainte,
Où la gloire eſt égale à la tranquillité ?

C'eſt luy que jamais aucun vice ne touche ;
Qui ſe rend de luy-meſme & du monde vainqueur ;
De qui la verité toûjours eſt dans la bouche,
Et de qui l'innocence eſt toûjours dans le cœur.

Celuy dont le pouvoir regne ſans tyrannie,
Qui n'approche de ſoy que les humbles eſprits ;
Et qui loin de ſa Cour bannit la calomnie
Qui de tes ſaintes loix parle avecque mépris.

Celuy qui rend ſes mœurs exemptes de cenſure ;
Celuy dont la candeur tient ce qu'il a promis,
Qui ſert ſans intereſt, & ne prend point d'uſure
Du ſecours qu'au beſoin il preſte à ſes amis.

Celuy ſeul des humains en la celeſte vie
Se rendra de tes biens le digne moiſſonneur ;
Et la Mort, l'Intereſt, la Fortune, & l'Envie
N'auront jamais pouvoir de troubler ſon bonheur.

LE XV. PSEAUME.

Conſerva me Domine, &c.

CONSERVE-moy, Seigneur; en ta ſeule puiſſance
J'ay mis mon eſperance;
C'eſt elle ſeulement qui me peut aſſiſter:
Je n'ay rien à t'offrir; ta ſageſſe ſuprême
Te fournit-elle pas des threſors en toy-meſme
A quoy le monde entier ne peut rien ajoûter?

Je porte autant d'honneur aux genereuſes ames
Qui brûlent de tes flames,
Comme j'ay de mépris pour ces laſches humains,
Ces devots des faux Dieux qu'on ne vit jamais vivre,
Que l'artiſte ciſeau taille d'or & de cuivre,
Et que ta creature a créez de ſes mains.

Loin des ſacrez Autels ces ſanglantes victimes
Que l'horreur de leurs crimes
Offre pour appaiſer la colere des Cieux:
J'abhorre tellement d'effet & de paroles
Ceux dont la vaine erreur ſacrifie aux idoles,
Que leurs noms ſeulement me ſemblent odieux.

Dieu luy-meſme ſe donne & ſe fait l'heritage
Qui me tombe en partage,
Chacun juge mon lot ſans égal & ſans prix:

Dans ſon immenſité tout bonheur m'accompagne;
Il n'aura pour confins ni fleuves ni montagnes,
Puiſqu'il comprend celuy par qui tout eſt compris.

Doy-je pas reverer ſa bonté ſans pareille,
Lors qu'elle me conſeille
A faire choix d'un bien ſi fecond & ſi beau:
Qui diſſipe l'ennuy dont mon ame eſt preſſée,
Et permet que ſa grace éclairant ma penſée,
Dans la nuit du peché me ſerve de flambeau.

Je chanteray par tout dans l'excès de ma joye
Le bonheur qu'il m'envoye;
Son nom m'eſt un ſujet de merite & d'appas:
Son immenſité ſeule a rempli ma memoire,
Et l'eſpoir aſſuré de revivre en ſa gloire
Eſt le ſeule qui me reſte en la nuit du trépas.

Là pour me garantir de la mort éternelle,
Sa bonté paternelle
Me prend comme ſon fils en ſa protection:
Et là dans la ſplendeur de ſa magnificence
Me fait ſeoir à ſes pieds, & fait qu'en ſa preſence
Je reçoy les effets de ſon affection.

LE XVI. PSEAUME.

Exaudi Domine juſtitiam meam, &c.

O Mon pere, ô mon Dieu, ne rejette en arriere
Mon ardente priere,
Détourne le malheur qui me ſuit pas à pas:
Si ma bouche n'eſt pure autant que veritable;
Si je demande rien qui ne ſoit équitable,
Ne me l'accorde pas.

Ta grace peut juger dans le fond de mon ame;
Si jamais d'aucun blaſme
J'ay noirci la blancheur qu'elle conſerve en moy:
Et connoiſt ſi je puis juſqu'à la ſepulture
Faire parmi les fers, les feux, & la torture
La preuve de ma foy.

Tu ſais que j'ay toûjours banni des compagnies
Les noires calomnies
Qui déchirent l'honneur comme glaives tranchans;
Et ſais ſi ma raiſon s'eſt jamais diſpenſée
De ſuivre & d'approuver d'effet & de penſée
Le conſeil des méchans.

Fay qu'à tes ſaintes loix mon ame obeïſſante
Ne prenne & ne reſſente
De clarté ni d'ardeur que de tes plus ſaints feux:
Afin que franc d'erreur, de crimes & d'artifice
Je merite ta grace, & qu'avecque juſtice
Elle exauce mes vœux.

Donc, encore une fois, que la miſericorde
Que ta clemence accorde,
Face voir pour les tiens ton abſolu pouvoir :
Donc, encore une fois, ta juſtice & ta force
Facent que ces mutins, auteurs de ce divorce,
Rentrent dans leur devoir.

Quand les vents furieux agitent les tempeſtes,
Rien ne luit ſur nos teſtes
Que de frequens éclairs qui nous percent les yeux :
Et comme la paupiere en défend la prunelle,
Ne me défens-tu pas à l'abry de ton aiſle
De ces ſeditieux ?

Dans leurs proſperitez ſe nourrit l'inſolence ;
De qui la violence
Attaque impunément la juſte autorité :
Leur fureur me pourſuit, leur nombre m'environne,
Et leur ambition veut avec ma couronne
M'oſter la liberté.

Les petits lionceaux acharnez par leurs peres
Dans leurs affreux repaires
En déchirant leur proye ont moins de cruauté,
Que n'a pour déchirer les loix & la province,
Et fouler ſous ſes pieds l'autorité du Prince
Un peuple revolté.

Leve-toy donc, Seigneur, & confond la malice
De leur laſche avarice
Qui commet contre nous tant d'actes inhumains :
Puiſqu'on n'en peut avoir ni de paix ni de tréve,
Que ta juſtice s'arme & reprenne le glaive,
Pour l'oſter de leurs mains.

Ils flattent leur eſpoir de voir dans leur famille

L'éclat dont elle brille
A leurs derniers neveux paſſer de temps en temps :
Mais pour moy qui renonce aux richeſſes mortelles,
Les threſors que là haut tu dépars aux fidelles
Sont les ſeuls que j'attens.

LE XVII. PSEAUME.

Diligam te Domine, &c.

O Dieu qui rend mon bras le foudre de la guerre,
Ma ſplendeur dans la paix, l'ornement de la Cour,
Et qui te rens toy-meſme au Ciel & dans la Terre
Le ſeul & le plus digne objet de mon amour ;
Qui jamais ne me dénie
De ta clemence infinie
L'aſſiſtance & le ſupport :
Et raſſurant mon courage
Dans ces mers groſſes d'orages
Me ſers de phare & de nort.

Dans le débordement d'une injuſte licence,
Lors qu'elle m'opprimoit avec tant de rigueur,
J'eus toûjours mon recours à ſa toute-puiſſance ;
Et par elle toûjours je demeuray vainqueur.
Déja ma mort eſtoit preſte,
Tout le Ciel noir de tempeſte
Ne luiſoit que des éclairs ;
Et pour avancer ma perte
La Terre eſtoit entr'ouverte

Juſqu'aux gouffres des Enfers.

Je redouble mes vœux, j'augmente mes offrandes;
Et mes feux des autels juſqu'au Ciel élancez
Font voir que ſes bontez auſſi promtes que grandes
Ont écouté mes veux & les ont exaucez:
Quand il s'arme du tonnerre
Contre l'orgueil de la Terre,
Son courroux eſt vehement;
Il tonne, il éclatte, il gronde,
Il étonne tout le monde
Juſques dans ſon fondement.

Les longs torrens de feu que pouſſe ſon haleine
Brûlent tout, & par tout vont leurs flots débordans;
Sous leur cours enflammé ne reſte au lieu d'areine
Qu'une groſſe fumée & des charbons ardans:
Le Ciel ſous ſes pieds s'abaiſſe,
Et dans une nuë épaiſſe
De qui les vents ſont aiſlez,
Deſcend le Soleil des ames,
Qui permet que de ſes flames
Les Cherubins ſoient brûlez.

Il paroiſt au milieu d'une noire tempeſte;
De qui de toutes parts ſortent des tourbillons;
Les nuages d'argent qui luy couvroient la teſte,
Sur ſon troſne d'azur ſervoient de pavillons:
Mais l'aſpect de ſon viſage
Change en bonace l'orage;
Le brouïllard eſt écarté:
Le Seigneur luit de ſon luſtre;
Et pour dais ni pour baluſtre
N'a que ſa propre clarté.

Que ſi la majeſté qui paroiſt dans ſa face;
Retient dans le reſpect les ames par les yeux;

Il rent qu'à la terreur de ſa ſeule menace
Tremblent également l'Eau, la Terre, & les Cieux;
Par ſon bras armé du foudre
Les ennemis ſont en poudre,
Leurs grands deſſeins ſon à bas;
Et les flames & la greſle
Ont renverſé peſle-meſle
Capitaines & Soldats.

Sa voix comme un tonnerre effroya tout le mon-
La mer en fut émeuè, & les flots entrouvers [de,
Découvrirent à nud dans le fond de ſon onde
Le large fondement de ce vaſte Univers:
Alors ſes mains favorables,
Le ſupport des miſerables,
Me ſauverent du danger,
Et des armes, dont la rage
Comme les flots d'un orage
Venoient pour me ſubmerger.

Il ſauva mon Eſtat de ceux dont l'arrogance
Mépriſa le conſeil de revenir à ſoy,
Et dont l'inimitié meſuroit ſa vengeance
Au pouvoir qu'ils avoient de ſe venger de moy;
Ce peuple brutal & rude
Vouloit dans la ſervitude
Me boureler nuit & jour;
Mais Dieu touché de mes geſnes
Ne me donna d'autres chaiſnes,
Que celles de ſon amour.

Celuy qui des humains eſt le ſouverain juge;
Et qui de nos penſers eſt l'unique témoin,
Eſt du foible innocent l'eſpoir & le refuge,
Et celuy qui jamais ne luy manque au beſoin:
Il recommut ma franchiſe,

Et que mon ame soûmise
Au respect que je luy dois,
Ne s'estoit point dispensée
D'avoir jamais de pensée
Contraire à ses saintes loix.

Je pourrois repousser par sa bonté suprême
Ceux dont l'inimitié n'a jamais eu de bout;
Mais je veux par mes soins me garder de moy-mesme
Comme d'un ennemi qui me poursuit par tout:
L'esprit de l'homme qui pense
Se cacher de sa presence
Se peine inutilement;
A sa divine justice
La vertu comme le vice
Est connuë également.

A l'exemple d'un Dieu tout bon, tout équitable,
Dois-je pas à jamais maintenir l'équité?
Autant que son Eglise est pure & veritable
Je veux d'une ame pure aimer la verité:
Et de ces peuples rebelles
Qui dans l'Estat des fidelles
Ont tant de feux attisez;
Je veux d'un cœur de vengeance
Rendre à leur maudite engeance
Les maux qu'ils nous ont causez.

C'est par là qu'assisté de sa toute-puissance
Je purgeray Sion des esprits factieux,
Et de ce mesme bras qui soûtient l'innocence
J'abaisseray l'orgueil des fronts audacieux;
C'est par ce Dieu des batailles
Que leurs camps & leurs murailles
Sont traversez à la fois;
C'est par luy dans la victoire
Qu'on voit éclatter la gloire

De mes penibles exploits.

Par ces cœurs que la foy couronne du martyre
Pour triompher au Ciel du monde & des Enfers,
Les decrets dont il fit eſtablir ſon Empire
Seront verifiez dans les feux & les fers:
C'eſt le ſeul dont la puiſſance
Eſt l'appuy de l'innocence;
C'eſt le ſeul des immortels,
Le ſeul qui tient le tonnerre;
Et le ſeul à qui la Terre
Doit ériger des autels.

Je veux ſuivre la voye, & celebrer ſans ceſſe
Le celeſte pouvoir de ce Dieu que je ſers;
Il me donne à la fois la force & la viteſſe
Des Ours, des Elephans, des Chevreuils, & des Cerfs;
Il fait que ma main armée
A la guerre accoûtumée
Tourne & dompte le courſier;
Fait trancher le cimeterre,
Et comme foudres deſſerre
Les traits de mon arc d'acier.

L'eſpoir de mon ſalut eſt deſſous ſes auſpices;
Mon ſceptre & ma raiſon ſont à ſes loix ſoûmis,
Et de la meſme main dont il punit les vices
Il défend mon Eſtat contre mes ennemis:
Leurs troupes ſont diſſipées,
De rondaches & d'épées
Ils ont pavé nos ſillons;
Et le ſecours qu'il m'envoye
Par le fer m'ouvre la voye
A travers leurs bataillons.

Je combats de pied ferme, & leur troupe reduite
Par l'invincible effort de mes braves Guerriers,

A ne plus eſperer de ſalut qu'en la fuite ;
Couvre leur front de honte, & le mien de lauriers.
A bas auteurs de nos larmes,
Qui voulûtes à mes armes
Vos courages éprouver,
De voſtre cheute fatale
Si juſte & ſi generale
Rien ne vous peut relever.

Tu me donnes, grand Dieu, la force & le courage
Pour terraſſer tous ceux qui s'adreſſent à moy,
Tu mets dans les combats la gloire en mon partage,
Et ne laiſſes pour eux que la mort & l'effroy :
Au conflit qu'on leur prepare
Tout le monde ſe ſepare
De leur ſiniſtre amitié ;
Chacun ſe rit de leurs craintes ;
Et toy-meſme es à leurs plaintes
Sans oreille & ſans pitié. [tiere ;

Si l'on veut dans leur camp creuſer leur ceme-
La terre les reçoit avecque tant d'horreur,
Qu'elle les abandonne, & leur laſche pouſſiere
Semble encore en fuyant craindre noſtre fureur :
Leur ſang détrempant les ſables
Rend les os méconnoiſſables
De ces Geans à l'envers ;
Et leur chair en ce meſlange
Ne laiſſe que de la fange
Pour le partage des vers. [ſtes

Après qu'à mes beſoins tes bontez toûjours pre-
Ont remis ſous mes loix mes ſujets revoltez,
Tu benis mes deſſeins, tu benis mes conqueſtes,
Tu fais que mon Eſtat s'accroiſt de tous coſtez ;
Et la terreur imprimée
Par la ſeule renommée

De

De mes actes triomphans,
A fait que l'obeiſſance
Où les range ma puiſſance
Paſſe juſqu'à mes enfans.

Vivent donc ces grandeurs auſſi juſtes que ſaintes;
Qui relevent mon throſne au milieu des dangers,
Par qui les factions ſont à jamais eſteintes
Au dedans de l'Eſtat, & chez les Eſtrangers;
Ces revoltes étouffées
Sous tant d'illuſtres trofées,
Détrompent la vanité
De ceux, dont l'eſpoir minute
De relever par ma cheute
Leur injuſte autorité.

Après tant de faveurs, après tant de victoires;
Qui rendront l'avenir de ce ſiecle jaloux,
Nos écrits de tes faits rempliront les Hiſtoires,
Et nos voix de ton nom la terre en ſes deux bouts;
Dans cet âge de délices
Où David ſous tes auſpices
Prit le ſceptre de Sion;
Je publiray l'innocence,
Le progrez & la naiſſance
De ſa ſainte ambition.

LE XVIII. PSEAUME.

Cæli enarrant, &c.

TOY qui de l'Eternel contemples les Miracles,
Les feux du Firmament ſont-ce pas des oracles
Dont le ſilence parle & s'entend par les yeux ?
Et le pouvoir qu'ils ont deſſus noſtre naiſſance,
Peut-il venir d'ailleurs que de cette Puiſſance
Qui tient ferme la Terre & fait mouvoir les Cieux ?

L'ordre continuel dont depuis tant d'années
L'on voit naiſtre & finir les nuits & les journées,
Et meſurer leur cours d'un ſi juſte compas ;
N'eſt-ce pas un chef-d'œuvre, où chacun peut connoiſtre
Que ce grand Artiſan, de qui tout prend ſon eſtre,
Ne fait point au hazard les choſes dicy-bas.

Ces viſibles effets d'une cauſe inviſible,
Ces ſuprêmes grandeurs, cette eſſence impaſſible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur eſt deû ;
Ils preſchent aux Gentils, ils preſchent aux Sauvages,
Et dans tout l'Univers il n'eſt point de langages
Où leur diſcours muet ne puiſſe eſtre entendu.

Cet eſprit qui du temps précede la naiſſance,
Afin de témoigner que ſa magnificence
Ainſi que ſon pouvoir eſt ſans comparaiſon,
De l'Aſtre le plus beau qui ſur la terre & l'onde
Se fait voir tous les jours aux yeux de tout le monde,

Luy-meſme en le faiſant en a fait ſa maiſon.

Là ſa grandeur fait voir à tout ce qui reſpire ;
Dans ſon Troſne éternel digne de ſon Empire,
Sur des lambris d'azur briller des diamans :
Jamais le blond Hymen, couvert d'or & de ſoye ;
Quand il a chez les Rois joint la pompe à la joye,
N'a fait dans leur Palais luire tant d'ornemens.

C'eſt de-là qu'à ſa force égalant ſa juſtice,
Un jour il ſortira pour détruire le vice,
Tel qu'un puiſſant Géant au combat préparé,
Il atteindra par tout, tout craindra ſon tonnerre ;
Ses yeux verront par tout, & par toute la terre
Rien n'eſt ſi tenebreux qui n'en ſoit éclairé.

Il n'eſt point d'ignorant que ſes œuvres n'inſtruiſent,
Il n'eſt point de méchant que ſes loix ne réduiſent ;
Chacun diverſement eſt appellé de Dieu ;
Mais les cœurs genereux qui peuvent ſans contrainte
Faire pour ſon amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits, auront le plus haut lieu.

Ainſi qu'aux réprouvez la peine eſt aſſurée,
Ainſi la récompenſe eſt aux bons préparée, [blez ;
Hors de tous les malheurs dont nous ſommes trou-
L'or n'a point de beautez qui ſoient ſi déſirables,
Ni le miel le plus pur, de douceurs comparables
Au moindre des plaiſirs dont ils ſeront comblez.

Heureux ſera le cœur délivré de tout vice,
Qui donnant à ſon Dieu ſa vie & ſon ſervice,
Se rend digne des biens qui lui ſont deſtinez !
Et qui de ſa raiſon connoiſſant l'impuiſſance,
Quand il a des penſers trop remplis de licence,

Les étouffe en ſon ame auſſi-toſt qu'ils ſont nez.

Et bienheureux encor qui voyant la manie
De ceux que le peché tient ſous ſa tyrannie, [puy:
Ne veut que ſon Dieu ſeul pour Maiſtre & pour ap-
Qui par tout eſt pareil, & qui ſe prenant garde
Que celuy qui voit tout, en tous lieux le regarde,
Se gouverne en tous lieux comme eſtant devant luy.

Souverain Roy des Rois, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle:
Mon Dieu, mon Redempteur, mon ayde & mon ſupport!
Puiſqu'à tous mes beſoins tes bontez toûjours preſtes
M'ont déja tant de fois retiré des tempeſtes,
Acheve ton ouvrage, & me conduis au port.

LE XIX. PSEAUME.

Exaudiat, &c.

EN ce temps où l'envie oppſime l'innocence,
Du grand Dieu de Jacob l'invincible puiſſance
T'inſpire dans la guerre un courage de Roy;
Et s'il eſt inflexible à la miſericorde,
Qu'il nous refuſe tout, pourveu qu'il nous accorde
Les vœux qu'on fait pour toy.

Que de ſon Throſne aſſis au-deſſus des tempeſtes,
Soient à te ſecourir ſes bontez toûjours preſtes;
Toûjours ſoit ton offrande agréable à ſes yeux;

Toûjours le feu divin dont elle eſt allumée,
En remonte auſſi pur, quand elle eſt conſumée,
Qu'il eſt tombé des Cieux.

Que tes juſtes deſſeins ne trouvent point d'obſtacles,
Que tes actes guerriers ſoient autant de miracles,
Que tu ſois aux conſeils judicieux & prompt:
Et que pour tout ſoûmettre à ton obéiſſance,
Il égale ta force à la haute naiſſance
Qui couronne ton front.

Quand le Dieu des combats te donnera la gloire
D'avoir des ennemis remporté la victoire,
Que ſa main équitable à tes armes promet,
Ce grand jour qui rendra nos guerres étouffées;
Fera voir au Liban, élever nos trofées
Par-deſſus ſon ſommet.

S'il exauce nos vœux, & reçoit nos victimes;
Ces cœurs qui ne ſont grands qu'à faire de grands crimes,
Auront le chaſtiment de leur témérité;
Que doit-on redouter de ces ames rebelles,
Si celuy qui combat pour les juſtes querelles,
Eſt de noſtre coſté?

En vain leurs camps nombreux ſont par leurs inſolences
Nos campagnes gémir ſous des foreſts de lances,
Serrent leurs bataillons de piques hériſſez:
Nous ſommes aſſurez, ſi Dieu nous eſt propice;
De voir du meſme bras qui ſoûtient la Juſtice,
Leurs deſſeins renverſez.

Ces machines de bronze aux bouches redoutables
Qui vomiſſent d'un coup cent morts inévitables,

Et jettent dans les rangs la flâme & la terreur ;
Ces tonnerres roulans qui font trembler la plaine ;
N'y feront autre mal que perdre avec la peine
L'espoir du laboureur.

Ces feux ne produiront que de vaines fumées :
Le bras toûjours vainqueur du grand Dieu des armées
Fera mordre la poudre à ces audacieux ;
Et verront à leur honte en cette injuste guerre,
Qu'en vain ils opposoient les foudres de la terre
A la foudre des Cieux.

O Dieu, dont les grandeurs n'ont rien que d'adorable !
Conservez nostre Roy, soyez-luy favorable ;
Faites, sous vostre appuy, son Regne prosperer :
C'est par luy qu'on verra tous nos troubles s'éteindre,
Tandis que nous l'aurons, nous n'aurons rien a craindre
Ni rien à desirer.

LE XX. PSEAUME.

Domine in virtute tua, &c.

O Grand Dieu, d'où nous vient le bonheur & la gloire,
Qui selon nos desirs nous donne la victoire
D'un peuple si nombreux contre nous révolté ;
En donnant à sa joye une juste licence,
Mon Roy ne doit-il pas admirer ta puissance
Et benir ta bonté ?

Tu préviens ſes deſirs, tu préviens ſes demandes,
Tes largeſſes luy ſont ſi juſtes & ſi grandes,
Qu'elles ont à l'utile ajouſté l'ornement;
De ſa claire paſleur la perle orientale
S'efforce d'égaler en ſa pompe Royale
L'éclat du diamant.

Quand il te demanda d'eſtre long-temps au monde,
Tu promis que ſa vie en merveilles féconde
Des âges les plus longs égaleroit le cours;
De ſon nom glorieux tu décores l'Hiſtoire,
Et de ſes actions tu veux que la mémoire
Se conſerve toûjours.

Les rayons de grandeur qui ſortent de ſa face
Moderent dans les cœurs l'inſolence & l'audace,
Et font que devant luy le reſpect eſt gardé:
Nos faſtes racontant ſes hautes avantures,
Feront juger heureux dans les races futures
Ceux qui l'ont poſſedé.

Ta préſence l'aſſure & le comble de joye;
Le bonheur que ta grace à ſes deſirs octroye
Affermit ſon courage aux deſſeins genereux:
Et quelques ennemis qui déſolent ſa terre,
Ne rens-tu pas le bras de ce foudre de guerre
Invincible pour eux?

Après avoir ſouffert leur déſobéïſſance,
Ta main appeſantie a puni leur offenſe,
Et terracé l'orgueil de ces grands criminels:
Ta Juſtice bien-tôt en ſera ſes victimes,
Et ſans ſe conſumer ils expîront leurs crimes
En des feux éternels.

On verra ſans effet éclôre leur malice,
Toy qui des plus cachez découvres l'artifice,

Confonds dès le berceau les deſſeins des méchans ;
Dans leur ſang infécond s'éteindra leur famille,
Et jamais ne verront tomber ſous la faucille
Les moiſſons de leurs champs.

Leurs rangs ſont diſſipez, leur armée eſt réduite
A ne plus eſperer de ſalut qu'en la fuite,
Tout cede à nos efforts lors que tu nous maintiens ;
Et chantent à jamais les bouches des fidelles,
Que ton bras tout-puiſſant eſt l'effroy des rebelles
Et le ſupport des tiens.

LE XXI. PSEAUME.

Deus Deus meus reſpice in me, &c.

O Mon Dieu, mon Sauveur, veux-tu dans les ennuis
Que je paſſe les jours, que je paſſe les nuits ?
Seras-tu donc toûjours infléxible à mes plaintes ?
Verras-tu ſans pitié mes tragiques douleurs,
N'arreſteras-tu point en aſſurant mes craintes
Les torrens de mes pleurs ?

O Pere inexorable, ô Pere tout-puiſſant,
Veux-tu pour le pecheur condamner l'innocent ;
Veux-tu mettre ton Fils au rang de tes Victimes ?
Ta grace ou ta juſtice ont-elles donc permis
Qu'un Dieu ſe ſoit fait homme & meure pour les crimes
Que l'homme avoit commis ?

N'as-tu pas pour les tiens la meſme affection,
De

De qui toutes les voix & les cœurs de Sion
Exaltent la grandeur & la perſeverance ?
N'as-tu pas pour les tiens la meſme charité
Dont nos peres jadis eurent la délivrance
De leur captivité ?

Quand ils t'ont invoqué, tu les as exaucez,
Et moy je voy mes vœux juſqu'au Ciel élancez
Avecque mon encens s'en aller en fumée ;
Je ſuis plus mépriſé qu'un chetif vermiſſeau ;
Mes jours ſont à leur fin, lors que ma renommée
Eſt encore au berceau.

Tous ces gens ſans honneur, tous ces lâches eſprits
Ne me regardant plus que d'un œil de mépris ;
Semble que de ma perte ils m'imputent le blâme ;
Et diſent hautement afin de m'éprouver, [clame
Pourquoy le Tout-puiſſant qu'à ſon aide il re-
Ne le vient-il ſauver ?

Fay leur voir ton pouvoir, fay leur voir que je ſuis
Celuy que la plus longue & la reine des nuits
Devoit produire au jour pour le ſalut du monde ;
Celuy qui ſe rendra des Enfers triomphant,
Celuy qui dans les flancs d'une Vierge feconde
Fut le pere & l'enfant.

Dés le premier moment je te donnay ma foy ;
Dés le premier moment j'eu mon recours à toy,
Toy ſeul fus mon ſupport, toy ſeul fus ma défenſe ;
Que ſi des affligez ta bonté prend le ſoin,
Détourne ce calice, & fay que ta puiſſance
Me ſecoure au beſoin.

Je ne voy qu'apoſtats contre moy revoltez ;
Leurs flames & leurs fers luiſent de tous coſtez ;

Leur armée eſt ſans nombre, & leur haine ſans
bornes :
Je n'entens que clameurs de cris injurieux,
Et ſemblent ces mutins en élevant leurs cornes
Des taureaux furieux.

Nos ennemis communs ont conſpiré ma mort,
Leur rage contre moy fait ſon dernier effort,
Mes os ſont diſloquez, ma chair eſt conſumée :
Et courant en fureur ſans ordre ni ſans rang
Viennent comme lions de leur gueule affamée
Se gorger de mon ſang.

Dans les longues ardeurs d'un inviſible feu,
Mon ame ſe ſentant defaillir peu à peu,
De triſteſſe & d'amour également ſoûpire :
Et brûlant pour un Dieu ſans fin & ſans pareil,
Mon cœur en ſa préſence eſt comme de la cire
Qui ſe fond au Soleil.

L'argile qu'un potier fait cuire en ſon fourneau
Se pourroit comparer à ma livide peau ;
Mes membres ſont tremblans, ma veuë eſt égarée :
La force & la ſanté me quittent pour jamais,
Je brûle, je conſume, & ma langue alterée
Se colle à mon palais.

Bien que mes os en poudre entrent au monument,
J'eſpere de revivre, & dans le Firmament
Conſoler mes ennuis d'une éternelle joye :
Et ma chair déchirée en ce corps langoureux,
Dont ces chiens affamez penſent faire leur proye,
Ne ſera point pour eux.

Ces eſprits infernaux, ces tigres inhumains,
Qui m'ont percé de cloux & les pieds & les mains,
Ont encore à leur meurtre ajoûté l'avarice ;

Quand ils ont de concert auparavant ma mort,
Le jour que leur fureur appreſtoit mon ſupplice,
Jetté ma robe au ſort.

Ils ſont de mes ennuis leur ſatisfaction,
Ils repaiſſent leurs yeux de mon affliction,
Ils augmentent leur joye en augmentant mes peines;
Contre ces factieux à toy ſeul j'ay recours.
Et ne puis ni ne veux des puiſſances humaines
Tirer aucun ſecours.

Détourne donc de moy le fer de ces méchans;
De ces chiens affamez à ton Oint s'attachans:
Sauve-moy des lions, ſauve-moy des licornes,
Et de tous les brutaux pleins de rage & d'erreur;
Qui dans la ſeule foy doivent trouver des bornes
Au cours de leur fureur.

De ce bien-fait utile autant que merveilleux;
Nos freres apprendront comme les orgueilleux
Peuvent eſtre ſoûmis à ta juſte puiſſance;
Et le ſang de Jacob fera par tout ſavoir
Que la protection de la foible innocence
N'eſt qu'en ton ſeul pouvoir.

Tu te feras par-là reverer des mortels
Qui dans les lieux ſacrez parfument tes autels;
Et craindre ta Juſtice à tous les autres hommes:
Ils diront que ton bras ſi terrible pour eux
Fut au ſiecle paſſé, comme au ſiecle où nous ſom-
L'appuy des malheureux. [mes,

Tu n'as point détourné ton viſage de moy,
Lors que mon oraiſon ſur l'aiſle de ma foy
Obtint pour les humains la grace de leur faute:
Et quand dans ta maiſon j'exaltois ta grandeur,
Fis-je pas reſonner les voutes les plus hautes

En leur vaſte rondeur ?

Dans le pain conſacré ſur ta table rompu
Ton peuple n'eſt-il pas divinement repû ?
Ton corps eſt ſa viande, & ton ſang ſon breuvage ;
Et d'un ſi merveilleux & ſi parfait bonheur
Toutes les nations de l'Euphrate & du Tage
Beniſſent le Seigneur.

Ceux même dont l'erreur ſacrifie aux faux Dieux
Se donnant comme nous au Monarque des Cieux,
Comme nous prendront part aux honneurs du martyre :
Et les cœurs épurez par les feux & les fers
Soûmettront à tes loix le troſne de l'Empire
Qui regit l'Univers.

Ces fameux Conquerans, ces vaillans Potentats,
Qui d'un ſceptre d'acier regiſſent leurs Eſtats,
De ton celeſte Pain prendront leur nourriture :
Et tiendront meſme rang en ce ſacré repas,
Que les moindres rendus par les loix de nature
Eſclaves du trépas.

Pour moi qu'il a tiré d'un abyſme d'ennuis,
Et que ſa ſeule amour a fait ce que je ſuis,
Qui ne regne & ne vis que par elle & pour elle :
Je veux que tous mes fils honorent pour jamais
Celuy qui joint pour eux d'une chaiſne éternelle
La Juſtice & la Paix.

LE XXII. PSEAUME.

Domine regit me, &c.

LOIN de moy tragiques penſées
Dont mes infortunes paſſées
Nourriſſoient mon affliction :
Puiſque le Tout-puiſſant eſt touché de mes plaintes ;
Dois-je pas eſperer ſous ſa protection
De bannir pour jamais mes ennuis & mes craintes ?

Ce paſteur tout bon & tout ſage
Nous conduit dans un paſturage
Plein de délices & d'attraits :
Et là des pures eaux d'une ſource feconde
Nos eſprits en repos en beuvant à longs traits
Noiront le ſouvenir des vanitez du monde.

Lors qu'il voit noſtre ame égarée
Et de ſon troupeau ſeparée
Se conduire à ſa volonté,
Qu'elle eſt preſte à ſe perdre aux abyſmes du vice ;
Son ſoin pour l'obliger à benir ſa bonté
La remet au chemin tracé par ſa Juſtice.

Auſſi dans l'horreur des tenebres
Et des ennuis les plus funebres
Que la mort preſente à nos yeux,

J'iray ſans m'effrayer aux antres les plus ſombres ;
Quand pour guide j'auray le Monarque des Cieux
Qui peut vaincre la mort & diſſiper ſes ombres.

Il me preſente ſur ſa table
Cette viande delectable
Qu'il appreſte pour ſes éleus :
Et de mes ennemis rend l'envie immortelle ;
Lors que par leur orgueil ils ſe verront exclus
De ce mets qui m'éleve à la vie éternelle.

L'excés des graces qu'il me donne
M'honore autant que ma couronne
Dont il eſt l'équitable appuy :
Toutes deux m'ont comblé de plaiſir & de gloire
Dans ſon ſacré banquet, où pour m'unir à luy
Son ſang eſtoit le vin qu'il me verſoit à boire.

En la ſeule miſericorde
Que ſa clemence nous accorde,
Eſt l'aſyle des criminels :
Sa grace & ſa puiſſance ont noſtre ame aſſurée
De ſe voir au-deſſus des flambeaux éternels
Habiter la maiſon qu'il nous a preparée.

LE XXIII. PSEAUME.

Domini est terra, &c.

LA Terre est au Seigneur, c'est l'œuvre de ses mains,
C'est-là que sa Justice oblige les humains
A meriter le Ciel dans les peines du monde;
Il a sur l'Ocean posé ses fondemens,
Et les ordres prefix par ses commandemens,
Est tout ce qu'elle oppose à la fureur de l'onde.

Mais bien qu'également tout soit en son pouvoir,
C'est seulement là haut qu'il nous veut faire voir
Sa beauté, sa grandeur, & sa magnificence;
Et ce lieu de repos, de gloire, & de clarté,
Est pour ceux dont le cœur garde en sa pureté
Jusqu'au dernier soûpir sa premiere innocence.

Ceux aussi qui pourront affranchir leurs esprits
Des vaines passions dont le monde est épris,
Et qui font que la Terre est au Ciel infidelle;
C'est pour eux qu'il respand ses graces icy-bas,
Et quand l'âge accompli les conduit au trépas,
Ce n'est que pour renaistre à la vie éternelle.

Esprits, qui dans la nuit, les flâmes & l'horreur,
Estes toûjours en bute aux traits de sa fureur!
Mort, qui rendez là bas les peines immortelles!

Concierges éternels de ces ſombres manoirs !
A ce Roy glorieux ouvrez vos cachots noirs,
Que vous n'ouvrez jamais qu'aux ames criminelles.

De quel Roy glorieux nous vient-on menacer ?
Croit-on que ſa ſplendeur ait pouvoir de chaſſer
L'ombre de nos priſons éternellement noire ?
C'eſt celuy dont la Croix triomphant des pechez
Qui tenoient dans les fers ſes enfans attachés,
Met en leur liberté le prix de ſa victoire.

Et vous chers favoris de ce Roy glorieux,
Honorez ſon triomphe & ſon entrée aux Cieux ;
Qui doit de ſon Egliſe affermir les Colomnes ;
Par ſon heureux retour il vous comble d'honneurs,
Il augmente des ſiens le nombre & le bonheur,
Et change des captifs les chaiſnes en couronnes.

De quel Roy glorieux nous fait-on eſperer
De voir en ces lieux ſaints les graces éclairer ?
Quel eſt ce Dieu vainqueur, qui tant d'heur nous appreſte ?
C'eſt celuy dont le bras, redoutable aux Enfers,
Vient d'ouvrir leurs priſons, vient de brifer leurs fers,
Et va rendre les Cieux riches de ſa conqueſte.

LE XXIV. PSEAUME.

Ad te Domine levavi, &c.

A Toy ſeul, ô grand Dieu, je leveray mes vœux;
A toy ſeul mon bucher élevera ſes feux
D'une devote vehemence:
Toy ſeul as de mon cœur borné l'affection;
J'ay mis mon eſperance en ta protection,
Et mon ſalut en ta clemence.

Si j'ay pour mon ſupport ton invincible bras;
Mes armes n'auront point la honte en mes combats
De faire une laſche retraite:
Ni je n'auray jamais la rage dans le cœur
De me voir ſous les pieds d'un inſolent vainqueur
Qui ſe rira de ma défaite.

Ceux qui ſe ſont faits grands par leur iniquité,
Dont le faſte orgueilleux n'orne la dignité
Que d'une fauſſe preudhommie:
Plus leur haute fortune a d'éclat icy-bas,
Et plus dans les honneurs qu'ils ne meritent pas
Eclatera leur infamie.

O Dieu qui des vertus es l'aſyle & l'auteur,
Puiſſes-tu ſur la terre eſtre mon conducteur
Lors que mon ame eſt égarée:
Et dans ces lieux obſcurs des vices frequentez;
Faire que de ta grace & de tes veritez
Elle ſoit toûjours éclairée.

Si tu cheris les tiens comme aux siecles passez;
Banni de mon esprit ces desirs insensez
Secrets auteurs de ma tristesse :
Et dans la penitence à quoy je me soûmets,
Fay que l'eau de mes pleurs esteigne pour jamais
Le feu qui brûle ma jeunesse.

Si l'horreur de mon crime est indigne du jour,
Fay moy voir des effets de cette ardente amour
Qui fut par ton Fils attendrie;
Lors qu'il illumina ces pecheurs égarez
Qui n'estant pas encor de ta grace éclairez
Se perdoient dans l'idolatrie.

Ce Dieu dont la clemence égale l'équité,
Recompense icy-bas la vraye humilité
De sa lumiere veritable :
Celle qui nous conduit sur le throsne des Saints;
Celle qui nous conduit aux genereux dessein
Où la gloire est indubitable.

Regarde-moy, Seigneur, d'un œil benin & doux,
Et sois en t'opposant à ton juste courroux
Contre toy-mesme ma défense :
Tu vois qu'au repentir dont mon cœur est pressé
La grandeur de ton nom si souvent offensé
Fait la grandeur de mon offense.

Le Prince qui craint Dieu, Dieu l'assiste toûjours
De solides conseils, & de puissans secours,
Et dans la paix, & dans la guerre :
Et par un mesme esprit sa sainte ambition
Mettant toute la terre en sa possession
Le détachera de la terre.

Au Prince qui craint Dieu, Dieu découvre à ses yeux

Les regiſtres du Sort impimez dans les Cieux,
Dont l'on n'a que des conjectures :
Il fait qu'il participe à ſon divin ſçavoir,
Lors qu'en ſa preſcience il luy permet de voir
Les ſecrets des choſes futures.

Auſſi c'eſt à luy ſeul que mes vœux ſont offerts
Comme au ſeul qui pourra me délivrer des fers
De la chair, du monde, & du vice :
Il nous rend à la mort la lumiere & la paix,
En des lieux où noſtre ame eſt comblée à jamais
De ſciences & de délices.

Voy d'un œil de pitié la miſere où je ſuis,
Ren le jour de ta grace à la nuit des ennuis
Où de plus en plus je me plonge :
De tout ſecours humain mon eſprit dénué
A peine fait mouvoir mon corps atenué
De la triſteſſe qui le ronge.

Fay moy miſericorde, ô Dieu plein de bonté ;
Dans l'excés de la rage & de l'iniquité
Des factions qui ſe fomentent :
Voy-tu pas l'injuſtice au throſne s'établir ?
Voy-tu pas dans mon camp mes troupes s'affoiblir,
Et mes ennemis qui s'augmentent ?

Diſſipe des mutins ce funeſte attentat,
Oſte leur le deſir de brouiller mon Eſtat
En leur en oſtant l'eſperance :
Et fay voir, ô grand Dieu, qui ſeul eſt mon appuy ;
Que jamais le malheur ne fait honte à celuy
Qui met en toy ſon aſſurance.

Ceux de qui la prudence eſt jointe à la vertu
Te voyant maintenir mon eſpoir combatu

De tant de factions diverſes,
Chercheront leur aſyle en ta protection;
Qui propice à mes vœux ſera voir dans Sion
La fin de toutes mes traverſes.

LE XXV. PSEAUME.

Judica me Domine, &c.

EN ce temps de calamité
Où la nuit de l'impieté
Nous a tes graces éclipſées;
O Dieu de qui je tiens la lumiere & la foy;
Tu ſais mes actions, tu connois mes penſées;
Je ne veux point avoir d'autre Juge que toy.

Sonde mes plus ſecrets deſirs,
Et ſi mon cœur dans les plaiſirs
S'emporte avec trop de licence;
Quand la contrition l'aura mortifié,
Afin de rétablir ſa premiere innocence;
Qu'au feu de ton amour il ſoit purifié.

Je fuis ces cœurs ambitieux
Qui dans leurs complots factieux
Partagent entre eux leur patrie,
Et qui tombant de l'une à l'autre extremité;
N'ont jamais ſans mépris ou ſans idolatrie
Rendu ce qu'ils devoient à la Divinité.

Pour moy qui me lave les mains
De ces pernicieux deſſeins
Où la vanité les convie ;
Mon ſoin eſt d'admirer tes honneurs immortels ;
T'aimer & te ſervir le reſte de ma vie,
Et chanter ta loüange au pied de tes autels.

J'admire dans mon oraiſon
Les merveilles qu'en ta maiſon
Tu fais éclater d'heure en heure :
Et ravi des attraits qu'on gouſte en ce ſejour,
Dans ce ſeul & ſaint lieu j'ay choiſi ma demeure ;
Comme toy pour le ſeul objet de mon amour.

Fay que par tes ſoins éternels
Des crimes & des criminels
A jamais je me garantiſſe :
Et de ceux dont le cœur trop laſche & trop puiſſant
Fait qu'en eux la vengeance égale l'avarice
Quand ils mettent à prix la mort de l'innocent.

Seigneur, je ne regrette pas
De voir courir vers le trépas
Mon plus bel âge qui ſe paſſe :
Pourveu que mon eſprit, comme au ſiecle paſſé,
Puiſſe juſqu'à la fin, éclairé de ta grace,
Cheminer dans la voye où tu l'as redreſſé.

LE XXVI. PSEAUME.

Dominus illuminatio mea, &c.

JE verray ſans regret l'Aſtre de qui le tour
Borne l'an & le jour,
Arriver au couchant de ſa derniere courſe,
Sachant que le Seigneur n'a pas moins de pouvoir
Que lors qu'il a fait voir
Dans la nuit du cahos la lumiere en ſa ſource.

J'entendray ſans frayeur les injuſtes projets
Que feront mes ſujets
Pour ſecouër le joug de ma juſte puiſſance;
Sachant que le Seigneur, par qui j'ay tant de fois
Vaincu les plus grands Rois,
Saura bien les ranger à mon obeïſſance.

S'il faut qu'un ſeul combat vuide nos differens;
Déja parmi les rangs
Ses Anges ſont armez qui m'offrent leur ſervice;
Et ſur mes Pavillons je voy déja dans l'air
La victoire voler,
Qui ramene du Ciel la Paix, & la Juſtice.

Que pendant ces diſcords, j'ay de fois deſiré
Ce repos retiré, [l'exemple!
De qui tant de grands Saints nous ont monſtré
Afin de mettre au pied du Seigneur des Seigneurs
Mon ſceptre & mes honneurs,
Pour achever ma vie à ſervir en ſon Temple.

C'eſt-là qu'en ſacrifice on offre à ſes autels
Tout ce que les mortels
Reçoivent icy-bas de la terre & de l'onde;
Et dans un plus parfait qui bruſle nuit & jour
Le feu de ſon amour
Y purge nos eſprits des vanitez du monde.

C'eſt en ce ſeul aſyle où giſt noſtre bonheur;
C'eſt-là que le Seigneur
Eſt le plus attentif à nos juſtes requeſtes;
C'eſt un roc immobile à la rage des flots,
D'où l'on voit en repos
Les vents de la Fortune exciter nos tempeſtes.

C'eſt-là que j'offrirai les biens les plus exquis
Aux batailles conquis,
Afin d'en conſerver plus long-temps la memoire;
Mais ce dernier combat où j'aurai ſurmonté
Ma propre volonté,
Eſt le ſeul dont j'eſpere une éternelle gloire.

Seigneur, ſi tout ſanglant au fort de ma fureur
Tu n'as point en horreur
Les hymnes dont mon luth celebre tes loüanges;
Dois-je pas m'aſſurer qu'ils ſeront mieux ouïs
De ces lieux où je puis
Joindre à la douce voix la pureté des Anges?

Mais où tendent ces vœux en l'âge où je me voy?
Ils mourront avec moy,
Si ta grace éclipſée eſt long-temps ſans me luire;
Semblables à ces fleurs que l'on ne peut ſauver
Des rigueurs de l'hyver,
Et qui ſans le Soleil ne peuvent rien produire.

Ne me cache donc plus ta divine ſplendeur;

Et croy que ta grandeur
Se fait plus admirer lors qu'elle me l'accorde :
Ta seule autorité peut bien me condamner ;
Mais pour me pardonner,
Il faut qu'elle soit jointe à ta misericorde.

Quand mon pere & ma mere au besoin m'ont quité,
En cette extremité
Tu m'as servi des deux avec plus de tendresse :
En rendant à la fois tous mes desirs contens,
Tu fis en mesme tems
Paroistre aux yeux de tous ta force, & leur foiblesse.

Quand des langues d'aspic vomissant leur poison
M'imputoient sans raison
Un crime dont ma foy ne fut jamais capable ;
Ils en eurent la honte, & je fus glorieux,
Lors que ces envieux
Se rendoient imposteurs, sans me rendre coupable.

Leur fraude ne t'a pû cacher la verité ;
Ta divine clarté
Découvre & voit toûjours nostre ame toute entiere ;
Et je suis assuré que la nuit du trépas
Ne m'empeschera pas
D'estre encor éclairé de la mesme lumiere.

O toy de qui le cœur bruslant de son amour,
T'occupes nuit & jour
A servir ses autels d'effet & de pensée !
N'espere qu'en luy seul, croy que son équité
S'égale à sa bonté,
Et qu'enfin ta vertu sera recompensée.

LE XXVII. PSEAUME.

Ad te Domine clamabo, &c.

SEIGNEUR, quand l'ennemi m'oppreſſe
A toy ſeul je leve ſans ceſſe
Mon ardente oraiſon:
Témoigne que du Ciel ton oreille attentive
De ma voix dolente & craintive
Entend les cris dans ta maiſon.

Sauve mon honneur & ma vie
Des traits qu'ont ces monſtres d'envie
Contre moy décochez:
Ne permets que ma mort que leur haine conſpire;
Avec le malheur de l'Empire,
Croiſſe l'horreur de leurs pechez.

Leur ame pleine d'artifice,
De la paix, & de la juſtice
S'entretient tous les jours:
Tandis que de leur haine ils éclatent des crimes
Contre les pouvoirs legitimes
Bien differens de leurs diſcours.

Mais toy dont la toute-puiſſance
Voit dans les cœurs dés leur naiſſance
Le vice & la vertu:
Dois faire ſur tous deux ta Juſtice paroiſtre,
Et l'un & l'autre reconnoiſtre

De quelque habit qu'il ſoit veſtu.

Ces cœurs enflez de vaine gloire
S'efforcent de ne te pas croire
Auteur de ce grand tout :
Mais leur preſomption en blaſphémes feconde
Deſſous le tonnerre qui gronde
Ne ſauroit demeurer debout.

Je te benis, je te revere,
Toy ſeul eſt le maiſtre & le pere
Des petits & des grands :
De ce monde, Seigneur, ta bonté tutelaire
Accorde à mes vœux le ſalaire
Des ſervices que je te rends.

De toy je tiens en mon vieux âge
Cet embonpoinct que mon viſage
Ne peut deſavouër :
Ta main qui ſur ma teſte affermit ma couronne,
Avecque la force me donne
La volonté de te louër.

Qu'avec un peuple plus ſincere
Le terme de noſtre miſere
Puiſſe eſtre limité :
Et que nous puiſſions tous habiter la province
Qui n'a que toy ſeul pour ſon Prince,
Ni pour temps que l'Eternité.

LE XXVIII. PSEAUME.

Afferte Domino, &c.

VOUS, à qui la naiſſance a donné les clartez
Des ſaintes veritez
Qu'on ne tient icy-bas que du Sauveur du monde ;
Pour le remercier de ſes dons immortels,
De voſtre bergerie offrez à ſes autels
Les aigneaux dont ſes ſoins la rendent ſi feconde.

Aux deſerts du Jourdain j'entens déja la voix,
Déja du Roy des Rois
Le digne Précurſeur annonce la venuë ;
Et déja dans les flots ce Prophete futur
De nos premiers parens lave le ſang impur,
Dont la corruption juſqu'à nous continuë.

Mais aprés tant de ſoins & de marques d'amour
Sa juſtice à ſon tour
Abattra ſous ſes pieds l'audace de la Terre :
Ses forces paroiſtront à courber l'Univers,
Ses yeux ne nous verront qu'à travers les éclairs,
Et pour voix ſon courroux n'aura que le tonnerre.

Le Liban effrayé verra tomber à bas
Sous l'effort de ſon bras,
Les cedres orgueilleux qui bravoient les orages :
Ils ſeront égalez aux moindres arbriſſeaux,
Et ſous eux les rochers ſauteront comme aigneaux
Quand la grêle & le vent battent leurs paſturages.

Iſraël n'aura point de ſujet de terreur
De ſa juſte fureur,
Dont alors ſon amour ſera la ſeule borne :
Ce Dieu qui dans les monts éleve ſes autels ;
En chaſſe par la foy les erreurs des mortels,
Comme fait les venins le faon de la licorne.

Sa voix fait dans Cadis les montagnes mouvoir,
Quand ſon divin pouvoir
Témoigne à ſes enfans ſa bonté tutelaire :
Il ſepare pour eux ſes beaux feux toûjours clairs
De ces feux ſans lumiere horribles aux Enfers,
Les feux de ſon amour, des feux de ſa colere.

En d'agreables champs fertiles en moiſſons
Il change les buiſſons,
Où le jour de midi n'entroit qu'avecque peine :
Et la biſche & le faon, qui loin de la clarté
Penſoient ſous leurs rameaux dormir en ſeureté,
S'éveillent en ſurſaut au milieu de la plaine.

Quelle incredulité ne rentre en ſon devoir
Lors qu'on le voit aſſeoir
Sur un throſne de flots produits par le Deluge ?
Quelle paſle terreur ne s'aſſure en celuy
Qui nous donne la force, & nous offre aujourd'huy
La verité pour guide, & le Ciel pour refuge ?

LE XXIX. PSEAUME.

Exaltabo te Domine, &c.

J'EXALTERAI par tout la gloire du Seigneur ;
Qui sauve mon Estat, ma vie, & mon honneur,
Et qui dans son asyle assure ma retraite :
Ce Dieu ne permet pas que le victorieux
Triomphe insolemment, & raille ma défaite
D'un ris injurieux.

Ta clemence, ô grand Dieu, reçoit mon oraison ;
Ta clemence, ô grand Dieu, me rend la guérison,
Et purge mon Estat d'infamie & de blâme :
L'Enfer qui contre moy fit ses derniers efforts.
Ne se vantera pas de posseder mon ame,
Ni la terre mon corps.

Celebrez la grandeur de son nom glorieux ;
Vous qui devez jouïr dans la gloire des Cieux
Des honneurs preparez par ses bontez propices :
Mesme dans la rigueur de son juste courroux
Ne témoigne-t-il pas en corrigeant nos vices
Le soin qu'il a de nous ?

Tant de frequens effets de son affection
Assurent nostre vie en sa protection,
Et nous donnent la paix au milieu des alarmes ;
Nos ennuis dont elle est le remede & la fin,
Font à peine durer le sujet de nos larmes
Du soir jusqu'au matin.

L'avenir où mes ans s'avancent pas à pas ;
Promet à mes desirs tous les biens qu'ici bas
L'homme peut esperer de sa bonté profonde :
Et l'honneur que là haut mon Dieu m'a preparé
Ne sera point semblable aux fortunes du monde
Qui n'ont rien d'assuré.

Et toutefois, Seigneur, quand tu m'as delaissé ;
L'éclat de mon bonheur s'est si-tost éclipsé,
Que la crainte en mon cœur en chasse l'assurance ;
Alors ta seule grace est ma felicité,
Je te fais ma priere, & mets mon esperance
En ta seule bonté.

Tandis que nous vivons nous devons te prier ;
Celebrer les grandeurs de l'œuvre, & de l'ouvrier ;
Et faire de ton nom le sujet de nos veilles :
Car nostre ame & nos yeux dans la nuit de l'oubli
Sont à jamais privez d'admirer les merveilles
Dont le monde est rempli.

Ah ! ton juste courroux n'est plus si vehement ;
Je veux changer ma plainte en un remercîment,
Et ne me plus couvrir d'un sac de penitence :
Ta clemence a pour moy moderé ta rigueur,
Le torrent de mes pleurs en lavant mon offense
Met la joye en mon cœur.

Ainsi purgé d'ennuy, de crainte, & de peché,
Mon esprit tout-à-fait du monde détaché
Ne se veut employer qu'au recit de ta gloire :
C'est l'assidu travail à quoy je me soûmets ;
Et ce digne sujet si doux à ma memoire
Ne m'ennuira jamais.

LE XXX. PSEAUME.

In te Domine ſperavi, &c.

AU fort de l'ennuy qui me preſſe
C'eſt à toy ſeul que je m'adreſſe,
Source éternelle de tous biens :
O ſeul Dieu, ſeul appuy de la foible innocence ;
L'équité de ton regne autant que ta clémence
T'oblige-t-elle pas à proteger les tiens
Quand ils ſont opprimez d'une injuſte puiſſance ?

Permets que mon ame éplorée
Soit dans ta maiſon aſſurée
De ſa légitime terreur :
Et que de ces méchans l'inſatiable envie
De honte & de malheur ſoit à jamais ſuivie ;
Confon leur impoſture, arreſte leur fureur,
Et défen à la fois mon honneur & ma vie.

Pren ſoin de ta vivante image,
Quand elle entre dans le paſſage
Du trépas à l'éternité :
Eclaire-la, Seigneur, d'une grace immortelle ;
Et bien qu'à ſon époux elle ait eſté rebelle,
N'a-t-elle pas repris cette meſme beauté [elle ?
Qu'elle avoit quand ton Fils mourut d'amour pour

Je confeſſe qu'avec juſtice
Tu hais ceux dont l'artifice

S'adreſſe à tout autre qu'à toy :
Moy qui ſay que ta voix eſt la verité meſme ;
Qu'en douter ſeulement eſt commettre un blaſphé-
Je veux ſur l'équité compagne de la foy [me,
Poſer les fondemens de mon pouvoir ſupréme.

Durant mes malheurs incurables
Tes yeux benins & favorables
Regardoient mon humilité :
Des armes des vainqueurs ta bonté me retire,
Et dans un air plus doux qu'à préſent je reſpire ;
Non content de m'avoir rendu la liberté,
Tu veux ſur leurs Eſtats élargir mon Empire.

Jette les yeux ſur ma miſere,
Voy que la fortune proſpere
Veut déja me tourner le dos :
Un malheur imprévû fait de mon cœur ſa proye ;
Et dans les plus beaux jours que le Ciel nous octroye
L'envie & le mépris jaloux de mon repos
Meſlent d'ombre & d'ennui ma lumiere & ma joye.

Tu vois que mon mal continuë,
Et que ma force diminuë
Comme s'augmente ma douleur :
Et mon affliction qui ſe rend ſi commune,
Me touche beaucoup moins & m'eſt moins impor-
Voyant mes ennemis rire de mon malheur, [tune
Qu'en voyant mes amis pleurer mon infortune.

Comme un corps ſans cœur & ſans ame
Le monde me traite d'infame
Et me montre avecque mépris :
Et tel qu'eſt un vaiſſeau qui par un ſouffle agile
Eſt formé d'un criſtal tranſparent & fragile,

Plus

Plus il eſt precieux, plus ſon riche débris
Rend à le réunir noſtre peine inutile.

Telle eſt cette illuſtre Province,
Où chacun pour ſe faire Prince
Se cantonne en ſon quartier:
La grandeur de ſon tout perd ſa force & ſa grace;
Et l'eſpoir aſſuré parmy la populace,
Que l'on ne la ſçauroit remettre en ſon entier,
Augmente aux factieux l'inſolence & l'audace.

Mais quand leur injuſte courage
Complote en l'excés de leur rage
Ma priſon, ma perte, ou ma mort,
C'eſt, ô Dieu tout-puiſſant, en toy ſeul que j'eſpere;
Par ton eſprit de paix leur haine ſe tempere,
Tu viens à mon ſecours, tu rens vain leur effort,
Et me ſers à la fois de Sauveur & de Pere.

Confon leurs nouvelles maximes,
Soy l'appuy des Rois legitimes
Et des illuſtres malheureux:
Commets en bonne main les ſceptres que tu donnes,
Aſſure les Eſtats ſur de fermes colomnes,
Et fay voir que ton bras qui travaille pour eux,
Sait l'art de raſſembler le débris des Couronnes.

Couvre de honte ces infames,
Qui reprochent aux ſaintes ames
Qu'on te prie inutilement:
Fay qu'à ces vains moqueurs le remors qui les ronge,
Leur face en tous endroits où leur erreur les plonge,
Endurer à jamais le meſme chaſtiment
Qu'on prepare aux Enfers à l'eſprit de menſonge.

Impoſe un éternel ſilence
A ces méchans dont l'inſolence
Taxe nos plus juſtes deſirs:

Fay que jaloux de ceux qui deſſous tes auſpices
Ont pû ſe garentir de l'amorce des vices,
Ils connoiſſent combien nos ſolides plaiſirs
Sont bien plus permanens que leurs moles delices.

Fis-tu pas voir à tous les hommes,
Comme à ceux du ſiecle où nous ſommes;
Et par ta vie & par ta mort,
Qu'ils peuvent s'aſſurer que leur nef vagabonde
Au-deſſus de la nuë où le tonnerre gronde,
Si ta grace éternelle eſt ſon pole & ſon nort,
Sortira ſans peril des tempeſtes du monde?

Alors la plus noire malice
Manquera d'ombre & d'artifice
Pour ternir ma fidelité:
Seigneur, ta providence à mes vœux favorable
M'offre pour mon aſyle un ſejour agreable,
Que la force des murs jointe à la pieté
Ont rendu pour jamais aux méchans imprenable.

Que de foibleſſe avoit ma crainte!
Que d'injuſtice avoit ma plainte
Quand je murmurois contre toy!
Aprés tant de triſteſſe, aprés tant de ſouffrance;
Ta grace qui ſe rend à ma perſeverance,
Fait voir que dans les cœurs la veritable foy
Peut juſqu'au tombeau nourrir ſon eſperance.

Vous qui francs d'eſpoir & d'envie
Joüiſſez aprés cette vie
Du plus parfait de tous les biens,
Qui de ces veritez reverez l'excellence,
Admirez les effets de la foudre qu'il lance;
Comme il ſait relever l'humilité des ſiens;
Et de ſes ennemis confondre l'inſolence.

Et vous qui nous ſervez d'exemples,
Beaux eſprits dont il fait ſes temples,
Dignes images du Seigneur : [morces;
Quand le monde & la chair vous tendent leurs a-
Faites avec vos corps de genereux divorces,
Et lorſque ces mutins troublent voſtre bonheur;
Dans l'ardeur du combat renouvellez vos forces.

LE XXXI. PSEAUME.

Beati quorum, &c.

HEUREUSE eſt l'ame penitente;
Quand aprés une longue attente
Dieu veut ſa priere exaucer,
Et qu'au lieu de punir ſon vice,
Sa bonté ſemble s'efforcer
De le cacher à ſa juſtice.

Bienheureuſe eſt encore l'ame;
A qui Dieu n'impute le blâme
Des crimes qui luy ſont remis,
Et qui jamais ne ſe propoſe
De celer ceux qu'elle a commis
A celuy qui ſait toute choſe.

Quand je luy cachois mon offenſe;
Le remors de ma conſcience
Rendoit mon eſprit ſi changé,
Que ſans ſa bonté favorable
Ce mal trop long-temps negligé
Alloit devenir incurable.

Ha, Seigneur! que mon artifice
Te fit bien-toſt voir la malice
De mes deſſeins pernicieux:
Le monde en étoit incapable;
Mais plus j'eſtois juſte à ſes yeux,
Et plus aux tiens j'eſtois coupable.

Durant le temps que ta colere
M'a fait recevoir le ſalaire
Qu'avoit merité mon peché,
Quelque rigueur qu'euſt ta juſtice,
Mon eſprit eſtoit plus touché
De la honte que du ſupplice.

Enfin l'ame toute confuſe
Devant toy-meſme je m'accuſe
De t'avoir deux fois offenſé;
Mais, ô Bonté qui tout ſurpaſſe,
A peine je l'ay confeſſé,
Que je ſens l'effet de ta grace.

Cette clemence incomparable
Du pecheur le plus miſerable
Doit toutes les craintes bannir;
Qui ſaura ce qu'elle m'accorde
Ne pourra plus à l'avenir
Douter de ta miſericorde.

Qu'un ſecond deluge s'appreſte;
Qu'on n'entende ſur noſtre teſte
Que des tonnerres éclater,
Deſſous leurs rages forcenées
Celuy n'a rien à redouter,
Dont les fautes ſont pardonnées.

Bien que je te craigne pour Iuge;
Ta clemence m'eſt un refuge

Qui m'eſt en tout lieu preſenté ;
Et puis dire, quoique tu faces,
Que ta puiſſance & ta bonté
A l'envi me comblent de graces.

La raiſon que tu m'as donnée,
Dont mon ame eſt illuminée
Comme mon corps l'eſt de mes yeux ;
Cette clarté vraiment divine
Ne tend qu'à me conduire aux Cieux
Dans le lieu de ſon origine.

Depuis le temps qu'elle m'éclaire,
Je reconnois que te déplaire
Eſt le plus grand de tous les maux ;
Qu'il te faut ſuivre ſans contrainte,
Non comme les lourds animaux
Qui ne ſont rien que pour la crainte.

Rien ne dompte leur cœur farouche
Que le fer qu'ils ont dans la bouche
Et le nombre des châtimens ;
Mais cette raiſon qui nous guide
A faire tes commandemens,
Nous ſert d'éperon & de bride.

Les méchans ſont auſſi ſauvages,
Si quelquefois dans leurs courages
Ils ont quelque remors ſecret,
Ta grace meſme les effroye,
Et ne ſont qu'avecque regret
Ce qu'on doit faire avecque joye.

Ta juſtice qu'ils apprehendent,
Eſt d'où les fidelles attendent
Le loyer qu'ils ont merité,
Sachant que tes loix ſouveraines

Donnent avec meſme équité
Les recompenſes & les peines.

Dignes enfans d'un ſi bon Pere,
Vous dont la foy que rien n'altere
Eſt l'eſpoir, la joye, & l'appuy,
Gardez-en toûjours la memoire,
Et ne cherchez jamais qu'en luy
Voſtre repos & voſtre gloire.

LE XXXII. PSEAUME.

Exultate juſti in Domino, &c.

BEAUX eſprits decorez de dons ſi precieux;
Qui devez remplir dans les Cieux
Les troſnes les plus magnifiques:
Comme avecque plaiſir vous loüez le Seigneur,
C'eſt avecque plaiſir qu'il entend les cantiques
Que vous chantez en ſon honneur.

Celebrez ſa grandeur ſur les tons differens
Des douces lyres à dix rangs,
Et des languiſſantes violes:
Et pour mieux honorer le nom du Roy des Rois,
Accordez dans vos chants vos cœurs à vos paroles
Ainſi que vos luths à vos voix.

La tendreſſe d'amour qu'il a pour les humains,
Fait à ſes équitables mains
Perdre l'uſage du tonnerre:
Et ſa voix qui par tout épand ſes veritez,
Que fait-elle éclater aux deux bouts de la Terre

Que des marques de ſes bontez ?

Tout eſt creé par elle, & les ordres divers
Qu'elle porte dans l'Univers,
L'ornent de diverſes merveilles :
Et ces yeux dont le ciel nous voit de tous coſtez
Semblent eſtre pour luy convertis en oreilles
Pour entendre ſes volontez.

Bien qu'il regle des eaux le flux & le reflux ;
Leurs flots ne reſpectent non plus
Les ſiens que les peuples barbares :
Leurs fertiles ſablons produiſent ſans travail,
Et cachent par ſon ordre en leurs gouffres avares
Les perles, l'ambre, & le corail.

Les effets merveilleux de ſon divin pouvoir ;
A toute la terre font voir
Que de tout par tout il diſpoſe :
Et feront reconnoiſtre au peuple mécreant,
Que comme du neant il crea toutes choſes ;
Il peut tout reduire au neant.

Il confond des méchans les ſecrets attentats ;
Qui ſur le débris des Eſtats
Fondent leur injuſte puiſſance :
Et de ce qu'il conçoit en ſon entendement
Nous en avons l'effet avant la connoiſſance
Sans trouble & ſans retardement.

Les peuples ſont heureux, que ce Dieu tout-puiſſant
Illumine dés en naiſſant
De ſa lumiere interieure :
Ils ſeront par ſa gloire à jamais triomphans,
Ce Monarque chez eux a choiſi ſa demeure,
Et leurs enfans pour ſes enfans.

De ſon throſne élevé ſur le plus haut des Cieux
Il jette ſans ceſſe les yeux
Sur tout ce qui vit en ce monde :
Noſtre ame dont il tient la conduite en ſes mains
Ne luy peut rien cacher, ſon eſprit eſt la ſonde
De tous les ſecrets des humains.

Les Rois comtent en vain leurs nombreux combattans
Parmi les campagnes flottans
Comme les vagues d'un orage :
Et l'orgueilleux geant en vain dans les combats
Se penſe prévaloir & tirer avantage
De la peſanteur de ſon bras.

Ces barbes, ces courſiers qui volent les ſillons,
Ces dignes fils des Aquilons
N'aſſurent point noſtre retraite :
Du ſeul maiſtre de tout les decrets abſolus
Au camp des ennemis porteront la défaite,
Et la victoire à ſes Eleus.

Nous voyons quelquefois ſon indignation
Affliger ſa chere Sion
D'une paſle & maigre famine :
Mais on voit auſſi-toſt revenir à leur tour
L'abondance & la joye ; & ſa bonté divine
Changer ſa colere en amour.

Seigneur, à pleines mains tes liberalitez
Font voir alors en nos citez
Tes ſoins & tes magnificences :
Et font connoiſtre aux tiens comme ton amitié,
Dans la contrition qu'ils ont de leurs offenſes,
Se rend ſenſible à la pitié.

LE XXXIII. PSEAUME.

Benedicam Dominum in omni tempore, &c.

QUELQUE ſujet de triſteſſe ou de joye
Qui m'arrive journellement,
En tout temps, en tout lieu je veux également
Remercier celuy qui me l'envoye.

Je n'auray point de paſſion plus forte
Que de faire connoiſtre à tous
Qu'il n'eſt rien de plus grand, qu'il n'eſt rien de plus doux
Que l'amitié que le Seigneur nous porte.

Donc aux autels nos voix & nos penſées
S'élevant avecque nos feux,
Rendent grace au pouvoir, qui propice à nos vœux
A ſoulagé nos miſeres paſſées.

Son ſeul objet rend noſtre ame pourveuë
De paix, de graces, & d'appas:
Sa divine ſplendeur nous éclaire icy bas,
Et n'a jamais éblouy noſtre veuë.

Le malheureux que les deſtins contraires
Accompagnoient dés en naiſſant,
Si-toſt qu'il eut recours au Seigneur tout-puiſſant,
Seicha ſes pleurs & finit ſes miſeres.

Quand nous mettons en Dieu noſtre eſperance,
L'Ange qui nous ſuit pas à pas,

En éloignant de nous le trouble des combats,
Nous rend par tout la joye & l'assurance.

Si vous doutez, ames foibles & basses,
Des merveilles de son pouvoir,
L'histoire de mes jours vous fait-elle pas paroir
Son équité, sa grandeur, & ses graces ?

Des plus prudens l'ame juste & parfaite
Doit craindre ses bras tout-puissans,
Par eux les plus grands Rois & les plus florissans
Peuvent tomber en extréme disette.

Ces insolens, ces riches dont l'audace
Comme des lions devorans,
Opprimoit dans Sion les petits & les grands,
Sont effroyez à sa seule menace.

Mes chers enfans, que l'amour & la crainte
Donnent vos cœurs au Roy des Rois;
Nous pouvons sur la terre, en observant ses loix,
Faire une vie aussi douce que sainte.

Ne vomissons aucune calomnie
Contre la juste autorité;
Haïssons le mensonge, aimons la verité,
Et maintenons la paix sans tyrannie.

D'un œil benin sa clemence regarde
L'homme à ses loix obéïssant;
Son oreille attentive au cry de l'innocent
Oit ses soupirs, & le prend en sa garde.

Mais quand du Ciel sa justice profonde
Sur les méchans jette les yeux,
Elle veut que leur nom à jamais odieux
Soit effacé du souvenir du monde.

Des gens de bien il reçoit les victimes,
Il les secoure en leur besoin;

Et des plus grands pecheurs ſa bonté prend le ſoin
Lorſque leur cœur eſt contrit de leurs crimes.

Si les Eleus vivent dans la ſouffrance,
Ce n'eſt que pour faire admirer
Celuy dont la bonté les en peut retirer
Quand ils auront exercé leur conſtance.

De ces Martyrs qui nous ſervent d'exemples;
Les os dans les geſnes briſez
Sous les perles & l'or en triomphe expoſez
Seront un jour l'ornement de nos temples.

Mais les méchans dans la flame éternelle
Où rien ne les peut ſecourir,
Brûlent ſans conſumer & ſans pouvoir mourir;
Mourra ſans fin leur ame criminelle.

Ceux dont ils ſont le but de leur envie,
Ces dignes enfans du Seigneur,
Verront à leur merite égaler leur bonheur,
Et dans la mort retrouveront la vie.

LE XXXIV. PSEAUME.

Judica me Domine, &c.

PUISSANT Dieu des combats, arbitre d'équité,
Qui de mes ennemis vois l'infidelité,
Sois à mes vœux propice,
Leur fer victorieux brille de tous coſtez;
Contre ces grands guerriers, contre ces revoltez

Je reclame à la fois ta force & ta juſtice.

Pren les armes en main, qui du plus haut des airs
D'une égale terreur font trembler les Enfers,
Le Ciel, l'Onde & la Terre :
Et raſſurant les tiens de ta protection,
Et blâmant les auteurs de la ſedition,
Parle à tous les mortels par la voix du tonnerre.

Tous ceux qui de ma honte élevent leur orgueil,
Qui de mes ans comptez veulent dans le cercueil
Avancer la carriere :
Que l'Ange qui confond le complot des méchans,
Les puiſſe par le glaive écarter dans les champs,
Comme les tourbillons écartent la pouſſiere.

Qu'égarez dans les bois & dans l'obſcurité,
Tous les flambeaux des cieux refuſent leur clarté
A leur honteuſe fuite :
Que la confuſion aveugle leurs eſprits,
Que dans leurs propres embûches ils ſe trouvent ſur-
Et par un meſme effet leur puiſſance détruite. [pris,

Tandis que ces maudits dans les vices perdus,
Verront dans les filets par eux-meſmes tendus
Leur liberté ravie :
Egalement comblé de joye & de bon-heur,
Mon cœur exaltera le pouvoir du Seigneur
Qui ſauve mon Eſtat, mon honneur, & ma vie.

Mes os que je ſentois tranſis d'étonnement,
Taſcheront de montrer le ſecret ſentiment
De leur réjoüiſſance :
Eſt-il rien, ô grand Dieu, qui ſoit pareil à toy ?
Des juſtes malheureux tu raſſure l'effroy,
Quand ils ſont opprimez d'une injuſte puiſſance.

Contre des veritez que l'on ne peut nier
L'eſprit des médiſans à me calomnier
Met toute ſon eſtude: [tiens;
Ils tiennent tout de moy, c'eſt moy qui les main-
Mais tant plus je m'efforce à les combler de biens,
Plus s'augmentent leur haine & leur ingratitude.

Quand de leur tyrannie ils vouloient m'accuſer,
Par mes pleurs, par mes cris je taſchois d'appaiſer
Ta divine juſtice:
Je jeûnois, je veillois, & d'un cœur genereux,
A ces auſteritez que je faiſois pour eux,
J'ay ſouvent ajoûté la haire & le cilice.

J'eſtois de leur douleur tranſporté de pitié,
Je leur rendois par tout des marques d'amitié
Comme leur propre frere:
Et lorſque les malheurs m'accablerent d'ennuis,
Paſſoient-ils pas les jours, paſſoient-ils pas les nuits
Dans le jeu, dans la danſe, & dans la bonne chere?

Il naiſt de leurs complots noſtre diviſion,
Dont les motifs entre-eux ſont par deriſion
Tournez en raillerie:
Mais ſi-toſt qu'ils ont vû que tu n'as pas permis
Tant de maux dans l'Eſtat, comme ils s'eſtoient promis,
Leur grincement de dents témoigna leur furie.

Ne m'abandonne point à ces fiers conquerans,
A ton Oint plus cruels que lions devorans
Qui déchirent leur proye:
Délivre-moy des maux dont ils ſont les auteurs,
Afin que je raconte à tes bons ſerviteurs
Le ſecours qu'au beſoin ta clemence m'octroye.

Ne permets, ô grand Dieu, que ces méchans esprits
D'un discours insolent, ou d'un œil de mépris
Bravent mon infortune:
Ils fomentent la guerre, & demandent la paix;
Et par cet artifice ils font voir les effets
De la déloyauté qui leur est si comuune.

Aussi-tost qu'on me croit dénué de pouvoir,
Le peuple en me montrant fait-il pas assez voir
La haine qu'il me porte?
O Dieu qui prend en main la défense des Rois,
Fay voir aux contemteurs des legitimes lois,
Que la juste puissance est toûjours la plus forte.

Leve-toy donc, Seigneur, & de ces mesmes mains
Dont tu donnes la vie & la mort aux humains,
Prepare leur supplice:
Puny ces factieux comme ils ont merité;
J'ay par tout eu recours à ta seule bonté,
Mais contre eux j'ay recours à ta seule justice.

A ceux qui de mes maux font leur contentemẽt,
Ren avec leurs desirs leur haine & mon tourment
Leurs fureurs étouffées:
Et que ces insolens joyeux de mon malheur
Ne se puissent vanter en vantant leur valeur
D'avoir de ma défaite élevé des trophées.

Que honteux de leur crime & de leur lâcheté
Ils ne puissent tirer de mon adversité
Leur gloire ni leur joye:
Et retournant contre eux leurs discours médisans
Ils soient au lieu de moy le reste de leurs ans
La bute du mépris dont ils m'ont fait la proye.

Lors comblez de richesse & de prosperité

Ces eſprits genereux, de qui la charité
Prenoit part à ma peine,
Et qui blâmoient l'horreur d'un ſi noir attentat,
Du calme general que tu rens à l'Eſtat
Beniront à jamais ta bonté ſouveraine.

Pour moy que ta largeſſe a comblé de bienfaits;
Et que ton équité conſeille dans la paix,
Protege dans la guerre;
Je veux d'un cœur épris & d'amour & de foy,
Employer le repos que je tiendray de toy,
A publier ton nom aux deux bouts de la Terre.

LE XXXV. PSEAUME.

Dixit injuſtus, &c.

CES eſprits forts qui font impunément
Dans le torrent de leur débordement,
De leur peché leur bonheur & leur gloire:
Et mépriſant le celeſte courroux,
Vont publiant, & s'efforcent de croire
Que le Seigneur n'a point de ſoin de nous.

Leur jugement, pour s'eſtre trop flaté,
S'eſt endurci dans l'incredulité;
L'Enfer pour eux eſt ſans peine & ſans flame;
Tous ces tourmens ne leur font point d'horreur,
Et craindroient moins la perte de leur ame,
Qu'ils ne feroient celle de leur erreur.

Lorſque la nuit a nos ſoins relaſchez,

Leurs cœurs ne ſont remplis que de pechez,
Dont la noirceur tache leur conſcience:
Et le deſir de les produire au jour
Fait qu'en leur lit avec impatience
Leur ame impie en attend le retour.

Tu nous fais voir comme de ta bonté
Le firmament borne l'immenſité;
Là tes grandeurs ſont par tout eſtalées,
Et tes arreſts de nos plus hauts ſommets
Se font entendre aux plus baſſes valées
Que le Soleil ne viſite jamais.

Le meſme ſoin que tu prens des humains,
Le prens-tu pas des œuvres de tes mains,
Que tu nourris dans l'air, la terre & l'onde?
Mais ceux qui ſont tes enfans par la foy,
Lorſque la mort les bannira du monde,
Iront au Ciel revivre avecque toy.

Là les plaiſirs combleront leurs ſouhaits,
De ta promeſſe ils verront les effets,
Jamais les ans ne finiront leurs courſes:
Et des rayons de ta Divinité
Leur couleront d'inépuiſables ſources
D'amour, de biens, de vie, & de clarté.

Que ceux qui ſont ſoumis à ton pouvoir,
Soient affermis aux loix de leur devoir
Par les douceurs de ta miſericorde:
Et pren les tiens en ta protection,
Lorſque contre eux la licence déborde
De l'injuſtice & de l'ambition.

Mais je connois que nos vœux ſont oüis,
Ces inſolens ſe ſont évanoüis,
Ou ſont reſtez eſtendus ſur les herbes:

L'éton

L'étonnement en diſſipe le bruit,
Et dans leur camp leurs menaces ſuperbes
Ne troublent plus le calme de la nuit.

LE XXXVI. PSEAUME.

Noli æmulari, &c.

VOUS, à qui Dieu promet dans ſon éternité
Une ſeconde vie en merveilles feconde,
Ne portez point d'envie à la proſperité
Qui plonge les méchans dans les plaiſirs du monde:
La gloire des mortels n'a rien de permanent,
Leurs grandeurs, leurs honneurs paſſent incontinent,
Et ſont comme les fleurs que la bize reſſerre:
Le meſme jour qui voit leur bouton demi clos,
Le voit s'épanoüir, fanir, tomber à terre
Devant que ſa clarté retombe dans les flots.

Mettez voſtre eſperance aux bontez du Seigneur,
Et ſachez qu'en vos champs ces ſecondes richeſſes
Qui comblent vos maiſons & vos jours de bonheur,
Sont les fruits de vos vœux & ceux de ſes largeſſes:
Que voſtre ſeul plaiſir en tout temps, en tout lieu,
Soit d'admirer la gloire & les œuvres de Dieu;
Conſacrez-luy vos cœurs avecque vos offrandes;
Il déploira pour vous ſes graces & ſes ſoins,
Sa liberalité préviendra vos demandes,
Comme ſa providence a prévû vos beſoins.

Tel que l'aſtre du jour dans le milieu des cieux
Diviſe également ſa flame & ſa carriere,
Quand ſes rayons à plomb penetrant en tous lieux

Font que tout l'horizon eſt vû de ſa lumiere :
Telle ſon équité du haut du Firmament,
Diſtribuant aux ſiens ſa grace également,
Fait que leur eſperance eſt égale à leur crainte :
Il reconnoiſt de-là l'impie & l'innocent,
Et leur devotion ou veritable ou feinte
Sera par tout en veuë à ce Dieu tout-puiſſant.

Que dans ſes volontez ſe bornent vos deſirs,
Et que vos cœurs ſoumis contemplent ſans envie
Les méchans obſtinez paſſer dans les plaiſirs
Leur trop abominable & trop heureuſe vie :
Cette vaine ſplendeur qui les ſuit icy bas,
S'éclipſe pour jamais dans la nuit du trépas ;
Il n'eſt rien de durable au-deſſous de la Lune,
Ne murmurez donc plus de leur felicité,
Et pour les imiter en leur bonne fortune,
Ne les imitez point en leur impieté.

L'effort de peu de jours mettra dans le cercueil
Ces contempteurs du Ciel, ces tyrans de la terre ;
Le courroux du Seigneur touché de leur orgueil
A déja ſur leur teſte appreſté ſon tonnerre ;
Leurs vains titres d'honneur ſeront aneantis,
Leurs Palais, leurs Chaſteaux ſi richement baſtis,
A peine laiſſeront leurs traces dans les herbes,
Tandis que vous verrez couvrir en la ſaiſon
Vos coſtaux de raiſins, vos campagnes de gerbes,
Et la paix en tout temps benir voſtre maiſon.

Le méchant aura beau témoigner ſa fureur
En recourbant ſon arc, en tirant ſon épée,
Cela ne vous doit point apporter de terreur,
Sa rage ſans effet ſe verra diſſipée :
Le Createur de tout, qui tient tout en ſes mains,
Qui fait l'évenement du conſeil des humains,

Sait punir comme il doit leur injuſte licence ;
Et ceux qui contre nous font les peuples armer,
Se verront opprimez par la meſme puiſſance
Dont leur rebellion nous vouloit opprimer.

Le juſte eſt plus heureux avecque peu de biens
Que ne ſont les pecheurs nageans dans l'abondance ;
Le Seigneur, qui par tout eſt l'aſyle des ſiens,
Oſte à ſes ennemis la force & la prudence :
Il peut combler d'ennuis l'eſprit le plus content ;
Sa ſeule volonté détruit en un inſtant
L'impie, & la richeſſe où ſon eſpoir aſpire ;
Et parmi les douceurs d'une éternelle paix
A ceux qu'il a choiſis pour peupler ſon Empire,
Les biens qu'il leur promet ne periſſent jamais.

Dans la bonne fortune & dans l'adverſité
Leur eſprit eſt toûjours en une meſme aſſiette ;
Du Monarque des Cieux la liberalité
Défend de leur maiſon l'entrée à la diſette :
Au lieu que ces ingrats, reprouvez du Seigneur,
Lors qu'ils ſont élevez au comble de l'honneur,
Et que leur fauſſe gloire eſt par tout eſtimée,
Il confond leurs deſſeins les plus audacieux,
Et leur vaine grandeur eſt comme la fumée
Qui ſe diſſipe en l'air en s'élevant aux cieux.

Quand leurs profuſions ont leur bien conſumé,
Leurs emprunts exceſſifs les rendent inſolvables ;
Mais l'homme charitable eſt des pauvres aimé,
Et de tous ſes amis en fait ſes redevables :
Dieu les voit de bon œil, ils ne manquent de rien ;
Il prolonge leurs jours, il augmente leur bien,
Et jamais icy bas ſa grace ne les quite : [duit,
Mais ceux qui ſont jaloux des biens qu'il leur pro-
Periront, & verront leur engeance maudite

Confonduë avec eux dans l'éternelle nuit.

Dieu benit icy bas l'homme juſte & pieux ;
Sa clarté de là haut, de peur qu'il ſe fourvoye ;
Le conduit de la terre en la gloire des Cieux,
Et le comble par tout de bonheur & de joye :
Toutes ſes actions, ſes penſers, ſes diſcours
Luy plaiſent & luy font augmenter tous les jours
Les tendreſſes pour luy de l'amour paternelle ;
Que s'il bronche ou s'il tombe avant que d'arriver
Au repos preparé pour la troupe fidelle,
Le Seigneur eſt toûjours preſt à le relever.

Sous le regne inconſtant de trois grands Potentats, [tomne,
J'ay paſſé mon printemps, mon eſté, mon au-
J'ay veû d'un Souverain au cœur de ſes Eſtats
Tomber ſur l'échafaut la teſte & la couronne ;
J'ay veû les contempteurs des legitimes loix
S'efforcer d'abolir dans la maiſon des Rois
Par la flame & le fer leurs puiſſances ſuprémes :
Mais je n'ay jamais veû deſſous l'oppreſſion
Les gens de bien ſouffrir des miſeres extrémes
Sans eſtre aidez & plaints en leur affliction.

Combien que leur bonté d'un charitable ſoin
Aſſiſte l'indigent de pieuſes largeſſes,
Dans les graces du Ciel, qu'ils trouvent au beſoin,
Au lieu de s'appauvrir s'augmentent leurs richeſſes :
Suivons donc leur exemple, & fuions le peché,
Qui retient le méchant à la terre attaché
Et confond aux Enfers ſon ame criminelle :
Le Seigneur tout-puiſſant voit les ſiens de là haut,
Et pour leur recompenſe, en la gloire éternelle
Leur prepare un bonheur à qui rien ne defaut.

Dieu perdra le méchant & ſa poſterité,
Et des enfans du juſte il peuplera le monde,
Juſqu'à tant que le Verbe avec la liberté,
Leur redonne la gloire où leur eſpoir ſe fonde;
La Juſtice & la Foy ſeront leur entretien,
Leur cœur purifié ne ſe remplit de rien
Que de ſon ſaint amour qui par tout le conſomme,
Et l'innocente ardeur d'un feu ſi precieux
N'en ſepare ici bas ce qu'ils avoient de l'homme
Que pour les élever à la gloire des Cieux.

Le méchant qui les voit dans la proſperité,
Eſt rongé nuit & jour d'une mortelle envie;
Il ſe veut prévaloir de leur ſimplicité
Pour ravir leur honneur, leur fortune & leur vie:
Contre tous ces aſſauts ils demeurent debout,
Les graces du Seigneur les aſſiſtent par tout,
Et combattent pour eux la force & l'artifice;
Ils ne verront jamais leur pouvoir abattu,
Et peuvent s'aſſeurer que jamais l'injuſtice
N'aura point de noirceur qui tache leur vertu.

Attendez donc l'effet de ce qu'il a promis,
Et ſuivez cependant les loix qu'il a preſcrites;
Ce fatal ennemi de tous vos ennemis
Rendra voſtre bonheur égal à vos merites;
Tous les ans, les Eſtez doreront vos ſillons,
Les ſommets de vos tours & de vos pavillons
Perceront la nuée où gronde le tonnerre,
Et dans ces grands Palais ſi pompeux & ſi beaux
Vous cueillerez les fleurs & les fruits d'une terre
Qui pour vos ennemis n'aura que des tombeaux.

Il eſt vray que j'ay vû quelquefois dans Sion
Ces ames d'intereſt, orgueilleuſes & fieres,

S'élever au-dessus de leur condition,
Comme les Cedres font au-dessus des bruieres;
D'or, de bronze & de marbre ils ornoient leurs Pa-
Leur suite fourmilloit d'un nombre de valets, [lais,
Qui donnoient de l'envie aux plus riches Monar-
Mais cõme en un instant ils estoient parvenus, [ques;
Un instant les détruit, n'en laisse aucune marque,
Et personne ne sait ce qu'ils sont devenus.

Conservez donc, Chrestiens, dans vos cœurs l'é-
quité,
Ne vous emportez point dans l'injuste licence,
Sachez que l'esperance & la tranquilité
Jusqu'au dernier soupir assiste l'innocence:
Au lieu que le méchant, toujours avecque soy
Portant le desespoir, la tristesse & l'effroy,
Passe de cette vie à la mort éternelle;
Et ces biens, ces thresors acquis injustement;
Cette suite d'amis si nombreuse & si belle
Le quittent pour jamais au bord du monument.

L'Eternel de bonheur remplira les desirs
De ceux qui de son nom rempliſſent leur memoire,
Ils auront dans la paix la joye & les plaisirs,
Ils auront aux combats le triomphe & la gloire:
Il les preservera du glaive des méchans,
Fera dans leurs maisons, ainsi que dans leurs
champs,
Paroistre les effets de sa bonté profonde,
Jusqu'à tant que son Fils, toujours victorieux
De l'Enfer, du peché, de la mort, & du monde,
Les tire de leurs fers, & les éleve aux Cieux.

LE XXXVII. PSEAUME.

Domine, ne in furore, &c.

NE vien point, mon bon Dieu, reprendre mon
Au fort de ta fureur, [erreur
Permets que ta clemence appaiſe ta juſtice,
Et donnant à ma peine un terme limité,
Qu'elle me garantiſſe
Du ſupplice éternel que j'avois merité.

Chaſſe de mon eſprit la cauſe de mes pleurs;
Modere ces douleurs
Contre qui mon courage a perdu ſa conſtance:
Jamais tes chaſtimens n'eurent tant de longueur;
Fais que ma repentance
Change en traits de pitié les traits de ta rigueur.

Mes maux envenimez gagnent par tout mon
Et malgré mes efforts [corps,
Aux remedes humains ſe rendent invincibles;
Et ſi tous ces malheurs dont je ſuis menacé,
Ne me ſont point ſenſibles
Comme le déplaiſir de t'avoir offenſé.

Tout triſte & tout penſif je vais traînant mes
Mes yeux toujours en bas [pas;
N'oſent voir ſeulement le lieu de ta demeure;
Et croy que ce flambeau dont mes jours ſont bornez
Me reproche à toute heure
D'avoir ſi mal uſé de ceux qu'il m'a donnez.

Mon corps n'a preſque plus de ſang ni de ſanté,
Et s'il m'en eſt reſté,
Ce n'eſt que pour nourrir mes flâmes inſenſées,
Les ruiſſeaux de mes pleurs ne les éteignent pas,
Ces trop douces penſées
Meſme au repentir me tendent leurs appas.

En vain quand tous ces maux m'accablent à la fois,
Je crie à haute voix
Et t'appelle à mon aide afin de me défendre;
Que me ſervent ces cris juſqu'aux aſtres pouſſez,
Puiſque tu peux entendre
Les vœux que je te fais ſi-toſt qu'ils ſont penſez.

Mon cœur debilité ne peut plus reſpirer,
A force de pleurer
Je ſens que de mes yeux ma lumiere s'efface;
Mais ſi je ne perds point, ô Monarque des Cieux,
La clarté de ta grace,
Je n'auray point regret à celle de mes yeux.

Ceux de qui j'eſperois un éternel appuy
Me laiſſent aujourd'huy
En proye au déplaiſir qui mon âge conſume;
Et tous mes ennemis avecque laſcheté
Ont, contre la couſtume,
Augmenté leur envie en mon adverſité.

A tous les faux rapports qu'ils ſement dans ma Cour
Je ſuis muet & ſourd,
Et témoigne toûjours un courage inflexible;
Mais plus aux factions que je voy projetter
Je demeure inſenſible,
Et tant pluis ma bonté ſemble les irriter.

Contre tant d'ennemis qui croiſſent tous les jours
Comme

A toy ſeul j'ay recours
Comme au ſeul qui des Rois conſerve les couron-
Soy ſeul es mon aſyle en mon affliction : [nes;
Jamais tu n'abandonnes
Celuy qui ſe confie en ta protection.

Leurs animoſitez ne ſe plaiſent ailleurs
Qu'aux matieres de pleurs
Que tes juſtes courroux me rendent ſi communes ;
Finy donc à la fois leur joye & mon tourment ;
Et que mes infortunes
Ne ſoient plus le ſujet de leur contentement.

Quoique face pourtant ton pouvoir rigoureux,
Je ſeray bienheureux,
Pourveu que ma conſtance appaiſe ta juſtice ;
Je ne ſçaurois ſouffrir ce que j'ay merité,
Il n'eſt point de ſupplice
Qui ſe puiſſe égaler à mon impieté.

Je ſay que ton courroux met la force à la main
A ce peuple inhumain,
De qui ma tolerance a crû la multitude ;
Mais n'oſant murmurer contre tes châtimens,
En leur ingratitude
Je cherche le ſujet de mes reſſentimens.

Si tu me mets en proye à leur inimitié,
Ils feront ſans pitié
Tout ce que la fureur contre moy leur propoſe ;
Mais bien que leurs deſſeins me doivent preparer
A craindre toute choſe,
Je puis de ta bonté toute choſe eſperer.

LE XXXVIII. PSEAUME.

Dixi: Custodiam, &c.

J'AY dit: Je veux que mes tourmens
Appaisent leurs ressentimens,
Qui causoient de mes cris la juste violence;
Et dans mon desespoir, de peur de blasphemer,
Je ne veux plus avoir de voix pour l'exprimer,
Que les gemissemens, les pleurs, & le silence.

Quand j'estois le plus affligé
Les médisans m'ont outragé,
Mon cœur sans murmurer a souffert cette offense;
Et quoy que l'on ait pû contre moy controuver,
Et qu'avecque raison je m'en peusse laver,
Je veux que ma raison demeure sans défense.

Cependant mon courroux s'aigrit,
Son feu s'embrase en mon esprit,
Je suis incessamment la bute de l'envie:
Lors je dis au Seigneur d'un cœur calme & constant:
Quand verray-je arriver ce bienheureux instant
Qui finira d'un coup mon malheur & ma vie?

Fay-moy connoistre quand mes jours
Doivent mettre fin à leur cours;
Ce seul espoir rendra ma douleur consolable;
Je say que des plus longs le terme est limité,
Que tout est confondu dans ton éternité, [ble.
Et qu'il n'est point de temps qui luy soit comparа-

Comme ces fantômes legers
Se forment des corps dans les airs,
Qu'on voit en un instant paroistre & disparoistre;
De mesme tous nos corps de la terre formez
Rentrent en un moment, pour estre consumez,
Dans le mesme élement qui leur a donné l'estre.

Saurons-nous, quand nous serons morts,
Qui possedera les tresors
Que nous avons acquis avecque tant de peine?
Les biens que Dieu promet à sa sainte Sion,
Sont à jamais les seuls dont la possession
Nous est la plus utile, & la moins incertaine.

Délivre-moy des vanitez
Qui vont troubler de tous costez [mes;
Le repos des mortels, dans le siecle où nous som-
Que je perde à jamais la raison & la voix,
Si mon plus grand desir n'est de voir sous tes loix
Soumettre avecque moy tout le reste des hommes.

Mais, Seigneur, dans tes chastimens
Tes courroux sont trop vehemens,
Mon courage contre eux n'ont plus de resistance;
Modere les tourmens qui me sont appreſtez;
Combien qu'ils soient moins grands que mes iniquitez,
Leur grandeur toutefois estonne ma constance.

Comme le ver en mille lieux
Rongeant un habit precieux,
Ternit le vif éclat du pourpre & de la soye;
Ainsi le repentir qui me ronge le cœur, [gueur;
Augmentant tous les jours ma crainte & ma lan-
Ternit dans mon esprit l'esperance & la joye.

Jamais les malheurs icy bas
Ne ceſſeront juſqu'au trépas,
De nous perſecuter, & nous faire la guerre :
L'homme n'a de repos que dans l'éternité ;
Le Ciel eſt ſa patrie, & nous n'avons eſté
Ni mes peres ni moy qu'eſtrangers ſur la terre.

Donne-nous la paix, ô grand Dieu,
Afin qu'on te croye en tout lieu
Le nompareil ouvrier des œuvres nompareilles,
Et qu'en ce temps heureux qu'on ne peut acquerir,
Mon eſprit en repos puiſſe avant que mourir,
Joüir de tes bienfaits, & chanter tes merveilles.

LE XXXIX. PSEAUME.

Expectans expectavi, &c.

EN vain j'ay de l'abiſme où mon iniquité
M'avoit precipité,
Long-temps de mon Sauveur imploré l'aſſiſtance :
Mais enfin ſon courroux qui me faiſoit perir,
Contre les traits d'amour n'eut plus de reſiſtance ;
Il écoute mes cris, & me vient ſecourir.

Mon troſne par ſes mains eſt fondé ſur un roc
Qui ne craint point le choc
Des flots dont la fortune agite les Provinces ;
Et par luy ma conduite à regir les Eſtats
Inſtruit les plus vaillans & les plus ſages Princes ;
Et donne de l'envie à tous les potentats.

Quand ſon eſprit m'anime à chanter ſa grandeur,
D'une nouvelle ardeur
Il renforce ma voix, il inſpire mes veilles,
Et de mon ignorance il fait naiſtre des vers
Qui feront admirer ſon nom & ſes merveilles
Par tout où le Soleil éclaire l'Univers.

Heureux l'homme qui peut en tout temps, en tout lieu
Se donnant à ſon Dieu,
De ſa ſeule loüange occuper ſa memoire,
Qui l'exalte en la paix, qui l'invoque aux combats,
Et dont l'eſprit ravi de l'éclat de ſa gloire,
Voit avecque mépris les choſes d'icy bas!

Les clartez dont ſa main orne le Firmament,
Paſſent le jugement
De ceux que ſous le ciel on voit mourir & naiſtre:
Qui pourroit, ô grand Dieu, tes œuvres celebrer,
De qui l'immenſité ne ſe ſauroit connoiſtre,
De qui la quantité ne ſe ſauroit nombrer?

Tu mépriſes l'encens qu'offrent à tes autels
Les ſuperbes mortels,
Dont la devotion dans les pompes ſe paſſe:
Le feu n'eſt point ſi pur dans leur riche bûcher,
Qu'en l'ame d'un pecheur, enflamé de ta grace,
Dont la contrition ne te veut rien cacher.

Ton regiſtre, Seigneur, qui ne te trompe point,
T'apprend comme ton Oint
Eſt ſoumis pour jamais à ton obeïſſance,
Et t'apprend que le ſort, tes loix, & la raiſon,
Luy firent de tout temps adorer ta puiſſance,
Qui le fit triompher en ſortant de priſon.

Tes Eleus m'entendront chanter à haute voix

L'équité de tes Loix,
Et le juſte devoir où la Foy me convie :
Les flâmes ni les feux n'ont point de cruautez
Où la peur de la mort, ni l'amour de la vie
M'empeſchent d'annoncer tes ſaintes veritez.

Je publieray ton nom & mon reſſentiment
Des biens qu'inceſſamment
Je reçois icy bas de ta main charitable,
Et d'une meſme voix feray ſavoir à tous
Ta bonté, ton amour, & ta grace équitable,
Ta haine, ta fureur, & ton juſte courroux.

Ne m'abandonne point en proye à la douleur,
Tu vois que le malheur
S'efforce de me mettre au rang de ſes victimes :
Fay-moy miſericorde, & dans mon oraiſon
Donne quelque relâche aux remors de mes crimes,
Qui viennent à la foule accabler ma raiſon.

Si tu ne viens bien-toſt ſoulager mes ennuis
En l'eſtat où je ſuis,
Leur extréme longueur vaincra ma patience :
Mes pechez ſont ſi grands, qu'ils m'accablent ſous
Leur énorme laideur noircit ma conſcience, [eux,
Et leur nombre a paſſé celuy de mes cheveux.

Change en honte l'orgueil de ces petits eſprits,
Dont l'inſolent mépris
Elance contre moy tant de haine & d'envie :
Et ceux qui par ma mort veulent troubler l'Etat,
Soient eux-meſmes troublez le reſte de leur vie
D'avoir eu le deſir d'un ſi noir attentat.

Rabaiſſe la fierté de ces nouveaux Tribuns,
Et ces cris importuns

De leurs dérisions auſſi vaines que folles :
Mais ceux de qui la voix celebre ton honneur,
Puiſſent voir leurs effets ainſi que leurs paroles,
Les combler à jamais de gloire & de bonheur.

Avant que la diſette opprime les humains,
Tes liberales mains [velles :
Leur offrent dans les champs des richeſſes nou-
Et couvrant ta ſplendeur de noſtre humanité,
De ton affection ne prens-tu pas des aiſles,
Pour ſecourir les tiens en leur neceſſité ?

LE XL. PSEAUME.

Beatus qui intelligit, &c.

O Bienheureux celuy qui prend le ſoin
De ſecourir les pauvres au beſoin,
Dieu largement ſes graces luy diſpenſe ;
Et tandis que le Ciel luy prepare là haut
Des honneurs éternels, à qui rien ne defaut,
Il veut que dés la terre il ait ſa recompenſe.

Que de ſes jours éloignant le malheur,
Son corps rempli de force & de valeur
Soit animé d'une ame non commune ;
Que toujours ſon bon Ange accompagnant ſes pas,
Jamais ſes ennemis ne puiſſent icy bas
Retarder le progrez de ſa bonne fortune.

Que Dieu toujours le vienne ſecourir,

Qu'en tous ſes maux Dieu le vienne guerir,
Et luy redonne une ſanté parfaite :
Juſqu'à tant que ſon ame en s'élevant aux Cieux,
Change ſon corps mortel en un corps glorieux,
Franc des infirmitez où la vie eſt ſujette.

Pour moy qui ſuis de crimes entaché,
Dans le remords dont mon cœur eſt touché,
Je dis au Dieu qui m'éclaire & m'enflame :
Redonne-moy ta grace, & fay que tes bontez
En gueriſſant mon corps de ſes infirmitez,
Me gueriſſent auſſi de celles de mon ame.

Ce peuple ingrat, dont le cœur ſans pitié
N'a point de borne à ſon inimitié,
En ſa fureur attentoit à ma vie,
Et ces fiers contempteurs des legitimes loix
S'efforçoient d'effacer avecque mes exploits
Mon nom qui ſurvivra leur haine & leur envie.

Quand par devoir ils groſſiſſent ma Cour,
A mon ſujet ils expoſent au jour
Ce que produit l'art de flatterie :
Mais hors de mon Palais on entend ces eſprits
Cenſurer ma conduite ; & parlant par mépris,
Retourner leur éloge en une moquerie.

Alors chacun murmure contre moy ;
Diſant tout haut que le devoir d'un Roy
Eſt de veiller quand ſon peuple repoſe :
Et ſi par accident, ou par quelque attentat
Le deſordre cauſoit la cheute de l'Eſtat,
Ils veulent à moy ſeul en imputer la cauſe.

Dans mes ennuis rien ne me toucha tant
Que quand je vis ce Diſciple inconſtant
Paroiſtre au front de la troupe rebelle :

Celuy qui s'eſtant joint avec mes ennemis
Leur tint contre moy ſeul ce qu'il avoit promis,
Et n'eut jamais de foy que pour m'eſtre infidelle.

Grand Dieu, qui ſeul ne manqueras jamais
A nous tenir ce que tu nous promets,
Tu recevras ma plainte legitime:
Le traiſtre en ſon remors ſera ſans reconfort,
Un juſte deſeſpoir avancera ſa mort,
Sans pouvoir recueillir le loyer de ſon crime.

Si quelque jour ton amour paternel
Me donne place en l'Empire éternel,
Qui n'eſt peuplé que des Saints & des Anges;
Que ta grace me prenne en ta protection:
Tu verras à jamais en ta ſainte Sion,
Les cœurs comme les voix celebrer tes loüanges.

LE XLI. PSEAUME.

Quemadmodum deſiderat, &c.

TEL qu'un Cerf aux abois d'une trop longue courſe
Va chercher dans les eaux ſa derniere reſſource,
Quand il ſe voit prés de mourir;
Ainſi quand le peché de l'Egliſe me chaſſe,
Afin de me faire perir,
Je cherche mon ſalut dans les eaux de ta grace.

Au miſerable eſtat où mon ame affligée
En ſe noyant de pleurs taſche d'eſtre allegée

De ſon juſte & cruel ennuy :
L'impie injurieux en ſa rage inſenſée
Me demandoit à voir celuy [ſée.
Qu'on ne voit qu'en la Foy, des yeux de la pen-

Je paſſe en cet exil le plus beau de mon âge
A ſouffrir le mépris de ce peuple ſauvage,
Dont le Seigneur eſt offenſé :
Et dans le ſouvenir des douceurs innocentes
De mon contentement paſſé,
Je ſoulage l'ennuy de mes peines preſentes.

Ton ſeul nom, ô grand Dieu, rempliſſant ma memoire,
Tous mes vers ne l'eſtoient que de ta ſeule gloire,
Et des grandeurs de noſtre Foy :
Et mon cœur n'avoit point de plus grandes delices
Que de s'élever juſqu'à toy,
Avecque les parfums qu'offroient nos ſacrifices.

Mais à quoy me ſert-il d'entretenir ma vie
Du regret de Sion, que l'exil m'a ravie,
Et du deſir d'y revenir ?
Dieu n'a-t-il pas promis à la troupe fidelle,
Qu'un jour elle verroit finir
Ses ans, & ſes ennuis dans la joye éternelle ?

En ces vagues penſers de mon inquietude
Quelquefois mon eſprit vole en la ſolitude,
Où le Jourdain eſpand ſes eaux :
Et la cime d'Hermon, toujours verte & fleurie,
Si delicieuſe aux troupeaux,
Quelquefois entretient ma douce rêverie.

De ces objets cheris, dont je n'ay que l'idée,
Et les jours & les nuits mon ame eſt poſſedée,
Ainſi que d'un mauvais Demon :

Le Jourdain me paroiſt agité de tempeſtes,
Et du haut du petit Hermon;
Je penſe voir lancer les foudres ſur nos teſtes.

Loin des lieux où l'Egliſe eſt à preſent banie,
Dieu fera voir un jour ſa miſere finie,
Avecque l'ennui qui la ſuit:
Et ſe verra ſuivi le jour plein de merveilles
D'une heureuſe & devote nuit,
Où ſa ſeule loüange occupera nos veilles.

Je luy diray: Mon Dieu, pren pitié de ma vie;
Tu vois en cet exil où tu l'as aſſervie,
Toutes mes forces défaillir:
Si ta grace en tous lieux eſt mon pole & mon phare,
Pourquoy me laiſſes-tu vieillir
Parmi l'impieté de ce peuple barbare?

Tous mes os fremiſſoient des horribles blaſphêmes
Dont leur rage offenſoit tes puiſſances ſuprêmes,
Qu'ils s'efforçoient de décrier:
Lorſque ces Nations groſſieres & ſauvages
Font ſemblant d'ignorer l'ouvrier, [ges.
Dont tous les yeux du monde admirent les ouvra-

Mais, mon ame, en ce lieu ſeras-tu toujours triſte?
Sais-tu pas que celuy qui t'aime & qui t'aſſiſte,
Jamais n'abandonne les ſiens?
Eſtein ces vains ſoucis où ta raiſon s'égare,
Dans l'eſpoir de joüir des biens
Qu'à noſtre heureux retour Iſraël nous prepare.

LE XLII. PSEAUME.

Judica me Deus, &c.

SOis mon Juge, Seigneur, comme tu l'as promis;
N'écoute point les vœux que font mes ennemis,
Mais consulte plûtoſt tes bontez paternelles :
Aprés tant de bienfaits qu'autrefois tu me fis,
Te voudrois-tu servir pour chaſtier ton fils
Du bras des infidelles ?

Que la foy me conduiſe en la ſainte Sion,
Où de nos cœurs épris l'ardante affection,
Avecque leur encens éleve leurs prieres :
Confond l'idolatrie, & l'incredulité,
Et pour me retirer de leur obſcurité,
Preſte moy ta lumiere.

Lors d'un eſprit content, & d'un cœur aſſuré
J'iray dans ta maiſon, & te remerciray
De ce comble d'honneur que ta grace m'octroye;
Et les juſtes accords de ma voix, & mon luth
Te publiront par tout l'auteur de mon ſalut,
En publiant ma joye.

Mais quoy ? veux-tu toujours, mon ame, ſans beſoin
Redouter & prévoir les malheurs de ſi loin ?
Dieu ne t'offre-t-il pas ſa maiſon pour refuge ?
N'y dois-tu pas un jour aprés tant de combats
Benir le Roy des Cieux, qui des Rois d'icy-bas
Eſt le maiſtre & le Juge ?

LE XLIII. PSEAUME.

Deus, auribus noſtris, &c.

LES enfans d'âge en âge apprendront de leurs peres,
Comme autrefois, Seigneur, ta puiſſance voulut
Contre les artiſans de nos longues miſeres,
Combattre pour ta gloire & pour noſtre ſalut.

Ils ſauront comme aprés nos guerres étouffées
Nos ayeuls ont poſé leurs arcs & leurs écus;
Et que leurs bras laſſez d'élever des trophées,
Ont imprimé le ſoc dans le champ des vaincus.

Ils ne l'euſſent pas fait par la force des armes;
Mais tes mains & tes yeux par des effets divers
Ne s'armerent pour eux que d'attraits & de charmes,
Et pour leurs ennemis de foudres & d'éclairs.

O mon Maiſtre, ô mon Roy, ſi-toſt que ta preſence
Rend le cœur à ton Oint, & la force à ſon bras,
L'orgueil de l'Univers a-t-il quelque puiſſance
Qu'il ne puiſſe choquer, briſer, & mettre à bas?

Ce n'eſt ni par les dards, ce n'eſt ni par la lance
Qu'on ſoumet l'ennemi ſans l'avoir combattu:
Toy qui mets le reſpect, où regnoit l'inſolence,
Ren ſon eſprit confus, & ſon cœur abattu.

Aprés cette victoire en merveilles feconde,
Je publiray ſans fin tes bontez en tous lieux,

Et mon reſſentiment fera le tour du monde;
Tandis que le Soleil fera le tour des cieux.

Mais à quoy nous ſert-il de ſortir d'eſclavage
Pour vivre ſous un maiſtre auſſi juſte que doux;
S'il faut qu'en le perdant, nous perdions le courage,
Et fuyons devant ceux qui fuyoient devant nous?

Quoy donc? ta Bergerie à jamais vagabonde
Se verra loin des bords du Jourdain & du Nil
Errer en tant de lieux, qu'à peine tout le Monde
Pourra dans ſa grandeur contenir ſon exil?

Veux-tu laiſſer les tiens en proye à l'injuſtice?
Où leurs biens devorez par ces lâches eſprits
Ne pouvant aſſouvir leur infame avarice,
Leurs corps chargez de fers ſe verront mettre à prix.

Si l'ennemi pour eux modere ſa furie,
Tous ſes geſtes témoins de ſa ferocité
Semblent par le mépris, & par la mocquerie,
Appeſantir les fers de leur captivité.

Nos voiſins dont l'orgueil voyoit avec envie
Les progrez qu'autrefois faiſoit noſtre valeur,
Dans le ſort inconſtant qui conduit noſtre vie,
Voit avecque plaiſir ceux de noſtre malheur.

Et lorſque le deſir de ſortir d'eſclavage
D'un genereux dépit nous anime le cœur,
La honte luy ſuccede, & nous monte au viſage,
Nous voyant ſous le joug d'un ſi laſche vainqueur.

Dans cette oppreſſion d'infamie & de blâme,
Nous avons toujours mis noſtre eſperance en toy,
Et conſervons toûjours dans le fond de noſtre ame
Ce glorieux deſir de mourir pour la Foy.

Au milieu des ſerpens & des beſtes cruelles
Ils font à nos terreurs ſucceder les tourmens,
Et de leurs noirs cachots les ombres éternelles
Semblent de nos priſons faire nos monumens.

Si parmi tant d'horreurs d'aſpics & de viperes
Nous effaçons ton nom de noſtre ſouvenir,
Pour ſervir d'autres dieux que celuy de nos peres,
Qui le peut mieux que toy reconnoiſtre ou punir?

Quand tu vois entraîner dans les fers des rebelles
Ceux que tu cheriſſois avec tant d'amitié:
Quand tu vois comme agneaux égorger les fidelles,
Ton bras eſt-il ſans force, ou ton cœur ſans pitié?

Es-tu donc inſenſible en voyant de la ſorte
Qu'on traite en cet exil noſtre invincible foy:
Toy qui ſçais qu'icy bas la haine qu'on nous porte,
Ne vient que de l'amour que nous avons pour toy?

Réveille-toy, Seigneur, releve ta puiſſance;
Nulle juſte raiſon ne t'en peut diſpenſer:
Réveille-toy, Seigneur, releve l'innocence,
Que l'orgueil des méchans s'efforce d'abaiſſer

LE XLIV. PSEAUME.

Eructavit cor meum, &c.

CE grand Artiſan des merveilles,
Jeſus mon Sauveur & mon Roy,
Fait que je produis en mes veilles
Des vers qui ne ſont point de moy:

Plus viſte qu'un torrent ne roule,
Il ſort de mon eſprit en foule
Des penſers plus divins qu'humains;
Et ma voix dictant ces Myſteres,
Fournit les plumes & les mains
Des plus diligens Secretaires.

Beauté qui jamais ne s'efface
Feu dont les Anges ſont épris!
Que les doux attraits de ta grace
Ont de pouvoir ſur nos eſprits;
Que ta parole eſt delectable,
Que ton épée eſt redoutable,
O digne vainqueur des vainqueurs!
Et que d'une douce contrainte
Tu ſais imprimer dans les cœurs
L'amour, la raiſon, & la crainte!

Si ta valeur & ta puiſſance
Sont l'effroy des ſcadrons épais;
Ta pompe & ta magnificence
Sont les delices de la paix;
Pourſuy doncques ton entrepriſe,
Le bonheur toûjours favoriſe
Les deſſeins de ta Majeſté:
La verité qu'on nous enſeigne,
Ta clemence & ton équité
A l'envy maintiennent ton regne.

Si ta clemence nous inſpire
L'obeïſſance & le devoir,
Si les juſtes traits de ton ire
Nous font redouter ton pouvoir;
Les cœurs les plus impenetrables
Percez de coups inévitables

Recon-

Reconnoiſtront tes juſtes loix ;
Et qu'en vain on reſiſte aux charmes
De tes beautez & de ta voix,
Pour eſtre vaincu par tes armes.

Grand Roy, grand ennemi du vice,
Ton regne n'eſt point limité ;
Son fondement eſt la juſtice,
Sa durée eſt l'éternité ;
Dieu te fait part de ſa puiſſance ;
Il t'a ſacré dés ta naiſſance
De ſes plus pures onctions ;
Et tu n'es point, comme nous ſommes,
Sujet aux imperfections
Dont la terre ſouille les hommes.

Cette Vierge en qui l'on admire
Des vertus ſans nombre & ſans prix,
Qui paſſent l'odeur de la mirrhe,
De l'encens & de l'ambre gris ;
Ce beau chéf-d'œuvre de la gloire,
De qui la blancheur de l'ivoire
N'égale point la pureté,
En ſa couche chaſte & feconde
T'a veſtu de l'humanité
Dont tu te couvres dans le monde.

Des Filles des plus grands Monarques,
Les cœurs percez de mille traits
Porteront à jamais les marques
Des triomphes de tes attraits :
Et parmi la pompe & la joye
Eſt brillante d'or & de ſoye
La Reine aſſiſe à ton coſté ;
Celle dont la magnificence

La modeſtie & la beauté
Témoignent la haute naiſſance

O Fille dignement placée !
Ton eſpoux avecque raiſon
Doit effacer de ta penſée
La memoire de ta Maiſon ;
Ne ſonge donc plus aux careſſes
Dont tes parens dans leurs tendreſſes
T'entretenoient avant ce jour :
Que jamais il ne t'en ſouvienne ;
A Dieu ſeul donne ton amour,
Afin qu'il te donne la ſienne.

Les Dames de tout ſon Empire
Feront leurs preſens à la fois
A la ſeule qué l'on peut dire
Fille & Mere du Roy des Rois ;
Les plus illuſtres de naiſſance
Se ſoûmettront à ta puiſſance,
Comme font les moindres de nous ;
Et ta gloire par tout ſemée,
Par la grandeur de ton Eſpoux
Augmentera ta renommée.

Tu verras des beautez l'élite,
Tous les jours au Palais du Roy,
Pour donner luſtre à ton merite,
Tenir le cercle avecque toy ;
Ces beaux ouvrages de nature,
De qui l'ame innocente & pure
N'a que la vertu pour conſeil,
Te reconnoiſſant la premiere,
Viendront comme de leur Soleil
Emprunter de toy la lumiere.

Pour ces peres qui t'ont fait naiſtre
Dans l'eſclavage & dans l'exil,
Et qui ne t'avoient fait connoiſtre
Qu'aux bords du Jourdain & du Nil;
Tu vois déja dans les Oracles
Tes enfans de qui les miracles
Combattent l'incredulité;
Et qui ſans armes ni ſans guerre
Eſtendent ton autorité
Sur tous les Sceptres de la terre.

La fureur des vents & des ondes
N'empeſchent point leurs ſaints projets:
Ils vont dans tous les nouveaux mondes
Te faire de nouveaux ſujets;
Les conqueſtes de leur parole
Paſſent de l'un à l'autre Pole,
Rien n'en peut arreſter le cours;
Et ce jour de flâme & de gloire
Qui finit tous les autres jours,
N'en finira point la memoire.

LE XLV. PSEAUME.

Deus noſter refugium, &c.

LE Seigneur, qui de tout eſt le Maiſtre & le Juge
Sera noſtre refuge,
Pour nous mettre à l'abry des tempeſtes du ſort.
Jamais dans ſon navire on ne fait de naufrage
Au plus fort de l'orage.

On y peut posseder les delices du port.

Que l'Ocean éleve en montagnes roulantes
Ses vagues écumantes;
Que les cieux soient voilez de nuages épais,
Et soient comme au cahos, l'air, la mer & la terre,
En éternelle guerre,
Nous y trouvons toûjours la lumiere & la paix.

Que l'on voye ébranler par la fureur de l'onde
Les fondemens du Monde,
Et Dieu changer pour nous ses graces en rigueurs;
Par les eaux de nos pleurs & celles du Bapteſme,
Sa puiſſance ſupreſme,
En lavant nos pechez, raſſurera nos cœurs.

Il eſt de la vertu le ſupport & l'exemple;
Il fait dans nous un temple
Où ſon pouvoir paroiſt tel qu'il eſt dans les Cieux:
Et ſi-toſt que nos jours commencent leur carriere,
Sa grace & ſa lumiere
Eclairent à la fois nos ames & nos yeux.

Quand des Aigles Romains les nombreuſes armées,
A leur perte animées,
Déchiroient les Eſtats qu'ils avoient uſurpez;
De tous ces grands guerriers l'invincible proueſſe
Témoigna leur foibleſſe,
Et la force du bras qui les a diſſipez.

Peuple, vien voir l'effet des couches de Marie,
Qui calment la furie
Des flots qu'avoient émeus ces vents ſeditieux,
Et mettent par la paix generale & profonde
Tous les Sceptres du monde
En une ſeule main comme celuy des Cieux.

Voy nager dans le ſang aux plaines Philippiques
Les débris magnifiques
De tant de legions & de peuples divers;
Voy par là réunir ſous le regne d'Auguſte
Cette Puiſſance injuſte,
Dont la diviſion diviſoit l'Univers.

Sache que le Seigneur, pitoyable à nos larmes,
Dit, en briſant ſes armes,
De qui le Monde entier ſouffroit l'oppreſſion:
Croyez qu'à l'avenir on verra ma puiſſance
Maintenir l'innocence
De ceux qui la mettront ſous ſa protection.

LE XLVI. PSEAUME.

Omnes gentes, &c.

QUE par la plume, & par la voix des hommes
Du temps futur, & du temps où nous ſommes;
L'on die en l'Univers de l'un à l'autre bout,
Que le ſeul Dieu qu'adorent les Fidelles,
Eſt ſeul ouvrier des œuvres éternelles,
Seul Createur, ſeul Juge, & ſeul maiſtre de tout.

Pour témoigner par quelque marque auguſte
L'affection auſſi forte que juſte,
Dont il cherit Jacob & ſa poſterité:
Ce Dieu les fait triompher dans la guerre,
Et de ſon thrône il leur inſpire en terre,
Les viſibles rayons de ſa Divinité.

Comme un vainqueur aprés une défaite
N'entre-t-il pas au ſon de la trompette,
Dans Sion où ſa gloire a choiſi ſon ſejour?
Et ce grand peuple au-deſſous des portiques
Par les accords de ſes ſacrez cantiques,
Luy témoigne-t-il pas ſa joye & ſon amour?

C'eſt le ſeul Roy des Aſtres & des Anges,
C'eſt le ſeul Roy digne de nos loüanges,
Le ſeul qui voit le jour nous luire ſous ſes pas,
Et le ſeul Roy qui ſur la terre & l'onde,
Dans la rondeur qui limite le Monde,
A ſoumis à ſes loix tous les Rois d'icy bas.

Si pour un temps l'aveuglement des Princes
Adore encor en diverſes Provinces
Ces dieux d'or & d'argent, forgez par les mortels;
Le Tout-puiſſant verra dans peu d'années
Humilier les teſtes couronnées
Du Tibre & de la Seine au pied de ſes Autels.

LE XLVII. PSEAUME.

Magnus Dominus, &c.

IL n'eſt rien de ſi grand que le Dieu des batailles,
Rien de ſi fort que nos murailles
Quand il en prend la garde & la protection:
Rien n'eſt plus éclatant que ſa magnificence,
Lorſque la paix & l'innocence
Triomphent avec luy ſur le mont de Sion.

Bien que les vents du Nort de leurs froides ha-
leines
Battent inceſſamment nos plaines,
Nos parcs & nos jardins les plus delicieux;
Dieu leur fait reſpecter leur fleur & leur verdure,
Et rend utile leur froidure
A purger des Eſtez le chaud contagieux.

En vain nos ennemis ont battu nos courtines
De leurs redoutables machines,
Et bordé nos dehors de picques & d'écus:
Nos remparts ſont debout, nos maiſons ſont tran-
quilles,
Et leurs attaques inutiles
N'ont comblé nos foſſez que des corps des vaincus.

Dans les mêmes regrets que les femmes enceintes
Qui dans les travaux & les craintes
Perdent ce que neuf mois dans leurs flancs ont pro-
duit,
Ils virent avorter les complots temeraires
De leurs cœurs vains & ſanguinaires,
Et leur conception n'enfanter aucun fruit.

Comme aux mers de Tarſis les barques vagabondes
Errent à la merey des ondes,
Ainſi s'écartent ceux qui nous ont oppreſſez;
Du ſommet de nos Tours nous voyons ces rebelles
Fuir les lances des Fidelles,
Et rentrer triomphans ceux qui les ont chaſſez.

Noſtre ville ſera d'éternelle durée,
Seigneur, tu l'en as aſſurée;
Tu veux avecque nous partager tes lauriers:
Déja tout l'Univers eſt rempli de ta gloire,
Et la Renommée & l'Hiſtoire
S'accordent au recit de tes actes guerriers.

Incocentes beautez, qui parmi tant d'alarmes
Arrouſiez voſtre teint de larmes,
Rendez à vos attraits leur aimable fierté :
Et reverez ſans fin ſa grace & ſa puiſſance,
Qui de la brutale licence
Conſerve voſtre honneur & voſtre liberté.

Et vous qui contemplez de deſſus nos montagnes
Ces tentes qui dans nos campagnes
Egaloient leur hauteur à celle de nos Tours ;
Admirez noſtre gloire, & leur perte funeſte,
Voyant leur deplorable reſte
Servir dans nos foſſez de paſture aux vautours.

Voyez comme à l'entour de nos fortes murailles
Ces corps privez de funerailles
Sont juſtement punis de leur temerité :
Contemplez nos Palais, dont les ſuperbes faiſtes
S'affermiſſent dans les tempeſtes,
Et dont les fondemens ſont pour l'éternité.

LE XLVIII. PSEAUME.

Audite hæc omnes, &c.

PEUPLES, venez tous m'écouter ;
La ſainte fureur qui m'inſpire
Va ſur les accords de ma lyre,
De grands myſteres raconter :
Ceux dont la doctrine profonde
Se fait admirer dans le Monde,
N'y feront que des apprentis ;

Et les vers que je vais produire,
Peuvent également inſtruire
Les plus grands & les plus petis.

A quoy ſert de s'inquieter
De ce dernier jour où la vie
Nous ſera pour jamais ravie,
Puiſqu'on ne le peut éviter:
Ces Grans qu'une illuſtre naiſſance
Comble de biens & de puiſſance,
Deſcendent comme nous là bas:
Les tributs de mille Provinces
Ne ſauroient payer pour leurs Princes;
Celuy qu'ils doivent au trépas.

N'on n'enfraint jamais cette loy;
L'on n'eſt point receu pour ſon frere
Au parquet du Juge ſevere,
Chacun y comparoiſt pour ſoy:
Mais les fins ſont bien differantes
Des ames icy bas errantes
Sous la ſervitude du ſort,
L'une eſt juſte, l'autre infidelle;
L'une aura la vie éternelle,
Et l'autre l'éternelle mort.

Ces cœurs remplis d'ambition;
Ces Heros, ces foudres de guerre;
A peine de ſix pieds de terre
Garderont la poſſeſſion:
Leurs maiſons changeront de maiſtre;
L'on menera les brebis paiſtre
Sur leurs magnifiques pignons:
Et verront les races futures
La mouſſe au front de leurs mazures
Couvrir leurs armes & leurs noms.

L'

Le bonheur qui pour un moment
Les éblouit de ſes lumieres,
Les rend comme beſtes groſſieres,
Et leur oſte le jugement :
Comme l'aigneau qui ſe fourvoye,
Suit celuy qui hors de la voye
S'eſt dans un abiſme jetté ;
Ainſi leur mauvaiſe conduite
Attire la perte à leur ſuite,
De toute leur poſterité.

Mais le vrai Soleil ſe levant
Rendra par ſes premieres flames
Le meſme luſtre aux belles ames,
Qu'elles avoient auparavant :
Celles que ſa juſte colere
Pour le peché du premier Pere,
Retient eſclaves dans les fers,
Paſſant de la peine à la gloire,
Verront pour marque de victoire
La Croix triompher des Enfers.

Juſtes, ne ſoyez point jaloux
De voir qu'au pecheur en ce monde
Le bien de toutes parts abonde,
Il en ſort auſſi nud que vous ;
Son eſprit plongé dans les vices
Qui ne croit point d'autres delices
Que celles que goûte ſon corps,
Ne s'attachant qu'aux choſes baſſes,
Croit que Dieu le comble de graces,
Quand il le comble de threſors.

Et combien que dans des douceurs
Exemptes de trouble & d'envie
Il puiſſe prolonger ſa vie,

Autant que ſes predeceſſeurs ;
Il a la meſme ſepulture
Que les beſtes, que la Nature
Fait deſſous la fange pourrir,
Sinon que l'on verra ſon ame
Mourir à jamais dans la flame,
Du regret de ne point mourir.

LE XLIX. PSEAUME.

Deus deorum, &c.

LE Roy des Rois & le Maiſtre de tout
Se fait oüir de l'un à l'autre bout
De l'Onde & de la Terre :
Il nous va prononcer ſon jugement final ;
Sa voix comme un tonnerre
Cite tous les mortels devant ſon tribunal.

Sa Majeſté ſe rend viſible à tous,
De toutes parts l'on entend ſon courroux
Gronder ſur noſtre teſte :
Il chemine à grands pas deſſus les élemens ;
La foudre & la tempeſte
Sont les executeurs de ſes commandemens.

Le Ciel qui doit témoigner contre nous,
De ſes regards voit deſſus & deſſous
Toute la Terre & l'Onde :
Et découvre icy bas de ſes yeux immortels
Depuis l'eſtre du Monde,
Tous ceux dont le peché profane les autels.

Tous les méchans ſont par luy confondus;
Ses jugemens déja ſont entendus
De l'un à l'autre Pole;
Si la ſeule Sion vit ſon humanité,
Il veut que ſa parole
Face à tout l'Univers ſavoir ſa volonté.

Peuples, dit-il, apprenez qu'en tout lieu
C'eſt moy qui ſuis le ſeul & le vray Dieu
Qui reçoit vos offrandes,
Et qui hait ces bûchers ennemis de nos ſens,
Qui meſlent des viandes
Les épaiſſes vapeurs aux douceurs de l'encens.

Ne ſoyez plus cruels à vos taureaux,
Ne croyez plus par le ſang des aigneaux
Que vos graces s'augmentent,
Ni que ce que le luxe, & la ſoy des humains
A l'envy me preſentent,
Enrichiſſe celuy qui tient tout dans ſes mains?

Ces dains, ces cerfs, ces animaux craintifs
Qui dans vos rets deviennent vos captifs,
Ces hoſtes des bocages,
Tous ceux qu'on voit dans l'air & la terre mouvoir,
Ou privez, ou ſauvages
Sont tous également ſoumis à mon pouvoir.

Que ſi mon corps pour ſes neceſſitez
Avoit beſoin de ces mets appreſtez
Par l'art & la Nature;
Puis-je pas, comme vous, pour contenter mes ſens,
Prendre ma nourriture
Ou des bœufs engraiſſez, ou des aigneaux naiſſans?

Ne m'offrez plus vos aigneaux, ni vos bœufs,

Mais ſeulement voſtre cœur & vos vœux,
Quand le beſoin vous preſſe;
Ce veritable zele en eſpargnant vos biens,
Peut avecque largeſſe
Contenter à la fois vos deſirs & les miens.

Quoy! penſes-tu, méchant, me decevoir
Lorſque tu feins d'admirer mon pouvoir,
Et craindre ma juſtice?
Croy-tu que je me plaiſe à m'entendre nommer
D'un cœur noirci de vice,
Qui ne retient mon nom que pour le blaſphemer?

Ton laſche eſprit au vice complaiſant,
De l'impoſteur comme du médiſant
Suit les mauvais exemples:
Avec le factieux tu déchires l'Eſtat,
Et profanes les Temples,
Avec le libertin, l'athée & l'apoſtat.

De ton bonheur vint le déreglement
Qui te faiſoit médire impunément
De l'honneur de ton frere:
J'ay ſouffert ta foibleſſe & ta legereté,
Pendant que ma colere
Forgeoit les traits vengeurs de ton impieté.

Tu me dépeins ſans pouvoir comme toy;
Tu dis par tout que ce qui vient de moy
Se fait à l'aventure:
Mais tu reconnoiſtras dans le prompt chaſtiment
Qu'aura ton impoſture,
Ma force, ma juſtice & mon reſſentiment.

Tu ſauras donc, ô mortel inſenſé,
Que mon courroux tant de fois offenſé
Par de ſi noires ames,

Ne reçoit plus les vœux que des cœurs innocens,
Dont les voix & les flames
Eſlevent ma loüange avecque leurs encens.

PSEAUME L.

Miſerere mei Deus, &c.

PARDON, mon Dieu, pardon, je reconnois mon crime;
Il eſt vrai, mon ſupplice eſt juſte & legitime,
Je ne merite point d'en avoir un plus doux:
Mais puiſque de tout temps ta force eſt ma défenſe,
Pren encore le ſoin de laver mon offenſe,
Et ſouffre que ta grace appaiſe ton courroux.

L'eſprit paſle & ſanglant du miſerable Urie
Me comble nuit & jour de crainte & de furie,
Je penſe à tout moment qu'il s'apparoiſt à moy,
Et m'imagine alors (tant mon ame eſt confuſe)
Que par tout où je ſuis tout le monde m'accuſe,
Encor que mon peché n'y ſoit ſeu que de toy.

Au thrône où tu m'as mis je ne puis reconnoiſtre
Autre Seigneur que toy pour arbitre & pour maiſtre,
De toy ſeul mon offenſe attend les chaſtimens;
Ton pouvoir abſolu ne rend compte à perſonne,
Ou ſoit qu'il me puniſſe, ou ſoit qu'il me pardonne,
On ne peut murmurer contre tes jugemens.

J'eſtois ſans ton ſecours de ta grace incapable,
Avant que d'eſtre né tu m'as jugé coupable,
J'ay toûjours en croiſſant veû croiſtre mon peché;

Toutefois ta bonté m'aida dés ma naissance,
Et de tous les secrets hors de ma connoissance
Ton esprit qui sait tout ne m'avoit rien caché.

Après tant de bienfaits vivans dans ma memoire
J'ay commis contre toy l'offense la plus noire
Qui jamais soit tombée en l'ame d'un pecheur;
La mienne toutefois s'est toûjours confiée,
Que si par ta clemence elle est purifiée,
De pouvoir à la neige égaler sa blancheur.

Lors de mes longs ennuis l'heureuse délivrance
Remettra dans mon cœur la joye & l'assurance,
Ma seule peur sera celle de t'offenser;
Et voyant tous mes soins se porter à te plaire,
Tu n'auras plus pour moy ce front plein de colere,
Qui semble ne me voir que pour me menacer.

Mon ame, qui déja croit sa mort arrestée,
Pensera par ta grace estre ressuscitée,
Quand elle reviendra luy servir de soustien;
Et mes yeux cesseront de pleurer son absence,
Lorsque ton saint Esprit ami de l'innocence
N'aura plus en horreur d'accompagner le mien.

Il me rendra l'espoir de la vie éternelle,
Si ton affection veille pour ma tutelle,
Mon esprit satisfait n'aura que desirer;
Et ses sages avis m'apprenant à mieux vivre,
M'apprendront à remettre au chemin qu'il faut suivre
Tous ceux que mon exemple en a fait égarer.

Vien donc laver le sang dont j'ay taché mon ame,
Chasse de mon esprit cette impudique flame
Qui le couvre de honte & de timidité,
Permets que ta pitié l'assure & le console;
Seigneur, ouvre ma bouche, & me rens la parole,

Afin que je l'employe à loüer ta bonté.

J'aurois mainte victime en cendre conſumée ;
Mais je ſay que cela n'eſt qu'un peu de fumée
Dont ton juſte courroux ne ſe rappaiſe pas ;
La ſeule qui te plaiſt & qui toutes ſurpaſſe,
Eſt quand l'on ſacrifie à l'amour de ta grace
L'amour que nous portons aux choſes d'ici bas.

Si jamais, ô Seigneur, ta bonté couſtumiere
Remet Jeruſalem en ſa beauté premiere,
Et la voit de bon œil comme aux ſiecles paſſez ;
Nous t'y preſenterons dedans nos ſacrifices
Avecque nos taureaux, nos cœurs & nos ſervices
A l'envi de tous ceux qui nous ont devancez.

PSEAUME LI.

Quid gloriaris in malitia ? &c.

POURQUOY pour couvrir ta malice
Uſes-tu de tant d'artifice,
Eſprit traiſtre & diſſimulé ?
Pourquoy ta langue envenimée
Pour déchirer ma renommée,
A-t-elle ſon glaive affilé ?

Tes jugemens déraiſonnables
Aux crimes les moins pardonnables
Donnent une fauſſe couleur ;
La fraude y paſſe pour fineſſe,
La timidité pour ſageſſe,
Et la cruauté pour valeur.

Ton nom ſe voyant ſans eſtime
Taſche par quelque illuſtre crime
D'acquerir l'immortalité :
Mais pour punir ta vaine gloire,
Dieu veut avecque ta memoire
Confondre ta poſterité.

Ceux qui verront dans les ſupplices
Expier à jamais les vices
De ton eſprit & de ton corps,
Se moqueront de ta prudence,
Qui dans le luxe & l'abondance
N'avoit pour dieu que ſes threſors.

Pour moy dans ma longue ſouffrance
Je mets en luy mon eſperance,
Il exauce mon oraiſon,
Et me promet qu'en ſes deux rives
Le Jourdain verra les olives
Reverdir en toute ſaiſon.

Dans cette paix douce & profonde
J'exalteray par tout le Monde
Mon Sauveur, mon Maiſtre & mon Roy,
De qui les graces éternelles
Rempliſſent le cœur des Fidelles
D'amour, d'aſſeurance, & de foy.

LE LII. PSEAUME.

Dixit insipiens, &c.

CELUY qui veut pecher avec impunité,
Dit qu'il n'eſt point de Dieu qui dans l'Eter-
Diſpenſe & la peine & la gloire; [nité
Et que c'eſt un abus, que noſtre vanité
S'efforce de nous faire acroire.

Rien ne peut que la Foy purger noſtre raiſon,
Quand la corruption de ce mortel poiſon
A noſtre ame s'eſt attachée;
Dieu qui voit ſous ſes pieds l'un & l'autre Horizon,
N'en voit point qui n'en ſoit tachée.

Leur valeur ne paroiſt qu'aux actes inhumains,
Leur eſprit ne paroiſt qu'aux injuſtes deſſeins;
Et ces protecteurs des rebelles
Ne vivent que du pain que leurs cruelles mains
Peſtriſſent du ſang des Fidelles.

Ils paſſent tous leurs jours ſans trouble & ſans ennuy,
Du Seigneur tout-puiſſant ils mépriſent l'appuy;
Mais quand il leur faut comparoiſtre,
Leur ſecret repentir leur fait craindre celuy
Qu'ils feignoient de ne pas connoiſtre.

Quand le bonheur les quitte & ſe retire ailleurs,
Dieu décoche ſur eux tous les traits des malheurs
Que ſa colere nous envoye:
Et des juſtes ennuis qui les comblent de pleurs,
Les juſtes ſont comblez de joye.

LE LIII. PSEAUME.

Deus in nomine tuo, &c.

SEIGNEUR, encore un coup détourne la tempeſte
Qui menace ma teſte,
Nos ennemis communs conſpirent contre moy,
Des forces d'icy-bas je ne puis rien attendre;
A toy ſeul j'ay recours, je n'eſpere qu'en toy,
Toy ſeul me peux défendre.

Ces legions en haye au devant de mes portes,
Ces nombreuſes cohortes,
Dont la pompe guerriere a tant d'admirateurs,
Ces marques de grandeur ſi fieres & ſi belles
Donnent plus de reſpect à mes bons ſerviteurs,
Que de crainte aux rebelles.

J'oppoſerois en vain les puiſſances humaines
A ces ames hautaines
De qui jamais le Ciel ne reçoit aucun vœu,
Et dont les yeux ouverts quand le tonnerre gronde,
Semblent braver l'éclair qui menace du feu
L'impieté du monde.

Contre ces furieux ton ſecours inviſible
Rend mon Sceptre invincible,
Et le met en eſtat de n'apprehender rien:
Tu renchaînes les vents, tu diſſipes l'orage,
Et ton pouvoir conſerve en conſervant le mien,
Son œuvre & ſon image.

Ta juſtice a déja creuſé leur precipice,

Et de mon ſacrifice
Uni la pure flame à tes celeſtes feux :
Et ſur ces orgueilleux j'auray cet avantage ;
Que de deſſus le port, où j'accomplis mes vœux,
Je verray leur naufrage.

LE LIV. PSEAUME.

Exaudi Domine orationem, &c.

O Dieu, qu'en mes beſoins jour & nuit je reclame,
Qui voit pour mes pechez les peines que mon ame
Souffre ſans murmurer ;
Permets que ta clemence à mes deſirs propice
Accorde à mon remords ce que de ta juſtice
Je ne puis eſperer.

La haine des méchans m'eſt injuſte & fatale ;
J'en voy déja ſortir la mort ſanglante & paſle
Qui s'approche de moy ;
Le glaive eſt dans ſa dextre, & déja la cruelle
Pour me ſaiſir le cœur fait marcher devant elle
La triſteſſe & l'effroy.

Je connois que mon crime eſt cauſe des alarmes
Qui ne couvrent l'Etat que de ſang & de larmes,
Et d'actes inhumains :
Et dis environné de troupes infidelles,
Que n'ay-je du pigeon l'innocence & les aiſles,
Pour ſortir de leurs mains ?

J'irois paſſer ma vie en une ſolitude,

Pour fuïr des méchans & de l'inquietude
Qui me ſuit en tout lieu ;
Le vice eſt ſi commun dans le ſiecle où nous ſommes,
Que je ſuis aſſuré qu'en m'éloignant des hommes
Je m'approche de Dieu.

Voy, Seigneur, en pitié les miſeres publiques ;
Diſſipe pour jamais de ces ames tragiques
Le funeſte attentat :
Fay deſcendre ſur nous tes graces éternelles,
Et la diviſion dans ces troupes rebelles,
Qui diviſent l'Eſtat.

L'on n'oit ſur nos remparts vomir que des blaſphémes,
Les contempteurs des Loix & des pouvoirs ſuprémes
Font garde ſur nos tours :
L'impieté produit la licence & l'audace,
L'avarice a logé l'uſure dans la place,
Et dans les carrefours.

Que ſi de ce méchant la rage envenimée
M'euſt fait la guerre ouverte en commandant l'armée
D'un contraire parti,
Et que ce traiſtre euſt mis ſa haine en évidence,
Quelque puiſſant qu'il fuſt, la force ou la prudence
M'en euſſent garanti.

Mais dans cet attentat ſi noir & ſi viſible,
Ce qui rend dans mon cœur plus grande & plus ſenſible
Sa perſecution :
Eſt que ce factieux dont j'ai receu l'offenſe
Avoit dans mon Eſtat partagé ma puiſſance,
Et mon affection.

Que tes foudres portez ſur le dos des orages

Confondent aux enfers ceux de qui les courages
N'ont rien de belliqueux :
Leur maiſon de tout temps eſt l'aſyle du vice,
Et ſemble que l'orgueil, l'envie, & l'avarice
Y naiſſent avecque eux.

Pour moy dans les ennuis dont ma vie eſt atteinte
C'eſt au Dieu tout-puiſſant à qui je fais ma plainte
D'un cœur triſte & contrit :
Et que le jour paroiſſe, ou que la nuit l'efface,
Je n'ay point de clarté que celle que ſa grace
Inſpire en mon eſprit.

Le ſeul Roy qui regnoit avant l'eſtre des âges,
Confondra de ces cœurs ſi fiers & ſi ſauvages
Les funeſtes complots ;
Et ſon bras ſeul ouvrier des œuvres merveilleuſes
Rangera ſous ſes loix ces troupes orgueilleuſes,
Qui troubloient mon repos.

Mais d'un bon ſentiment ils ne ſont point capables,
Quoique Dieu leur inſpire, ils demeurent coupables,
Et tout leur eſt ſuſpect :
Meſme des chaſtimens la juſte violence
Ne peut faire regner où regne l'inſolence,
La crainte & le reſpect.

Dans le mépris des loix l'on a veû ces perfides
Faire contre leur Roy de leurs mains parricides,
Des actes odieux :
Le Seigneur leur pardonne, il reçoit leurs victimes,
Il les remet en grace, il efface leurs crimes,
Et ſe rapproche d'eux.

L'huile vierge n'eſt point plus douce & plus coulante
Que fut pour adoucir cette troupe inſolente,

La voix du Tout-puissant ;
Et leur fleche n'est point si perçante & si dure
Qu'est leur langue d'aspic, lorsque leur imposture
Déchire l'innocent.

Mais atten mon esprit avecque patience,
Ce que son équité, ses loix, sa patience
De tout temps ont promis :
Il te consolera des peines que tu souffres,
Et fera dans la terre au plus creux de ses gouffres
Perir tes ennemis.

De ces ames de sang aux meurtres adonnées
On verra dans le sang retrancher les années,
Au milieu de leurs cours :
Mais si j'ay pour appuy ta bonté paternelle,
Verray-je pas, Seigneur, ta lumiere éternelle
Multiplier mes jours ?

LE LV. PSEAUME.

Miserere mei Deus, &c.

TOY qui vois le rebelle opprimer l'innocent,
O mon Dieu, mon Sauveur, ô seul Roy tout-puissant,
Pren pitié de mes peines :
Les rangs des ennemis contre moy conjurez
Paroissent plus nombreux que les espics dorez,
Qui sous l'ardent Lion s'élevent dans nos plaines.

Je ne redoute rien de ces seditieux,
Je say que ta clemence a du plus haut des Cieux

Receu ma juſte plainte :
Déja ces grands appreſts dont nous fûmes ſurpris ;
Font à l'eſtonnement ſucceder le mépris,
Le repos à la peine, & la joye à la crainte.

Tous mes libres diſcours, toutes mes actions
Sont à leur jugement des imperfections,
Dignes de la cenſure :
Et déja leur eſprit commence à concevoir
Les fondemens futurs de l'injuſte pouvoir,
Qu'ils veulent élever deſſus ma ſepulture.

Que ſi tu prens pitié de nos maux inteſtins ;
Les tonnerres vengeurs foudroiront des mutins
Les injuſtes licences :
Et touché de m'ouir ſoûpirer mes douleurs,
Tu feras dans le Ciel regiſtre de mes pleurs,
Et les balanceras avecque mes offenſes.

L'effroy deſunira ces Princes inhumains,
De qui l'ambition mit les armes aux mains
De ce peuple farouche :
Et tous ces furieux, ô grand Dieu des combats ;
Sauront que la valeur ne vainc que par ton bras,
Comme la verité ne ſort que de ta bouche.

Je diray que tu tiens ce que tu m'as promis ;
Que tu m'as dans Sion ſauvé des ennemis,
Comme aux terres eſtranges ;
Et pour me revancher de ces bienfaits divers,
Mon eſprit qui ſans art ſait produire des vers,
Ne les employera plus qu'à chanter tes louanges.

Mais l'âge à pas comptez me guide en ce ſejour
Où la mort doit ceder ſon regne à ton amour,
Dont

Dont noſtre ame eſt ravie :
Et ce brouillart d'ennuis qui me trouble ici bas ;
Ne m'égarera point dans la nuit du treſpas,
Si ta grace me rend la lumiere & la vie.

LE LVI. PSEAUME.

Miſerere mei Deus, miſerere mei, &c.

ENCORE un coup, Seigneur, fay-moy miſericorde :
Tu vois des factieux la fureur qui déborde,
Tu connois le hazard qu'ils m'avoient preparé :
Mais quelque grands efforts que faſſent les rebelles,
N'auray-je pas toûjours à l'abry de tes aiſles
Un refuge aſſuré ?

Ah, combien je te dois de vœux & de victimes !
De ces ſeditieux l'orgueil que tu reprimes,
Sera dans peu de jours à mon pouvoir ſoûmis ;
Les rayons de ta grace auſſi douce que ſainte
Raſſurent mon courage, & rejettent la crainte
Au cœur des ennemis.

Ta clemence en calmant leur colere obſtinée
Me rend ma liberté qu'ils tenoient enchaiſnée,
Et vouloient reſſerrer d'indiſſolubles nœuds :
Au Lion acharné contre une Bergerie
Il ne paroiſt pas tant de rage & de furie,
Qu'il en parut en eux.

J'en reçoy tous les jours de nouvelles offenſes ;
Leurs dards ne piquent point comme les médiſances
Que lancent contre moy ces eſprits factieux :
Et leurs impietez fecondes en blaſphémes
Ont l'orgueil d'attaquer tes puiſſances ſuprémes
Juſqu'au deſſus des Cieux.

Aux pieges, aux complots, aux embûches ſecrettes,
Aux lacs qu'ils n'ont tendus, aux foſſes qu'ils m'ont faites,
Ces eſprits factieux ſont eux-meſmes tombez :
Je veux pour ce bonheur qui me rend ſi paiſible,
Celebrer ici bas ton pouvoir invincible,
Dont les Cieux ſont courbez.

Avant que le ſoleil dore les bords du Gange
Je veux deſſus mon luth celebrer ta louange,
De qui mon ame fait ſes plus doux entretiens :
Et par tout l'Univers je luy veux faire dire
Ton nom & ta bonté, de qui tout mon Empire
A receu tant de biens.

Quand ta clemence veut nous ſauver du naufrage,
De deſſus le Soleil tu menaces l'orage,
Les vents ſeditieux rentrent dans leur devoir :
Ton amour dans la paix, ton courroux dans la guerre
Font du plus haut des Cieux voir à toute la terre
Ta grace & ton pouvoir.

LE LVII. PSEAUME.

Si verè utique juſtitiam, &c.

ARBITRES de noſtre fortune,
Qui reglez deſſus la Tribune
Tous les differends des humains;
Sans crainte, & ſans eſpoir rendez-nous la juſtice,
Et de concuſſions ne ſouillez point vos mains,
Pour aſſouvir voſtre ſale avarice.

Mais n'ont-ils pas dés leur naiſſance
Perdu cette pure innocence,
Qu'ils receurent du Createur?
Si-toſt qu'en leur erreur la raiſon les conſeille,
Comme l'aſpic qui craint la voix de l'enchanteur,
Ne voit-on pas qu'ils ſe boûchent l'oreille?

Ces gens qui dans ma Bergerie
Font paroiſtre plus de furie,
Que ne font les lions ardens,
Contre le Tout-puiſſant ſeront ſans reſiſtance,
Lors qu'il arrachera leurs griffes & leurs dens,
Qui devôroient le peuple & ſa ſubſtance.

Tel qu'un debord ſur un rivage
Laiſſe à peine aprés ſon ravage,
Des ſables qu'emporte le vent,
Tels ces biens mal acquis dont leur maiſon eſt pleine,

Ainſi qu'ils ſont venus s'en retournent ſouvent
Sans augmenter leur ancien domaine.

Le Seigneur des traits de ſon ire
Les fondra comme de la cire,
Ils ſeront de flames couverts:
Et l'Aſtre qui s'éleve & ſe couche dans l'Onde;
Cachera ſa clarté ſoûs celle des éclairs,
Qui ſeule alors rendra le jour au monde.

Aprés leurs funeſtes rapines
Que voyons-nous que des épines
Croiſtre dans nos fertiles champs?
Où nous eſperons voir nos troupes glorieuſes
Dans le ſang répandu par la mort des méchans
Venir laver leurs mains victorieuſes.

Par leur generale défaite
D'une tranquilité parfaite
Nous joüirons également:
Et l'on connoiſtra mieux dans la paix qu'en la guerre
Par noſtre recompenſe & par leur chaſtiment,
Qu'il eſt un Dieu qui gouverne la Terre.

LE LVIII. PSEAUME.

Eripe me de inimicis meis, &c.

DELIVRE moy, Seigneur, de cette injuſte guerre,
Qui choquant ton pouvoir & celuy de la Terre,
Les met en meſme rang:

Et bannis loin de moy ces cœurs noircis de crimes,
Ces ennemis de l'ordre & des loix legitimes,
Qui n'aiment que le sang.

Les grans de mon Estat de leurs mains sacrileges
Pour troubler mon repos tendent par tout des pie-
Contre ma liberté : [ges
Et les plus grands excez où s'emporte leur rage,
Est lors qu'injustement leur cruauté m'outrage,
Sans l'avoir merité.

Les yeux toûjours ouverts de ta toute-puissance
Jusqu'au fond de mon cœur jugent mon innocence,
Et s'en rendent témoins :
Leve-toy donc, Seigneur, pour assurer ma vie,
Au danger où je suis ta bonté t'y convie,
Mes vœux & mes besoins.

Arme tes bras vainqueurs d'un foudroyant ton-
nerre,
Pour terracer l'orgueil de ces fils de la terre
Contre nous animez :
Le desir d'émouvoir une émeute civile
Les a fait assembler & róder par la ville,
Comme chiens affamez.

Tantost pour opprimer la liberté publique,
Ils complotoient tout bas quelque dessein tragique,
En secret ébauché ;
Mais à quoy se cacher pour en ourdir la trame,
A tes yeux qui par tout penetrent dans nostre ame?
Rien ne leur est caché.

Ta seule volonté qui peut d'un coup de foudre
Reduire en un instant tout l'Univers en poudre,
Et conserver Sion,

Peut-elle pas encor oüir ma juſte plainte,
Me ſauver du peril, & raſſurer ma crainte
Sous ta protection ?

Je ſay quel eſt le bras dont tu nous dois défendre,
Qu'il peut tout ce qu'il veut : mais afin de nous rendre
Sages à l'avenir,
Pour mettre en leur devoir nos ames inſenſées,
Permets que nous puiſſions des miſeres paſſées
Garder le ſouvenir.

N'extermine donc point cette armée ennemie,
Mais fay-leur reconnoiſtre avec leur infamie,
Leur fauſſe opinion:
Et que dans le cahos d'un éternel divorce,
Ils perdent à jamais le courage & la force
Avecque l'union.

Qu'en tout temps, en tout lieu ton courroux legitime
Puiſſe dans leur memoire imprimer de leur crime
L'éternel repentir:
Qu'autant que leur bonheur éleve leur audace,
Autant le deſeſpoir d'avoir perdu ta grace
Les puiſſe aneantir.

Fay de ces factieux ceſſer le monopole,
Arreſte le progrez de leur camp qui deſole
Nos villes & nos champs;
Et fay qu'en ce grand tout dont toy ſeul es le Maiſtre
Ta juſtice ſe face également connoiſtre
Des bons & des méchans.

Que ces chiens affamez, ces nations impies,
Qui ſur les gens de bien non moins que des harpies
Se vouloient aſſouvir;

Renonçant à l'erreur qu'ils avoient publiée,
Faſſent voir à tes pieds leur ame humiliée,
Soûmiſe à te ſervir.

Quand par toute la terre en mendiant leur vie,
L'impitoyable ſort qui la tient aſſervie,
La pourſuivra par tout:
Alors je chanteray ta juſtice profonde,
Qui du plus haut des Cieux gouverne tout le Monde
De l'un à l'autre bout.

Je diray qu'à ta grace eſt mon ame obligée,
Qu'elle reçoit de toy, quand elle eſt affligée,
Son plus doux reconfort:
Et mes vers exaltant ta ſuprême puiſſance,
Diront qu'elle eſt ſans fin de la foible innocence
L'aſyle & le ſupport.

LE LIX. PSEAUME.

Deus repuliſti nos, &c.

SEIGNEUR, quand tu fis luire & gronder deſſus nous
Ces orages bouffis d'éclairs & de tempeſtes,
Ta bonté détourna de ton juſte courroux
Les tonnerres lancez ſur nos coupables teſtes.

Ta ſeule volonté par des effets divers
Ebranle en un inſtant & raffermit la terre:
Juſques au plus profond des gouffres des Enfers
Ton ire & ton amour l'entr'ouvre & la reſſerre.

De la main dont l'on voit les verges appreſter;
Pour punir tes enfans & ceux de ton Egliſe,
Ne nous promets-tu pas qu'on te verra planter
Nos drapeaux triomphans ſur la terre conquiſe?

Ne te laſſe donc point de proteger les tiens,
Accumule pour eux conqueſtes ſur conqueſtes,
Et fay que tes faveurs, en les comblant de biens,
Témoignent que ta grace accorde leurs requeſtes.

Suis-je pas aſſuré, puiſque tu l'as promis,
Malgré ces ennemis & leur forte défenſe,
Que Sichem & Sucot ſeront un jour ſoûmis
Par une juſte guerre à ma juſte puiſſance.

Manaſſé, Galaad, & leurs larges pourpris
Reconnoiſſent déja les loix de mon Empire,
De meſme qu'Ephraïm, fecond en beaux eſprits,
Dont le ſage conſeil la prudence m'inſpire.

Sur Juda je dois voir aprés tant de combats
Eſtendre ma puiſſance en dépit de l'envie,
Et les champs de Moab produiront ſous mes pas
Des biens qui combleront de delices ma vie.

Aprés tant de perils & d'Etats ſurmontez,
Ne dois-je pas encor aller à main armée
Pour finir les travaux qui me ſont appreſtez,
Eſtendre mon Empire en la pleine Idumée?

Mais qui dans ces exploits aſſurera nos cœurs;
Que celuy qui nous fait eſtre ce que nous ſommes;
Et qui dans les combats rend les hommes vainqueurs,
Et n'a jamais beſoin de la force des hommes?

Pren donc pitié des tiens, aſſiſtes-les toûjours;
Quelque

Quelque armée innombrable où l'ennemy se fonde,
Nous sommes asſurez, avecque ton secours,
De ranger sous nos loix tous les sceptres du monde.

LE LX. PSEAUME.

Exaudi Deus, &c.

SEIGNEUR, entens les vœux, exauce les prieres
Que je te fais du bout de mes frontieres,
Où je fuis d'Absalon & du trouble civil :
Je ne prens mon repos que dans l'inquietude,
Je voy changer ma Cour en une solitude,
Et mon regne paisible en un honteux exil.

Tu m'as toûjours servi de guide en ma retraite,
Mais si tu veux faire une œuvre parfaite,
Sois encore mon guide à rentrer dans Sion :
Aprés m'avoir sauvé d'un complot si funeste,
Veux-tu pas sous ton aisle en la Maison celeste
Asſurer mon repos en ta protection ?

Que si ton seul appuy raffermit mon courage ;
Et me remet en ce riche heritage,
Où la seule vertu nous peut rendre contens :
Prolonge, ô Tout-puissant, mon empire & ma vie,
Afin que sur le thrône, en depit de l'envie,
Je te puisse servir & regner plus long-temps.

Je n'y fuiray pas moins le vice & la licence,
Que si j'estois toûjours en ta presence,
Comme ceux qui là haut bruslent de ton amour ;

Ma voix n'y chantera que tes ſeules loüanges;
Et le feu qu'à jamais y conſervent les Anges,
Dans mon cœur embraſé croiſtra de jour en jour.

LE LXI. PSEAUME.

Nonne Deo ſubjecta, &c.

JE n'apprehende point la haine ni l'envie
Qui contre mon honneur, mon Eſtat & ma vie
Ont ſoulevé mon peuple tant de fois:
Quoy qu'on oſe par ruſe ou par force entreprendre,
L'eſprit ſage & puiſſant qui veille pour les Rois,
M'en ſaura bien défendre.

A quoy ſert d'employer l'artifice & la force
Pour abatre un vieil tronc qui n'a plus que l'écorce,
Et que les vers rongent de toutes parts?
A quoy ſert d'employer & la ſape & la mine
Pour combler des foſſez & battre des remparts
Qui tombent en ruine?

Ils taxent mon eſprit & mon corps de foibleſſe;
Dans l'injuſte dédain qu'ils ont de ma vieilleſſe,
Leur jugement ne revient point à ſoy:
Et ſous le vain éclat qui brille en ma couronne,
Leur laſche flaterie en eſtimant leur Roy
Meſpriſe ma perſonne.

Et toutefois, mon ame, aprés ces longues peines
Il faut avoir recours aux grandeurs ſouveraines
D'un Dieu tout bon qui t'offre ſon appuy;

L'Univers n'eſt regi que par ſa providence ;
Il faut plutoſt fonder ton eſperance en luy,
Qu'en l'humaine prudence.

Ce n'eſt point par mon bras que j'obtiens la vi-
Je tiens de ſa bonté mon ſalut & ma gloire, [ctoire,
Et mon malheur, de ſon juſte courroux :
Peuples, à qui l'ennuy rend la vie importune,
En imitant ma foy vous m'imiterez tous
En ma bonne fortune.

Mais toutefois combien que les eſprits des hommes
Naiſſent tous malheureux dans le ſiecle où nous
Ils ne ſauroient quitter leur vanité; [ſommes,
Sa peſanteur en eux a tant de violence,
Qu'elle emporte ſouvent le poids de l'équité
Dans leur fauſſe balance.

Dans le ſoin trop ardent d'acquerir des richeſſes
Gardez de vous ſervir de ces laſches fineſſes,
Où le parjure à la fraude ſe joint :
Tous ces biens amaſſez d'une main infidelle
N'ont rien de permanent, & ne nous ſuivent point
En la vie éternelle.

C'eſt-là que le Seigneur à jamais nous accorde
Et ſa protection & ſa miſericorde,
Pour nous ſauver des malheurs d'icy bas ;
C'eſt-là qu'également ſa bonté tutelaire
Départ à ſes enfans aprés tant de combats
La peine & le ſalaire.

LE LXII. PSEAUME.

Deus Deus meus, &c.

C'EST inutilement que le flambeau du monde
Sort au matin de l'onde,
Pour nous rendre le jour qu'il porte avecque soy;
Seigneur, je ne croy pas que la nuit soit passée,
Il n'est point jour pour moy,
Si ta grace n'éclaire aux yeux de ma pensée.

De ce feu tout divin la pure & sainte flame
Illumine mon ame;
Fay, Seigneur, que je puisse en joüir à jamais:
Ces antres où je vis loin de la multitude,
Me seront des palais,
Et n'auront plus pour moy d'ombre & de solitude.

Quand sera-ce, Seigneur, que je me pourray dire
Habitant de l'Empire
Où le flambeau du jour ne luit que sous tes pas?
Quand sera-ce, Seigneur, que la prison mortelle
Qui m'arreste icy bas,
Me laissera joüir de ta gloire éternelle?

Quand je pense en moy-mesme à la magnificence
De ta toute-puissance,
Qu'on ne peut contempler que des yeux de la foy,
Mon ame dans ce corps esclave & vagabonde
Est si fort hors de soy,
Qu'elle a peine à souffrir les delices du monde.

Ces captifs innocens engraiſſez dans nos cages,
Ces hoſtes des bocages, [ſans,
Ces vieux, ces grands poiſſons, ces animaux naiſ-
Tous ces mets ſomptueux dont ma table eſt ſervie,
Ne touchent plus mes ſens,
Que pour les dégouſter des plaiſirs de la vie.

La nuit où tous les ſoins dans l'ombre & le ſilence
Calment leur violence,
Ne finit point les miens en finiſſant le jour;
Quand de ſon voile humide elle en eſteint la flâme,
Le feu de ton amour
Avecque plus d'ardeur ſe rallume en mon ame.

Dans l'aſyle où je ſuis à l'abry de tes aiſles;
Tes graces éternelles
Joindront un jour la gloire à la tranquilité:
Et ceux qui par le fer ont ma perte jurée,
D'un glaive enſanglanté
Auront la meſme mort qu'ils m'avoient preparée.

Ces demons tenebreux, dont la noire malice
N'uſe que d'artifice,
Et nous attaque moins en lions qu'en renards;
Ceux dont la vaine horreur ſans raiſon nous effroye,
Viendront de toutes parts
Faire de ces maudits leur legitime proye.

Tu fermeras la bouche à l'eſprit de menſonge;
De qui l'erreur nous plonge
En un gouffre éloigné du jour & de tes yeux;
Tes ſaintes veritez luy declarent la guerre,
Et font regner aux Cieux
Le Prince qui maintient leur regne ſur la terre.

LE LXIII. PSEAUME.

Exaudi Deus orationem meam, &c.

TOY de qui le pouvoir ſe voit par les effets,
Toy qui ne laiſſe point d'ouvrages imparfaits,
Dieu tout-puiſſant, enten mes juſtes plaintes:
Si tu fais de grans Rois des plus petits Bergers,
Si tu m'as ſi ſouvent délivré des dangers,
Délivre-moy des ennuis & des craintes.

Déja ces factieux par leurs ſanglans efforts
Me retiennent tout vif dans le ſejour des morts;
Où j'ay ſans fin ta grace reclamée:
Et de ce lieu profond j'entens de toutes parts
Que leurs diſcours picquans plus que ne ſont leurs dards,
Impunément bleſſent ma renommée.

Toute leur haine eſtoit contre l'Oint du Seigneur,
Et bien que pour ravir ma vie & mon honneur
Ils employoient leur ruſe & leur puiſſance,
De leur complot ſecret il n'eſtoit rien paru:
Ils ſe cachoient ſi bien, qu'ils n'euſſent jamais crû
Qu'homme vivant en euſt la connoiſſance.

C'eſt dans cette aſſurance où leur iniquité
Témoigna tant d'ardeur & d'animoſité,
A s'attaquer aux pouvoirs legitimes:
Ces cœurs dont la valeur n'éclate que pour eux;
Aux belles actions n'ont rien de genereux,
Et ne ſont grans qu'à faire de grans crimes.

Mais lorſque leur pouvoir eſt le plus triomphant,

On les voit terracez par la main d'un Enfant,
Qui du berceau ſes foudres leur envoye;
Ils quittent les autels qu'ils avoient uſurpez,
Et du coup imprévû qui les a diſſipez,
L'eſtonnement ſe meſle à noſtre joye.

Ceux qui de te connoiſtre ont fait tant de refus,
Dans leur impieté demeureront confus,
Voyant l'effet de ta toute-puiſſance;
Et ceux que la raiſon a ſoumis à tes loix,
Publiront à jamais la gloire & les exploits
Du bras vainqueur qui maintient l'innocence.

LE LXIV. PSEAUME.

Te decet hymnus Deus in Sion, &c.

DIEU tout-puiſſant, puiſque tu veux
Dans Sion recevoir les vœux
Et les hymnes à ta loüange:
Quels peuples, s'ils ne ſont dépourvûs de raiſon,
Ou des rives du Tage, ou des rives du Gange,
Ne viendront à la foule offrir leur oraiſon?

Si ceux qui ſervent aux faux dieux,
Par leurs diſcours pernicieux
Quelquefois ébranlent mon ame;
Ton eſprit qui la fait de tes graces munir,
A la ſeule foibleſſe en impute le blaſme,
Et de l'erreur éteinte éteint le ſouvenir.

Bienheureux ſeront tes Eleus
Ces grans courages reſolus,

Que l'amour de la gloire inſpire :
Ils ſeront aſſurez de joüir avec toy
Des threſors dont ta grace enrichit ſon Empire ;
Où tu rends l'équité compagne de la foy.

Grand Dieu, qui fais naiſtre & calmer
Et ſur la terre & ſur la mer,
Noſtre crainte & noſtre aſſurance ;
Preſte l'oreille à ceux qui reverent tes loix,
Dont ta miſericorde eſt la ſeule eſperance,
Et dont le cœur ouvert eſt conforme à la voix.

Par toy les monts audacieux
Contre la colere des Cieux
Expoſent leurs teſtes chenuës ;
Les tonnerres par toy ſe forment dans les airs ;
Par toy l'orgueil des flots s'éleve dans les nuës,
Et ſemble s'efforcer d'éteindre les éclairs.

Tous les peuples de l'Univers
S'eſtonnent des effets divers
De ta main juſte & ſouveraine :
Elle opere en tous lieux toute choſe à propos ;
Aux eſprits affligez de triſteſſe & de peine,
Le jour leur rend la joye, & la nuit le repos.

Ta providence également
Diſpenſe generalement
L'eau qui rend la terre feconde :
Et ta ſource de grace, où la foy ſe nourrit,
En ruiſſeaux infinis s'épand par tout le monde ;
Elle coule ſans ceſſe, & jamais ne tarit.

La pluye en maint petits boüillons
Tombe & jaillit ſur les ſillons
Au retour des ſaiſons nouvelles :
Tout abonde en tout tems des biens que tu produis,

L'Eſté pave les champs de nombreuſes javelles,
Le Printemps a des fleurs, & l'Automne des fruits.

Les plus durs rochers des deſerts
Sont de fleurs & d'herbes couverts,
Comme les plus gras paſturages:
Et des fines toiſons qui veſtoient nos brebis,
Dans ſa loge paiſible à l'abry des orages,
Le paſteur voit filer le drap de ſes habits.

Les marais les plus noyez d'eaux
Produiront au lieu de roſeaux
Le fourment a pleines faucilles:
Tes liberales mains enrichiront les tiens,
Et feront qu'à jamais leurs heureuſes familles
Beniront le pouvoir qui les comble de biens.

LE LXV. PSEAUME.

Jubilate Deo omnis terra, &c.

QUE la grandeur du Dieu que nous ſervons
Soit jour & nuit, tandis que nous vivons,
Aux deux bouts de la terre exaltée en nos veillés;
Juſqu'à tant qu'à noſtre ame il ait donné des yeux
Capables d'admirer ſa clarté dans les Cieux,
Admirons icy bas ſes viſibles merveilles.

Ces apoſtats, ces laſches impoſteurs
Se trouveront injuſtes & menteurs,
Au jugement qu'ils font de ſa toute-puiſſance:

Qui ne voit que ta main decore l'Univers
De tous ces ornemens si beaux & si divers,
Qui témoignent son soin & sa magnificence.

Venez donc tous admirer les effets
Du seul ouvrier des ouvrages parfaits,
Consacrez-luy vos vœux avecque vos hommages:
Et comme tous nos yeux reverent ses grandeurs;
Tous nos cœurs soient épris de ses saintes ardeurs,
Et que toutes nos voix exaltent ses ouvrages.

Combien pour nous eut-il d'affection,
Quand sa bonté restablit dans Sion,
Aprés un long exil, l'Eglise vagabonde:
La Mer rouge en fureur ne la put retenir,
Elle vit sous nos pas ses gouffres s'aplanir,
Et passer à pied sec au milieu de son onde.

Ce ne fut point la force de nos bras
Qui nous rendit vainqueurs dans les combats,
Ce bonheur ne nous vint que de sa force mesme:
Nostre pouvoir par luy s'est toûjours conservé,
Et l'orgueil de la terre en vain s'est eslevé,
Pour ravir de ses mains l'autorité supréme.

Beni soit donc ce Dieu, dont la bonté
Nous retira de la captivité,
Où la mort retenoit nostre ame criminelle:
Il nous rend la lumiere en la nuit du peché,
Nous guide & nous soustient quand nous avons bronché,
Dans le chemin gliſſant de la vie éternelle.

Comme au fourneau l'argent est épuré,
Le long malheur qu'a ton peuple enduré,
Peut-il pas comme un feu purifier leurs ames?

Quoy ! dans ta preſcience as-tu donc arreſté,
Qu'aucun de nous là-haut ne verra la clarté,
Qu'il n'ait eſté purgé dans le milieu des flâmes ?

Mais ces tourmens, ces ennuis & ces fers
Que nous avons tant de ſiecles ſoufferts,
Qu'à la fin nos langueurs tournoient en habitude,
Ne remirent-ils pas ton peuple en ſon devoir ?
Et noſtre repentir n'eut-il pas le pouvoir
De finir ta colere, & noſtre ſervitude ?

Sur tes autels de mes plus gras aigneaux
Je répandray le ſang à longs ruiſſeaux,
Pour rendre à ta bonté les biens qu'elle m'octroye ;
Et les vœux que j'ay faits durant ces triſtes nuits
Que j'eſtois accablé de chaiſnes & d'ennuis,
Je les accompliray comblé d'heur & de joye.

Bien que ma plainte élevaſt à la fois
Juſques au Ciel & mes yeux & ma voix,
Il ne m'a pas ſi-toſt receu ſous ſes auſpices :
O vous que le Seigneur a bruſlé de ſes feux,
Sachez que ſa bonté n'exauce point mes vœux,
Que quand je les conçois d'un cœur purgé de vices.

Beniſſons donc à jamais l'Eternel,
Dont la puiſſance & l'amour paternel
Dans mes neceſſitez prévenoient mon envie :
Beniſſons ſa bonté dont j'ay tout à ſouhait,
Et que le ſouvenir des graces qu'il me fait,
M'oblige à le ſervir le reſte de ma vie.

LE LXVI. PSEAUME.

Deus misereatur nostri, &c.

QUE l'Eternel Ouvrier des œuvres éternelles,
Par qui tous les Fidelles
Sont regis sous un regne aussi juste que doux,
Aprés tant de faveurs qu'à nos vœux il accorde,
Faſſe encore pour nous
Paroistre les effets de sa misericorde.

C'est par elle, Seigneur, plus que par le tonnerre,
Que tu verras la Terre
Ne reconnoistre plus d'autre maistre que toy;
Et regnera la paix generale & profonde,
Lors qu'une mesme foy
Comme un mesme Soleil éclairera le Monde.

L'on verra sans travail nos campagnes fertiles,
Et nos bœufs inutiles
Se nourrir des espics égrenez sous leurs pas;
La saison où l'amour rajeunit toutes choſes
N'aura que des appas,
Et ne meslera plus les espines aux roſes.

Dans ces proſperitez que tes mains liberales
Rendront si generales,
Nous joüirons des fruits de ton affection:
La Justice & la Paix, qui par ta providence
Reviendront dans Sion,
Auront à leurs costez la Joye & l'Abondance.

Ta main qui foudroyoit l'impie & le profane,

En nous verſant la mane,
Engraiſſera ton peuple, engraiſſera nos champs;
Ta grace & ton pouvoir, d'une égale contrainte,
Forceront les méchans
A reverer ton nom par amour ou par crainte.

LE LXVII. PSEAUME.

Exurgat Deus, &c.

QUE JESUS ſe levant ralume ſon flambeau,
Pour témoigner à ceux qui l'ont mis au tombeau,
Que ſon corps glorieux jamais ne s'y conſomme;
Et que ſi pour un temps il cede à leur effort,
Et que dans les douleurs il meure comme un hôme,
Il pouvoit comme un Dieu triompher de la mort.
Comme la cire fond au regard du Soleil,
Dés que de ce bel aſtre ils verront le réveil,
Leurs incredulitez s'en iront en fumée:
Et les juſtes voyans des eſprits libertins
L'aveugle idolatrie à jamais ſupprimée,
Adjouſteront la joye aux mets de leurs feſtins.

Celebrons les grandeurs du Sauveur des humains,
Diſons que l'Univers eſt l'œuvre de ſes mains,
Que les Cieux ſont ornez de ſes magnificences:
Diſons que ce grand tout par luy ſeul ſe maintient,
Et qu'eſtant ſeul puiſſant ſur toutes les puiſſances,
Le titre de Seigneur à luy ſeul appartient.

Cependant que le ſage eſt comblé de plaiſirs,
Les mutins ne pouvant accomplir leurs deſirs,
Font juſques dans le Ciel éclater leur murmure;

Mais ils verront bien-toſt de leur complot malin
Les yeux du Tout-puiſſant découvrir l'impoſture,
Et proteger contre eux la vefve & l'orphelin.

La paix qui l'accompagne en terre comme aux Cieux,
Dans un regne auſſi doux comme il eſt glorieux ;
Rend de ſes ſerviteurs les familles heureuſes :
Et l'intereſt, autheur des animoſitez,
Ne conſeille jamais ces ames bienheureuſes
A rompre le lien qui joint leurs volontez.

Par la vertu du ſang qu'a le Verbe eſpanché ;
Ceux qui du premier homme expioient le peché ;
Sont veſtus de ſplendeur en quittant la matiere :
Mais ces eſprits de chair, que le monde ſeduit,
Qui de ces veritez meſpriſent la lumiere,
Sont punis au tombeau d'une éternelle nuit.

La main qui les tira de leur captivité,
Leur fit voir au deſert ſa liberalité,
Les Cieux de toutes parts la manne leur verſerent:
Et ſi-toſt qu'il parut ſur le mont Sinaï,
La terre s'entr'ouvrit, & les roches tremblerent
Sous les pieds des tyrans qui l'avoient envahi.

Cet Eſprit tout-puiſſant qui veille pour les ſiens.
Couvre dés le Printemps les campagnes de biens,
Aprés ces longs hivers dont la terre s'ennuye:
Et lorſque le Soleil a beû l'humidité,
Ses rayons attirans ſe déchargent en pluye,
Et rendent à nos champs ce qu'ils leur ont oſté.

Il témoigne ſans fard combien il nous cherit,
Dans les rochers deſerts les troupeaux qu'il nourrit,
Ne mettent leur eſpoir que ſous ſa providence :
Et pour planter la foy dans l'ame des pecheurs,

Il n'a point employé de plus haute éloquence,
Que la naïveté des plus simples pescheurs.

D'invisibles guerriers sa suite fourmilloit,
Son supréme pouvoir la terre émerveilloit,
Quand sur nos ennemis il gagna la victoire:
Par elle ses enfans sont délivrez des fers,
Par elle sa maison voit augmenter sa gloire,
Et par elle les Cieux triomphent des Enfers.

Ceux qui furent aux feux si long-temps detenus,
Aprés s'estre purgez sont-ils pas devenus
Plus blancs que la colombe aux plumes argentées?
Sa grace dont ils font leur plus riche thresor,
Et ses perfections jusqu'au Ciel exaltées
Ne passent-elles pas les merites de l'or?

Aprés qu'il eut chassé ces Princes indomptez,
Dont les flots du Jourdain furent ensanglantez,
Et ses deux bords couverts de leurs superbes tentes,
Les neiges de Selmon reprirent leur blancheur,
Et pour nous garantir des chaleurs violentes,
Rendirent à nos champs la graisse & la fresche ur.

Dés l'heure ses sommets sont couverts de troupeaux,
Le vin comme le lait en distile à ruisseaux,
L'herbe y lasse la faulx comme aux valons humides;
Et pour ne rien ceder aux plus fertiles champs,
Les rochers les plus durs de ces costes rapides
Se laissent cultiver sous les coutres tranchans.

Tous les monts d'alentour avec humilité
Admirent la hauteur, l'aspect & la beauté,
Dont celuy de Selmon se rend incomparable:
Le Soleil le saluë en ramenant le jour,
Et ce qui le fait voir encor plus admirable,

C'eſt que le Roy des Rois y choiſit ſon ſejour.

Là maints guerriers autour du char de ce grand Dieu,
Marchant deſſus les airs ſans occuper de lieu,
D'imperceptibles lacs enchaiſnent la victoire,
Et d'eſcadrons aiſlez à ſon pouvoir ſoûmis
Percent, ouvrent les rangs, combattent pour ſa gloire,
Et ſans ſe faire voir défont ſes ennemis.

Son front fut couronné de rayons triomphans,
Lors qu'il eut de la mort délivré ſes enfans,
Et de leur long ennuy les cauſes étouffées:
Ceux que ſon bras vainqueur remet en liberté,
Environnent ſon char, & font que ſes trophées
Sont decorez des fers de leur captivité.

Par un ſoin équitable autant que liberal
Il rend de ces combats le bonheur general,
Et de tous les mortels écoute la priere:
Ceux meſme dont l'erreur a ſes temples pollus,
Par l'amour & la foy recouvrent ſa lumiere,
Qui les conduit au Ciel au rang de ſes Eleus.

Beniſſons donc l'Eſprit à jamais glorieux,
Dont la grace nous vient d'ouvrir les meſmes Cieux
Où les foudres grondoient ſur nos coupables teſtes:
Beniſſons le ſeul Dieu noſtre unique ſupport,
Qui par tout eſt vainqueur, & de qui les conqueſtes
Ont ſoûmis à ſes loix l'Empire de la Mort.

J'abaiſſeray, dit-il, ces Princes reprouvez,
Ils verront à leur dam qu'ils n'eſtoient eſlevez
Que pour rendre en tombant leur cheute plus profonde:
Et Bazam connoiſtra que mon bras tout-puiſſant
Peut fermer & ouvrir un chemin dans les ondes.

Pour

Pour abyſmer l'impie, & ſauver l'innocent.

Je veux exterminer à jamais ces méchans,
Je les feray tomber ſous les glaives tranchans
De ceux qui reſſentoient la rigueur de leur haine:
Ils mordront la pouſſiere, & ceux que je maintiens
Marcheront dans leur ſang qui baignera la plaine,
Et dont j'abreuveray les corbeaux & les chiens.

Quand il aura défait ſes puiſſans ennemis,
Et qu'il triomphera de leur ſceptre ſoûmis,
Les Princes en concert chanteront ſa victoire:
Et ces fieres beautez qui deſſus les mortels
Par les traits de leurs yeux obtiennent tant de gloire,
Mettront les armes bas au pied de ſes autels.

Beniſſez le Seigneur, race de Benjamin,
De palme & de laurier tapiſſez ſon chemin;
Vous dignes poſſeſſeurs du ſceptre de Judée:
Que ceux de Zabulon & ceux de Nephthali
Beniſſent tous ſa grace à nos vœux accordée;
Qui fait que des faux dieux l'Empire eſt aboli.

Donc toûjours, ô grand Dieu, reçoi nos juſtes vœux,
Conſerve, comme à nous, à nos derniers neveux
Les celeſtes faveurs dont ta grace eſt feconde;
Afin que tous les Rois, de qui l'autorité
Dans les ſiecles futurs gouvernera le Monde,
Puiſſent ainſi que nous reverer ta bonté.

Déja de toutes parts la fureur des taureaux
S'efforce de chaſſer tes timides aigneaux,
Des valons que tu rends feconds en paſturage:
Et ces peuples armez qui vont tout ravageant
Dans les afflictions éprouvent nos courages,
Comme dans la fournaiſe on éprouve l'argent.

Acheve ton ouvrage, ô grand Dieu des combats!
Mets de ces factieux les puiſſances à bas,
Et confond aux Enfers l'idolatre & l'impie;
Par là tu remettras le monde en ſon devoir,
Et les peuples d'Egypte & ceux d'Ethiopie
Par crainte ou par amour beniront ton pouvoir.

Royaumes de la Terre, exaltez le Seigneur,
Recitez à l'envy des vers à ſon honneur,
Dont ſon nom glorieux ſoit la ſeule matiere:
Et vous de qui la foy jamais ne variant
Avec impatience attendoit la lumiere,
De ce nouveau Soleil ſaluez l'orient.

Par ſes faits merveilleux qu'on ne peut imiter,
Comme par ſes exploits, fit-il pas exalter
Sa force & ſa juſtice aux deux bouts de la Terre?
Et l'on connut l'excés de ſon affection,
Quand d'une voix égale à celle du tonnerre,
Il publia ſes loix au peuple de Sion.

Mais dans tout ce grand tout où ſa dexterité
Accorde l'induſtrie avec l'immenſité,
Et fait que toute choſe à ſa gloire conſpire,
Rien de plus merveilleux n'eſtonne les humains,
Que lorſque des Enfers il peuple ſon Empire,
Et que de grands pecheurs il en fait de grands Saints.

LE LXVIII. PSEAUME,

Salvum me fac Deus, &c.

O GRAND Dieu, calme cet orage
Qui m'abyſme dans les ennuis,
Toy ſeul dans l'eſtat où je ſuis,
Me peux garantir du naufrage:
La Mer enflée en un moment
Pouſſe ma barque au firmament,
La precipite dans la bouë;
Et malgré l'art des matelots,
Le vent contraire qui ſe jouë,
La piroüette ſur ſa proüe,
Et la rejette ſur les flots.

Fay appaiſer cette revolte;
De qui les glaives & les feux
Paſſent en nombre mes cheveux,
Et les eſpics dans la recolte;
Le vain eſpoir de m'opprimer
Les a fait contre moy s'armer:
Tu peux mettre fin à ma crainte;
Ma voix en ces maux inoüis
Laſſe de t'élever ma plainte,
Demeure enroüée & contrainte;
Et mes yeux en ſont ébloüis.

Leur camp tous les jours ſe renforce;
Mon ſalut eſt hors de ſaiſon,
Ce qu'on défendoit par raiſon,
Ils l'ont exigé par la force;

Tes yeux auſquels rien n'eſt caché,
Connoiſſent ſi c'eſt mon peché
Qui rend mon malheur incurable;
O Tout-puiſſant, exauce-moy,
Entend les cris d'un miſerable,
Et voy d'un regard favorable
Mon ame qui s'adreſſe à toy.

Défend le peuple d'infamie,
Qui te reconnoiſt pour ſon Roy,
N'imprime la honte & l'effroy
Qu'au front de l'armée ennemie;
Pour m'eſtre mis ſous ton appuy
Chacun me reproche aujourd'huy
Que j'ay l'ame foible & legere;
Et me mettent au meſme rang
Ceux qui doivent l'eſtre à mon pere,
Et qui dans les flancs de ma mere
Sont conceus de mon meſme ſang.

Que mon malheur a cela d'eſtrange,
Que quand ces eſprits ſans pitié
Ont pour toy de l'inimitié,
C'eſt contre moy qu'elle ſe vange:
Si dans le jeuſne & l'oraiſon
Je ſens naiſtre dans ma raiſon
Quelque legitime ſcrupule,
Si je fais quelque auſterité,
Voy-je pas leur ame incredule
Qui me traite de ridicule,
Et rit de ma ſimplicité?

Ils ont fait paſſer pour des fables
Ou pour des ſuperſtitions
Mes devotes intentions,
Au libre entretien de leurs tables;

C'eſt à toy ſeul que j'ay recours,
Je n'implore d'autre ſecours
Que de ta main juſte & puiſſante;
Ne verray-je point le retour
De ta grace toûjours abſente?
N'eſt-il pas temps que je reſſente
Quelque marque de ton amour?

Exauce mes vœux, & m'accorde
Que ton nom me ſerve d'appuy;
Tout mon eſpoir n'eſt aujourd'huy
Qu'en ta ſeule miſericorde:
Permets, Seigneur, que mes beaux jours
Puiſſent recommencer leur cours,
Que leur orage & ta juſtice
Pour moy ſe puiſſent aſſoupir;
Et qu'enfin ta bonté propice
Me tire du gouffre où le vice
Me fait dans la fange croupir.

Sauve-moy de ces mers profondes
Où je nageois dans les plaiſirs,
Tandis que mes jeunes deſirs
Sucroient l'amertume des ondes:
O toy qui connois le danger
Où ma barque peut s'engager,
Exauce mes juſtes requeſtes,
Conduy nos timides nochers;
Et que tes bontez toûjours preſtes
Les preſervent dans les tempeſtes
Des abyſmes & des rochers.

Grand Dieu, voudrois-tu méconnoiſtre
Ton ſerviteur & ton enfant,
Lorſque l'ennemi triomphant
Sur mes Eſtats ſe veut accroiſtre?

Me laiſſeras-tu bien perir
Sans ſonger à me ſecourir ?
Ton bras, par qui tout ſe ſurmonte,
Ne les humilira-t-il point
D'une diſgrace juſte & prompte,
Ceux qui d'infamie & de honte
Couvrent la face de ton Oint ?

De ce faux pretexte de blâme
Que ces méchans m'ont imputé,
Tu connois leur iniquité,
Et le venin qu'ils ont dans l'ame :
Pas un de ceux que je cheris,
Et dont je fais mes favoris,
Ne m'ont offert leur aſſiſtance ;
Chacun en l'eſtat où je ſuis
Admire ma longue conſtance,
Mon courage & ma reſiſtance,
Et pas un ne plaint mes ennuis.

Ce peuple arrogant & ſauvage
Qui mépriſe l'ire du Ciel,
M'a pour viande offert du fiel,
Et du vinaigre pour breuvage ;
Pour punir l'inhumanité
De leur fauſſe hoſpitalité,
Que gorgez des mets delectables
Dans la joye & dans le bonheur,
Ces fiers courages indomptables
Dans des perils inévitables
Perdent leur vie & leur honneur.

Que de ſes plus épaiſſes voiles
La nuit environnant les cieux,
En un moment oſte à leurs yeux
Toutes les clartez des eſtoiles ;

Eſtant accablez ſous le faix
De leurs execrables forfaits,
Fay ſur les ames criminelles
Flamber tes foudres allumez;
Et fay qu'aux flames éternelles
Ces peuples ingrats & rebelles
Bruſlent ſans eſtre conſumez.

Fay que de leurs maiſons deſertes;
Et de leurs domaines ingrats
Jamais le labeur de leurs bras
Ne puiſſe reparer leurs pertes;
Lorſque je mourois par leur main
Pour le ſalut du genre humain,
Dont mon ſang lave la ſoüillure;
Leur dure perſecution
Ne croyant ma mort aſſez ſeure,
A de bleſſure ſur bleſſure
Augmenté mon affliction.

Que ce peuple à ſon injuſtice
Puiſſe adjouſter l'impieté,
Et qu'il ne ſoit point écouté,
Quand il excuſera ſon vice:
Que ces méchans ſoient rejettez
Des graces & des charitez
Où ta clemence te convie;
Et que toûjours ſourd à leurs cris
Ils bruſlent de rage & d'envie
De voir qu'en ton livre de vie
Leurs noms ne ſeront point écrits.

Pour moy qui me vois à cette heure
Abattu par mes ennemis,
J'eſpere un jour d'eſtre remis
En une fortune meilleure;

Lors de ma plume & de ma voix,
A la gloire du Roy des Rois,
Mes productions seront telles,
Que leur prix pourra surpasser
Les offrandes rares & belles
Des bœufs, dont les cornes nouvelles
Commencent à peine à pousser.

Ces miracles dont ma souffrance
Rendra mes ennuis soulagez,
Aux esprits les plus affligez
Rendront la vie & l'asseurance,
Et feront connoistre aux mortels
Qui sont des vœux à ses autels,
Que pour revivre dans sa gloire,
Et sortir des fers du trespas,
Il faut bien aimer & bien croire,
Et n'entretenir sa memoire
Que de ses celestes appas.

Dieu nous oste par sa sagesse
La prison & la pauvreté;
Aux uns il rend la liberté,
Aux autres il rend la richesse:
Que les Cieux, la Terre & la Mer
Chantent le seul qu'on doit aimer
Comme le seul objet aimable;
Que luy seul est le Createur
De tout ce qu'on voit de palpable;
Et que toute ame raisonnable
Adore en luy son protecteur.

Toutes les villes de Judée
Recevront la punition,
A la reserve de Sion,
Qui par sa grace en est gardée;

L'on

L'on jouira dans ſes palais
De l'abondance & de la paix :
Et dans le general ravage
De tant de peuples déconfits,
Iſrael ſera l'heritage
Qu'auront ſes Eleus en partage ;
Et qu'ils laiſſeront à leurs fils.

LE LXIX. PSEAUME.

Deus in adjutorium, &c.

SEIGNEUR, vien à mon aide, & confon d'infamie
Ces bataillons nombreux de l'armée ennemie,
Qui viennent à grans flots mes terres ſubmerger ;
Calme ces tourbillons, diſſipe la tempeſte,
Contre ces furieux retourne le danger
Qui menace ma teſte.

Chaſſe ces legions dont la plaine eſt couverte ;
Diſſipe leurs conſeils qui complotent ma perte,
Que la peur du treſpas ſe glace dans leurs cœurs ;
Change dans les combats en crainte leur furie,
Et fay que nous puiſſions rendre à ces fiers vainqueurs,
Leur vaine raillerie.

Ceux qui cherchent en toy leur principale gloire ;
Ton nom qu'ils ont toûjours preſent dans la memoire,
Fait par tout proſperer leurs deſſeins genereux ;

Jamais le changement ne trompe leur attente ;
Tes mains qui peuvent tout, affermiſſent pour eux
La Fortune inconſtante.

Mais moy qui du malheur ſuis la digne victime,
Accablé de ſoucis, repentant de mon crime,
J'implore ton ſecours ſans l'avoir merité ;
A mon cœur abatu redonne l'aſſurance ;
Contre tant d'ennemis j'ay mis en ta bonté
Toute mon eſperance.

LE LXX. PSEAUME.

In te Domine ſperavi, &c.

SEIGNEUR, c'eſt en ta grace où mon eſpoir ſe fonde,
Pren ſoin de mon ſalut dans les troubles du monde,
Afin de confirmer tes peuples dans la foy ;
Et pour confondre ceux qui n'en font point de conte,
Fay paroiſtre à leur honte,
Qu'ils n'ont pas comme nous un protecteur en toy.

Permets que ton oreille attentive à mes plaintes
Calme dans mon eſprit mes ſoupçons & mes craintes,
Fay-moy voir des effets de ton affection :
Je ne puis oppoſer aux armes infidelles,
Ni forts ni citadelles
Où je ſois mieux gardé qu'en ta protection.

C'eſt d'elle d'où me vient la force & l'aſſurance,
C'eſt d'elle dont j'eſpere avoir la délivrance
De ceux de qui l'erreur aveugle nos eſprits :
S'ils ont contre ton nom & tes grandeurs ſuprémes
Vomi tous leurs blaſphémes,
Qu'auront-ils plus pour moy qu'injure & que mépris ?

Ton amour paternel triomphant de l'Envie
Aſſure mon repos, ma fortune & ma vie,
Elle eſt de mes ennuis l'unique reconfort :
Et depuis que mon ame anime la matiere
Qui la tient priſonniere,
Toy ſeul eſt mon Sauveur, ma force & mon ſupport.

Mes vers exalteront ta clemence infinie
Qui rend à mes Eſtats leur liberté bannie,
Et ton nom auſſi grand comme il eſt redouté ;
Et le monde fera paſſer pour des merveilles,
De m'entendre en mes veilles
Soûpirer mon malheur, & chanter ta bonté.

Si ma bouche autrefois fut ouverte aux Oracles,
Si dés mes jeunes ans j'ay predit tes miracles,
Et publié par tous tes équitables loix :
Ne dois-tu pas, Seigneur, au declin de mon âge
Animer mon courage,
Et redonner la force à ma mourante voix ?

Mes ennemis d'une ame auſſi noire qu'ingrate
S'en-vont diſant tout bas dans l'eſpoir qui les flatte,
N'eſt-il pas temps de faire éclater nos deſſeins ?
Puiſqu'un ſeul Dieu défend ſa cauſe & ſa couronne,
Si ce Dieu l'abandonne,
Quel autre le pourra retirer de nos mains ?

Ne me laiſſe donc point en bute à leur malice

Que ton œil qui des cœurs penetre l'artifice,
Découvre les complots de ces mauvais sujets :
Fay que dés en naissant leurs factions avortent ;
Et jamais ne remportent
Que honte ou repentir de tous leurs vains projets.

Quelque mal qui m'arrive, & quoi qu'ils puissent faire,
N'ay-je pas pour support ta grace tutelaire,
Et ton nom en mes vers si souvent recité ?
C'est le digne sujet de mes Odes sacrées ;
Et si tu les agrées,
Je tiendray ce bonheur de ta seule bonté.

Mes premieres chansons n'avoient rien que de rude,
Mes vers alloient rempant sans ordre & sans estude,
Et ne produisoient rien qui les fist estimer :
Mais tu m'as inspiré ces divines merveilles
Qui charment les oreilles,
Et l'art dans mon esprit de les bien exprimer.

Si j'ay chanté ton nom, ta gloire & ta sagesse ;
Si tu m'as dans ton sein dés ma tendre jeunesse
Découvert les secrets qui sont les plus obscurs,
Permets que mes vieux ans disent de tes miracles
L'histoire & les oracles,
Et des siecles passez & des siecles futurs.

Je diray que ton nom est la terreur du vice,
Que jusques dans les cieux a parû ta justice,
A foudroyer l'orgueil contre toy declaré ;
Et qu'aussi-tost qu'elle eût éprouvé ma constance
En ma longue souffrance,
Aussi-tost ton amour m'en avoit retiré.

Je diray qu'en sortant de ces lieux de tenebres

Tu m'as voulu combler de tes graces celebres,
Qui mettent mes soucis en d'éternels depoſts,
Et feront dans le Ciel où la nuit eſt ſans voiles,
Sur un throne d'eſtoiles,
Egaler pour jamais ma gloire à mon repos.

Quel luth harmonieux, quelle harpe éclatante
Dira que par ta main liberale & puiſſante
Ta promeſſe accomplie a comblé mes ſouhaits?
Et quand dans ces concerts le zele me tranſporte,
Quelle voix douce & forte
Chantera mieux que moy les biens que tu me fais?

Lors que des factieux j'obtiendray la victoire,
Pour louer amplement ta puiſſance & ta gloire
Je veux des plus grans jours employer la longueur;
Et ne ſera jamais mon ame ſatisfaite
De chanter leur défaite,
Et la force du bras qui me rendit vainqueur.

LE LXXI. PSEAUME.

Deus judicium tuum, &c.

TOY qui de toute éternité
Sur tes plus glorieux modelles
Prepare au Roy des Fidelles
Une illuſtre proſperité,
Beny du Dauphin la naiſſance;
Que pour l'appuy de l'innocence,
De la juſtice & de la foy,

Il témoigne dés son enfance
Un courage digne d'un Roy.

Que sur les monts audacieux
Les orgueilleux fils de la Terre
Se lassent de faire la guerre
Contre la puissance des Cieux :
Et par des conseils plus utiles,
Que ceux dont nos rages civiles
Arment la dextre des méchans,
Ils mettent la paix dans nos villes,
Et l'abondance dans nos champs.

Qu'à ceux que la necessité
Rend esclaves de la fortune,
Il rende sa bourse commune,
D'une liberale équité :
Que le bon Ange qui l'inspire
Luy donne tout ce qu'il desire,
Dans la paix & dans les combats,
Et qu'il unisse à son Empire,
Tous ceux des tyrans d'ici bas.

Les astres des ans & des mois
Cesseront d'éclairer le Monde,
Que l'on verra la Terre & l'Onde
Obeir à ses justes loix :
Ses fils acheveront l'ouvrage
De son invincible courage,
Et sous des lauriers toûjours verts,
Donneront jusqu'au dernier âge
Des Monarques à l'Univers.

Aux ardeurs d'un trop long Esté,
L'eau de l'égail & de la pluye,

Qui dans la plaine qui s'ennuye
Redonne la fecondité,
N'eſt point aux fleurs plus profitable;
Plus douce ni plus ſouhaitable,
Qu'eſt au peuple de ce lieu ſaint
D'eſtre ſous le regne équitable
D'un Roy qui t'aime & qui te craint.

Son pouvoir durera toûjours,
Et de ſon illuſtre fortune
Moins inconſtante que la Lune
Le Croiſſant ſera ſans decours;
Et quand la Paix & la Juſtice
Auront ſoûmis à ſon ſervice
L'Onde & la Terre en leurs deux bouts;
Son pouvoir diſſipant le vice
Sera craint & cheri de tous.

C'eſt par la valeur de ſon bras;
Que la bruſlante Ethiopie
Verra ſon audace aſſoupie
Baiſer la terre ſous ſes pas:
Les Rois de Tharſis dans nos villes
Porteront des threſors utiles,
Magnifiques & de grand prix;
Et l'Arabie aux champs ſteriles;
Du ſtorax & de l'ambre-gris.

Tous les Princes ravis de voir
Sa clemence après la victoire,
Mettront leur principale gloire
D'eſtre ſoûmis à ſon pouvoir;
Ceux qui ſont vaincus par les armes
En ſes bontez trouvent des charmes
Dont leurs ennuis ſont ſoulagez;

Et par elles ceſſent les larmes
Des eſprits les plus affligez.

D'une paternelle amitié
Ce Roy clement & ſecourable,
Aux cris du peuple miſerable
Se rendra ſenſible à pitié:
Les conqueſtes qu'il a conceuës
N'auront que d'utiles iſſuës;
Et ſes ambitieux projets
Ne gorgeront point nos ſangſuës,
Du meilleur ſang de ſes ſujets.

L'Hiſtoire & noſtre ſouvenir
Publiront aux races futures
Ses glorieuſes avantures,
En tous les ſiecles à venir;
Ils rendront la terre amoureuſe
De ſa puiſſance genereuſe;
Et le Jourdain en ſes deux bords
Aura de l'Arabie heureuſe
Les delices & les threſors.

Du fourment à l'eſpic doré
Paſſeront les fertiles gerbes
La hauteur des Cedres ſuperbes,
Dont le Liban eſt decoré;
Son nom & ſa bonté profonde
Seront benis par tout le Monde;
Et des aſtres & du Soleil
N'éclairera la courſe ronde
Jamais rien qui luy ſoit pareil.

Les plus barbares nations,
Dont la Terre ſoit habitée,

A ſa vertu par tout chantée
Donneront leurs affections :
Leur moiſſons à pleines faucilles
Combleront de biens nos familles ;
Et les plus braves déconfits
Craindront les attraits de nos filles ;
Et le courage de nos fils.

Donc du ſeul Roy des immortels
Conſervons ſans fin la memoire ;
Confeſſons qu'à ſa ſeule gloire
L'on doit des vœux & des autels ;
Qu'en accompliſſant les oracles
Il ſurmonte tous nos obſtacles ;
Que ſa puiſſance eſt noſtre appuy ;
Et que s'il ſe fait des miracles,
Ils ne proviennent que de luy.

LE LXXII. PSEAUME.

Quàm bonus Iſraël Deus, &c.

EN vain nous deſirons d'avoir la connoiſſance
Des ſecrets de celuy dont la toute-puiſſance
N'obéit qu'à ſa volonté ;
C'eſt dans ce labyrinthe où noſtre eſprit s'égare ;
Dieu fait tout pour le mieux, & jamais ne ſepare
Sa juſtice de ſa bonté.

Cependant ma penſée a commis un blaſphéme
Quand j'ay vû les méchans dont le bonheur extrême
N'eſt d'aucun malheur combattu ; [me
Je diſois : Le Seigneur eſt un Dieu d'injuſtice,

Qui d'un aveugle choix recompenſe le vice
Du ſalaire de la vertu.

L'abondance & la joye accompagnent leur table,
Ce que l'Onde & la Terre ont de plus delectable
Eſt commun à tous leurs repas;
Parmi les voluptez ils paſſent leur jeuneſſe,
Et jamais autre mal que l'extréme vieilleſſe
Ne conduit leurs jours au treſpas.

La creance qu'on a des peines éternelles
Que ſouffrent loin du jour les ames criminelles;
En leur eſprit n'a point de lieu:
Et par cette ignorance ils s'exemptent des craintes
Qu'ont au dernier ſoupir les ames les plus ſaintes
Des juſtes jugemens de Dieu.

Leur eſprit tout de chair qui ſe perd dans les vices,
S'imagine qu'ailleurs il n'eſt point de delices
Qui puiſſent rendre l'homme heureux:
Et la peur de donner un ſeul jour de leur vie
Aux charitables ſoins où le Ciel les convie,
Fait qu'ils ne ſont bons que pour eux.

Ce long aveuglement de leur bonne fortune
Ne leur laiſſe rien voir au-deſſous de la Lune,
Qui ſoit égal à leurs eſprits;
Et parlant ſans reſpect des Puiſſances ſuprêmes,
Leur orgueil fait le Ciel l'objet de leurs blaſphê-
Et la Terre de leur mépris. [mes,

Les plus ſales plaiſirs ſont doux à leur memoire,
Ces beaux faits dont leurs cœurs penſent tirer leur
Font rougir les plus effrontez; [gloire,
Les lieux où l'oraiſon nous impoſe ſilence,
C'eſt où ces eſprits forts avec plus d'inſolence

Vomiſſent leurs impietez.

Tout mon peuple en murmure, & ne peut ſans envie
Voir qu'un ſi long bonheur accompagne leur vie,
Que jamais rien ne leur defaut;
Mais Dieu ne les éleve aux grandeurs de ce monde
Qu'afin de rendre un jour leur cheute plus profon-
Et les renverſer de plus haut. [de,

On voit les vrais devots d'une égale conſtance
Perſiſter dans le jeuſne & dans la penitence,
En un continuel ennuy:
Et n'ayant autre eſpoir qu'en ſa miſericorde,
Mourir aſſez contens, pourveu qu'il leur accorde
La gloire de mourir pour luy.

L'aſtre qui ſort des eaux brillant d'or & de flâme,
En commençant ſon tour réveille dans leur ame
Le ſentiment de leur douleur;
Et l'ombre de la nuit dont ſa courſe eſt ſuivie,
En augmentant d'un jour leur miſerable vie,
L'augmente d'un nouveau malheur.

De tant d'ennuis meſlez parmi leurs deſtinées
Et d'injuſtes faveurs aux indignes données
Dont tous les ſiecles ſont témoins:
Si l'on n'apprehendoit de commettre un blaſphéme,
Ne jugeroit-on pas que ſon pouvoir ſuprême
Nous croit indignes de ſes ſoins?

Mais il n'exerce point ſa juſtice éternelle
Que nous n'ayons quitté cette robe charnelle
Dont la terre nous a veſtus;
Il reçoit d'icy bas nos vœux & nos victimes,
Et ſe reſerve ailleurs à chaſtier les crimes,

Et recompenſer les vertus.

Pour punir comme il doit l'impieté du monde
Où pourroit-il trouver ſur la Terre & ſur l'Onde
D'aſſez effroyables tourmens ?
Et que luy peut fournir digne des ames pures
Cette boule de fange expoſée aux ordures
De tous les autres élemens ?

Ces hautes qualitez des teſtes couronnées,
Ces Thrônes, ces Eſtats, pendant quelques années
Contentent noſtre vanité ;
Mais toute cette gloire eſt courte & variable,
Et n'en reſte non plus que d'un ſonge agreable,
Quand on eſt dans l'Eternité.

Là les ſoupirs des cœurs accablez de triſteſſe
Seront mieux entendus que les chants d'allegreſſe
Qui ſortent des eſprits contens ;
Et là les vieux lambeaux qui couvrent l'innocence,
Seront plus eſtimez que la magnificence
Des habits les plus éclatans.

Tous nos ſens ſont confus en ces hautes merveilles ;
Il faut qu'à l'avenir nos yeux & nos oreilles
N'en ſoient que les admirateurs ;
Pour juger les motifs de ſa bonté divine,
Les animaux groſſiers que le frein diſcipline
Sont égaux aux plus grands Docteurs.

Comme je me perdois à rechercher la cauſe
De l'heur & du malheur dont le Seigneur diſpoſe
Avec tant d'inégalité ;
J'ay veu combien ce monde eſt peu conſiderable,
Que ſes biens & ſes maux n'ont rien de comparable
A ceux de l'immortalité.

C'eſt un port à l'abry des tempeſtes du monde,
Où Dieu ſeul peut anchrer noſtre nef vagabonde,
Malgré tous ces flots inconſtans;
Souffrons donc ſans murmure & ſans impatience
Les decrets arreſtez dedans ſa preſcience
Avant la naiſſance du temps.

Sa preſence viſible en eſt la recompenſe;
Là ſa grace éternelle à jamais nous diſpenſe
De nos peines & de nos ſoins;
C'eſt-là qu'il fait ceſſer le feu des ſacrifices,
Qu'il exauce & prévient nos vœux & nos ſervices;
Nos prieres & nos beſoins.

Là ſe voit un Soleil ſans ombre & ſans nuages
Conſerver ſes rayons aprés la fin des âges,
Tout puiſſans, tout beaux & tout purs;
Et ſon éternité qui les ſiecles devore,
Ne fait là qu'un ſeul jour ſans nuit & ſans aurore
Des temps paſſez & des futurs.

En de ſi doux penſers mon cœur bruſle d'envie
De s'unir à ſon Dieu le reſte de ſa vie,
Et de l'avoir toujours en ſoy;
Cette eſſence impaſſible à qui tout doit ſon eſtre;
A des attraits divins, qui ne ſe ſont connoiſtre
Qu'à des yeux d'amour & de foy.

Ceux qui ſe confians en leur fauſſe prudence
Ont oſé murmurer contre ſa providence,
Sont morts en leur preſomption:
Pour moy je n'emploiray ni ma voix ni mes veilles
Qu'à reciter ſans fin ſon nom & ſes merveilles
Au pied des autels de Sion.

Je chanteray ſi haut ſes grandeurs immortelles;

Que les échos du Temple & les cœurs des Fidelles
Y répondront tout à la fois ;
Et les marbres courbez dans ces voûtes antiques ;
Par le resonnement que feront mes cantiques
Prendront l'usage de la voix.

LE LXXIII. PSEAUME.

Ut quid Deus repulisti, &c.

VEUX-TU, grand Dieu, pour jamais nous quitter ?
Quand ton courroux contre nous se déborde,
Est-ce un torrent qu'on ne puisse arrester ?
Est-il plus fort que ta misericorde ?

Ne veux-tu plus que d'un œil de dédain
Voir aux deserts errer ta Bergerie,
Que tu gardois aux rives du Jourdain,
Et que ton soin a tendrement cherie ?

Ressouvien-toy de quelle affection
Ton bras vainqueur détourna les miseres ;
Que preparoit au peuple de Sion
La cruauté des armes estrangeres.

Qu'en nous vengeant tes équitables mains
A ces méchans firent mordre la terre,
Lorsque leur rage aux temples les plus saints
Portoit l'effroy, le mépris & la guerre.

Ces furieux entrent de toutes parts
Par nostre prise ils augmentent leur gloire ;
Et leurs drapeaux déja sur nos remparts

Sont arborez pour marque de victoire.

Sur nos portaux, sur nos lambris dorez
Ils ont d'abord leur rage témoignée :
Et ces bois secs de leur tronc separez
Encore un coup tombent sous la coignée.

Au Sanctuaire on les voit s'animer
A profaner ce que plus on adore ;
Et si le fer ne le peut consumer,
Il le resigne au feu qui le devore.

Et non contens d'avoir dans ces saints lieux
Fait éclater leurs profanes conquestes,
La vanité de ces ambitieux
S'est-elle pas attaquée à nos festes ?

Quand verrons-nous nos mises finir ?
Quand pourrons-nous reparer nos défaites ?
Que devons-nous juger de l'avenir ?
L'on n'entend plus la voix de nos Prophetes.

Quand verrons-nous les legitimes loix
Donner un frein à l'injuste licence,
Qui doit bien-tost ennuyer à la fois,
Et ta colere, & nostre patience ?

Où peux-tu mieux te servir de tes mains,
Toy qui te dis le meilleur des Monarques,
Qu'à chastier ces actes inhumains
Dont à jamais nous porterons les marques ?

N'est-ce pas toy dont le pouvoir fatal
Ouvrant la mer pour perdre les rebelles,
Entre deux murs de liquide cristal
Fit un chemin aux troupes des Fidelles ?

Comme ſerpens que l'on voit écumer.
Ces apoſtats de leur charogne impie
Aprés avoir pollu l'eau de la mer,
Ont engraiſſé les champs d'Ethiopie.

Ce fut alors qu'au recit de ton nom
Des durs rochers ſortirent des eaux vives,
Et qu'en leur lit le Jourdain & l'Arnon
Ont arreſté leurs courſes fugitives.

La nuit, le jour, la Lune & le Soleil,
Le froid, le chaud, le beau temps, les orages,
S'entreſuivant d'un ordre ſi pareil,
Sont de tes mains les viſibles ouvrages.

Mais à quoy ſert ce concours merveilleux
Dont les mortels ont par tout connoiſſance,
S'il ne remet ces eſprits orgueilleux
Dans le reſpect qu'on doit à ta puiſſance?

Tu ſais combien ces méchans ſont jaloux
De la creance où noſtre ame eſt ſoumiſe;
Mais ſi l'Epouſe eſt unie à l'Epoux,
C'eſt l'offenſer qu'offenſer ton Egliſe.

Souffriras-tu ces eſprits factieux,
Qui dans l'Eſtat, d'une injuſte licence
Vont uſurpant les honneurs que les Cieux
Ont refuſez à leur baſſe naiſſance.

Reſſouvien-toy que tu nous as promis
Que ton pouvoir viendroit à main armée
Humilier l'orgueil des ennemis.
Et relever l'innocence opprimée?

Leve-toy donc, fay que l'Eternité
Ne ſoit pour eux qu'un éternel ſupplice;

Pour

Pour nous ſauver témoigne ta bonté ;
Pour les punir témoigne ta juſtice.

LE LXXIV. PSEAUME.

Confitebimur, &c.

SEIGNEUR, nous voulons que nos vers
Recitent par tout l'Univers
De tes faits merveilleux la veritable hiſtoire ;
Et que de noſtre ſouvenir
Les plus obſcures nuits des ſiecles à venir
Ne puiſſent effacer les clartez de ta gloire.

Celuy qui de tous les mortels
Reçoit les vœux à ſes autels
Nous a dit de la nuë où gronde le tonnerre :
Je connois de tous le défaut,
Et quand le temps viendra, je jugeray là haut
Ceux qui devant le temps vous jugent ſur la terre.

Je puis par mes commandemens
En ébranler les fondemens ;
Je puis dans ſa rondeur diſpoſer des Couronnes,
Depuis l'eſtre de l'Univers
Que j'arreſtay ſon poids dans le vague des airs,
Mes ſeules volontez ſont ſes fermes colomnes.

J'ay dit à ces audacieux
Qui s'éleveht juſques aux Cieux,
Et qui n'ont de grandeur que celle de leurs crimes ;
Inſenſez, ne differez plus
A ployer ſous le joug des pouvoirs abſolus,

Que le choix du Seigneur a rendus legitimes;

Il punit la temerité
Qui contre leur autorité
Esmeut dans les Estats les tempestes civiles;
Il les rend, quand il est pour eux,
Sur l'Euphrate & le Tage également heureux,
Non moins dans les deserts qu'aux campagnes fertiles.

C'est luy dont les fatales mains
Terrassent l'orgueil des humains,
Et relevent là haut celuy qui s'humilie,
Reçoit ses Eleus dans le Ciel,
Et prepare aux Enfers un breuvage de fiel,
De qui les reprouvez boiront jusqu'à la lie.

Pour moy de bon cœur je promets
De chanter sa gloire à jamais,
Sa bonté, sa splendeur, & sa magnificence;
C'est luy seul, de qui le bras
Sait abaisser la corne aux grandeurs d'icy bas,
Et relever là haut l'humble & foible innocence.

LE LXXV. PSEAUME.

Notus in Judæa Deus, &c.

BIEN que du Dieu des armées
Tout l'Univers soit rempli,
Ce n'est qu'aux champs Idumées
Qu'il a son thrône estably;
De cette demeure sainte
Il marche, & porte la crainte

Au front des plus grans guerriers
Et ſes puiſſances ſuprêmes
Arrachent des diadémes
Les palmes & les lauriers.

Au ſeul bruit de ſon tonnerre
Tremblent la Terre & les Cieux,
Ces grans appareils de guerre
Diſparoiſſent de nos yeux ;
Le fier Tyran d'Aſſyrie
Change en terreur ſa furie :
Il nous demande la Paix,
Voyant ſans tirer l'épée
Sa phalange diſſipée,
Et ſes eſcadrons défaits.

Tels que du haut des montagnes
Roulent à larges boüillons
Les flots qui dans les campagnes
Applaniſſent les ſillons :
Tels de deſſus l'hemiſphere
Dieu deſcendant en colere
Aux méchans oſte le cœur,
Et de piques émouſſées
Sur les eſcus entaſſées
Dreſſe un trophée au Vainqueur.

Il rend leur nombre inutile,
Et ſans courage & ſans bras
Fait de leur main immobile
Tomber les armes à bas ;
De ces légions impies
Les fureurs ſont aſſoupies,
Dans un morne eſtonnement ;
Et leurs bataillons ſuperbes
Sont eſtendus ſur les herbes,
Sans force & ſans mouvement.

Grand Dieu, tes juſtes coleres
Qui portent par tout l'effroy,
Font voir les plus temeraires
S'humilier devant toy:
T'es jugemens équitables
Qui tonnent ſur les coupables,
Te font par tout redouter;
Et leur audace abaiſſée
Fuit ta face courroucée,
Et n'oſe s'y preſenter.

Dans ton thrône de juſtice
De lumiere reveſtu,
Ton pouvoir confond le vice
Et releve la vertu;
Auſſi l'on verra les hommes
Chanter au ſiele où nous ſommes,
Ta louange & leur bonheur,
Et par d'éternels ſuffrages
Ordonner pour tous les âges
Des feſtes en ton honneur.

Vous qui voüez vos ſervices
Aux autels au Roy des Cieux,
Honorez de ſacrifices
Ces ſaints jours & ces ſaints lieux;
Son pouvoir juſte & ſupreſme
Confond la prudence meſme
D'un timide aveuglement,
Et peut aux plus ſages Princes
Oſter avec leurs provinces
Le cœur & le jugement.

LE LXXVI. PSEAUME.

Voce mea ad Dominum, &c.

J'AY toûjours au Seigneur élevé mes penſées ;
J'ay toûjours au Seigneur mes plaintes adreſſées ;
Jour & nuit je l'invoque en mon affliction,
C'eſt celuy dont la force eſt l'appuy des Monarques,
Il exauce mes vœux, & me donne des marques
De ſon affection.

Toy ſeul peux, ô grand Dieu, me rendre conſolable ;
Toy ſeul peux empécher mon mal d'eſtre incurable ;
Toy ſeul es le remede à tous mes déplaiſirs :
Tu ſais que quand ma voix me manque de foibleſſe,
Pour exprimer l'excés de l'ennuy qui me preſſe,
J'ay recours aux ſoûpirs.

Quelquefois je medite aux ſiecles de nos peres ;
Où tes juſtes courroux ſe monſtrant moins ſeveres,
Laiſſoient couler nos jours ſous un plus doux deſtin ;
Et pendant que la nuit je penſe à mes deſaſtres,
Mes yeux toûjours ouverts veillent avec les aſtres,
Du ſoir juſqu'au matin.

Combien j'ay dit de fois en mon inquietude,
Quoy donc le Tout-puiſſant nous ſera-t-il ſi rude,
Luy qui pour nous ſouloit exercer ſes bontez ;
Et qui nous en promet auſſi long-temps des gages
Qu'on verra ſur les ans les ſiecles & les âges
Marcher à pas contez ?

Quoy, ce Dieu qui n'estoit que douceur, & clemence,
Veut-il sur ses enfans avecque vehemence
Exercer la rigueur de son juste courroux?
Nous voudroit-il priver de sa grace éternelle?
Que seroit devenu cette amour paternelle
Qu'il témoignoit pour nous?

Quand je ressens l'effet de ta misericorde,
Dans le comble des biens que ta grace m'accorde,
J'admire en mon esprit tes ouvrages divers;
Et connois que tes mains qui de tout sont capables,
Font autant de merveilles à sauver les coupables,
Qu'à creer l'Univers?

Tous les yeux sont ouverts sur la Terre & sur l'Onde
Aux visibles bienfaits que tu depars au monde;
Et tous les cœurs à ceux que tu caches au jour,
En tous l'on voit ta grace & ta magnificence,
Aux uns tous les mortels admirent ta puissance,
Aux autres ton amour.

C'est par la douce ardeur de tes plus saintes flames,
Que tu te vois unir à tant de belles ames,
Qui se donnent à toy par un vœu solemnel:
Est-il quelque autre Dieu predit par les Oracles?
Est-il quelque autre Dieu qui fasse des miracles,
Que le Verbe Eternel?

Quand les fils de Jacob mirent fin à leurs peines,
Le Monarque du Nil dont ils brisoient les chaisnes,
Fut assisté contre eux de tous les élemens,
De tout ce vain effort tu dompte la puissance,
L'Ocean s'humilie, & rend obeïssance
A tes commandemens.

Jamais on ne le vit plus enflé de tempestes,

Jamais l'ire du Ciel sur nos coupables testes
Ne fit tant éclater de foudres dans les airs :
Les astres nous cachoient leur clarté coustumiere,
Et la terre & les Cieux n'avoient autre lumiere
Que celle des éclairs.

Si-tost que ta splendeur paroist sur le rivage,
Elle nous rend le calme, elle appaise l'orage,
Et laisse aux ennemis le peril & l'effroy :
De ce fier element la fureur diminuë,
Tu traces dans les flots une voye inconnuë
A tout autre qu'à toy.

De Moyse, & d'Aaron la prudente conduite
En triomphe a changé la honte de leur fuite,
Ton secours invisible assiste leur valeur :
Tout paroist devant eux sans force & sans défense,
Et ta grace prepare au lieu de leur naissance
La fin de leur malheur.

LE LXXVII. PSEAUME.

Attendite populo meus, &c.

PEUPLES que le Seigneur a soûmis à mes loix,
Prestez l'attention & l'oreille à ma voix ;
Je veux de mes ayeux vous reciter l'histoire,
Afin de la graver dedans vostre memoire,
Et ce que du passé nos peres m'ont appris ;
Je veux que vos enfans, en lisant mes écrits ;
Y puissent remarquer ces tragiques merveilles,
Qui font l'estonnement des yeux & des oreilles.

Ces faits miraculeux, ces grands évenemens
Ne nous donnent-ils pas des éclairciſſemens
Des projets que faiſoit ſa haute ſapience,
Lorſqu'ils n'eſtoient connus que dans ſa preſcience?
En ces effets ſi prompts, ſi grands & ſi divers,
Et dont la renommée entretient l'Univers,
Ce Dieu ne fit-il pas, en puniſſant le vice,
Admirer ſa puiſſance, & craindre ſa juſtice?
Que puiſſent nos neveux aux ſiecles à venir
Dans leur ame graver l'éternel ſouvenir
Des peines, de l'exil, & de la ſervitude
Qu'ont ſouffert nos ayeux pour leur ingratitude;
Afin que les mortels, bouffis d'un faux honneur,
Rentrent dans le reſpect qu'ils doivent au Seigneur,
Et que dans leur eſprit, inſenſible à ſa grace,
Ce que ne peut l'amour, que la crainte le face;
Plutoſt que d'imiter ces peuples malheureux
Qui n'ont jamais rien fait ni pour Dieu, ni pour eux.
Qui ne l'ont point connu pour pere, ni pour Juge,
Bien que de leur malheur il fuſt le ſeul refuge;
Auſſi dans ſon courroux ne leur fit-il pas voir
Et quelle eſt ſa juſtice, & quel eſt ſon pouvoir?
Quand les fils d'Ephraïm pour leur méconnoiſſance
Perdirent aux combats le cœur & la puiſſance,
Ceux qui toûjours vainqueurs & toûjours conquerans
Parmi les grands Guerriers tenoient les premiers rangs,
Qui témoignoient par tout une égale vaillance,
Soit à courber un arc, ſoit à rompre une lance,
Ou d'un courſier nerveux bondiſſant les ſillons
Fendre les rangs preſſez des nombreux bataillons,
Par leur honteuſe fuite avecque la victoire
Perdirent en un jour leur eſpoir & leur gloire.
Le ſupplice fut grand, mais la Divinité

Vouloit

Vouloit desabuser leur incredulité,
Et leur faire avouër d'un general suffrage
Qu'ils tenoient de luy seul la force & le courage;
Et voyant que les biens, dont avec tant de soin
Il les avoit toûjours assistez au besoin, [phrate,
Tant aux champs de Tanis qu'aux rives de l'Eu-
Estoient ensevelis d'une oubliance ingrate,
Dieu voulut témoigner à ce peuple obstiné,
Qu'il peut toujours oster ce qu'il nous a donné;
Le vit-on pas ouvrir & refermer les ondes,
Pour retirer des fers leurs troupes vagabondes
Qu'il conduisoit le jour d'un nuage argenté,
Et la nuit d'un flambeau d'éternelle clarté?
Ne fit-il pas encor, pour soulager leurs peines,
Distiler des rochers de nouvelles fontaines?
Mais lorsque toute chose obéit au Seigneur,
Pour combler leurs souhaits & leurs vœux de bon-
heur, [mes
C'est lorsque ces ingrats par de nouveaux blasphê-
Mesprisoient sa puissance & ses bontez suprêmes,
Et d'un murmure égal disoient insolemment:
N'aurons-nous que de l'eau pour tout nostre aliment,
Ces deserts pourront-ils produire pour nos tables
Des viandes, des fruits, & des vins delectables?
Ce discours de mépris, ce doute criminel,
Au lieu d'armer le bras du Monarque éternel
Pour foudroyer l'orgueil de ce peuple profane;
Ses charitables mains luy verserent la manne,
Le nourrissant encor de ce pain precieux,
Dont les Anges faisoient leurs mets delicieux;
Et de tout ce grand air que le monde respire
En chassa tous les vents, hormis le seul Zephire;
Qui de ses doux soupirs parfuma l'horison,
Et fit que le Printemps revint hors de saison.
Aussi-tost les oiseaux des bois & des campagnes

Aux delices d'amour invitent leurs compagnes;
Qui de leurs lits feconds peuplerent les deſerts,
Et le camp d'Iſraël de renaiſſantes chairs.
Les ſablons que les vents élevent des rivages,
Les feuilles que le froid fait tomber des bocages,
Et les bleds aux ſillons ne ſont point ſi nombreux,
Que ces hoſtes de l'air qui tomberent ſur eux,
Quand laſſez de couvrir l'horiſon de leurs aiſles
Ils fournirent leur camp de viandes nouvelles:
Et quand ce peuple ingrat eut, ſans en faire cas,
Raſſaſié ſa faim de ces mets delicats,
Et qu'il ſe vit comblé de tout ce qu'il ſouhaite,
La juſtice de Dieu, qui n'eſt pas ſatisfaite,
Les remplit de bienfaits pour les mettre en leur tort
Tandis qu'il meditoit leur ſentence de mort;
Ceux qui s'eſtoient nourris dans la delicateſſe,
Joüiſſant en repos dans leur grande richeſſe
De tout ce que la vie a d'aimable & de doux,
Sentirent les premiers les traits de ſon courroux;
Les uns dans le tombeau mirent fin à leurs peines,
Les autres dans les fers prolongerent leurs geſnes;
De tous ces chaſtimens ils ne ſont point touchez,
Ils entaſſent ſur eux pechez deſſus pechez,
Et feignoient d'ignorer ces divines merveilles,
Eux-mêmes dementant leurs yeux & leurs oreilles.
Auſſi dans les Enfers ils n'ont rien emporté
Que le vain ſouvenir de leur proſperité,
Et quand la mort forçant l'ordre de la nature
Voulut avant le temps creuſer leur ſepulture,
Alors de l'Eternel ils recherchent l'appuy,
Et de vœux & de cris ils s'adreſſent à luy,
Ils feignent qu'en luy ſeul eſtoit leur eſperance;
Témoignent dans leur foy de la perſeverance,
Implorent ſa clemence au fort de leur langueur;
Mais leur bouche parloit autrement que leur cœur;

Et Dieu qui voit le fond de noſtre conſcience,
Connut qu'ils n'avoient point gardé ſon alliance;
Differant neanmoins de les exterminer,
Et doutant s'il devoit encor leur pardonner,
N'employa pour punir cette méconnoiſſance,
Ni toute ſa fureur, ni toute ſa puiſſance,
Jugeant que pour ſon bras il eſtoit mal-ſeant
De les aneantir en ſortant du neant,
Que naiſſant de la terre & retournant en terre,
Ils n'avoient rien en eux digne de ſon tonnerre.
Combien ont-ils médit dans ces rochers deſerts
De ce meſme pouvoir qui les tira des fers?
Et combien mépriſé ſa puiſſance infinie
Qui ſurmonta du Nil l'injuſte tyrannie,
Et taſché d'ignorer les faits inopinez
Dont les plus reſolus demeuroient eſtonnez;
Quand les eaux dont Tanis vit arrouſer ſes plaines
Se changerent en ſang en ſortant des fontaines,
Que leurs cœurs redoutans la divine fureur,
A leur ſoif incurable adjouſterent l'horreur;
Que les mouches alors ſe joignant aux grenoüilles,
Deſoloient de leurs champs les fecondes dépoüilles;
Qu'aux arbres des vergers, pour comble de mal-heurs,
Les chenilles rongeoient les feuilles & les fleurs;
Et laiſſoient ſur la terre en proye aux ſauterelles
L'eſpoir des laboureurs & des ſaiſons nouvelles;
Sur les monts élevez au-deſſus des éclairs,
Comme dans les vallons, l'inclemence des airs
Par la greſle & le vent, complices des tempeſtes,
Briſe des plus hauts Pins les orgueilleuſes teſtes;
Et du pampre rampant dont leurs flancs ſont plantez,
Le pourpre ni l'argent n'y ſont point reſpectez;
Du figuier qui ſans fleur ſous un humide ombrage
Pouſſe & cache ſon fruit à l'abry de l'orage,

Le Sicomore épais ornement de nos parcs,
Qui de ſa large feuille orne ſes bras épars,
De l'un & l'autre on voit par le choc de la greſle;
Branches, feuilles & tronc terraſſez peſle-meſle,
Et leur chute froiſſer la verdure & les fleurs,
Que depuis tant d'Eſtez ils ſauvoient des chaleurs;
Et pour les accabler ſous le faix des miſeres,
Par les Anges vengeurs des celeſtes coleres
Des vents ſeditieux on ouvre la priſon,
Qui le trouble ont émeu deſſus noſtre horiſon.
En vain par la terreur du foudre & de l'orage
Les timides troupeaux quittent leur paſturage,
Les éclairs redoublez ſont en vain aux humains
Fuir le courroux des Cieux dans les lieux ſouſterrains;
Et Bergers & brebis ſont reduits par la foudre,
Sous les toits comme aux champs, également en poudre,
D'hommes & d'animaux on voit les premiers nez
Sur les rives du Nil à la mort condamnez;
Et Cham perdit alors dans ces communs ſupplices
De ſes threſors vivans la gloire & les premices.
Mais tandis qu'il tonnoit ſur les rives du Nil,
Dieu regardant des ſiens l'eſclavage & l'exil,
Un ſentiment d'amour le preſſe & le convie
De les tirer des fers, & leur ſauver la vie.
Il leur trace un chemin au fond des meſmes eaux;
Où ceux qui les ſuivoient trouverent leurs tom-
Ce Pere & ce Paſteur des fils de ſon Egliſe [beaux.
Les rendit poſſeſſeurs de la Terre conquiſe,
Et fit que de leur ſoc les champs ſont traverſez
Sur les corps des geans qu'ils avoient terraſſez.
Les vœux qu'ils avoient faits ſont mis en oubliance,
Ils enfraignent ſes loix, quittent ſon alliance,
Et ce qu'ils promettoient ne fut pas mieux gardé,
Qu'eſt un arc qui s'échape, & ne tient point bandé.

De ces grandes faveurs ils perdent la memoire,
Et d'une ingratitude auſſi laſche que noire
Ils ont aux plus hauts lieux eſlevé des autels
A des Dieux fabriquez par la main des mortels;
Pour tant d'impieté, pour tant d'idolatrie,
Le Seigneur pour jamais delaiſſa leur patrie,
Et de tous ces beaux lieux dont il eſtoit épris,
Il en fait deſormais l'objet de ſon mépris.
Lors le ſang de Jacob, avecque la victoire
Perdit ſa liberté, ſon Eſtat, & ſa gloire:
Dans le milieu des dards ce peuple eſt enfermé,
Et déja le vainqueur dont il eſt opprimé
Entraiſne des maiſons, auſſi mortes que vives,
Celles que la pudeur rend triſtes & craintives,
Quand dans les durs liens de leur captivité
Elles perdent la fleur de leur virginité.
Par une cruauté qui n'eut jamais d'exemple
Les Preſtres égorgez au milieu de leur temple
Enſanglantent l'autel honoré de leurs vœux,
Et leurs vefves qu'on voit traiſner par les cheveux,
A peine ont eu le temps de reſpandre des larmes
Sur leurs époux mourans dans les chaudes alarmes.
Alors Dieu ſe réveille, & comme ces guerriers,
Qui jaloux de planter lauriers deſſus lauriers,
Croiſſent pour s'acquerir quelque gloire nouvelle,
De la force du vin leur force naturelle;
Sa fureur charge à dos l'eſcadron des mutins,
Et l'Arche qu'il tira des mains des Philiſtins,
Change alors comme luy de garde & de demeure:
Il connut qu'Ephraïm l'offenſoit d'heure en heure,
Il le quitte, & fait choix de ſa chere Sion
Pour ſeul & digne objet de ſon affection.
Là dans ce mont ſacré dont la gloire eſt ſans borne,
Il éleva ſa croix, & comme la Licorne
Qui ne ſouffre auprés d'elle aucune impureté,

Elle en chaſſa l'erreur & l'incredulité :
Et pour rendre en ce lieu ſa puiſſance aſſurée
Deſſus un fondement d'éternelle durée,
Il commet à David le ſuprême pouvoir
De regir les Hebreux dans les loix du devoir :
Il veut que ſa houlette en ſceptre convertie
Rende des factieux la diſcorde amortie :
Il veut que d'âge en âge à la poſterité
Se conſerve en luy ſeul la juſte autorité ;
Et qu'il puiſſe à jamais ſous ſon obeiſſance,
Unir la pieté, la paix, & l'innocence.

LE LXXVIII. PSEAUME.

ACCOMMODE' A LA GUERRE des Turcs en Candie.

Deus, venerunt gentes, &c.

O GRAND Dieu ! les peuples de Thrace
Pouſſez d'avarice & d'audace
Se ſont de nos biens emparez ;
Ils n'arrouſent nos champs que de ſang & de larmes,
Et la mort qu'on reçoit au milieu des alarmes,
Eſt le moindre des maux qu'ils nous ont preparez.

Ils raſent à l'égal des herbes
Les baſtimens les plus ſuperbes :
Ils mettent ta gloire à mépris ;
Et ta maiſon ſacrée où leur haine ſe vange,
Par le marbre & le jaſpe abatu dans la fange
Se fait encore voir pompeuſe en ſon débris.

Ces ames brutales & fieres
Vont juſques dans nos Cimetieres
Troubler le repos des tombeaux ;
Ils font de noſtre ſang des rivieres nouvelles ;
Et les corps des Martyrs, & ceux des Infidelles
Servent également de paſture aux corbeaux.

Nos baſtions & nos courtines
Ne couvrent plus que des ruines,
Ils les ont minez en cent lieux :
Leurs foudres dont l'éclat fait tant de violences,
Par un effet contraire à ceux que tu nous lances,
Se forment dans la terre & s'élevent aux Cieux.

Quand nos voiſins les plus illuſtres
Ont attiſé pendant trois luſtres
Un déplorable embraſement :
Noſtre repos eſtoit l'objet de leur envie,
Mais lors qu'en nos malheurs elle s'eſt aſſouvie,
Ils ont de nos malheurs fait leur contentement

Ils contemplent avecque joye
Nos meilleures villes en proye
De cette injuſte oppreſſion :
Et voyant contre nous ta colere embraſée,
Ils font de noſtre perte un ſujet de riſée,
Au lieu de compatir à noſtre affliction.

Le repentir de nos offenſes,
Plus que l'excés de nos ſouffrances ;
S'eſt fait le ſujet de nos pleurs :
Plus tes courroux ſont grans, plus ils ſont legitimes ;
Mais ne regarde point à l'horreur de nos crimes ;
Conſidere plûtoſt celle de nos malheurs.

Ce peuple eſt digne de ton ire,
Qui dans le débris de l'Empire

Vint uſurper le premier rang ;
Et dont l'impieté qui ne s'eſt point maſquée,
A deſſus le Calvaire eſlevé la Moſquée,
Et pollu ces ſaints lieux conſacrez par ton ſang.

Iuvincible Dieu des alarmes,
Fay voir que par nos ſeules larmes
Tu conſens d'eſtre ſurmonté :
Fay que toute la terre en ait la connoiſſance,
Fay que tes ennemis redoutent ta puiſſance,
Et que tes ſerviteurs beniſſent ta bonté.

Deſabuſe ces incredules
Qui nous eſtiment ridicules ;
De combattre ſous ton aveu ;
Tu n'as que trop ſouffert leurs brutales licences ;
Ces verges ont aſſez chaſtié nos offenſes ;
Il eſt deſormais temps de les jetter au feu.

N'es-tu pas ce Monarque meſme,
De qui le ſanglant diadême
Délivra nos ames des fers,
Quand ſur nos ennemis tu gagnas la victoire,
Et que pour triompher avecque plus de gloire
Tu pourſuivis la mort juſques dans les Enfers?

Si tes bontez ſont ſans meſure,
Et ſi tu rends avec uſure
Ce peu que l'on oſe t'offrir ;
Fay le meſme aujourd'huy de tes juſtes coleres :
Ren à ces furieux, auteurs de nos miſeres,
Sept fois autant de maux qu'ils nous en font ſouffrir.

Ce ſera lors que tes merveilles
Seront le ſujet de nos veilles,
Comme le Ciel l'eſt de nos vœux :

Ton nom se publiera sous les deux Hemisphéres,
Et ce que les enfans en sauront de leurs peres
Passera d'âge en âge à leurs derniers neveux.

LE LXXIX. PSEAUME,

Qui regis Israël, &c.

OToy, de qui le soin aussi juste qu'humain
Guide ta Bergerie, & d'une mesme main
Tient la houlette & lance le tonnerre :
Toy qui te rend visible aux esprits glorieux ;
Comme Pasteur conduy-nous sur la terre ;
Et comme Dieu conduy-nous dans les Cieux.

Au chemin de la gloire as-tu pas adressé
Les peuples d'Ephraïm, & ceux de Manassé,
Par ces clartez que toy seul nous inspire :
Ne veux-tu pas toûjours de ce mesme flambeau,
D'où vient le jour qui luit en ton Empire,
Nous éclairer en la nuit du tombeau?

On grand Dieu des combats, voy-nous d'un œil plus [doux;
Veux-tu pour satisfaire à ton juste courroux,
Nous exposer à la fureur des armes ?
Et que toûjours ton peuple accablé du malheur
N'ait pour son vin qu'un vin meslé de larmes,
N'ait pour son pain que du pain de douleur ?

Ceux qui mettent leur joye en nos calamitez,
Ne la peuvent celer, voyant de tous costez
Que dans l'Estat le trouble recommence :
O grand Dieu des combats, voy-nous d'un œil plus
doux,

Encor un coup permets à ta clemence
De moderer l'excés de ton courroux.

Sommes-nous pas iſſus de ces fameux captifs
Toûjours victorieux, & toûjours fugitifs,
Dont le renom a fait le tour du monde,
Et qui, comme une vigne eſpand ſes pampres verds,
Ont des rejets de leur ſouche feconde
De toutes parts ombragé l'Univers ?

Quand tu voulus du Nil ces beaux ſeps tranſporter,
De ces lieux que ton ſoin choiſit pour les planter,
N'en as-tu pas arraché les eſpines ;
Et tout le mauvais bois, dont l'ombre & la hauteur
En occupant ſans beſoin nos collines,
Du bon terroir eſtoit uſurpateur ?

Auſſi-toſt ſes provins eſtendus en ſerpens
Couvrent les plus hauts monts de leurs rameaux rampans,
Depuis la Mer juſqu'au bord de l'Euphrate ;
Et leur douce liqueur en ſa maturité
Dans les rochers & dans la terre ingrate
Joint l'excellence à la fecondité.

D'où vient qu'aprés avoir par tout cet Univers
Fait pulluler ta plante aux lieux les plus deſerts
Aveque tant d'abondance & de joye,
Qu'en briſant ſon enclos tes jugemens ſecrets
Semblent vouloir l'abandonner en proye
Aux animaux qui peuplent les foreſts.

O grand Dieu des combats, voy-nous d'un œil plus doux,
Que nos juſtes remords moderent ton courroux :
N'eſt-il pas temps de finir nos miſéres ?
Pourras-tu ſans regret delaiſſer au beſoin

Ces beaux rejets que tes mains ménageres
Ont cultivez aveque tant de soin ?

Considere ta gloire & la gloire des tiens,
Permets que ton pouvoir leur conserve les biens
Dont ta largesse a comblé leur envie :
A ton ardent courroux rien ne peut resister,
Ton seul regard pourroit oster la vie
A l'ennemi qui nous la veut oster.

Que si tu nous secours en nostre affliction ;
Et remets les enfans en ta protection,
Dont autrefois tu te disois le pere,
Jamais rien ne pourra nous separer de toy :
Et la fortune ou finistre ou prospere
Ne pourra plus ébranler nostre foy.

O grand Dieu des combats, appaise ton courroux ;
Ren-nous par ta bonté ce temps serein & doux,
Qui paroissoit n'agueres sur nos testes,
Nous esperons encor aveque ton support,
Que tous les flots qu'émeuvent ces tempestes
Ne serviront qu'à nous jetter au port.

LE LXXX. PSEAUME.

Exultate Deo, &c.

VOUS de qui la musique anime les paroles,
Soustenez vostre voix des luths & des violes,
Pour loüer le Seigneur au pied de son Autel ;
Et vous qu'il a doüez de vertus plus parfaites,
Faites par tout oüir son renom immortel,

Par le bruit des trompettes.

Puiſque c'eſt aujourd'huy que ſa toute-puiſſance
Veut que nous témoignions noſtre reconnoiſſance,
D'avoir briſé nos fers & chaſſé nos ſoucis ;
Beniſſons-le en ce jour du bien qu'il nous octroye,
Et ce que nous faiſons par ſes ordres précis,
Faiſons-le aveque joye.

Délivrez des fardeaux des fers & des miſeres,
Dont les tyrans du Nil ont accablé nos peres,
Confeſſons qu'à luy ſeul on doit leur liberté,
Qu'il exauça leurs vœux, conſola leur triſteſſe,
Et fit voir par la fin de leur captivité
L'effet de ſa promeſſe.

N'adorez plus, dit-il, ces dieux d'or & de cuivre,
Sachez que c'eſt moy ſeul qui fais mourir & vivre,
Et que mon ſeul pouvoir regit tout icy bas :
Que ſi tu crois en moy, je n'auray plus de foudre
Que pour te ſecourir, & mettre ſous tes pas
Tes ennemis en poudre.

Ce fut moy qui briſay les priſons & les chaiſnes
Où l'Egypte te fit endurer tant de geſnes,
Moy qui ſuis d'Iſraël le ſeul & le vray Dieu ;
Tandis que tu feras ce que je te commande,
Tu verras mes bienfaits en tout temps, en tout lieu
Prévenir ta demande.

Mais s'il ne ſuit toûjours l'avis que je luy donne,
Je veux que pour jamais ma grace l'abandonne,
Et le delaiſſe en proye à ſes mauvais deſirs ;
Si-toſt qu'il ceſſera d'eſtre ſous mes auſpices,
Sa raiſon aveuglée, en ſuivant ſes plaiſirs,
Se perdra dans les vices.

Aprés avoir pour luy surmonté tant d'obstacles,
Aprés avoir pour luy produit tant de miracles,
Si ce peuple incredule eust voulu m'écouter,
Contre mon bras vainqueur qui l'eust comblé de gloire,
L'effort des ennemis n'auroit fait qu'augmenter
L'honneur de sa victoire.

Il eust de ces mutins les fureurs estouffées,
Il eust sur leurs tombeaux élevé des trophées,
De tout ce que leur pompe a d'honneur & d'appas,
Il eust paistri son pain du fourment de leurs terres,
Et radouci du miel les mets de ses repas,
Qu'il eust tiré des pierres.

LE LXXXI. PSEAUME.

Deus stetit in Synagoga, &c.

VOUS de qui l'interest est le principal soin,
Senat où le bon droit croit trouver son refuge,
Apprenez qu'ici bas vous avez pour témoin
Celuy qui dans le Ciel doit estre vostre Juge.

Souffrirez-vous toûjours que ces esprits malins
Par ruse ou par faveur corrompent la justice?
Ces Vautours engraissez du sang des orphelins
N'assouviront-ils point leur gloutonne avarice?

Que vos graves Arrests leur fassent ressentir
Que vos ames n'ont rien de bas ni de servile;
Et que par leur clarté se puissent garantir
De leurs pieges couverts la vefve & le pupile.

Sur l'Eglise & sur vous la prudence des Rois

Poſe les fondemens de leurs pouvoirs ſuprémes;
Pour peu que vous panchiez ſous le fardeau des loix,
Nous voyons ſur leur front pancher leurs diadémes.

Ce long habit de pourpre & ce grave ornement
Qui vous égale aux dieux dans le ſiecle où nous ſom-
Ne vous empéche point au fond du monument, [mes,
D'eſtre mangez des vers comme les autres hommes.

Grand Dieu, quand tu les vois envieillis dans le mal
D'une fauſſe candeur couvrir leur artifice,
Leve-toy de ton thrône, & ſur le tribunal
Vien te mettre en leur place, & nous rend la juſtice.

Que l'on t'y voye armé de foudres & d'éclairs,
Que ton autorité s'y monſtre toute entiere,
Prononçant tes Arreſts pour les rendre plus clairs,
De cette meſme voix qui crea la lumiere.

LE LXXXII. PSEAUME.

Deus, quis ſimilis, &c.

O Toy qui ſeul es ſans pareil,
Et qui ſeul aux hommes diſpenſes;
Par ton ſeul & ſage conſeil
Les peines & les recompenſes;
Aſſez l'on connoiſt ta bonté
A tirer de captivité
La troupe des ames fidelles:
N'eſt-il pas temps de faire voir
Et ta juſtice & ton pouvoir
Au chaſtiment de ces rebelles?

Ces ennemis de mon repos
Vont faire éclater leur orage,
Ils témoignent dans leurs complots
Plus de ruſe que de courage :
Pour nous ruiner de tout point,
Déja l'Iſmaëlite a joint
Les habitans de l'Idumée,
Et deſirent dans leur fureur
Que par la force ou par l'erreur
Ton Egliſe ſoit opprimée.

Les fleches des Agariens,
Les traits & les dards peſle-meſle
De Moab & des Tyriens
Tombent ſur nous comme une greſle;
D'Ammon, de Gebal, d'Amalec
Le peuple en arme à noſtre aſpect
A toute la plaine couverte;
D'Aſſur & Loth chefs des mutins
Sont portez par les Philiſtins,
Et tous conſpirent noſtre perte.

Quand ſera-ce qu'on les verra
Foudroyez des meſmes tempeſtes
Que Madian & Siſara
Virent éclater ſur leurs teſtes ?
Le camp de Jabin fut-il pas
Au bord de Ciſon mis à bas,
Par ton bras armé du tonnerre ?
Leurs riches harnois dans Endor
Faiſoient-ils pas éclater l'or
Quand leurs corps fumoient noſtre terre ?

Oreb, Zebée & Salmana
Perdirent, quoi qu'ils fuſſent Princes,

Quand Gedeon les déthrôna,
La vie avec leurs Provinces:
Ces tyrans, de l'honneur jaloux,
Penſoient augmenter contre nous
Leurs threſors, leur force & leur gloire;
Et déja d'un eſprit leger
Ils propoſoient de partager
Le butin avant la victoire.

Mais, grand Dieu, fay que ton pouvoir,
Qui de nos fortunes ſe jouë,
Mette la leur & leur eſpoir
Au plus bas degré de la rouë:
Et tel qu'au caprice du vent
S'envole le ſable mouvant,
Telle paſſe leur entrepriſe;
Et que les flots de leur erreur
Eſcument en vain leur fureur
Contre le roc de ton Egliſe.

Que ſi la foudre également
Peut comme au chaume des campagnes
Porter la flame en un moment
Dans les bois & dans les montagnes,
Comble-les d'un mortel effroy;
Grand Dieu, venge-nous, venge-toy
De leur inique tyrannie:
Et que ton bras toujours vainqueur
Grave en meſme temps dans leur cœur
La terreur & l'ignominie.

Fay que dans ce triſte penſer
De leur défaite & de leur crime,
Leur orgueil ſe puiſſe abaiſſer
Sous la puiſſance legitime:
Que tes merveilles en tout lieu

Leur faſſent voir qu'il eſt un Dieu,
Qui forme & lance le tonnerre;
Et qu'à toy ſeul, qui nous maintient,
Le nom de Seigneur appartient
Du Ciel, de l'Onde, & de la Terre.

LE LXXXIII. PSEAUME.

Quam dilecta tabernacula tua, &c.

O Mon bon Dieu, que j'avois de plaiſir
Quand je pouvois mediter à loiſir
Sur l'eſtat de ta gloire aux mortels inviſible!
Et ſupportant l'exil & la priſon,
Le ſeul ennuy qui m'eſt le plus ſenſible,
C'eſt de ne pouvoir plus viſiter ta maiſon.

Que ces oiſeaux ſont heureux & contens,
Qui dans leurs nids peuvent tous les Printems
D'eux & de leurs petits eſtablir la demeure!
Dans les ennuis de leur éloignement
Leur vol leger leur peut rendre à toute heure
Ton Temple, leur patrie & leur contentement.

Que de bonheur eſperent les mortels,
Qui conſacrant leur vie à tes autels,
Travaillent pour ta gloire avec perſeverance?
Par ces degrez ils y pourront monter,
Et dans le Ciel joüir en aſſurance
D'un bonheur que le temps ne leur ſçauroit oſter.

Dieu des combats, ſecoure tes enfans,
Ren-les toûjours heureux & triomphans.

Dans ce débordement d'envie & de licence ;
Dieu d'équité, fois le ſupport des loix,
Qui ſont l'appuy de la foible innocence ;
Et par qui ſe maintient la puiſſance des Rois.

J'aime mieux eſtre un jour dans ta maiſon ;
Dans les tranſports d'une ardente oraiſon,
Que des ſiecles entiers dans les plaiſirs du monde ;
Et le dernier en ce honteux exil
Dans ton Egliſe à jamais vagabonde,
Que d'eſtre aux premiers rangs ſur les rives du Nil.

Ne fais-tu pas paroiſtre chaque jour
Tes veritez, ta grace, & ton amour
En t'aquittant des biens promis par les oracles ;
Ne fais-tu pas joüir paiſiblement
Nos Rois guerriers malgré tous les obſtacles
De ce qu'ils ont acquis ſi genereuſement ?

C'eſt ton pouvoir qui preſide aux combats,
C'eſt luy qui met les Empires à bas,
Des Tyrans dont la force arme pour l'injuſtice ;
L'homme eſt heureux qui n'eſpere qu'en luy,
Et dont l'eſprit eſt ſi net de tout vice,
Qu'il le peut prendre ſeul pour Juge & pour appuy.

LE LXXXIV. PSEAUME.

Benedixiſti Domine terram, &c.

SEIGNEUR, c'eſt doncques aujourd'huy
Que par la fin d'un long ennuy
Noſtre felicité commence,
Et que hors de captivité

Nous voyons combien ta clemence
Surpaſſe noſtre iniquité.

Par tant de pechez pardonnez ;
Par tant de malheurs terminez,
Par tant de guerres eſtouffées,
Ne nous fais-tu pas aſſez voir
Les merveilles & les trophées
De ta grace & de ton pouvoir ?

Si l'on connoiſt par les effets
Que les ouvrages imparfaits
Sont indignes de ta puiſſance ;
Toy qui nous tiras du neant,
Ren-nous cette meſme innocence
Où tu nous mis en nous creant.

Change nos eſpines en fleurs,
Ne renouvelle point nos pleurs,
Dont tes bontez oſtent la cauſe ;
Et que ta grandeur ſoit pour nous
Infinie en toute autre choſe,
Horſmis en ton juſte courroux.

Adjouſte la tranquilité
Au bonheur de la liberté,
Que ta grace vient de nous rendre ;
Aprés nous avoir pardonné,
Voudroit-elle encore reprendre
Le bien qu'elle nous a donné ?

Mais à ce coup je m'apperçoy
Que mon Dieu veut parler à moy ;
Dans mon cœur ſes graces s'épandent ;
Elles confondent ma raiſon,
Ses diſcours muets ne s'entendent
Qu'au ſilence de l'oraiſon.

C'eſt par de ſemblables appas,
Qu'il détache avant le treſpas,
Ses Saints des paſſions humaines;
Qu'il eſt la fin de leurs deſirs,
Qu'il fait de nos plaiſirs leurs peines;
Et de nos peines leurs plaiſirs.

Quand il ne les viſite pas,
Les contentemens d'ici bas
Ne ſont pour eux que des ſupplices;
Rien ne ſoulage leur ennuy,
Ils languiſſent dans les delices,
Et n'en gouſtent qu'avecque luy.

Sion eſt maintenant le lieu
Où la grace de ce vray Dieu
Eſt plus frequente & plus feconde;
C'eſt où les cœurs devoticux
Peuvent par les honneurs du monde
S'eſlever à celuy des Cieux.

Son éternelle verité
Nous aſſure que ſa bonté
La cherit aveque tendreſſe;
Et que la Juſtice & la Paix
D'un baiſer ſcellent la promeſſe
De ne s'en ſeparer jamais.

La ſeule & veritable Foy,
Sous les auſpices de ſon Roy,
Eclairera toute la Terre;
Avant que du plus haut des airs,
Dieu prononce armé du tonnerre
L'Arreſt de mort de l'Univers.

Les Elemens & les ſaiſons

Combleront ſans fin nos maiſons
Des biens que ſa grace nous donne ;
La mer ſera calme en tout temps,
La terre riche de l'Automne,
Et l'air parfumé du Printemps.

Il continuera ſa bonté,
Juſqu'à ce jour dont la clarté
S'augmente & ſe perd dans les flames ;
Quand ſa juſtice en un moment
Viendra departir à nos ames
Le ſalaire & le chaſtiment.

LE LXXXV. PSEAUME.

Inclina Domine aurem tuam, &c.

PUISQUE nous ne pouvons que par la ſeule foy
Nous élever à toy,
A nos plaintes, Seigneur, incline tes oreilles ;
Permets que ta ſplendeur ſoit viſible à nos yeux,
Et dépars à la Terre un rayon des merveilles.
Qui te parent aux Cieux.

Inſpire dans mon cœur de genereux deſſeins,
Fay qu'avecque les Saints
Il admire l'éclat de ta magnificence ;
Qu'il t'invoque la nuit, qu'il t'invoque le jour ;
Et qu'au pied de ton thrône il puiſſe en ta preſence
Brûler de ton amour.

O toy qui ne nous vois que d'un œil de pitié,
Toy de qui l'amitié

Fait que de ton courroux la rigueur se tempere,
Ne me condamne point en ta severité,
Enten plûtoſt les cris d'une ame qui n'eſpere
Qu'en ta ſeule bonté.

En mes afflictions à toy ſeul j'ay recours,
Comme au ſeul qui toûjours
Rend ta miſericorde à mes deſirs propice;
Toy ſeul eſt le vray Dieu qui nous peut ſecourir,
Et dont la ſeule grace ou la ſeule juſtice
Nous fait vivre & mourir.

Toutes les nations ſoûmiſes à tes loix,
O Monarque des Rois,
Viendront ſous ton ſupport aſſurer leur refuge;
Et toutes de ta gloire admirant la hauteur,
Te reconnoiſtront ſeul pour leur Dieu, pour leur juge,
Et pour leur protecteur.

Pren ſoin de me conduire en un port aſſuré,
Où je ſois éclairé
Du flambeau de la Foy le reſte de ma vie;
Reçoy moy dans la nef dont tu tiens le timon,
Et que mon ame y ſoit inceſſamment ravie
Des grandeurs de ton nom.

Afin de celebrer tes faits plus hautement
Juſques au firmament
J'éleveray ma voix avecque mes victimes;
Et publiray par tout, que ton humanité
M'a retiré du gouffre où l'horreur de mes crimes
M'avoit precipité.

Lors que ces obſtinez, lors que ces furieux,
D'un cœur imperieux
Armeront contre moy la revolte & l'audace;
N'as-tu pas des cachots aux hommes inconnus,

Où tu peux renfermer par ta seule menace
Les vents qu'ils ont émeus ?

N'est-on pas assuré que ce que tu promets
Ne nous manque jamais,
Que ta misericorde égale ta puissance :
Et de voir ces mutins sous les pieds déconfits
D'un Roy que ton Epouse a fait dés sa naissance
Ton esclave & ton fils ?

Fay voir que par ton bras mon thrône est affermi
Afin que l'ennemi
Par l'effroy de ton nom me cede la victoire ;
Et témoigne, ô grand Dieu, que ta protection
Sait par tout maintenir la justice & la gloire,
Des armes de Sion.

LE LXXXVI. PSEAUME.

Fundamenta ejus, &c.

SUR l'orgueilleux sommet de ces hautes montagnes
Qui partagent le jour avecque les campagnes,
S'élevent de Sion les pompeux bastimens ;
Et bien qu'ils soient toûjours en bute à la tempeste,
Plus elle fait d'effort d'en ébranler le faiste,
Plus ils sont affermis dessus leurs fondemens.

Glorieuse Cité, l'honneur de la contrée,
Le vice & le malheur chez toy n'ont point d'entrée ;
Ton superbe portail témoigne ta grandeur ;
Et dans Tyr, Meroé, Memphis & Babylone,

L'Aurore & le Midy n'éclairent point de thrône,
De qui la majesté ne cede à ta splendeur.

Si Rome qui jadis dompta la Terre & l'Onde,
Nous vante ses Cesars, ces Monarques du Monde,
Qui furent de son nom l'honneur & le support,
Si leur vie & leur fin ont orné son histoire,
Bethleem & Sion n'ont-ils pas eu la gloire
De voir du Roy des Rois la naissance & la mort?

Les graces du Seigneur passeront ton envie,
Un jour il écrira dans son livre de vie
Les noms des habitans de ton heureux sejour;
Et leurs saintes chansons témoigneront la joye
Qu'ils reçoivent sans fin des biens qu'il leur en-
Pour gages éternels d'un éternel amour. [voye,

LE LXXXVII. PSEAUME.

Domine Deus salutis meæ, &c.

C'EST à toy que j'éleve & ma voix & mes yeux,
O le seul & vray Dieu de la Terre & des Cieux,
Et le Monarque des Monarques!
Je t'invoque la nuit, je t'invoque le jour;
Exauce ma priere, & me donne des marques
De ta grace & de ton amour.

Ne reconnois-tu pas qu'en mon affliction
Mon esprit a besoin de ta protection,
Et que ta bonté t'y convie?
Je ne reçoy des miens aucun soulagement,
Et suis comme ces corps sans chaleur & sans vie
Qui

Qui ſont jettez au monument.

Ton oreille par tout ſe rende à mes cris,
Tu ne me veux plus voir que d'un œil de mépris;
Ta clemence eſt inexorable;
Et mon malheur extrême auroit du reconfort,
Si navré dans les flancs d'une playe incurable,
J'eſtois aſſuré de la mort.

Ton couroux qui m'abîme en des lieux tenebreux,
Ne preſente à mes ſens que des objets affreux,
Sans corps, ſans forme, & ſans matiere;
Toutefois dans l'horreur de l'abyſme où je ſuis,
Le regret de me voir privé de la lumiere,
Eſt le moindre de mes ennuis.

Mes laſches favoris quittant mon amitié
Ont plus en me voyant d'horreur que de pitié;
Mon malheur n'eſt plaint de perſonne:
Et ceux qui m'honoroient comme j'eſtois leur Roy,
Me voyant denué de ſceptre & de couronne,
N'ont plus que des mépris pour moy.

J'ay dans ces lieux profons tous mes pas déreglez,
Mon eſprit eſt confus, mes yeux ſont aveuglez
Autant des pleurs que des tenebres;
Et lorſque je t'invoque au fort de mon tourment;
Des gouffres les plus creux mes complaintes funebres
S'élevent juſqu'au Firmament.

Redonne-moy du jour les aimables appas;
De mon cœur aſſiegé des ombres du treſpas,
Tu vois mon ame qui s'envole:
Dans cet art qui nous fait recouvrer la ſanté;
Quel remede pourra me rendre la parole,
Pour remercier ta bonté?

Ceux qui ſont pour jamais dans la tombe reclus;

Loin des Cieux & de toy ne poſſederont plus
L'éclat de ta magnificence ;
Dans la nuit de l'oubli qu'ils ne peuvent quitter ;
De quels yeux pourront-ils admirer ta puiſſance,
Ni de quelle voix la chanter ?

Combien que mon eſprit accablé de douleurs
Sache que ta colere endurcie à mes pleurs
Rejette mes vœux en arriere ;
Auſſi-toſt que la nuit quitte noſtre horizon,
Et que l'aſtre du jour commence ſa carriere,
Je commence mon oraiſon.

Le deſtin ennemi de ma tranquilité
M'a depuis le berceau toûjours perſecuté,
Dans la paix comme dans la guerre,
Son orage ſur moy gronde en toute ſaiſon,
Et me fait en un jour tomber du Ciel en terre ;
Et du thrône dans la priſon.

Je ſuis par tout en bute aux traits de ta fureur ;
Mon cœur en eſt touché d'une juſte terreur,
Ma conſtance en eſt ſurchargée ;
L'infortune me tient de toutes parts enclos,
Dans un torrent d'ennuis ma raiſon ſubmergée
Me laiſſe à la merci des flots.

Tous les malheurs en foule accompagnent mes pas,
Mes plus chers confidens ne me regardent pas,
Ils ont horreur de ma preſence ;
Ceux qui pour l'intereſt m'aimoient apparemment,
Et ceux qui m'eſtoient joints de ſang & de naiſſance,
M'abandonnent également.

LE LXXXVIII. PSEAUME.

Misericordias Domini, &c.

COMBLE' des biens que ta grace m'accorde ;
Je veux, Seigneur, publier à jamais
Qu'il n'eſt rien de plus grand que ta miſericorde ;
Ni rien de plus certain que ce que tu promets.

Dans ton Empire, où la nuit eſt ſans voiles ;
Les eſprits promts à tes commandemens
T'éleveront un thrône au-deſſus des Eſtoiles,
Dont ta grace & la Foy ſeront les fondemens.

Là d'une voix qui menace & qui tonne ;
Et dans les cœurs grave la verité,
Tu promis à David qu'il verroit ſa couronne
Paſſer de race en race à ſa poſterité.

Ces ſaints eſprits que la cheute des Anges
A fait monter au thrône glorieux,
Accorderont leurs voix pour chanter tes loüanges,
Ax doux ſon que produit le mouvement des cieux.

Quel autre Dieu peut lancer le tonnerre ?
Quel autre Roy regne éternellement ?
Quel autre peut domter l'audace de la Terre ?
Et quel autre placer les feux du Firmament ?

Il eſt terrible, & ſa force guerriere
A ſans combat les plus forts ſurmontez ;
Il eſt ſeul glorieux, & ſa ſeule lumiere
Chaſſe d'auprés de luy toutes autres clartez.

La verité, Seigneur, eſt dans ta bouche;
Elle eſt l'eſpoir des morts & des vivans:
Tu calmes dans les cœurs l'humeur la plus farouche,
Ainſi que ſur les flots l'inſolence des vents.

Ton bras du Nil a l'audace étouffée,
Briſé nos fers, & fini nos langueurs,
Et par cette victoire il orna ton trophée
Des ſceptres des vaincus, & des fers des vainqueurs.

C'eſt à toy ſeul le Ciel, la Terre & l'Onde;
Tu les as tous creez pour les humains: [de,
Et non moins que les Cieux tout ce qui vit au mon-
Du Sud juſques au Nord eſt l'œuvre de tes mains.

Le doux Zephir, & la Biſe glacée
Comme tu veux courent parmi les airs;
Sur Hermon & Tabor ta venuë annoncée
De joye & de bonheur a comblé l'Univers.

Ton nom, Seigneur, qu'on craint & qu'on
Ne ſe ſauroit celebrer dignement, [revere,
Bien qu'en tes jugemens tu te monſtres ſevere,
L'équité toutefois en eſt le fondememt.

Auparavant que ton bras redoutable
Faſſe aux pecheurs ton courroux reſſentir,
Ton eſprit auſſi doux comme il eſt veritable,
Ne prend-il pas le ſoin de les en avertir?

Heureux ſont ceux qui peuvent reconnoiſtre
Ces ſaints avis qui leur viennent de toy:
Tes graces qu'ils verront de jour en jour s'accroiſtre,
Croiſtront de jour en jour leur merite & leur foy.

Ils apprendront que ta juſte puiſſance,
Eſt ici bas l'appuy des ſaintes loix,

Qui tiennent en faveur de la foible innocence
Dans un juſte devoir l'autorité des Rois.

Tu nous promis par la voix des Prophetes
Que pour finir nos maux, & nos dangers,
Ta main qui peut changer en ſceptres les houlettes,
Nous choiſiroit un Roy ſous les toits des Bergers.

David, dis-tu, dont la vertu m'agrée,
Par mon ſecours fut du Geant vainqueur;
Je répandis ſur luy mon onction ſacrée,
Je le mis à la fois au thrône & dans mon cœur.

Des ennemis la fureur & l'envie
Feront en vain contre luy leur effort;
Quiconque attaquera ſon honneur ou ſa vie,
N'en aura que la honte, ou la fuite ou la mort.

Mes veritez, ces fidelles compagnes,
Seront par tout ſon plus doux entretien,
Et par delà les mers, les fleuves, les montagnes
La grandeur de mon nom augmentera le ſien.

Il me priera comme un fils fait ſon pere;
Il eſpandra ma Foy dans ſes Eſtats;
Comme mon premier né, l'un & l'autre hemiſphere
Le verront triompher de tous les Potentats.

J'accompliray pour ſa gloire & la mienne
Tout ce que j'ay promis à ſa valeur;
Je veux que ma puiſſance à jamais le maintienne,
Et le mette à l'abri des aſſauts du malheur.

Les Cieux verront les courſes terminées
De leurs flambeaux ſi puiſſans & ſi clairs,
Et l'aſcendant qu'il ont deſſus vos deſtinées,
Quand ſes fils ceſſeront de regir l'Univers.

Que ſi pourtant d'un courage indomtable
Ils ſont ingrats du bien que je leur fais,
Ma verge diſcernant le juſte du coupable
Saura punir le Prince, & ſauver ſes ſujets.

Je les veux voir dans la terre conquiſe
L'un aprés l'autre au thrône paternel,
Et que tous adoptez enfans de mon Egliſe,
Ils ſoient tous joints à moy d'un lien éternel.

De mes lieux ſaints j'ay juré par moy-me-
Moy-meſme ſuis lié par ce ſerment, [me,
De faire ſur leur front luire le diadéme
Tant que l'Aſtre du jour luiroit au Firmament.

Ils me verront prevenir leurs prieres
De tous les biens qui viennent de ma main;
Et dans tout leur Eſtat recevoir ma lumiere,
Comme fait du Soleil la Lune dans ſon plein.

Cet Archange qui rend aprés l'orage
Dans l'air troublé, la bonace & la paix;
Bien que de mon amour il ſoit alors le gage,
L'amour que jay pour eux ne changera jamais.

Aprés, Seigneur, aprés tant de promeſſes
Qui nous avoient unis aveque toy,
D'où vient que ſans égard en un ſeul jour tu laiſſes
Ton Fils noſtre Sauveur, ton Oint & noſtre Roy?

Viſiblement ta grace l'abandonne,
Il eſt battu du ſort de toutes parts,
Voit-on pas de ſa teſte abattre la couronne?
Voit-on pas de ſa ville abattre les ramparts?

Son grand pourpris n'eſt plus qu'un grand vil-[lage.
Tous ſes treſors ſont en proye aux voleurs;

Et noſtre abaiſſement releve le courage
Du ſuperbe vainqueur qui rit de nos malheurs.

Pour repouſſer cette fiere inſolence,
Il n'a pas meſme en luy-meſme d'appuy;
Et ſemble que ſa force ait trahi ſa vaillance,
Et que ſon coutelas ne tranche plus pour luy.

Les ans legers d'une courſe trop promte
Dans ſon automne avancent ſon printemps;
Comme ſi tu voulois pour comble de ſa honte,
Que ce Roy fortuné fuſt vieux avant le temps.

S'il eſt toûjours la bute de l'Envie,
Si ton courroux ne modere ſon feu;
Si tu finis ſi toſt ſa fortune & ſa vie,
A quoy luy ſervira de regner pour ſi peu?

L'Arreſt fatal veut que deſſous la Lune
Tous les vivans tendent à meſme but;
Bien qu'ils ſoient differens de mœurs & de fortune,
La mort leur fait à tous payer meſme tribut.

Où ſont allé tes graces éternelles?
Noſtre bonheur eſt-il ſi toſt paſſé?
Quel mépris fera-t-on du troupeau des Fidelles
Lors que l'on connoiſtra que tu l'as delaiſſé?

Nous ſouffririons ce que contre nous-meſmes
Ces impoſteurs controuvent laſchement;
Mais l'on ne peut ſouffrir ces horribles blaſphémes,
Que contre ta puiſſance ils font journellement.

Et cependant qu'il ne ſort de leur bouche
Que des mépris pour la Divinité,
Nos eſprits enflamez de l'amour qui nous touche,
Chantent à haute voix ta gloire & ta bonté.

LE LXXXIX. PSEAUME.

Dominus refugium factus, &c.

SEIGNEUR, nous esperons aprés tant de miseres
Qu'au repos éternel qui nous est preparé,
Nos arriere-neveux, comme nos premiers peres,
Trouveront à jamais un asyle asseuré.

Ces monts audacieux de leurs testes superbes
Ne perçoient point encore les airs voisins des Cieux;
La mer estoit sans flots, & la terre sans herbes,
Que tu fus reconnu le seul de tous les Dieux.

Ne nous laisses croupir dans l'ordure, où le vice
En soullant tes Eleus, aveugle les Gentils;
Toy qui promets à tous que ta bonté propice
Se rendra pitoyable aux pecheurs repentis.

Mille Hivers, mille Estez aux courses mutuelles,
Te sont comme un moment qui vole & qui s'enfuit,
Et sont comme le temps que sont les sentinelles,
Qui partagent entre eux les pauses de la nuit.

La fleur qu'un mesme jour voit au matin éclose,
A midi se fanir, au soir tomber à bas,
Et le destin de l'homme est une mesme chose,
Lors qu'il naist, qu'il vieillit & qu'il court au trépas.

C'est-à que nous craignons de ta juste puissance
Les foudres & les traits qui nous sont décochez,
Sachant que tu vois tout, & qu'à ta connoissance
L'homme ne peut cacher un seul de ses pechez.

Ta colere, Seigneur, contre nous indignée
De nos âges contez precipite le cours ;
Ainſi que nous voyons les fils de l'araignée,
Dont un ſouffle défait le travail de cent jours.

Que fragile eſt le ſort des fortunes illuſtres !
Leur éclat n'eſt que verre & n'a rien de conſtant,
L'œuvre de deux fois ſept ou de deux fois huit luſtres
Se voit par le trépas défait en un inſtant.

Ceux qui d'un ſi long âge accompliſſent la courſe,
Doivent en ce bonheur ſe dire malheureux ;
Il vaut que nos ans finiſſent dés leur ſource
Que ramper ſi long-temps dans un corps langoureux !

Qui connoiſt, ô grand Dieu, l'excés de ta colere !
Combien de ta fureur les coups ſont vehemens !
Quelle ſuite d'ennuis nous vient de te déplaire !
Et quel heur d'obeir à tes commandemens !

Ta ſplendeur éternelle, entretien de nos veilles ;
En qui nous admirons tant de rares effets,
Fait voir que ton pouvoir artiſan des merveilles
Se joint à ta prudence en tout ce que tu fais.

N'éclipſe point de nous tes graces éternelles ;
Dont nos humbles eſprits ſont les admirateurs ;
Ce que tu refuſois aux ames des rebelles,
Le peux-tu refuſer à tes bons ſerviteurs ?

Que ſi dés l'Orient que commencent nos vies ;
Ton eſprit prend le ſoin d'en conduire le cours ;
Permets que tes clartez dont elles ſont ſuivies
Les éclairent encor à la fin de nos jours.

C'eſt en ce port heureux que hors de la tempeſte
Nous jouïrons des biens qui nous y ſont offerts ;

C'eſt-là que les douceurs que le Ciel nous appreſte,
Noyeront tous les ennuis que nous avons ſoufferts.

Cheri tes ſerviteurs, pren ſoin de ton ouvrage,
Fay-leur voir les effets de ta juſte bonté,
Et fay qu'ils puiſſent tous avoir cet avantage,
Qu'elle ſe continuë à leur poſterité.

LE XC. PSEAUME.

Qui habitat in adjutorio Altiſſimi, &c.

CELUY qui met en Dieu toute ſon eſperance
Et n'a recours qu'à luy,
En tous ſes accidens doit vivre en aſſurance
De l'avoir pour appuy.

Il le peut en ce monde appeller ſon *refuge*,
Son aide & ſon ſupport,
Bien que de ſon Sauveur il devienne ſon Juge
A l'heure de la mort.

Pour moy quand les méchans par fineſſe ou par force
Ont taſché de m'avoir,
Sa prudence & ſon bras découvrit leur amorce,
Et domta leur pouvoir.

Ainſi ſont ſes Eleus, à l'abri de ſes aiſles,
A jamais preſervez
Du malheur qui confond aux peines éternelles
Ceux qu'il a reprouvez.

Quand ſa grace nous luit, aux gouffres les plus ſombres
Rien ne nous eſt caché.

Juſques dans les Enfers elle chaſſe les ombres
De la nuit du peché.

Si l'humide & le chaud infectent l'air de peſte,
Par leur fatal concours,
Le Soleil pour eux ſeuls ceſſant d'eſtre funeſte,
Leur donne de beaux jours.

Quand les flots de la guerre agitent leurs tem-
Dieu conſerve ſon Oint; [peſtes,
Une greſle de traits luy tombent ſur la teſte,
Et ne l'atteignent point.

Il peut lors s'aſſurer que d'un lieu de delices
Et de proſperitez
Il verra les méchans recevoir les ſupplices
De leurs impietez.

Un repos affranchi des troubles de l'Envie,
En tout temps, en tout lieu,
Eſt promis à celuy qui met toute ſa vie
Son eſperance en Dieu.

Ce puiſſant protecteur, pour le combler de joye,
Vient en toute ſaiſon
Défendre aux accidens que le Ciel nous envoye
D'entrer dans ſa maiſon.

De ſes ans fortunez jamais aucun meſlange
N'en traverſe le cours,
Et quoi qu'il entreprenne, il voit que ſon bon Ange
L'accompagne toûjours.

Au plus haut des rochers les plus inacceſſibles
Il le tient en ſes bras;
Et dans les lieux gliſſans, ſi droits & ſi terribles,
Il aſſure ſes pas.

L'aſpic, ni le lion dans leur affreux repaire
Ne luy font point d'horreur,
Et lors qu'il les écraſe, ils n'ont pour luy mal faire,
Ni venin ni fureur.

Je veux, dit le Seigneur à cet homme fidelle,
Qu'un ſaint amour m'a joint,
Aſſurer un aſyle en ma grace éternelle
Qui ne luy manque point.

Qu'aprés tant de malheurs, dont il eſtoit la proye,
Tout luy vienne à propos,
Et qu'enfin ſon ennuy face place à la joye,
Et ſa peine au repos.

Je veux de ſes longs jours éloigner les deſaſtres,
Et de moy l'approchant,
Que ces vertus là-haut luiſent au rang des aſtres
Qui n'ont point de couchant.

LE XCI. PSEAUME.

Bonum eſt confiteri Domino, &c.

O Combien un eſprit a de contentement,
Qui peut ſoir & matin celebrer hautement
Le ſalut glorieux promis par le Meſſie!
Et que l'homme eſt heureux à qui ſa verité
A dés ſon orient produit cette clarté,
Qui jamais dans la nuit ne peut eſtre obſcurcie!

De la lyre & du luth, ſous l'archet & les doigts,
Les dix rangs redoublez puiſſent, joints à ma voix,
Charmer dans ſa maiſon les cœurs par les oreilles;

Et que cette ſcience inſpirée aux mortels
Par celuy qui reçoit nos vœux à ſes autels,
Soit toûjours employée à chanter ſes merveilles!

Que le nombre en eſt grand, & quand l'eſprit
Conſidere à loiſir les œuvres de ſa main, [humain
Ne les trouve-t-il pas toûjours miraculeuſes?
Certes c'eſt un Dedale à nos entendemens,
Qui remplit de reſpect les humbles jugemens,
Et de confuſion les ames orgueilleuſes.

Tel qu'on voit un roſier au Printemps ſi cheri;
Qui tombe, meurt & ſeche aprés avoir fleuri;
Telle eſt des reprouvez la fortune en ce monde;
Peu de temps voit paſſer l'éclat de leur bonheur;
Mais aprés tous les temps la gloire du Seigneur
Eclatera ſans fin ſur la Terre & ſur l'Onde.

Tes ennemis, grand Dieu, periront pour jamais,
Et moy je joüiray de l'heur que tu promets,
De qui l'Eternité ſera la ſeule borne;
Et lors je feray voir malgré ces factieux,
Que ma gloire s'éleve auſſi droit dans les Cieux,
Que le ſeul bois qui ſort du front de la Licorne.

Ton onction ſacrée honore mes vieux jours,
Fay que dans le triomphe ils achevent leur cours,
Et me comblent les ſens de plaiſir & de gloire:
Je voy les ennemis me tourner les talons,
Et j'entens les échos aux replis des valons
Repeter aprés nous les cris de la victoire.

Tel qu'on voit le Palmier proche de ſon retour
Qui refleurit auprés l'objet de ſon amour,
Et ſur ſon tronc ridé reverdir ſon écorce;
Ainſi le juſte auprés l'autel du Tout-puiſſant
Semble ſe rajeunir des graces qu'il reſſent,

Et que l'âge caduc renouvelle ſa force.

Des ſommets du Liban les Cedres orgueilleux
N'ont rien ni de ſi grand ni de ſi merveilleux,
Bien qu'ils percent les airs où ſe fait le tonnerre,
Que les eſprits devots exempts de vanité,
Qui s'élevent au Ciel par leur humilité,
Et qui foulent aux pieds les honneurs de la Terre.

LE XCII. PSEAUME.

Dominus regnavit, decorem, &c.

L'EMPIRE du Seigneur eſt reconnu par tout;
Le monde eſt embelli de l'un à l'autre bout
De ſa magnificence:
Sa force l'a rendu le vainqueur des vainqueurs;
Mais c'eſt par ſon amour, plus que par ſa puiſſance,
Qu'il regne dans les cœurs.

Sa gloire étale aux Cieux ſes viſibles appas,
Le ſoin qu'il prend pour nous fait connoiſtre ici bas
Sa prudence profonde:
De la main dont il forme & le foudre & l'éclair,
L'imperceptible appuy ſouſtient la Terre & l'Onde
Dans le milieu de l'air.

Dans la nuit du chaos, quand l'audace des yeux
Ne marquoit point encore dans le vague des Cieux
De Zenit ni de Zone;
L'immenſité de Dieu comprenoit tout en ſoy,
Et de tout ce grand tout Dieu ſeul eſtoit le thrône,
Le Royaume & le Roy.

Tels qu'on voit en Hiver ces fleuves écumer,
Qui portent en grondant leurs tributs à la mer,
Furieux & terrribles;
Leurs flots tumultueux dans les plaines errans,
En ravageant leurs bords, de rivieres paisibles
Deviennent des torrens.

Tels sont les Potentats, de qui la cruauté
Par son débordement rend de la Royauté
Le regne tyrannique;
Et tels estoient jadis ceux qui d'un vain effort
Contre la Foy naissante ont mis tout en pratique,
Pour luy donner la mort.

Rome qui fit tomber tant d'Estats à l'envers,
Qui comme un Ocean inonda l'Univers
Sous les flots de ses armes;
Qui mit injustement tant de Saints au tombeau,
Ne seut de cette Foy dans le sang & les larmes
Esteindre le flambeau.

Ces genereux Martyrs pour le nom du vray Dieu
Sont de ces veritez en tout temps, en tout lieu
Les témoins authentiques;
Et rendant par leur mort ses decrets immortels,
Ont, en accomplissant les figures antiques,
Affermi ses autels.

LE XCIII. PSEAUME.

Deus ultionum Dominus, &c.

O Seul Dieu tout-puissant, qui seul tiens en tes mains
Les tonnerres vengeurs des crimes des humains,

Et qui ſeul nous inſtruis à bien vivre & bien croire;
Leve-toy de ton thrône, ô Juge d'équité,
Et confond aux Enfers l'orgueilleux qui fait gloire
De ſon impieté.

Fay que les factions de ces audacieux,
Que des aiſles de cire élevoient dans les Cieux;
Puiſſent dés en naiſſant demeurer aſſoupies;
Pour oſter aux méchans tout ſujet d'eſperer,
Interdi le Deſtin qui fait de ces impies
Les deſſeins proſperer.

Ce ſont ceux dont jadis l'impitoyable main;
D'un deluge de ſang groſſiſſant le Jourdain,
A troublé les deux bords de ce paiſible fleuve:
Et qui portant par tout la mort & la terreur,
Maſſacra l'eſtranger, l'orphelin & la vefve
D'une égale fureur.

Chaſſe hors de nos champs ces bataillons eſpais;
Que l'Ange d'équité, protecteur de la paix,
Confonde la diſcorde, & ce qu'elle concerte;
Qu'il la traîne aux Enfers par ſes crins de ſerpens;
Et que nos ennemis deviennent par leur perte
Sages à leurs deſpens.

Nous pouvons, diſent-ils, blaſphemer & pecher;
Dieu n'entend ni ne voit, on luy peut tout cacher;
Tout ſon ſoin eſt de faire éclater ſes merveilles:
Mais y peut-il avoir quelque eſprit aſſez lourd,
Pour croire que l'ouvrier des yeux & des oreilles
Seroit aveugle & ſourd?

Peut-on rien déguiſer à celuy qui ſait tout;
Qui ſeul dans l'Univers de l'un à l'autre bout
Tient de nos actions les regiſtres fidelles;
Qui voit au fond des cœurs ce qu'on a reſolu,

Et

Et qui des passions justes & criminelles
Est l'arbitre absolu ?

O bienheureux sont ceux dont les humbles esprits
Soumettent leur raison aux loix que tu prescris,
Sans juger des motifs de ta bonté profonde !
Ils verront pour eux seuls l'orage se calmer,
Et de dessus le port dans la mer de ce monde
Les pecheurs s'abysmer.

Chacun de ton pouvoir, comme de ton amour,
Recevra les effets jusqu'à ce dernier jour
Si craint, si reveré, si fatal à nos ames :
Lorsque tous les esprits ranimeront leurs corps,
Et que tu jugeras sur un thrône de flames
Les vivans & les morts.

Mais en mon infortune où sera mon espoir ?
De quel secours humain me puis-je prévaloir
Contre la faction qui contre moy conspire ?
Qui peut me consoler en mon affliction ?
Et qui peut raffurer ma crainte & mon Empire
Que ta protection ?

Quand je suis abattu de leurs inimitiez,
Ta puissance, ô grand Dieu, me remet sur les pieds,
Et me rend à la fois la vie & le courage ;
Elle éclaire mon ame aux plus obscures nuits,
Et change dans un jour sans ombre & sans orage
En plaisirs mes ennuis.

Mon Dieu n'est point semblable aux Juges d'icy [bas,
Qui bien loin d'amortir l'ardeur de nos debats,
Par leurs Arrests confus en augmentent la cause :
Qui laissent augmenter le desordre naissant,
Et tenant au bon droit toujours la bouche close,
Condamnent l'innocent.

Celuy seul qui de tous est l'Arbitre éternel,
Qui témoigne aux Eleus son amour paternel,
Et qui m'offre à jamais sa grace pour refuge;
Sait avec équité punir & pardonner,
Et de ces apostats comme severe Juge
L'erreur exterminer.

LE XCIV. PSEAUME.

Venite exultemus, &c.

VENEZ tous avec moy reciter à la fois
Les grandeurs du seul Roy des Anges & des Rois;
Donnons à ses bontez nos cœurs & nos suffrages:
Commençons dés minuit à chanter & prier,
Et si-tost que le jour découvre les ouvrages,
Admirons tous en eux le pouvoir de l'Ouvrier.

Ces demi-dieux mortels, de qui l'autorité
Nous semble estre un rayon de la Divinité,
N'ont rien d'égal au Dieu qui lance le tonnerre;
Sa celeste splendeur luit d'un éclat pareil
Dans les gouffres voisins du centre de la Terre,
Comme au plus haut des monts qui touchent le Soleil.

La mer comme les Cieux est l'œuvre de ses mains,
Il faut en tous endroits que l'esprit des humains
Rende hommage à celuy qui par tout nous regarde,
Il est seul nostre Maistre & nostre Createur;
C'est luy qui nous nourrit, nous conduit & nous garde.

Nous ſommes le troupeau dont il eſt le Paſteur.

Il ne faut pas, Chreſtiens, nos peres imiter,
Lorſque Dieu parle à nous, il le faut écouter;
Leur incredulité cauſa leurs longues peines;
Afin de rafraiſchir ceux qu'il tenoit ſi chers,
Les rochers amolis ſe changeoient en fontaines,
Quand leurs cœurs endurcis ſe changeoient en ro-[chers.

De quarante Printemps & de quarante Eſtez
Les fleurs & les moiſſons croſſant de tous coſtez,
Faiſoient de leur deſert une heureuſe contrée;
Quand Dieu contre qui ſeul ils avoient murmuré,
Jura qu'à ces ingrats il fermeroit l'entrée
Du ſejour glorieux qui nous eſt preparé.

LE XCV. PSEAUME.

Cantate Dño canticum novum, &c.

BEAUX eſprits dont le nom ſur l'aiſle de vos vers
Fait comme lë Soleil, le tour de l'Univers,
Qui raviſſez les cœurs par vos doctes merveilles;
Quand il faut du Seigneur reciter les bontez,
Faites qu'en vos écrits les yeux & les oreilles
Y remarquent ſans fin de nouvelles beautez.

Racontez dans la Terre en toute ſa rondeur
Du Dieu que nous ſervons l'éternelle ſplendeur,
Qui fera des faux Dieux le neant diſparoiſtre,
Lors qu'il viendra bannir ces fameux impoſteurs,
Qui tiennent leurs autels, leur pouvoir & leur eſtre
De la ſimplicité de leurs adorateurs.

Ces ennemis du jour & de la verité
Ne peuvent concevoir qu'avec obſcurité
Les choſes à venir de tout temps ordonnées ;
L'Artiſan qui rangea les Aſtres dans les Cieux ;
A dans leur influence écrit nos deſtinées,
En lettres de lumiere inviſible à leurs yeux.

Il regle du Soleil & l'un & l'autre cours,
La gloire & la ſplendeur l'accompagnent toûjours,
Et ſont les ornemens de ſa divine Eſſence ;
Eſprits qui de ſon thrône admirez la hauteur !
Confeſſez en voyant tant de magnificence,
Qu'autre que le vray Dieu n'en peut eſtre l'Auteur.

Vous qui vous ſeparant du commun des mortels
Vous eſtes conſacrez à ſervir les Autels,
Qui dans l'amour du Ciel élevez vos penſées :
Preſentez deſormais à ſa Divinité
Les victimes qu'offroient vos ames inſenſées
A ces uſurpateurs de ſon autorité.

Craignez & reverez ſon ſupréme pouvoir,
Que par la ſeule foy vous pouvez concevoir ;
Ses decrets éternels nous ſont inévitables :
Il eſt le ſeul Ouvrier des ouvrages parfaits,
Son regne eſt permanent, & ſes loix équitables
Raffermiſſent par tout la Juſtice & la Paix.

Quand ſa gloire là haut étale ſes appas,
Les aſtres comme fleurs naiſſent deſſous ſes pas,
Sa puiſſance eſt de meſme en merveilles feconde ;
Et lors que ſa bonté nous daigne viſiter,
Nous voyons ici bas ſur la Terre & ſur l'Onde
Les montagnes mouvoir, & les flots s'arreſter.

Desja ces bois épais, où dans leur noir ſejour
Les yeux ſont ignorans de la ſource du jour,

Sont percez des rayons que ſa lumiere envoye ;
Et leurs troncs les plus ſecs ſont veus hors de ſaiſon
Reverdir & fleurir, pour témoigner la joye
Qu'ils ont de le revoir monter ſur l'horiſon.

De deſſus le Soleil où ſes ſuperbes mains,
Eleverent ſon thrône inviſible aux humains,
La terre entend tonner ſa Juſtice ſupréme ;
Et l'effet des decrets dans les aſtres gravez,
Luy fait voir que ſa voix eſt la verité meſme,
Autant pour les Eleus que pour les reprouvez.

LE XCVI. PSEAUME.

Dominus regnavit, &c.

TOUT l'Univers enfin revere la Puiſſance,
Qui dans les juſtes loix d'un ſiecle d'innocence
Rend les peuples heureux & les eſprits contens ;
Ceux meſmes que la mer a ſeparez du monde,
Rendent grace à celuy qui depuis ſi long-temps
Aſſure leur repos dans le milieu de l'onde.

Il ne reviendra plus qu'armé de ſon tonnerre,
Qui dans le chaſtiment des crimes de la Terre
Fera voir aux humains ſon pouvoir ſans pareil ;
Lors qu'il prononcera ſa Sentence derniere,
Un nuage d'argent plus clair que le Soleil
Servira ſeulement de voile à ſa lumiere.

Quelle ame de rocher ne doit eſtre eſtonnée ;
De voir de toutes parts la Terre environnée
De ſupplices vengeurs de nos iniquitez ?

Lorſque Dieu ſeparant ces flâmes éternelles,
Aux ſiens departira ſes plus pures clartez,
Et ces feux ſans lumiere, aux ames criminelles.

Alors ſur l'horiſon les cieux impitoyables
N'allumeront le jour que d'éclairs effroyables;
L'air ne ſera peuplé que de foudres ſiflans;
Comme cire on verra ſe fondre les montagnes;
Et l'or que l'avarice arrachoit de leurs flancs,
En torrens precieux rouler dans les campagnes.

Le Soleil obſcurci, les ſanglantes Planetes
Les crins eſtincelans des ſiniſtres Cometes
Seront les Meſſagers de cet embraſement:
Un effroy general regnera dans noſtre ame,
Quand le monde verra que dans le Firmament
Sa Sentence de mort eſt en lettres de flâmes.

Ces ouvrages où l'art imitant la nature
Pretendoit nous donner par leur docte impoſture
Le bienheureux aſpect de tous les immortels,
Verront finir l'erreur où leur abus nous plonge;
Le vray Dieu détruira ces Tyrans des Autels,
Lorſque ſa verité confondra leur menſonge.

Eſprits qui poſſedez ces viſibles merveilles,
Vous qui les eſperez par vos ſoins & vos veilles;
Admirez tous celuy par qui tout eſt domté:
Loüez-le dans la paix, priez-le dans la guerre,
Et faites qu'à l'envi ſa gloire & ſa bonté
Rempliſſent les concerts du Ciel & de la Terre.

Ces faux Dieux par l'éclat de leur magnificence
Taſchoient en vain, Seigneur, d'égaler ta puiſſance,
Qui fait ſur leur ruine eſtablir noſtre Foy:
Nous devons à jamais admirer ta juſtice,
Et pour nous conformer entierement à toy,

Imiter ton exemple en la haine du vice.

Si que lquefois l'envie & l'injuſte licence
Troublent dans nos eſprits la paix & l'innocence ;
Ta bonté paternelle eſt leur protection :
Et ceux qui ſont touchez des graces qu'elle envoye,
Dans les plus noires nuits de leur affliction,
Y trouveront toûjours la lumiere & la joye.

LE XCVII. PSEAUME.

Cantate Dño canticum novum, &c.

DOUX & charmans concerts, delices des oreilles,
En de nouveaux accords juſqu'au Ciel exaltez
La gloire du Seigneur, ce Dieu dont les bontez
Font tous les jours pour nous de nouvelles merveilles !

Ce grand tout doit ſon eſtre au travail de ſes mains ;
Mais quel Ange ou quel homme eut jamais connoiſſance,
Si ce fut ſon amour, ſa grace, ou ſa puiſſance,
Qui travailla le plus au ſalut des humains ?

Combien que ſa Juſtice ait en main le tonnerre,
Il conſerve pour nous ſa premiere bonté ;
En nous donnant ſon Fils n'a-t-il pas acquité
Ce qu'il avoit promis de tout temps à la terre ?

Ces myſteres par tout furent ſi bien receus,
Depuis que de Sion ils paſſerent à Rome,
Qu'aux lieux où l'homme ſait à peine qu'il eſt homme
On y ſait que Marie eſt Mere de Jeſus.

[me-

Vous qui loin du Soleil habitez ſous les Poles ;
Vous qui ſentez à plomb ſes rayons enflâmez,
Honorez tous celuy qui nous a tant aimez,
Et rendez voſtre cœur conforme à vos paroles.

Que la harpe & le luth touchez en ſon honneur
Raniment de leurs ſons la douce violence ;
Que leurs bois qui vivoient conſacrez au ſilence,
Chantent aprés leur mort pour loüer le Seigneur.

Que ſon nom glorieux de Monarque des Anges
Retentiſſe aux échos des rochers & des bois ;
Que l'Ocean charmé du concert de nos voix
Faſſe bruire en ſes flots le bruit de ſes loüanges.

Et vous eaux qui dormez ſur des lits de pavots,
Vous qui toûjours ſuivez vous-meſmes fugitives,
Faites un peu ceſſer, pour vous rendre attentives,
Les paiſibles combats des Zephirs & des flots.

Que ces monts dont on voit naiſtre & fondre les nuës,
Dans ce commun bonheur que nous venons d'avoir,
Comme dans leur printemps nous puiſſent faire voir
Le mirthe & le jaſmin ſur leurs teſtes chenuës.

Sa juſtice icy bas s'unit à ſa bonté,
Pour nous combler des biens dont la terre eſt fe-conde :
Mais elle ſeule ailleurs doit departir au monde
La peine & le loyer qu'il aura merité.

LE XCVIII. PSEAUME.

Dominus regnavit, iraſcantur, &c.

C'EST à ce coup, mortels, que le Dieu des combats
Aprés avoir ſoumis les grandeurs d'icy bas,
Fait part aux Cherubins de ſa magnificence:
Il rentre dans les Cieux triomphant des Enfers,
De la mort par ſa mort il a briſé les fers,
Et repris au tombeau ſa vie & ſa puiſſance.

Iſraël, qui jadis vis le Verbe Eternel
Eſtendu ſur la Croix, & comme un criminel
Souffrir injuſtement noſtre juſte ſupplice;
Voy comme il eſt puiſſant en terre cõme aux Cieux;
Voy comme il eſt terrible. & voy cõme en tous lieux
Son regne fait regner la paix & la juſtice.

O Seigneur, ſeul auteur des équitables loix,
De qui nous recevons tant de biens à la fois,
La grandeur de ton nom ſoit par tout exaltée:
Et vous tous qui ſavez ſa vie & ſon treſpas,
Adorez en baiſant la terre ſous ſes pas,
Les traces de la Croix qu'il a pour nous portée.

En ce ſaint lieu Moyſe, Aaron & Samuel,
Ces dignes conducteurs du peuple d'Iſraël,
Ont preſenté les vœux de ſix fois cent mille ames;
Dieu deſcendit du Ciel, & dans ce meſme lieu,
Afin de faire voir qu'il eſtoit le vray Dieu,
Il marcha ſur les airs, & parla dans les flâmes.

Ces ſacrez protecteurs de ſa divine loy

Ont toûjours marié les œuvres à la foy, [roles;
Leurs actions prèſchoient non moins que leurs pa-
Auſſi le Tout-puiſſant en tout temps a permis
Qu'ils fuſſent aux combats vainqueurs des ennemis,
Et dans les factions vainqueurs des monopoles.

Donc au pied du Calvaire exaltons la bonté
Du Dieu qui s'eſt veſtu de noſtre humanité, [che;
Pour rendre à ſon aſpect noſtre eſprit moins farou-
Rendons-luy noſtre hommage en ce ſacré ſejour,
Et pour eſtre en tous lieux dignes de ſon amour,
Honorons-le en tous lieux du cœur & de la bouche.

LE XCIX. PSEAUME.

Jubilate Deo, &c.

DANS un excés de joye auſſi douce que ſainte,
Rendons grace au Seigneur, qui calme noſtre crainte,
Et nous comble d'honneurs ſi ſtables & ſi grands;
Allons dans ſa Maiſon admirer ſes Myſteres,
Non comme des captifs aux Palais des Tyrans,
Mais comme des enfans au logis de leurs peres.

Nos cœurs humiliez y doivent reconnoiſtre
Que ce n'eſt que de luy que nous tenons un eſtre
Si parfait, qu'ici bas il n'en eſt point de tel;
Que cette œuvre, paſſant l'effort de la Nature,
Eſt plus du Dieu vivant que de l'homme mortel,
Eſt plus du Createur que de la creature.

Nous ſommes les brebis de ſes ſaints paſturages,
Le toit où ſa bonté nous défend des orages,

Eſt ſur un fondement qui jamais ne perit :
Les Loups ſont dans ſon parc ſans faim & ſans furie,
Et les biens éternels, dont il nous y nourrit,
Sont dignes du Paſteur & de la Bergerie.

Reverons donc le nom du Maiſtre qui nous guide
Qu'à jamais ſon Egliſe où luy-meſme préſide,
Faſſe à l'envi des Cieux, éclater ſa ſplendeur,
Et que la verité, dont elle eſt éclairée,
Qui n'a que l'Univers pour borne à ſa grandeur,
N'ait que l'éternité pour borne à ſa durée.

LE C. PSEAUME.

Miſericordiam & judicium, &c.

PUIS qu'il me faut, grand Dieu, pour combattre
Chanter de ta clemence & de ton équité, l'Envie,
Pour mieux de ces vertus décrire la beauté,
Je les veux pratiquer le reſte de ma vie :
Je ſay qu'il nous faut tous fuir de ces objets,
Qui laiſſent dans nos cœurs l'impreſſion du vice,
Et ſay qu'en ta juſtice
Tu ne diſcerne point les Rois de leurs ſujets.

Je veux de ma maiſon bannir la médiſance,
Et de tout mon Eſtat ces eſprits factieux,
Afin que dans la paix mon cœur de mieux en mieux
Puiſſe en ſa pureté garder ſon innocence :
Je veux eſtre à jamais l'ennemi des flatteurs;
Ma juſtice pour eux n'aura ni paix, ni treve,
Ni balance, ni glaive,

Que pour exterminer ces lasches imposteurs.

Je ne veux dans ma Cour recevoir les services
De ceux qui sont heureux sans l'avoir merité,
Et dont l'ambition sans generosité
N'est que pour assouvir la haine & l'avarice:
Mais je cheriray ceux, dont l'esprit revestu
De tous les ornemens dont sa grace est feconde,
N'estime rien au monde
Digne de leur amour, que la seule vertu.

Je ne sçaurois souffrir l'insolente manie
De ceux de qui l'esprit bouffi de vanité
Ne peut dessous les loix abaisser leur fierté,
Ni se faire obeir qu'aveque tyrannie:
Je veux aussi chasser ceux de qui les complots
Ont semé dans ma Cour la haine & la discorde;
Et sans misericorde,
Tous ceux qui de mon peuple ont troublé le repos.

LE CI. PSEAUME.

Domine exaudi orationem meam, & clamor meus, &c.

SEIGNEUR, écoute ma priere,
Et si ton cœur en est touché,
Ne permets que pour mon peché
Ta grace m'oste sa lumiere;
Rens moy le bonheur que j'attens;
Tu sais que j'ay mis de tout temps
Mon espoir en ton assistance;

Mes yeux ſont épuiſez de pleurs,
Et mon cœur n'a plus de conſtance
A l'eſpreuve de mes douleurs.

Ma force n'eſt plus animée,
Mon teint a changé de couleur,
Ce qui me reſte de chaleur
S'en ira comme une fumée:
Ce grand feu que j'ay reſſenti
Se verra bien-toſt amorti
Dans un corps déja froid & bleſme,
Comme un tizon allumé
La braize s'eſteint d'elle-meſme
Aprés qu'elle l'a conſumé.

Mes levres ſeiches & ternies
Témoignent aſſez ma langueur;
Il me reſte moins de vigueur
Qu'aux fleurs que l'Automne a fanies:
Rien ne me ſauroit ſoulager,
Du boire comme du manger,
Je perds la memoire & l'envie,
Et penſe que cet aliment
Eſt moins pour alonger ma vie
Que pour alonger mon tourment.

En ces miſeres incurables,
Je ſens mes os percer ma peau,
Ceux qui ſeichent dans le tombeau
Ne me ſont gueres diſſemblables;
Au deſert le plus écarté,
L'ennuy dont je ſuis tourmenté
Cherche la ſolitude & l'ombre,
Et dans ce lieu qui m'eſt ſi doux
J'imite l'humeur triſte & ſombre
Des Pelicans & des Hiboux.

Quand la nuit au lit nous rappelle,
Et que ſes appas innocens
Charment nos ſoucis & nos ſens,
C'eſt quand ma peine renouvelle;
L'horreur que j'ay de mon peché
Me retient tout le jour caché
Comme un Paſſereau ſolitaire;
Mais mon ſouvenir en tous lieux,
Pour m'empêcher de m'en diſtraire,
Me le remet devant les yeux.

Le plus grand regret qui me preſſe
Me vient de t'avoir offenſé,
Depuis que tu m'as delaiſſé
Je voy que chacun me delaiſſe;
Ceux que je taſchois d'obliger
Sont les premiers à m'outrager;
Et ce qui m'eſt le plus eſtrange,
Eſt de voir ces laſches eſprits,
Dont j'ay receu tant de loüange,
N'avoir pour moy que des mépris.

Quelque avis que je puiſſe prendre,
J'adjouſte malheurs ſur malheurs,
Je ne m'abreuve que de pleurs,
Ni ne me nourris que de cendre,
Et croy par cette auſterité
De faire qu'enfin ta bonté
M'accordera ſon aſſiſtance,
Et que tes courroux attendris
Donneront à ma penitence
Ce qu'ils refuſent à mes cris.

Parmi ces orages ſans nombre
Je voy, ſans en pouvoir joüir,
Mes plus beaux jours s'évanoüir,

Et ne me laiſſer que leur ombre ;
Nos honneurs les plus éclatans
Paſſent en auſſi peu de temps
Que font les fleurs & la verdure ;
Mais ton nom ſera glorieux
Autant à la race future
Qu'il fut au temps de nos ayeux.

Ta bonté qui pour nous ſommeille
Verra lors noſtre affliction,
Lors les miſeres de Sion
Arriveront à ton oreille ;
Les larmes me viennent aux yeux
Quand je conſidere ces lieux
Où l'on celebroit ta loüange,
Et voy des plus grands baſtimens
Peſle-meſle parmi la fange
Les ſommets & les fondemens.

Un jour ces Rois, dont la puiſſance
Diſpoſe du ſort des mortels,
Viendront en foule à tes Autels
T'y voüer leur obéiſſance ;
Et ces miſerables maiſons,
Dont à peine ſous les gazons
On remarque aujourd'huy la place,
Se remettront en leur ſplendeur,
Et ne ſe verra plus d'audace
Qui n'y revere ta grandeur.

Nos peurs ſeront évanoüies
Par ces miracles apparens,
Autant des petits que des grands
Les prieres ſeront oüies ;
Et ces biens qu'on n'oſe eſperer,
En tous lieux feront admirer

Tes graces incomprehenſibles,
Et feront qu'au temps à venir
Les ames les plus inſenſibles
En garderont le ſouvenir.

Quoi qu'ait de beau la voix des Anges,
Sa douceur ne te fera pas
Mépriſer d'ouïr icy bas
Les hommes chanter tes loüanges:
Et ton ordinaire bonté
Les tirant de captivité
Aprés tant de peines ſouffertes,
Fera voir à tous les humains
Que leur ſalut comme leurs pertes
Sont également en tes mains.

Ta gloire chere à nos oreilles
Sera lors aux bouches de tous,
Jamais l'on ne vit parmi nous
Tant de joye & tant de merveilles;
Nous verrons les plus obſtinez
Par ton ſaint Eſprit ramenez
Ceſſer de nous faire la guerre;
Et verrons reluire en tous lieux
Une meſme Foy ſur la Terre,
Comme un meſme Soleil aux Cieux.

Mais durant mes longues triſteſſes
Mon âge abregera ſon cours,
Je verray la fin de mes jours
Avant l'effet de tes promeſſes;
Au moins accorde-moy le temps
De joüir du bien que j'attens
Pour ſatisfaire à mes envies,
Tu ſais le peu d'égalité
Qu'a la plus longue de nos vies
Aveque ton éternité.

Toy ſeul precedes toute choſe,
De toy ſeul le commandement
Et l'inviſible fondement
Sur qui le Monde ſe repoſe ;
Mais ce grand tout, où les humains
Admirent l'œuvre de tes mains,
Ces beautez toûjours renaiſſantes
Qu'on ne peut aſſez eſtimer,
Un jour ne ſeront pas exemtes
Du feu qui les doit conſumer.

Ce ſuperbe élement de l'Onde,
Qui s'élevant juſques aux Cieux,
Semble encore eſtre glorieux
Du naufrage de tout le Monde,
De l'Orient en Occident
Ne ſera qu'un brazier ardent ;
L'on verra brûler ſes balenes
Où l'on voit noyer nos vaiſſeaux,
Et dedans ſes humides plaines
Floter des flâmes pour des eaux.

La Terre qui ſemble aſſurée
Deſſus ſa propre peſanteur,
Bien que luy-meſme en ſoit l'auteur,
Verra la fin de ſa durée ;
Ce feu de ſon embrazement
Fera flamber également
Et les foreſts & les murailles ;
Et brûlant l'acier & le fer
Ira juſques dans ſes entrailles
Découvrir le brazier d'Enfer.

Alors le Soleil & la Lune,
Et tous les feux du Firmament

Joindront en ce dernier moment
Toutes leurs lumieres en une ;
Le ciel comme un habit trop vieux
Se verra lors changer en mieux ;
Les Elemens les doivent ſuivre,
Et les aſtres les plus conſtans :
Mais tu dois à jamais ſurvivre
Le monde, la mort, & le temps.

Là ſelon ta grace promiſe,
Ton incomparable bonté
Comblera de felicité
Les vrais enfans de ton Egliſe :
Loin du monde & de ſes plaiſirs,
De qui les profanes deſirs
Faiſoient rougir ces belles ames,
Tu les mettras en un ſejour,
Où l'on ne bruſle d'autres flâmes
Que de celles de ton amour.

LE CII. PSEAUME.

Benedic anima mea Domino, &c.

ESPRIT toûjours vivant, digne ouvrage de Dieu,
Qui ſans forme & ſans lieu,
As animé mes yeux, ma bouche & mes oreilles ;
Au-deſſus de mes ſens, mon ame, éleve-toy
Pour chanter des merveilles
Que nous ne connoiſſons que par la ſeule Foy.

Quand nos voix s'élevant auront de ſa grandeur
Celebré la ſplendeur,

Chantons d'un ton plus doux ſa clemence infinie,
Et publions par tout que jamais ſa bonté
Ne paroiſt deſunie
De ſa toute-puiſſance & de ſon équité

S'il regarde en pitié mon viel âge mourant,
La ſanté qu'il me rend
Par le chaud ni le froid jamais ne ſe déregle :
Et d'un vol auſſi haut comme il eſt glorieux,
Me rend pareil à l'Aigle
Qu'on voit ſe rajeunir pour s'élever aux cieux.
Celuy dont les travaux eurent tant de longueur ;
Moyſe dont le cœur
Meſpriſa la fureur de la Terre & de l'Onde,
Voit pour ſa recompenſe & pour comble d'honneur
Sa troupe vagabonde
Vieillir dans le repos, la gloire & le bonheur.

La pitié que mon Dieu reſſent de nos langueurs
Modere ſes rigueurs,
Calme de ſon courroux la juſte vehemence ;
Pour nous il a ſouvent des ſentimens humains
D'amour & de clemence,
Et ne tient pas toûjours la foudre dans ſes mains.

Il ne punit jamais noſtre infidelité
Comme elle a merité,
Dés nos premiers remords ſa fureur ſe reſſerre ;
Et les cieux ne ſont point ni ſi grans ni ſi hauts
Au deſſus de la terre,
Que ſes graces le ſont pardeſſus nos defauts.

Le levant du Soleil eſt moins loin du couchant,
Que l'ame du méchant
Des faveurs qu'on reçoit de ſa bonté profonde :
Le pere a moins d'amour pour un fils genereux,

Que le Sauveur du monde
N'en eut pour des ingrats quand il mourut pour eux.

Il connoiſt le neant d'où naiſſent les humains,
Puiſque ſes propres mains
Les ont jadis créez de pouſſiere & de bouë;
Il connoiſt leur foibleſſe, & ſait de quel mépris
La fortune ſe jouë
De tous les grans deſſeins que forment leurs eſprits.

L'homme pendant ſa vie eſt pareil à la fleur,
Dont la vive couleur
Eſt autant ſur la terre inutile que vaine;
Et lors que dans la tombe il ſera conſumé,
L'eſprit avecque peine
Reconnoiſtra le corps qu'il avoit animé.

Dieu qui dans nos eſprits ne voit que changement,
De moment en moment
Excuſe ce défaut dont il connoiſt la cauſe;
Et voyant que le vice eſt ſi commun à tous,
Jamais ne ſe propoſe
De changer en mépris l'amour qu'il a pour nous.

Il promit aux Eleus que leur poſterité
Vivant dans l'equité
Poſſederoit toûjours la fortune proſpere;
Et qu'il feroit jouir du fruit de ſes bontez
Ceux qui comme leur pere
Dans ſes commandemens bornent leurs volontez.

Eſprits, qui poſſedez dans la ſource du jour
L'objet de voſtre amour,
Qui ſeuls de l'Eternel avez la connoiſſance,
Apprenez aux mortels à chanter ſon pouvoir
Et ſa magnificence.
Que leurs foibles eſprits ne peuvent concevoir.

Vous Vertus qui donnez aux feux du firmament
L'ame & le mouvement,
Anges de qui le glaive eſt la terreur du vice,
Qui faites redouter aux plus audacieux
Sa divine juſtice,
Celebrez ce ſeul Roy de la Terre & des Cieux.

Et vous qui jour & nuit priez dans ſa maiſon,
Et qui dans l'oraiſon
Elevez juſqu'au Ciel voſtre amoureuſe flâme,
Embraſez tous mes ſens de vos ſaintes ardeurs,
Et faites que mon ame
A jamais de ſa gloire admire les grandeurs.

LE CIII. PSEAUME.

Benedic anima mea Domino, &c.

MON ame, en t'élevant pour la ſeconde fois
Juſqu'au thrône du Roy des aſtres & des Anges,
Eleve aveque toy ta raiſon & ta voix,
Pour contempler ſa gloire & chanter ſes loüanges.

Grand Dieu, qui ſous tes pieds as le vice abattu,
La ſplendeur de ton nom offuſque ma penſée,
Ainſi que la clarté dont tu t'es reveſtu
A de l'Aſtre des cieux ta lumiere effacée.

Tu regnes ſur un thrône où le flambeau du jour
Eſpand ſur les rubis ſes lumieres dorées,
Où l'Aſtre de la nuit paroiſſant à ſon tour,
Tend d'ébene & d'argent les voutes azurées.

Là ſur les diamans, les perles, les ſaphirs,

Autour de ton Palais flottent des cieux liquides;
Et là ton ſeul regard défend meſme aux Zephirs
D'agiter dans ces mers de vagues ni de rides.

Par les vents attelez ton char qu'on voit courir
Va du Nord au Midy par des routes nouvelles:
Et venant au beſoin ton peuple ſecourir,
A ces Couriers volans tu redoubles les aiſles.

C'eſt de-là que ſuivi des eſprits triomphans
De regards differens tu contemples la terre;
Si ton cœur eſt bruſlé d'amour pour tes enfans,
Ton bras pour les méchans eſt armé du tonnerre.

Seigneur, par ta largeſſe & par ton équité
Sont l'abondance & l'ordre entretenus au Monde;
Dans le vague des airs ta ſeule volonté
Deſſus leur propre poids ſouſtient la terre & l'onde.

Quand l'eau comme un habit couvroit également
Les monts audacieux, & les humbles valées,
A ta ſeule menace on vit en un moment
De l'Ocean ſoumis les vagues écoulées.

Les rochers à l'inſtant dans le milieu des airs,
Virent leur teſte nuë expoſée aux orages:
Et les fleuves roulant dans les champs découverts
De verdure & de fleurs ornerent leurs rivages.

Deſlors dans l'Ocean les flots tous d'un accord
Demeurant par ton ordre en des reſpects tacites,
Semblent s'humilier en approchant du bord,
Que tes commandemens leur donnent pour limites.

Tu tires de la mer par des conduits ſecrets
Les ſources que ton ſoin appreſte à noſtre uſage:
Où viennent nuit & jour des bourgs & des foreſts
L'animal domeſtique & l'animal ſauvage.

Là pour charmer nos ſens, grands & petits oiſeaux
Volant de toutes parts aux bords de ces fontaines,
Accordent leur ramage au murmure des eaux,
Qui du haut des rochers degoutent dans les plaines.

Tout ce qui vient de toy nous comble de bonheur;
Quand la pluye a baigné nos champs & nos prairies,
La javelle remplit le poing du moiſſonneur,
Et l'herbe à pleine faulx nourrit nos bergeries.

La terre par tes ſoins nous ſert de magazin,
Et rempliſſant ſon ſein d'une feconde flâme,
Par le ſuc de l'olive & le jus du raiſin,
Elle adoucit nos nerfs, & réjoüit noſtre ame.

Aux Cedres du Liban tu donnes des rameaux,
Et là comme habitans paſſent en paix leur vie
Les ſuperbes, les grands & les petits oiſeaux,
Sans engendrer entre eux de haine ni d'envie.

En fuyant les chaſſeurs, les chevreüils & les cerfs
Ont leur aſyle au haut des montagnes chenuës;
L'ours & le heriſſon l'ont aux antres deſerts,
Dont les rochers gliſſans gardent les avenuës.

La Lune au front d'argent des mois & des ſaiſons,
Par ſon cours & decours diſpenſe la durée,
Et le flambeau doré dans ſes douze maiſons
Rend des ans & des jours la courſe meſurée.

Si-toſt qu'il a des cieux retiré ſa clarté,
Les ſanglans lionceaux s'appreſtent aux carnages,
Et la biche & le faon alors en liberté
De mets plus innocens ſe paiſſent aux gagnages.

Mais ſi-toſt que du jour ſortent les premiers rais,
Ne voit-on pas, Seigneur, par tes ſoins tutelaires,

Que les timides cerfs rentrent dans leurs foreſts;
Et les cruels lions dans leurs affreux repaires.

Avant que le Soleil ſorte du ſein des eaux,
Chacun diverſement retourne à ſon ouvrage;
Les Bergers dans les champs ramenent les troupeaux,
Et les bœufs ſous le joug rentrent au labourage.

Que tes œuvres, Seigneur, en leur diverſité
Produiſent à la fois de diverſes merveilles;
Et combien ta prudence & ton autorité
Comblent d'étonnement les yeux & les oreilles!

L'Ocean fait connoiſtre à ſon peuple flottant
Dans tes ordres prefix ta ſage providence;
Meſme de ſon reflux l'eſtat le moins conſtant
Marque de tes decrets l'éternelle conſtance.

Là s'imprime la joye au front des matelots,
Lorſque le vent en poupe enfle toutes leurs voiles;
Et que ſans voir de trace ils ſuivent dans les flots
Le chemin que leur art trace dans les Eſtoiles.

Là ſe voit la Baleine élever ſon orgueil,
Et porter avec ſoy la terreur dans les flotes,
Lors qu'elle leur paroiſt comme un vivant écueil;
Inconnu dans la Carte aux plus ſavans Pilotes.

Par le ſoin que tu prens des choſes d'icy bas,
Tes creatures ſont ſans fin regenerées:
Mais quand tu leur defaux, ne les voyons-nous pas
Retourner au neant dont tu les as tirées?

Quand tes foudres ſeroient épris de tous coſtez,
Que la mer ſeroit ſeche, & la terre deſerte,
En les renouvellant avec plus de beautez,

Ne

Ne les ferois-tu pas profiter de leur perte ?

O seul Dieu, seul Monarque, & seul Maistre de tout,
Assez de ton amour nous avons connoissance,
Il faut que l'Univers de l'un à l'autre bout
Par tes œuvres admire & craigne ta puissance.

N'es-tu pas ce grand Roy toujours victorieux,
Qui fais d'un seul regard trembler toute la Terre
Qui permets que les flots écument dans les cieux
Et que les monts glacez fument sous le tonnerre.

Tandis que je croiray que mes vers te plairont
Je les veux employer à chanter tes merveilles,
Et promets qu'en tous lieux sans fin elles seront
Le seul & le plus doux entretien de mes veilles.

Et lorsque je verray dessous ton bras vainqueur
Des pecheurs obstinez les erreurs estouffées,
Mon ame relevant sa voix & sa vigueur,
Poussera jusques au Ciel ta gloire & tes trophées.

LE CIV. PSEAUME.

Confitemini Domino, &c.

CELEBRONS du Seigneur les graces éternelles,
Qui comblent de bonheur toutes les Nations ;
Son ire est la terreur des ames criminelles,
Et sa bonté l'objet de nos affections.

Les hommes sans peché, dont sa toute-puissance,
Tant qu'ils sont icy bas, est l'asyle & l'appuy,

Doivent en ſon honneur vanter leur innocence
Puiſque cette vertu ne leur vient que de luy.

O que d'heureux tranſports l'on reçoit de ſa grace!
Qu'elle eſt douce aux eſprits qu'elle tire des fers!
C'eſt elle qui dans nous tous les crimes efface,
Et qui nous rend vainqueurs du monde & des Enfers.

Devons-nous pas ſans fin conſerver la memoire
Des effets merveilleux que fit le Roy des Rois?
Des Puiſſances du Nil il rabaiſſa la gloire,
Et par ſa propre bouche il nous donna des loix.

D'Abraham & Jacob la race floriſſante
Ne receut-elle pas la premiere clarté
Du Soleil des eſprits, & de la foy naiſſante
Dont chacun attendoit l'heur de la liberté?

Il conſerve pour nous l'alliance immortelle,
Dont il s'eſt obligé par des vœux ſolemnels;
Il garde ſon amour pour la troupe fidelle,
Et ſon juſte courroux contre les criminels.

Abraham conſerva, comme depoſitaire,
La promeſſe qu'il fit de ſon affection:
Iſaac fit qu'en Jacob elle eſt hereditaire,
Pour la perpetuer à jamais dans Sion.

Quand de ſa propre bouche il leur fit ſes promeſſes
Il dit qu'il donneroit à tous leurs ſucceſſeurs
Les champs de Chanaan pour fruit de ſes largeſſes,
Et qu'il les rendroit à jamais poſſeſſeurs.

Noſtre petite troupe errante & vagabonde
Tout le monde occupant n'occupoit aucun lieu;
Et bravoit la fureur de la Terre & de l'Onde,
Sans avoir d'autre eſpoir qu'en la grace de Dieu.

Il rabaiſſa l'orgueil du pouvoit tyrannique ;
Il nous rendit vainqueurs de ceux dont la fierté ,
Par des complots ſecrets auſſi vains que tragiques,
Attaquoit noſtre vie , & noſtre liberté.

Il dit : Je vous enjoints de ne rien entreprendre
Contre ceux que je prens en ma protection ;
Mon bras ſera toûjours armé pour les défendre ,
Et mon eſprit touché de leur affliction.

Lors qu'aux rives du Nil j'aurai détruit les villes;
L'on verra la famine en ſa paſle maigreur
Rendre les alimens des moiſſons inutiles ,
Comme aux champs le travail du ſoigneux labou-
reur.

Joſeph, de qui le cœur jamais ne s'épouvente ,
En témoignant alors ſa generoſité ,
De ſes freres ingrats qui l'avoient mis en vente
Previendra la venuë & la neceſſité.

Les témoignages faux d'une femme laſcive
Que ſa jeune pudeur taſche de decevoir ,
Luy fit ſouffrir des fers la rigueur exceſſive ,
Par les ordres cruels d'un abſolu pouvoir.

Mais quand de ce captif les ſaintes propheties
Qui des ſonges obſcurs tiroient la verité ,
Eurent de Pharaon les doutes éclaircies ,
Il luy rendit l'honneur avec la liberté.

A peine hors des fers comme premier Miniſtre,
Il aide à ſouſtenir le faix du Potentat :
Son jugement combat la fortune ſiniſtre ;
Et pourvoit aux malheurs qui menaçoient l'Eſtat.

Les deux rives du Nil ſont par luy gouvernées,
ſes graves conſeils volent de toutes parts.

Et ſans avoir beſoin du ſecours des années
Egale ſa prudence à celle des vieillards.

Ce fut lors que fuyant la diſette commune,
Jacob que ſa famille en Egypte conduit,
Y trouve une plus douce & plus grande fortune
Que celle où le malheur du temps l'avoit reduit.

Cette troupe que Dieu rendit par tout heureuſe
Dans ces fertiles champs qui luy furent promis,
En ſe rendant puiſſante, aguerrie & nombreuſe
Donna de la terreur à tous ſes ennemis.

Deſlors la jalouſie eſt en leur ame emprainte
Voyant ſon bon deſtin ſurmonter ſon malheur,
Et ſemble qu'à la fois leur envie & leur crainte
Joignent pour l'opprimer la ruſe à la valeur.

De Moyſe & d'Aaron fertiles en oracles
Elle receut le jour dans la nuit de l'erreur,
Lors que l'eſtonnement de leurs affreux miracles
A dans toute l'Egpte imprimé la terreur.

Elle doute ſi Dieu dans ſa juſte colere
Euſt au premier cahos tout le monde reduit,
Quand elle vit aux cieux l'Aſtre qui nous éclaire,
Se voiler en plein jour des ombres de la nuit.

Le Nil rouloit alors dans ſa couche profonde
Du ſang au lieu de flots, & par ce changement
Les poiſſons demi-morts s'éleverent ſur l'onde,
Pour chercher leur ſalut en un autre élement.

Les grenouilles en troupe aveque les cigales,
En ſautant & criant ſortent de leurs marais,
Et montent ſans reſpect dans les maiſons Royales,
Où la pourpre & la ſoye étalent leurs attraits.

Un ſeul mot que Moyſe élançoit de ſa bouche,
Faiſoit tout obeir au nom de l'Eternel,
Et la ſale vermine, & la piquante mouche
Couvroient de toutes parts ce peuple criminel.

Ce Prophete puiſſant au Ciel comme en la Terre
Fait entendre ſa voix aux bruyans tourbillons,
Et d'un épaiſſe greſle & d'un ardent tonnerre
Bat & brûle par tout les bleds dans les ſillons.

Les vignes, les figuiers, les arbres des collines
Comme ceux des valons, ſont veus également
Par l'orage briſez juſques dans leurs racines,
Et leur tronc dépouillé de tout ſon ornement.

Les chenilles auſſi jointes aux ſauterelles,
Dont les broüillars brûlans ſont les avancoureurs,
Dépouillerent leurs champs d'herbes & de javelles.
L'eſpoir de leurs Bergers, & de leurs Laboureurs.

Et pour dernier malheur de ce peuple profane,
Les grans & les petits demeurent eſtonnez,
Voyans dans leurs palais comme dans leurs cabanes
Couler également le ſang des premiers nez.

Aveque la ſanté, la liberté, la joye,
Que malgré ces tyrans nous poſſedions alors,
N'emportâmes-nous pas comme une juſte proye
Tous les joyaux de prix de leurs riches treſors?

L'Egypte à ce départ ne verſa point de larmes,
Bien que l'on euſt ravi ſes meubles precieux;
Et crut en nous bannir tous ceux de qui les charmes
Attiroient ſur l'Eſtat la colere des Cieux.

Un nuage le jour paroiſſoit pour conduire
Les enfans de Jacob dans ces deſerts affreux,

Et la nuit devant eux le Seigneur faiſoit luire
Un flambeau qui là haut ne luiſoit que pour eux.

Pour contenter leur faim,& leurs vœux de ſes graces, [choix,
Par des mets dont l'excés fut ſans nombre & ſans
Il couvrit tout leur camp de cailles auſſi graſſes
Que celles que l'on ſert à la table des Rois.

La manne congelée au matin dans les plaines,
Fut ce celeſte pain qui leur fut preſenté;
Et des rochers ſortit de nouvelles fontaines,
Pour ne leur rien offrir que dans la pureté.

Si le Seigneur pour nous ſurmonte tant d'obſtacles,
S'il nous a départi tant de biens en tous lieux,
N'eſt-ce point qu'il voulut payer pour ſes oracles,
Ce qu'ils avoient promis à nos premiers ayeux?

Il les rend poſſeſſeurs de la terre conquiſe,
Dont leur valeur chaſſa tant d'invincibles Rois;
Il veut qu'en ce lieu ſaint à jamais ſon Egliſe
Faſſe à tout l'Univers reconnoiſtre ſes loix.

LE CV. PSEAUME.

Confitemini Domino, &c.

CELEBRONS du grand Dieu la clemence infinie,
Qu'à nos juſtes remords jamais il ne dénie,
Et qui départ aux ſiens des honneurs immortels;
Mais quelle voix celeſte, ou quelle ame ſans vice
Eſt digne de chanter au pied de ſes Autels

Sa grace & ſa juſtice?

Les hommes genereux, qui toûjours veritables
Toûjours aiment la paix, & toûjours équitables
N'ont jamais d'autre ſoin que de plaire au Seigneur,
Malgré tous les efforts du Temps & de l'Envie
Verront en tous endroits leur gloire & leur bonheur
Accompagner leur vie.

Voy, grand Roy tout-puiſſant, ton peuple qui ſoupire
Dans le pieux deſir d'habiter ton Empire,
Où ta ſeule clarté donne à jamais le jour;
Quand il aura du monde obtenu la victoire,
Fay qu'il y ſoit ſans fin bruſlé de ton amour,
Et ravi de ta gloire.

Nous ſavons quels eſtoient les crimes de nos peres,
Quand tes faits merveilleux ſoulageant leurs miſeres,
Monſtroient que ta puiſſance égaloit ta bonté;
Mais tout ce que tu fis pour un peuple ſi rude
Ne faiſoit qu'augmenter leur incredulité,
Et leur ingratitude.

Les flots ſont moins émeus que ces ames farouches
Au plus fort des clameurs qui ſortoient de leurs bouches:
L'Ocean à ta voix ſe rend obéiſſant;
Il s'ouvrit pour ſauver leur troupe vagabonde,
Et pour te faire voir tout bon & tout puiſſant
Sur la Terre & ſur l'Onde.

Son fond eſt auſſi ſec qu'une campagne aride;
Et de ces fugitifs, à qui tu ſers de guide,
Ce miracle viſible a les cœurs affermis;
Les Zephirs ſous leurs pieds firent voler les ſables;
Mais ces chemins ſablez ſont pour leurs ennemis
Des gouffres effroyables.

A l'heure les Hebreux raſſurerent leurs craintes,
Changeant pour le Seigneur en louanges leurs plaintes,
Jurant de ne chercher qu'en luy ſeul leur appuy;
Mais auſſi-toſt l'on vit que ces ames parjures
Employoient le repos qu'ils recevoient de luy
En de nouveaux murmures.

Combien que les rochers & les terres ſteriles
Soient devenus pour eux des campagnes fertiles,
Que leur camp tous les jours ſoit de manne couvert,
Aprés avoir mangé ſes celeſtes viandes,
Ils font de toutes parts retentir le deſert
De nouvelles demandes.

De Moyſe & d'Aaron la juſte & ſainte vie
Ne les peut exempter de leur jalouſe envie,
Qui blaſme en eux celuy dont ils ſont envoyez;
Mais Dieu laſſé d'ouir leurs plaintes criminelles,
Abiron & Dathan ſont par luy foudroyez
Avec tous les rebelles.

L'on voyoit du tonnerre encore la fumée,
Dont les flâmes avoient leur troupe conſumée,
Qu'un veau d'or fabriqué parut au plus haut lieu;
Et le mont Sinaï vit leur idolatrie
Encenſer les autels, & l'image d'un dieu
Qui paiſt dans la prairie.

Des graces du Seigneur ils perdoient la memoire,
Ils avoient oublié comme avec tant de gloire
Ils ravirent du Nil l'honneur & les threſors;
Qui leur fit ſurmonter tant de foudres de guerre
Pour ſe faire un chemin malgré tous les efforts
De l'Onde & de la Terre.

Pour

Pour punir ce mépris, déja dessus leurs testes
Ses bras s'armoient contre eux de ces mesmes tempestes
Dont il avoit pour eux terrassé tant de Rois ;
Mais comme il foudroyoit ce peuple temeraire,
Moyse par ses cris encore cette fois
Appaisa sa colere.

[suite]

Bien qu'avec tant de soin Dieu protegea leur
Ce peuple impatient d'estre sous sa conduite,
Se vouloit soûlever contre ses saintes loix ;
Et mépriſant sa grace & sa bonté profonde,
Ils doutoient de la foy de celuy dont la voix
S'espand par tout le Monde.

Lors Dieu leva la main pour leur ruine entiere ;
Jura que le desert seroit leur cemetiere,
Que tous leurs successeurs seroient toûjours errans,
Et souffriroient sans fin pour leur lasche commerce
De differentes loix, & de divers tyrans
L'oppression diverse.

Cela n'empêcha pas à ces opiniastres,
D'adorer Belphegor, & se rendre idolatres
D'un dieu de qui les yeux n'ont jamais vû le jour ;
Ils font à ses autels des vœux illegitimes,
Ils y font leur offrande, & mangent au retour
Leurs profanes victimes.

Lorsque pour leur erreur, & pour leurs adulteres
Le Seigneur meditoit des chastimens severes
Dont il les vouloit tous également punir ;
Du sage Phinees la vengeance soudaine,
Au gré de ce vray Dieu fit d'un seul coup finir
Son courroux & leur peine.

Dieu pour les rafraîschir aprés leurs longues courſes
Voulut que des rochers il diſtillaſt des ſources,
Et rend Moyſe auteur d'un effet ſi fameux :
Mais un ſi grand miracle eſtoit ſans apparence ;
Et le Prophete alors manque de foy comme eux ;
Et comme eux d'eſperance.

Toûjours au Roy des Rois ces peuples ſont rebelles ;
Lors qu'il s'en veut ſervir contre les infidelles,
Au lieu de les combatre ils en ſont pervertis ;
Ils ſe laiſſent gagner par leurs raiſons frivoles,
Ils ſervent aux faux dieux, & comme les Gentils
Encenſent les idoles.

La cruauté s'ajouſte à leur idolatrie,
Aux champs que ſa bonté leur donnoit pour patrie
Ils offrent aux autels ce qu'ils ont de plus cher ;
L'erreur de Chanaan fatale à leurs familles,
Les fait pour les faux dieux tout le ſang épancher
Des garçons & de filles.

De ces impietez la terre enſanglantée
Rend de ce Dieu tout bon la juſtice irritée,
Il abandonne ceux dont il eſtoit l'appuy ;
Il voit avec horreur comme un climat ſauvage,
Les champs que ſes bontez ont pour eux & pour luy
Pris pour leur heritage.

Lorſqu'ils perdent ſa grace, ils perdent la puiſſance,
L'ennemi les remet ſous ſon obeiſſance ;
Ceux qu'ils avoient vaincus deviennent leurs vain-
Et la neceſſité qui donte les plus braves, [queurs,
Fit par ce changement ſoûmettre ces grans cœurs
Aux loix de leurs eſclaves.

Quelquefois le Seigneur modere sa colere,
Et d'un œil de pitié regarde leur misere;
Relasche un peu les fers de leur captivité:
Mais ce peuple entâssant offense sur offense,
Lassoit également par son impieté
Sa foudre & sa clemence.

Aussi-tost qu'il voyoit leurs ames affligées
Sous le faix des ennuis dont elles sont chargées,
Soûpirer à ses pieds l'horreur de leurs pechez;
Il imposé aussi-tost silence à ses tempestes,
Et voudroit retenir les foudres décochez
Sur leurs coupables testes.

Il fit voir au Tyran de qui les dures chaisnes
Faisoient à ses captifs endurer tant de gesnes,
Qu'il devoit moderer son inhumanité;
Et que s'il a sur eux obtenu la victoire,
Ce n'estoit qu'à luy seul qu'ils avoient irrité,
Qu'il en devoit la gloire.

Redonnez, grand Pasteur, de plus doux pasturages
A ce chetif troupeau, que loin de nos rivages
La crainte & le malheur égara tant de fois;
Reprens-en la conduite, & par cet heureux change
Réuni pour jamais nos ames & nos voix
Pour chanter tes loüanges.

Nous dirons que le Verbe accomplit les miracles
Qui furent de tout temps promis par les oracles,
Qu'il est seul de Jacob l'asyle & le support;
Et feront des Hebreux les veilles glorieuses
Que leur plume & leur voix du Temps & de la Mort
Seront victorieuses.

LE CVI. PSEAUME.

Confitemini Domino, &c.

CELEBRONS le pouvoir qui preſide aux
combats;
Lors que dans le peché noſtre ame ſe déborde,
Le ſeul port de ſalut qui nous reſte ici bas
Eſt dans l'immenſité de ſa miſericorde.

Ceux que le Soleil brûle au rivage du Nil,
Les Sarmates glacez, les Scythes, & les Perſes,
Raconteront un jour combien en noſtre exil
Le Seigneur nous a fait ſurmonter de traverſes.

Ils diront que bannis dans un deſert lointain,
Qui ne produiſoit rien pour noſtre nourriture,
Nous endurions la ſoif, nous endurions la faim,
Et n'avions que le Ciel pour toute couverture.

Parmi tant de malheurs compagnons de nos
jours,
Nous miſmes au Seigneur toute noſtre eſperance;
Il écouta nos cris, il nous donna ſecours,
Et nous rendit la vie aveque l'aſſurance.

Il nous ſervit de guide à paſſer les deſerts,
Il nous fit à la force ajouſter l'induſtrie;
Il veut qu'aprés avoir tant de malheurs ſoufferts
Nous puiſſions en repos revoir noſtre patrie.

Afin que nos neveux ne puiſſent oublier

Combien il nous a fait surmonter d'avantures,
Doit-on pas d'âge en âge à jamais publier
La grandeur de son nom dans les races futures?

Lors que la faim les presse, il prend toûjours le soin
D'offrir à leurs repas ses celestes viandes;
Toûjours il assista ces peuples au besoin,
Et toûjours fut propice à leurs justes demandes.

Et quand les cachots noirs & la captivité
Leur faisoient expier la peine de leur crime,
Son cœur fut attendri de leur calamité,
Et modera contre eux son courroux legitime.

Parmi tant de malheurs compagnons de leurs jours
Ils mirent au Seigneur toute leur esperance;
Il écoute leurs cris, il vient à leur secours,
Il leur rend à la fois la vie & l'assûrance.

Quand le Nil dans ses flots preparoit mille morts
Pour assouvir contre eux ses immortelles haines,
Dieu mit en liberté leurs ames & leurs corps,
En leur rendant sa grace & les tirant des chaisnes.

Donc afin que nos fils ne puissent oublier
Celuy qui nous fait vivre aprés tant d'avantures,
Doit-on pas d'âge en âge à jamais publier
La grandeur de son nom dans les races futures?

Quelle chaisne de fer, quelle porte d'airain
Ne se brise, ou ne s'ouvre à sa seule menace?
Est-il quelque pouvoir, ou juste, ou souverain,
Dont il n'ait à ses pieds humilié l'audace?

Ces ames dont l'orgueil mépriſoit son appuy,
Si tost qu'un saint remords baigne leurs yeux de larmes,

Et que dans leurs malheurs ils ont recours à luy ;
Auſſi-toſt ſon courroux laiſſe tomber ſes armes.

Cet excés de bonheur ne les peut contenter ;
Leur ame eſt inſipide aux plaiſirs de la vie,
Et dans cette langueur ſemble ſe dégouſter
Des mets les plus exquis dont leur table eſt ſervie.

Parmy ces longs ennuis compagnons de leurs jours,
Leur eſprit met en Dieu toute ſon eſperance ;
Il écoute leurs cris, il vient à leur ſecours ;
Il leur rend à la fois la joye & l'aſſurance.

Quand dans leurs corps mourans les remedes hu-
Ne peuvent retenir leur ame qui s'envole, [mains
Celuy qui tient la vie & la mort en ſes mains,
Leur rend la guériſon d'une ſeule parole.

Donc afin que les ans ne faſſent oublier
Qu'il peut de tant de biens combler ſes creatures,
Doit-on pas d'âge en âge à jamais publier
La grandeur de ſon nom dans les races futures ?

Que dans le ſouvenir de ces faits glorieux,
Dont les ſiecles paſſez ont orné leur hiſtoire,
Noſtre reſſentiment d'un ſoin devotieux
Puiſſe du Tout-puiſſant conſerver la memoire.

Les avares nochers qui des flots inconſtans
Ont veû dans l'Ocean déborder la licence,
Y peuvent du Seigneur connoiſtre en meſme temps,
Et la miſericorde, & la toute-puiſſance.

Si toſt qu'il l'a permis, les vents courent les airs,
Arrachent des vaiſſeaux maſts, antennes, & voiles,
Les font precipiter des Cieux dans les Enfers,

Et des gouffres profonds remonter aux Eſtoiles.

Le Patron effrayé quitte le gouvernail,
Court d'un pied chancelant relaſcher les cordages;
Chacun en l'imitant va confus au travail,
Pour combattre en cedant la fureur des orages.

Lors ſe voyant ſi prés de la fin de leurs jours,
Les nochers ont en Dieu toute leur eſperance;
Il écoute leurs cris, il vient à leur ſecours,
Il leur rend à la fois la vie & l'aſſurance.

Il regarde en pitié l'effroy des matelots;
Il chaſſe la terreur de leurs ames timides;
L'azur du Ciel ſerain ſe mirant dans les flots;
Unit de leur cryſtal les vagues & les rides.

Vous, qu'il a tant de fois retirez des hazards;
Celebrez ſon amour ſi rempli de tendreſſe,
Et faites qu'à Sion à jamais les vieillards
La puiſſent imprimer au cœur de la jeuneſſe.

Lors que l'on a ſa gloire & ſon nom dédaignez;
Sa bonté paternelle eſt ſourde à nos prieres,
Et pour ſecher les eaux dont les champs ſont baignez,
L'on voit que dès leur ſource il tarit les rivieres.

Le malheur ici bas ſe rend univerſel,
Et les plus gras terroirs n'ont pas plus d'avantage;
Que s'ils n'eſtoient fumez & ſemez que du ſel
Que l'eſcume des flots jette ſur le rivage.

Quelquefois il fait voir par des effets nouveaux
Aux deſerts qui n'ont d'eau que celle des orages,
Dans des lits toûjours verts s'écouler des ruiſſeaux,
De qui les flots d'argent baignent les paſturages.

Dés-lors on vit les champs tous les fruits rapporter

Que prepare aux mortels sa haute Providence ;
Dés-lors les malheureux y viennent habiter,
Et dés-lors la disette y trouve l'abondance.

Là de leurs longs ennuis les peuples soulagez
Rendent par leur travail les campagnes fertiles,
Leurs toits couverts de chaume en palais sont changez,
Et leurs hameaux épars en de superbes villes.

Tant que Dieu pour son peuple a de l'affection ;
Dans l'aise & les plaisirs son long âge s'écoule ;
Mais quand il est privé de sa protection,
On ne voit que malheurs qui luy viennent en foule.

Il met dans le mépris les plus grans Potentats,
Il leur oste l'esprit à regir leurs provinces ;
Ils errent vagabons chassez de leurs Estats,
Et suivent laschement la Cour des autres Princes.

Mais du pauvre abattu par la necessité,
Il releve les biens, le nom, & la puissance ;
Et fait dans sa maison que sa postérité
Passe de ses agneaux le nombre & l'innocence.

Et lors on voit punir ces orgueilleux tyrans,
Et l'excés des honneurs qu'aux humbles il octroye ;
Les sages contemplans ces effets differans,
Sont remplis à la fois de merveille & de joye.

LE CVII. PSEAUME.

Paratum cor meum Deus, &c.

APRÈS tant de bienfaits que j'ay receus de toy,
Dois-je pas d'un eſprit plein d'amour & de foy
Publier tes merveilles ?
O Dieu, dont la grandeur ne ſe peut concevoir ;
Permets qu'en celebrant ta gloire & ton pouvoir
Ma voix puiſſe charmer les cœurs par les oreilles.

Toy qui dès mon matin m'as couvert de ſplendeur,
Lumiere des eſprits dont la celeſte ardeur
A mon ame ravie ;
Muſe dont l'entretien adoucit mes ennuis,
Et qui dans le travail où je paſſe les nuits,
Eterniſe mon nom, & conſomme ma vie :

De mon âge panchant dix luſtres ſont paſſez ;
Depuis que nous chantons ces deſirs inſenſez
Pour qui mon cœur ſoûpire ;
Un plus digne ſujet nous invite aujourd'huy
A celebrer la gloire, & l'amour de celuy
Qui ſur le Firmament eſtablit ſon Empire.

Eleve toy, Seigneur, & du plus haut des Cieux
Pour ſoûmettre à tes loix les cœurs audacieux,
Arme-toy du tonnerre ;
Délivre tes enfans des mains des ennemis,
Soûmets à leur pouvoir ceux qui les ont ſoûmis ;
Et rempli de ton nom tout le rond de la Terre.

Mais que devons-nous plus ou craindre, ou deſirer,

N'avons-nous pas les biens que nous fit eſperer
La voix de ſes oracles ?
Nous partageons Sichem entre nos combatans ;
Et ce riche valon où depuis ſi long-temps
Les peuples de Sucot tendent leurs tabernacles.

Galaad m'obeït, Manaſſés eſt à moy,
Ephraïm m'a rendu des preuves d'une foy
Exemte d'artifices ;
Je regne dans Juda plein d'honneur & d'appas ;
Et de quelque coſté que je porte mes pas,
Les plaines de Moab me comblent de delices.

Quand j'auray terraſſé ces thrônes glorieux,
J'iray porter par tout comme un victorieux
Des loix dans l'Idumée ;
Je veux lors comme ami paſſer dans les Eſtats
De tous nos Alliez, des juſtes Potentats,
Et ſur ceux des tyrans entrer à main armée.

Mais qui me peut aider à forcer ces ramparts ;
Ces tours, ces baſtions, qu'on voit de toutes parts
Flanquer leurs citadelles,
Que celuy qui regit l'un & l'autre horizon,
Et qui ſeul ſans ſecours, par force ou par raiſon,
Peut ſoûmettre à ſes loix l'orgueil des infidelles ?

Si tu nous prens, Seigneur, en ta protection,
Et ſouffres que ta grace en noſtre affliction
Ne ſoit point inflexible ;
Ton ſupport nous fera triompher du malheur ;
Et fera que des tiens l'indomptable valeur
Rendra dans les combats l'impoſſible poſſible.

LE CVIII. PSEAUME.

Deus laudem meam, &c.

GRAND Dieu, qui connois l'injuſtice,
La calomnie & l'artifice
Qui taxe ma fidelité ;
Fay voir au jour mon innocence,
Pour diſſiper l'obſcurité
De cette noire médiſance.

Tu ſais de quelle ingratitude
Ces gens nez à la ſervitude
M'ont perdu dans l'eſprit du Roy :
Mes faveurs s'en vont en fumée,
Ils ne penſent jamais en moy
Que pour noircir ma renommée.

L'amitié qu'ils m'avoient jurée
Devoit eſtre plus aſſurée,
Ayant des liens ſi parfaits :
Je voudrois comme ces parjures
Veulent oublier mes bienfaits,
Pouvoir oublier leurs injures.

Mais l'offenſe que j'ay receuë
D'une ame dans l'Enfer conceuë
Ne peut s'effacer de mon cœur,
Que lors que je verray ce traiſtre
Souffrir comme moy la rigueur
De la colere de ſon Maiſtre.

Qu'à la face de la Juſtice,
A ſon diſcours plein d'artifice
Aucun n'ajouſte plus de foy ;

Et pour convaincre cet infame,
Les hommes puiſſent comme toy
Lire juſqu'au fond de ſon ame.

Qu'il meure au fort de ſa jeuneſſe;
Qu'un eſtranger de ſa richeſſe
Dépouille ſa poſterité;
Et que ſa miſerable vefve
Jamais dans ſa neceſſité
Aucune aſſiſtance ne treuve.

Que ſa famille vagabonde
Porte en tous les climats du Monde
Sa triſteſſe & ſon deſeſpoir:
Et que ſon extréme miſere
Le contraigne de recevoir
Le pain d'une main eſtrangere.

Qu'un uſurier dur & corſaire;
Dont la charité mercenaire
Secoure au beſoin l'indigent,
Tapiſſe la place publique
De ces meubles d'or & d'argent;
Dont ſon Palais eſt magnifique.

Que tout le monde le délaiſſe;
Que ſon malheur jamais ne ceſſe,
Et que tout ſoit ſourd à ſes vœux;
Qu'il meure ſans nom & ſans gloire;
Et que ſes enfans avec eux
Puiſſent enterrer ſa memoire.

Que tu le prives de ta grace,
Que tous les crimes de ſa race
Luy ſoient aux Enfers reprochez;
Et que cette ame de vipere
Y porte avecque ſes pechez
Ceux de ſa mere & de ſon pere.

Que le Seigneur jamais n'accorde
Ni pardon ni miſericorde
A ceux qui n'en ont point pour moy ;
Et que la diſgrace & l'abſence
A jamais éloignent du Roy
L'oppreſſeur de mon innocence.

Puiſqu'il deſire en ſa malice
Que ta colere le maudiſſe,
Qu'il en ſoit maudit pour jamais ;
Et puiſque jamais il n'aſpire
A la grace que tu promets,
Que jamais elle ne l'inſpire.

Qu'il ne ſoit aidé de perſonne ;
Que le deſeſpoir l'environne
Comme un funeſte habillement :
Qu'il brûle, & jamais ne conſume
Dans un feu prompt & vehement
D'huile, de ſouffre, & de bitume.

Tel que d'une ardente fournaiſe
S'élance au travers de la braiſe
Un torrent de flâme & de fer ;
Tel ſoit le bain où cet infame
A jamais lavé dans l'Enfer
Les impuretez de ſon ame.

Puiſſent en de pareils ſupplices
A jamais expier leurs vices,
Par les ordres du Roy des Rois ;
Tous ceux dont la haine & l'envie
Me veulent ravir à la fois
L'honneur, la fortune & la vie.

Dieu protecteur de la juſtice,
Permets qu'à toy ſeul je m'uniſſe

Par l'amour, la grace, & la foy;
Dans mon incurable ſouffrance
J'ay toûjours eſperé de toy
Mon repos & ma délivrance.

Mon corps qui toûjours ſec & bleſme
N'eſt plus que l'ombre de ſoy-même,
Change de place inceſſamment;
Et s'agitant ſans inrervalle
Imite en ce prompt changement
La Sauterelle & la Cigalle.

Les méchans voyant ma foibleſſe,
Et mon cœur qui de la triſteſſe
Se rend le déplorable objet;
En ont augmenté leur furie,
Et leur ſemble moins un ſujet
De pitié que de mocquerie.

Sois mon protecteur, ſois mon maiſtre;
Fais à ces ingrats reconnoiſtre
La force dont tu me défens;
Et que tes grandeurs éternelles
Savent proteger tes enfans,
Et confondre les infidelles.

Je ne crains point leur médiſance;
Lors que je puis en ta preſence
Témoigner ma fidelité;
Et veux, quelque mal qui m'avienne,
Rire de leur calamité,
Ainſi qu'ils ont fait de la mienne.

Si jamais leur troupe ennemie
Eſt couverte de l'infamie
Qu'elle vomiſſoit contre moy:
Alors en ton nom mes penſées,

Deſſus les aiſles de la foy
Seront juſqu'au Ciel élancées.

Elles diront que ta puiſſance
Eſt le ſupport de l'innocence,
Qu'elle ne l'abandonne point:
Et que malgré l'Ire & l'Envie
Tu ſais conſerver de ton Oint
L'honneur, la fortune, & la vie.

LE CIX. PSEAUME.

Dixit Dominus Domino, &c.

AVANT le temps, le lieu, la forme & la matiere,
Celuy qui ſeul eſtoit la vie & la lumiere,
Dit à ſon Fils qui nous a rachetez;
Aſſied-toy ſur mon thrône, & prens part à ma gloire,
En attendant l'honneur de la victoire,
Qui doit mettre à tes pieds tes ennemis domtez.

Ce ſera dans Sion que tu prendras tes armes,
Ton regne s'eſtendra par le ſang & les larmes
Que verſeront nos fideles amis:
La Croix ſera ton ſceptre, & par cette puiſſance
Tu feras voir ſous ton obeiſſance
Les Rois & leurs Sujets également ſoûmis.

Ceux qui dès le berceau n'ont deſiré de vivre
Que pour l'affection qu'ils avoient de te ſuivre,
En tes combats auront le premier rang;
Juſqu'à tant que la foy, l'amour & le martyre
Les faſſent ſeoir au thrône de l'Empire;

Que cent lustres auront cimenté de leur sang.

A l'instant cette voix où la verité tonne,
Jura par les rayons dont son chef se couronne;
Qu'il t'envoyeroit avecque les mortels;
Et que Verbe incarné tu serois sur la terre
Non seulement Dieu de paix & de guerre,
Mais le Pontise encor de tes propres autels.

Que de Melchisedec confirmant les maximes,
On offriroit au lieu de sanglantes victimes,
Ton propre corps sous le pain & le vin;
Et que t'accommodant à la foiblesse humaine
Tu voilerois sous les mets de ta Cene
La trop vive splendeur de ton Estre divin.

Ceux qui dans le mépris de la foy de leurs peres
Ont fait leurs propres sens juges de ces mysteres,
Seront punis en ta juste fureur,
Le Seigneur qui toûjours à ta dextre se place
Par sa puissance abatra leur audace,
Et par sa verité confondra leur erreur.

Sa colere jamais ne posera les armes
Qu'elle ne soit esteinte en un torrent de larmes;
Qu'un saint remords tirera de nos yeux;
L'Idolatrie alors pour jamais estouffée
Verra l'Eglise élever un trophée
Sur le honteux débris des Temples des faux dieux.

LE

LE CX. PSEAUME.

Confitebor tibi, &c.

JE veux, Seigneur, que par tout l'Univers
En ton Egliſe on liſe dans mes vers,
Combien ton nom eſt doux à ma memoire;
Mais quelque feu divin qui me puiſſe animer,
Mon cœur en ce tranſport ne ſauroit exprimer
L'excés de ſon amour, ni l'éclat de ta gloire.

Le jour, la nuit, les Cieux, & leur ſplendeur,
Du Tout-puiſſant témoignent la grandeur
A ceux qui ſont ſes vivantes images;
Mais la grace & la foy qui leur ſervent d'appuy,
Et que l'on reconnoiſt ne tenir que de luy,
Sont de ce Createur les plus dignes ouvrages.

L'eſprit humain peut-il rien concevoir
De merveilleux comme l'eſt ſon pouvoir;
Et ſa bonté n'eſt-elle pas extréme?
Pour nourrir noſtre corps il nous donne icy bas
Tout ce qu'il y produit d'utile à nos repas;
Mais pour nourrir noſtre ame il ſe donne luy-meſme.

On voit l'effet de ce qu'il a promis,
A ſurmonter l'orgueil des ennemis
Qui dans Sion fit tant de violence:
Leurs Royaumes conquis ſont au ſien ajouſtez;
Nos armes ont mis bas ces peuples indomptez
Dont la bonne fortune augmentoit l'inſolence.

Des innocens il eſt le protecteur,
Des repentans il eſt le redempteur,

Sa ſeule grace eſt noſtre confiance :
Afin que ſon amour dure à l'éternité,
Quand il s'eſt allié de noſtre humanité ;
N'a-t-il pas de ſon ſang ſigné noſtre alliance ?

Il veut nos cœurs, il les luy faut donner ;
A nous punir comme à nous pardonner
On reconnoiſt ſa bonté paternelle :
Son nom eſt redoutable autant qu'il eſt ſacré ;
La peur de l'offenſer eſt le premier degré
Par où nous monterons à la vie éternelle.

Dans cette crainte eſt le commencement
De la vertu par qui ſi dignement
L'homme s'acquiert la veritable gloire ;
Par elle tous les vents le conduiſent au port,
Et jamais ni l'oubli, ni le temps, ni la mort
Ne peuvent de ſon nom effacer la memoire.

LE CXI. PSEAUME.

Beatus vir qui timet Dominum, &c.

HEUREUX qui ſert Jeſus ſans eſpoir de ſalaire ;
Et qui craint moins l'Enfer que la juſte colere
De ce Dieu qui pour nous n'eſt qu'amour & bonté ;
Que s'il regle ſes mœurs aux loix qu'il a preſcrites,
Il ſe peut aſſurer qu'à jamais ſes merites
Seront les artiſans de ſa felicité.

Pour adoucir l'ennuy de ſes vieilles années
Il voit ſes chers enfans dont les ames bien nées
De l'amour paternel ſerrent les doux liens ;

Et toûjours la vertu compagne de leur vie
Porter à la Fortune une ſecrette envie,
Et les combler de gloire autant qu'elle de biens.

La juſtice qu'il garde en ſa bonne conduite
Luy fait inceſſamment voir une heureuſe ſuite
De charges & d'honneurs en ſa famille entrer;
Et la fineſſe humaine en malice feconde
N'apporte aucun nuage aux affaires du monde,
Où ſon clair jugement ne puiſſe penetrer.

Dieu qui le voit toûjours d'un regard favorable,
Fera qu'à ſon exemple il ſera ſecourable
A ceux dont le malheur eſt l'unique defaut;
Et quand la pauvreté leur declare la guerre,
Il leur fait part des biens qu'il poſſede en la terre
Pour avoir part à ceux qu'il eſpere là haut.

Lors que les envieux dont l'injuſte manie
Ne fonde ſes deſſeins que ſur la calomnie,
Pour le perdre d'honneur le déchire par tout,
Il n'en redoute point la langue envenimée,
Il conſerve toûjours ſa bonne renommée,
Il les jette par terre & demeure debout.

Sa liberalité rend ſa bourſe commune,
Sans trouble il voit l'Envie aboyer ſa fortune;
De tous ſes ennemis il fait des malheureux;
Et malgré leurs efforts ſa probité ſans tache,
Qui dans un cœur ouvert aucun vice ne cache,
Se fait toûjours paroiſtre invincible pour eux.

LE CXII. PSEAUME.

Laudate pueri, &c.

VOUS que la foy, l'amour & le courage
Ont attachez à ſervir les autels,
Chantez ſans fin juſques au dernier âge
Du Tout-puiſſant les honneurs immortels,
Sur les deux bords de l'Euphrate & du Tage.

Il donne l'eſtre à tout ce qui reſpire,
Il eſt le ſeul qui n'a point de pareil;
Dans ſa lumiere où luy-meſme s'admire,
Noſtre Soleil ceſſe d'eſtre Soleil,
Et tous les Cieux tournent dans ſon Empire.

Ces grans Heros, ces grans foudres de guerre
N'ont rien d'égal à ſon divin pouvoir;
Deſſous leurs pieds il fait trembler la terre,
Et ſur leur teſte il fait ouïr & voir
Flamber l'éclair & gronder le tonnerre.

Ceux qui pour thrône avoient une logette,
Et pour Royaume un parc plein de brebis,
Par ſes bienfaits ont chaſſé la diſette,
D'or & de ſoye ont orné leurs habits,
Et mis le ſceptre où regnoit la houlette.

Son Précurſeur en cela le ſeconde,
Qu'Elizabeth hors d'âge le conceut;
Et quand Marie a mis ce Verbe au monde,
Le Saint Eſprit qu'elle creut & receut,
Fit que de Vierge elle devint feconde.

Tous les effets de cet Estre impassible
Font-ils pas voir qu'il n'a rien de commun ;
Que sa grandeur est incomprehensible ;
Que son pouvoir & son vouloir n'est qu'un,
Et qu'en luy seul l'impossible est possible ?

LE CXIII. PSEAUME.

In exitu Israël de Ægypto, &c.

QUAND le sang de Jacob eut sous la servitude
Que les Tyrans du Nil luy rendirent si rude,
Accompli les longs ans qui luy furent prefix ;
Sion qui jouïssoit d'un bonheur sans exemple,
Vit en foule remplir sa tribune & son temple
Des captifs qui sortoient des prisons de Memphis.

La mer fuioit devant leur sainte colonie,
Quand Dieu la retira de cette tyrannie,
Où jamais le Soleil ne leur fit de beaux jours :
Et soit pour admirer leur genereux Prophete,
Ou pour favoriser son heureuse retraite,
Les ondes du Jourdan rebrousserent leur cours.

Quand le Nil entendoit les peuples de sa rive
Regretter cette troupe heureuse, & fugitive,
Dont le Dieu de Jacob se fit le conducteur ;
Dans la fin des ennuis, dont elle fut la proye,
Les montagnes sautoient pour témoigner leur joye,
Ainsi que des brebis autour de leur pasteur.

Pourquoy, Mer, à l'abord d'une troupe si sainte
Te voyons-nous fremir, & t'enfuir de crainte,

Toy qui la mets au front des plus fiers matelots?
Et toy, Jourdain, l'honneur de la plaine Idumée,
Qui te fait retarder ta courſe accouſtumée,
Et fendre dans ton lit le cryſtal de tes flots?

Qui vous faiſoit ſauter, orgueilleuſes montagnes
Quand le Dieu de Jacob entroit dans vos campa-
Eſtoit-ce par ſon ordre, ou par eſtonnement? [gnes?
Les ſecrets du Seigneur ſont incomprehenſibles,
Pour ſe faire honorer des choſes inſenſibles,
Peut-il pas leur donner l'ame, & le mouvement?

Toute la terre tremble à ſa ſeule menace,
Il donne aux plus hauts monts à jamais la bonace;
Audeſſus des brouillars, & des vents inconſtans:
Et des plus durs rochers fait jaillir des fontaines,
De qui les flots laſſez de courir dans les plaines
Sur des lits de pavots, dorment dans les eſtangs.

Soit qu'il verſe la manne, ou qu'il lance la foudre,
Soit qu'il briſe nos fers, & faſſe dans la poudre
Precipiter l'orgueil des fronts imperieux:
Sa bonté dans la paix, ſon pouvoir dans la guerre,
N'ont pour but principal, au Ciel, & ſur la Terre,
Que de rendre ſon nom à jamais glorieux.

Mais, Seigneur, quand ta grace obtient de ta puiſ-
ſance,
De redonner aux tiens leur premiere innocence,
Et les rendre aux combats, heureux, & triomphans,
Ne fais-tu pas connoiſtre à la troupe infidelle,
Que du plus haut des Cieux ta bonté paternelle
Prend encor ici-bas le ſoin de tes enfans?

Du metal inutile, autant comme il eſt rare,
Que le Soleil à peine en dix ſiecles prepare,
L'aveugle idolatrie en fait ſes plus beaux dieux:

Et si quelque beauté brille en cette matiere,
l'Astre, dont il la tient, doit-il pas sa lumiere
Au seul Dieu tout-puissant qui regne dans les Cieux?

Ces images qu'en vain on croit estre animées,
Et ces bouches que l'art tient à jamais fermées,
Par le silence seul répondent aux mortels:
Leurs yeux ne peuvent voir les vertus, ni les crimes;
Pour eux, & non pour eux, on pare les victimes,
Que le peuple idolatre offre sur leurs autels.

C'est en vain, que pour plaire à ces sourdes idoles
Nous accordons nos luts, nos chants, & nos paroles;
Dans leurs temples en vain on fait fumer l'encens:
Ces parfums, ces concerts, ces aimables merveilles,
Qui charment l'odorat, qui charment les oreilles,
De leurs plus doux apas ne touchent point leurs sens.

Les timides mortels qui craignent leur justice,
Font en vain pour avoir leur deité propice,
Offrande sur offrande aux autels entasser:
Si ces dieux ont des mains, ces mains sont inutiles,
Qui ne pouvant jamais estre autres qu'immobiles,
Ne nous peuvent punir, ni nous recompenser.

Leurs jambes, & leurs pieds, toûjours en mesme place,
Ne sont que les piliers de leur pesante masse,
Qui ne sçauroit sur eux, ni marcher, ni courir:
Elle n'a point de voix pour répondre à nos plaintes;
Et dans nos déplaisirs, nos dangers, & nos craintes,
Ne se pouvant mouvoir, ne nous peut secourir.

Dans l'abus general de ces riches statuës,
Qu'ont l'art, l'or, & la soye à l'envi revestuës,
Et dont le vain pouvoir s'est rendu si fameux;
Que ceux dont les erreurs nos veritez ignorent,

Et qui de ces faux dieux les images adorent ;
Puiſſent eſtre à jamais immobiles comme eux.

Mais ceux que le Seigneur de ſes graces éclaire ;
Ses dignes ſerviteurs, qui dans le Sanctuaire
Offrent à ſes autels leur pure affection,
Couleront tous leurs jours ſans ombre & ſans nuage,
Et peuvent s'aſſurer au plus fort de l'orage,
De ſe mettre à l'abri de ſa protection.

Le Monarque des Cieux, qui par tout nous re- [garde,
Eſt l'éternel ſupport, & l'éternelle garde
De ceux qui dans ſes loix bornent leur volonté ;
Et dont l'eſprit devot, deſireux de luy plaire,
Le ſert comme ſon Dieu, l'aime comme ſon pere ;
Et craignant ſa juſtice, eſpere en ſa bonté.

La foy de leurs ayeuls, dont leur ame eſt ſuivie ;
Aveque la raiſon vient éclairer leur vie ;
Si-toſt que de leur mere ils quittent le giron,
Il benit leurs deſſeins, il benit leur fortune,
Et benit avec eux d'une grace commune
Les peuples d'Iſraël, & les enfans d'Aaron.

Pour vous, ſages Hebreux, ſa main eſt liberale ;
Aux grans, comme aux petits, elle eſt toûjours égale,
Elle donne à chacun ce qu'il a merité :
Toûjours elle travaille, & jamais ne ſe laſſe ;
Et ce meſme pouvoir qui vous comble de grace,
Comblera de bonheur voſtre poſterité.

Vous eſtes les Eleus du Redempteur du monde ;
Vous ſentirez l'effet de ſa bonté profonde ;
Le Monarque éternel vous aime plus que tous :
Vous marcherez là haut ſur ſes grans luminaires ;
La terre eſt le ſejour des ames ordinaires,
Mais le Ciel le ſera du Seigneur, & de vous.

Dieu

Dieu n'entend point chanter ſes loüanges celebres
A ceux qui loin du jour ſont bannis aux tenebres,
Qu'appreſte ſa juſtice au gouffre des Enfers;
Mais vous qui ſur la terre admirez ſes merveilles,
Tandis que vous vivrez vous emploirez vos veilles
A louër le pouvoir qui vous tira des fers.

LE CXIV. PSEAUME.

Dilexi quoniam, &c.

QUAND le Seigneur exauçant mes prieres;
Me donne des lumieres
Pour conduire mon ame en l'immortalité,
Qu'elle ſe voit de ſes fers dégagée,
N'eſt-elle pas à jamais obligée
D'admirer ſa puiſſance, & d'aimer ſa bonté?

Si-toſt qu'il voit que la peur des ſupplices
Que meritent mes vices,
Fait éclatter ma plainte, & mes juſtes remords
Il ſe flechit, ma grace eſt aſſeurée,
Et de la mort qui m'eſtoit preparée,
Il délivre mon ame, auſſi-bien que mon corps.

Il eſt content de nos moindres offrandes,
Autant que des plus grandes,
Il a des plus petits le bien multiplié:
Ses bras, l'appuy de ma foible innocence,
Se ſont toûjours armez pour ma defenſe,
Mais pour me relever, ils m'ont humilié.

Enfin, aprés tant de ſujets de larmes,
La juſtice des armes

A terraſſé l'orgueil des eſprits factieux ;
L'air eſt ſerain, nos orages ſont calmes,
Nous jouiſſons, à l'ombre de nos palmes,
D'un repos auſſi doux comme il eſt glorieux.

Et retirant mon ame criminelle
De la mort éternelle,
Il chaſſe avec mes pleurs l'ennuy qui les produit;
Mes jours en paix accompliront leur terme,
Et pas à pas, d'un marcher ſeur & ferme
Suivront l'eſtroit chemin, où la foy nous conduit.

Puiſqu'à luy ſeul je dois la delivrance
De ma longue ſouffrance,
Et que tous mes malheurs ſont par luy ſurmontez,
Tant que mon ame à mon corps aſſervie
Entretiendra ma chaleur, & ma vie,
Tous mes deſirs ſeront de plaire à ſes bontez.

LE CXV. PSEAUME.

Credidi propter, &c.

L'ETERNEL eſt le ſeul aſyle
Où la foy me fait aſpirer ;
L'appuy du monde eſt trop fragile,
On ne s'y doit point aſſurer ;
Sait-on pas que dés ſa naiſſance
Il a perdu ſon innocence,
Qu'il a produit des impoſteurs ?
Que l'âge d'or n'eſt qu'une fable,

Que tous les hommes ſont menteurs,
Et que Dieu ſeul eſt veritable?

Mais dequoy peut-on reconnoiſtre
Les biens qu'il nous fait chaque jour,
Où l'on void à la fois paroiſtre
Sa providence, & ſon amour?
Sa grace toûjours perſevere,
Depuis qu'on vid ſur le Calvaire
Ce que ſa bonté nous valut;
J'en garde à jamais la memoire;
Ce qu'il ſouffrit pour mon ſalut
Je le veux ſouffrir pour ſa gloire.

O combien ſont dignes d'envie
Ceux qu'un peuple void pour la Foy
Dans leur ſang eſteindre leur vie,
Et ſans regret, & ſans effroy!
Que cette mort a de delices,
Que ces geſnes & ces ſupplices
Cauſent un doux raviſſement
A l'ame devote & fidelle,
Qui peut dans cet heureux moment
Meriter la vie éternelle.

C'eſt le plus grand heur où j'aſpire;
Mais celuy ſeul que je cheris,
A la couronne du Martyre
N'appelle que ſes favoris;
Et n'a rien de plus agreable
Que la conſtance invariable,
Dont ces eſprits ſont animez,
Qui ſont luire au milieu des flâmes
Par qui leurs corps ſont conſumez,
Ce beau feu qui bruſle leurs ames.

Seigneur, rend moy ces témoignages

De ta paternelle bonté,
Que j'imite ces grands courages,
En effet comme en volonté;
Suis-je pas fils de ta servante,
De qui toute la terre vante
L'amour, & la fidelité,
Et qu'au Ciel meſme l'on eſtime,
Digne d'avoir la qualité
De ton Eſpouſe legitime?

C'eſt dans les ennuis & les peines
Que ton Saint Eſprit m'a touché,
Que ta grace a rompu les chaiſnes
Qui m'avoient au monde attaché;
Vainqueur de moy-meſme, & du vice,
Je veux t'offrir en ſacrifice
Mon cœur bruſlé de ton amour,
Et veux comblé d'heur, & de gloire,
Chanter à jamais à la Cour
Le triomphe de ma victoire.

LE CXVI. PSEAUME.

Laudate Dominum omnes gentes, &c.

VOUS ſur qui le Soleil pouſſe l'aube, & la ſuit,
Vous ſur qui ſa lumiere eſt au ſoir effacée,
Vous ſur qui ſa chaleur juſtement diſpenſée,
Sous un air temperé l'abondance produit:

Vous pour qui le Soleil brûle plus qu'il ne luit;
Quand ſa flâme eſt à plomb comme foudre lancée;
Vous habitans du Nort, qui ſous l'Ourſe glacée
Faites l'an d'un ſeul jour, & d'une ſeule nuit;

Vous tous, que le Seigneur a creez pour sa gloire ;
Vous tous qui de son nom honorez la memoire ;
Admirez sa puissance à qui tout se soûmet :

Et pour l'éternité que les cœurs des fidelles
S'offrent également au seul qui leur promet
A tous également ses graces éternelles.

LE CXVII. PSEAUME.

Confitemini Domino, &c.

CHRESTIENS publions nuit & jour
Que le Seigneur jamais ne nous dénie
Sa gloire & son amour,
Et que pour les pecheurs sa grace est infinie.

Qu'Israël confesse aujourd'huy,
Que des bons Rois exemts de tyranie
Il est le seul appuy,
Et que pour les pecheurs sa grace est infinie.

Qu'Aron, dont la posterité
Est aux autels de ses graces munie
Celebre sa bonté,
Qui rend pour les pecheurs sa clemence infinie.

Que ceux qui dans l'aveuglement
Ont de la foy leur ame desunie,
Sachent qu'également
Pour eux comme pour nous sa grace est infinie.

Si-tost qu'en mon affliction
J'ay de mon Dieu la bonté reclamée,
Par sa protection

N'ay-je pas relevé ma puiſſance opprimée ?

Si le Seigneur eſt mon ſupport,
De quel geant, de quel foudre de guerre,
Malgré tout leur effort,
Ne verray-je à mes pieds l'orgueil mordre la terre?

Des plus fiers tyrans d'ici-bas
Je voy dés-ja les fureurs eſtouffées,
Et le Dieu des combats.
Dés-ja ſur leur ruine élever mes trophées.

Le ferme appuy de nos Eſtats
Eſt au ſeul Dieu qui lance le tonnerre;
Plus qu'à ces Potentats
De qui le vain ſupport n'eſt que paille & que verre.

Sortis-je pas à mon honneur,
Lors qu'inveſti d'un peuple plein d'audace,
Par l'appuy du Seigneur,
Les armes à la main je me fis faire place ?

Environné de toutes parts,
Je n'entendois que cris à mes oreilles
De ces peuples épars,
Bruyans & voltigeans comme un eſſain d'abeilles.

Ils ſe diſſipent à l'inſtant
Par le ſecours des puiſſances divines;
Et ne durent pas tant
Que le feu qui s'allume au milieu des eſpines.

Quand l'attaque d'un puiſſant Roy
Fit dans mon camp chanceler la victoire,
Dieu combattit pour moy,
Et releva d'un coup, ma fortune, & ma gloire.

C'eſt ma force, c'eſt mon ſalut,
C'eſt luy qui rend mes Eſtats pacifiques,

C'eſt luy pour qui mon lut
Fera juſques au Ciel reſonner mes Cantiques.

Que tous mes peuples aſſemblez
Dans mon palais, où luit l'or, & la ſoye;
Par leurs cris redoublez
Témoignent avec moy leur veritable joye.

C'eſt par la main du Roy des Rois
Que je ſoûmets l'orgueil qui ſe déborde;
C'eſt par ſes ſaintes loix,
Que j'ay deſſous mes pieds enchaiſné la Diſcorde:

C'eſt ſa main qui fut mon ſupport,
Et qui malgré l'Injuſtice, & l'Envie
Qui conſpiroient ma mort,
Conſerva mon honneur, ma couronne, & ma vie.

Le Seigneur m'eſprouve ſouvent,
Son chaſtiment tous mes crimes efface;
Et comme auparavant,
A mes juſtes remords il redonne ſa grace.

Ouvrez-moy doncque ſa maiſon;
N'y puis-je pas d'un cœur purgé de vice
Faire mon oraiſon,
Et chanter ſa bonté, ſa gloire, & ſa juſtice?

Je veux pour victime aux autels
De mon amour offrir la pure flâme
Au ſeul des immortels,
Qui m'a rendu la vie & du corps & de l'ame.

Comme la pierre que l'on met
Dans le mépris pour n'eſtre pas connuë,
Sur le plus haut ſommet
Lie, & ſouſtient les murs dont elle eſt ſouſtenuë:

Ainſi ſans nom, & ſans appuy,

Je reünis ſous mon obeïſſance,
Et ſouſtiens aujourd'huy
Ceux dont les volontez ſouſtiennent ma puiſſance.

Au thrône où je ſuis élevé,
Aprés avoir ſurmonté tant d'obſtacles,
Il n'eſt rien arrivé
Que ce qui fut promis par la voix des oracles.

De ce beau jour que le Seigneur
Nous a rendu ſi fecond en merveilles;
Prolongeons la longueur
Par les feux des autels, & par nos ſaintes veilles.

Grand Dieu, qui vois l'ambition,
Et la licence où chacun s'abandonne,
Pour conſerver Sion,
Conſerves-y la paix que ta grace luy donne.

Pour perpetuer ce bon-heur,
Prenons de l'an la plus belle journée;
Et qu'au nom du Seigneur
Soit au pied de l'autel la victime amenée.

Confeſſons qu'il eſt le vray Dieu,
Qu'il eſt par tout l'appuy de l'innocence;
Et que tout en tout lieu
Se conduit & maintient par ſa toute-puiſſance.

Tous d'une voix il faut ſans fin,
Aprés les biens que ſa main nous accorde;
Chanter ſoir & matin
Sa gloire, ſa grandeur, & ſa miſericorde.

Ce ſont les effets tout-puiſſans
De ce ſeul Dieu qui jamais ne dénie
Sa gloire aux innocens,
Et qui pour les pecheurs rend ſa grace infinie.

LE CXVIII. PSEAUME.

Beati immaculati, &c.

ALEPH. STROPHE.

HEUREUSES les ames bien nées,
Dont la vertu d'un libre choix
Suit les juſtes & ſaintes loix
Que le Seigneur nous a données;
Heureux ceux dont les actions
Au Tout-puiſſant ont fait connoiſtre
Que leurs plus fortes paſſions
Sont de ſervir un ſi bon Maiſtre:
Mais ceux qui ne ſont éclairez
De la grace qu'il nous octroye,
Ne ſeront jamais aſſurez
De marcher dans la bonne voye.

ANTISTROPHE.

Seigneur, puiſque tes jugemens
Veulent qu'aux lieux ſaints, & profanes,
Dans les palais, dans les cabanes,
L'on ſuive tes commandemens;
Que je puiſſe mourir & vivre
Dans une vraye & ſeule foy,
Et qu'à jamais je puiſſe ſuivre
Les ordres qui viennent de toy:
Par eux dans la mer de ce monde,
Ma barque eſt conduite à bon port,
Et brave la fureur de l'onde

Quand ta grace luy ſert de Nort.

EPODE.

Lors d'un cœur franc je publie
Tes conſeils, & tes bontez,
Par qui ma vie eſt remplie
De tant de proſperitez;
Et ſi tant que je reſpire,
Ta grace ici-bas m'inſpire
Ta juſtice, & mon devoir;
Jamais faveur, ni richeſſe,
Ni menace, ni promeſſe
Ne me pourront decevoir.

BETH. STROPHE.

Mais, Seigneur, la vertu des hommes
Peut-elle en leur jeune ſaiſon
Eviter ſans toy le poiſon
Des vices du ſiecle où nous ſommes?
Pour moy, grand Dieu, je veux toûjours,
Dans mes craintes, & dans mes doutes,
A toy ſeul avoir mon recours,
Quand je m'égare de tes routes:
Et lors de moy-meſme vainqueur,
Je veux loin de toute licence
Graver tes conſeils dans mon cœur
Pour y conſerver l'innocence.

ANTISTROPHE.

J'aurai ſujet de te benir,
Si pour bien vivre, & pour bien croire,
Ta grace imprime en ma memoire
Les preceptes qu'il faut tenir;

Ma voix en recitant ſans ceſſe
Ce que la tienne m'a preſcrit,
Rendra la foy que je profeſſe
Toûjours preſente en mon eſprit:
C'eſt un threſor digne d'envie
Qui rend ſeul les Anges jaloux;
C'eſt le ſeul qu'aprés cette vie
Nous emportons aveque nous.

EPODE.

Mes delices les plus grandes,
C'eſt de penſer à jamais
A ce que tu nous commandes,
A ce que tu nous promets:
Que tes decrets équitables
Puiſſent dans tes ſaintes tables
Durer à l'éternité;
Et que ton aimable flâme
Entretienne dans mon ame
Son ardeur, & ſa clarté.

GIMEL. STROPHE.

Permets que ta bonté propice
Eloigne mes jours du trépas,
Afin que je puiſſe ici-bas
Plus long-temps te rendre ſervice;
De mon eſprit ouvre les yeux,
Et luy donne la connoiſſance,
Combien il nous eſt glorieux
D'eſtre ſous ton obeïſſance;
Et puiſqu'on ne fait que paſſer
Comme un eſtranger en ce monde,
Prens-y le ſoin de redreſſer
Mon ame errante & vagabonde.

ANTISTROPHE.

Tout Iſraël peut témoigner
Que dés mon âge le plus tendre,
J'ay toûjours pris plaiſir d'apprendre
Ce que tu veux nous enſeigner;
Chacun ſait combien tu rabaiſſes
Ceux dont la docte vanité
Des veritez que tu nous laiſſes
Accuſe la ſimplicité:
Defen moy de la tyranie
Des fiers & ſuperbes eſprits,
Qui mettent par leur calomnie
Ta doctrine dans le mépris.

EPODE.

Ces Tyrans de qui l'empire
Eſt du tien ſi different,
Recompenſent du martyre
Le ſervice qu'on te rend:
Dans cette injuſte ſouffrance,
Je ne perds point l'aſſurance,
Tout mon eſpoir eſt en toy;
Et ſans force, & ſans defenſe
N'oppoſe à leur violence
Que les armes de la Foy.

DALETH. STROPHE.

Tu vois ſuccomber mon courage
Sous mon incurable douleur;
Seigneur, empeſche le mal-heur
D'achever ſur moy ſon ouvrage;
Tien moy ce que tu m'as promis;

Efface de ta ſouvenance
Tous les crimes que j'ay commis
Au mépris de ton ordonnance ;
Grave dans mon cœur deſormais
Tes loix ſi pleines de merveilles,
Et fay que je puiſſe à jamais
Suivre ce que tu me conſeilles.

ANTISTROPHE.

Tu vois mon eſprit languiſſant,
De voir ta promeſſe accomplie,
Fay que pour moy l'on te publie
Tout veritable & tout puiſſant,
Et que ta grace comme un phare
Aux flots dont je ſuis combattu,
Me redreſſe quand je m'égare
Du droit chemin de la vertu ;
C'eſt le ſeul où malgré l'envie
Je veux toûjours dreſſer mes pas,
Comme le ſeul par où la vie
Arrive ſans crainte au trépas.

EPODE.

Le ſeul bien que je deſire
De tes immenſes bontez,
C'eſt qu'aux loix de ton empire
Tu regles mes volontez,
Et quand à mes vœux propice
Tu romps les chaiſnes du vice
Que je porte avecque moy,
Que mon ame dégagée,
Et de ſon faix déchargée
S'eſleve juſques à toy.

HE. STROPHE.

Si tu veux nous monſtrer la voye
Que tes peuples doivent tenir,
Je te promets qu'à l'avenir
Nous la ſuivrons aveque joye;
Inſpire à mon entendement
Les myſteres qu'il nous faut croire,
Tu verras qu'éternellement
J'en conſerveray la memoire;
Réchauffe dans moy les ferveurs
D'une pieté plus parfaite,
Et fay qu'en tes ſaintes faveurs
Ma paſſion ſoit ſatisfaite.

ANTISTROPHE.

Qu'élevé dans les hauts ſecrets
De ton éternelle juſtice,
De l'envie, & de l'avarice
Se détachent mes intereſts;
De mon ame à jamais efface
Leur vain éclat qui nous ſeduit,
Et qui nous fait perdre la trace
Où ta verité nous conduit;
Permets que de ta ſeule Egliſe
La foy ſe manifeſte au jour,
Et que mon ame y ſoit ſoûmiſe
Moins par force que par amour.

EPODE.

Garanti ma renommée
De ces laſches impoſteurs,
Dont la langue envenimée

Outrage tes ſerviteurs;
Nulle bonté ne les touche;
Tout ce qui part de leur bouche
Eſt plein d'inhumanité;
Mais tes loix où je me range
Font voir un égal mélange
De douceur, & d'équité.

VAV. STROPHE.

O grand Dieu, tien-moy ta parole,
Donne-moy ta protection,
Tu ſais qu'en mon affliction
Ta ſeule grace me conſole;
Je defendray ta verité
Contre l'incredule ignorance,
Qui rit de ma ſimplicité
De mettre en toy mon eſperance;
Et la puiſſance de tes mains
Surmontant pour moy tant d'obſtacles,
Eſclaircira tous les humains
Des veritez de tes oracles.

ANTISTROPHE.

Dans noſtre immortel ſouvenir,
Tes loix dont tu regis les hommes,
Paſſeront du ſiecle où nous ſommes
En tous les ſiecles avenir;
Je puis, & ſans crainte, & ſans geſne,
Y ſoûmettre ma volonté,
Et c'eſt dans cette ſeule chaiſne
Où je garde ma liberté:
D'un cœur détaché de la terre,
Je veux publier en tous lieux
Que toy ſeul lances le tonnerre,

Que toy seul regnes dans les Cieux.

EPODE.

Dans les loix de ton Empire
Se bornent tous mes desirs;
C'est un bon-heur où j'aspire
Pour comble de mes plaisirs;
Et veux conserver l'envie
De passer toute ma vie
Dessous tes commandemens,
Reconnoissant par espreuve,
Qu'en ton seul regne l'on treuve
De parfaits contentemens.

ZAIIN. STROPHE.

Seigneur, garde la souvenance
De ce que tu nous a promis;
C'est où les fideles ont mis
Leur espoir & leur assurance;
C'est elle dans mes déplaisirs
Qui calme, non moins que des charmes,
Les orages que mes soûpirs
Causoient dans les flots de mes larmes:
Et lors que de ces forts esprits
Les vanitez démesurées
Ont mis tes loix dans le mépris,
C'est quand je les ay reverées.

ANTISTROPHE.

Si-tost que ta juste rigueur
Leur noire impieté foudroye,
D'une douce & secrette joye
Je me sens chatoüiller le cœur;

Mais

Mais aprés ce juſte ſupplice,
Je ſuis eſtonné quand je voy
Le pecheur, de qui la malice
Se revolte contre ta loy.
Ces Vers produits dans mon eſtude
Recitent tes commandemens,
Et j'en fais de ma ſolitude
Les plus doux divertiſſemens.

EPODE.

J'occupe mes longues veilles;
Qui font des jours de mes nuits
A reciter leurs merveilles,
Et l'heur que tu nous produits:
Ma joye eſt toute parfaite,
Et j'ay ce que je ſouhaite
De tes liberalitez;
Qui m'ont fait dés mon enfance
Reconnoiſtre ta puiſſance
Aux œuvres de tes bontez

CHETH. STROPHE.

Je n'eſpere mon heritage
Que de ton amour paternel;
C'eſt dans ton Empire éternel
Que tu m'as promis mon partage;
C'eſt à toy ſeul que j'ay recours;
Quand je m'égare de tes voyes
Je n'eſpere en aucun ſecours,
Qu'en la grace que tu m'octroyes;
C'eſt elle de qui la clarté
Dans le droit chemin me redreſſe,
Et me rendant la liberté,
Chaſſe de mon cœur la triſteſſe.

ANTISTROPHE.

Ma foy reſpecte aveuglément
Tes loix ſans en enfraindre aucune,
Dans l'une & dans l'autre fortune
Je m'y ſoûmets également;
J'ay veû déborder la licence
De nos plus mortels ennemis,
Et jamais contre ta puiſſance,
Mon eſprit ne s'eſt rien permis;
Quand la nuit je penſe aux merveilles
Qui brillent ſur noſtre horizon,
Je ſens confondre dans mes veilles,
Mes ſens, mon ame, & ma raiſon.

EPODE.

Fay, Seigneur, que ſous ton ombre,
Par tes decrets abſolus,
Je ſois à jamais du nombre
De tes fideles Eleus;
Et que tous les cœurs du monde,
Par ta ſageſſe profonde,
Connoiſſent avec Sion
La grandeur de ta juſtice,
De ta clemence propice,
Et de ton affection.

TETH. STROPHE.

A ce coup, ſelon ta promeſſe
Ne reçois-je pas chaque jour
Les fruits de ton parfait amour,
Et de ton immenſe largeſſe?
Que ſi je ſuis dans l'équité,
La loy que tu m'as enſeignée,

Conſerve pour moy la bonté
Que tu m'as toûjours témoignée ;
Et ſi je me ſuis oublié
Dans le luxe, & dans l'abondance,
Ne ſuis-je pas humilié
Lors que je tombe en décadence ?

ANTISTROPHE.

Perſonne ne peut ignorer
L'heur que ta bonté nous apporte ;
Mais appren-nous de quelle ſorte
L'on doit tes graces implorer :
Ni le courroux, ni la vaillance
D'un fier & ſuperbe vainqueur
Ne peuvent par la violence
Oſter ton amour de mon cœur ;
Tes ennemis bouffis de graiſſe,
De gloire, & de proſperité,
Vainement s'efforcent ſans ceſſe
D'ébranler ma fidelité.

EPODE.

Le chaſtiment équitable
Que tu me fais recevoir,
Rend mon jugement capable
De rentrer dans ſon devoir ;
Et dans le ſoin de te plaire,
Mon ame à jamais prefere
L'heur de vivre ſous tes loix ;
Aux biens les plus deſirables,
Qui ſe rendent innombrables
Dans les threſors de nos Rois.

JOD. STROPHE.

Toy qui m'as fait à ton image,
Soûmets à jamais mon eſprit

A l'ordre que tu m'as preſcrit,
Et parfais en moy ton ouvrage ;
Ceux qui reverent ton pouvoir
D'un ſaint & veritable zele
Se réjoüiront de me voir
Augmenter la troupe fidele ;
Mais, Seigneur, ton affection
Qui m'a retiré de l'orage,
Par une juſte affliction
Me veut abaiſſer le courage.

ANTISTROPHE.

Permets, Seigneur, que la pitié
Aprés le chaſtiment ſevere,
Moderant ta juſte colere
Me redonne ton amitié ;
Fay moy par ta grace revivre,
Et que conduit par ta clarté,
A jamais je te puiſſe ſuivre
Au chemin de l'éternité ;
Confon ceux dont la tyranie
Veut ſur moy ſa haine aſſouvir,
Et qui font paſſer pour manie
Le ſoin que j'ay de te ſervir.

EPODE.

Que ceux dont l'ame eſt ſoûmiſe
Aux preceptes de la foy,
Puiſſent dans la vraye Egliſe
Se rejoindre aveque moy ;
Qu'avec eux dans l'innocence
Deſſous ton obeïſſance
Conduiſant mes actions,
Jamais je ne puiſſe entendre

Mes ennemis me reprendre
De mes imperfections.

CAPH. STROPHE.

Seigneur, je languis dans l'attente
De l'heur où je dois parvenir,
Et dans l'eſpoir de l'avenir
J'adoucis ma peine preſente:
J'éleve à toy mes foibles yeux,
Dont les clartez s'en vont eſteintes;
Quand veux-tu, Monarque des Cieux,
Finir mes ennuis & mes plaintes?
Mon ame s'envole de moy,
Dés-ja ma chair eſt ſeiche & noire,
Et tout y meurt, ſinon la foy
Qui vit toûjours dans ma memoire.

ANTISTROPHE.

Quand mettras-tu fin à mes pleurs?
Quand mettras-tu fin à ma vie?
Quand mettras-tu fin à l'envie
Qui ne ſe plaiſt qu'en mes malheurs?
Des diſcours d'un peuple incredule
Je ſuis jour & nuit tourmenté,
Et cet entretien ridicule
N'a pas un mot de verité;
Tout ce qui mon ame conſole,
C'eſt le bien que tu nous promets,
Et qu'elle ſait que ta parole
Ne ſe retractera jamais.

TAYLOR INST. OXFORD

EPODE.

Mais lors que plus je revere
Les myſteres de ta loy,

Plus le peuple perſevere
A conſpirer contre moy;
Et parmy la multitude,
Mon ame en inquietude
N'a que des ſoins inconſtans;
Raſſure cette craintive,
Fay que plus long-temps je vive
Pour te ſervir plus long-temps.

LAMED. STROPHE.

De ta voix les divins ouvrages
Portent d'un éclat radieux
Leur hauteur au deſſus des Cieux,
Et leur durée aprés les âges;
Ton immortelle verité
De ſiecle en ſiecle eſt épanduë,
Et par ta ſeule volonté
La terre en l'air eſt ſuſpenduë;
Par toy les ans ſont limitez,
Et par ton ſoin ſont ordonnées
Les juſtes inégalitez
Du cours des nuits, & des journées.

ANTISTROPHE.

C'eſt dans les meditations
Des chef-d'œuvres de ta parole,
Que je radoucis & conſole
L'aigreur de mes afflictions;
Je veux en gardant la memoire
De tes juſtes & ſaintes loix,
Leur rendre hommage de la gloire,
Et du ſalut que je leur dois:
Fais, ô grand Dieu, ſous tes auſpices,
Que je regne dans l'équité,

Je n'attens dans la nuit des vices
D'autre jour que de ta clarté.

EPODE.

Le méchant qui dans ſes pieges
Taſche de me decevoir,
Veut de ſes mains ſacrileges
S'attaquer à ton pouvoir;
Je connois que toute choſe
Que l'homme ici-bas propoſe
A ſon terme limité,
Que tout ſe change & ſe paſſe,
Mais que l'œuvre de ta grace
Demeure à l'éternité.

MEM. STROPHE.

Que j'aime les loix que tu donnes,
Qu'elles ſont douces pour les tiens,
Qu'elles nous apportent de biens,
Qu'elles ſont ſolides & bonnes!
C'eſt par les conſeils qu'ici-bas
Produiſent tes ſoins tutelaires,
Plus que par l'effort de mon bras,
Que je ſoûmets mes adverſaires;
Et quand par cet art j'ay regné
Au throſne où l'on m'a veu paroiſtre,
Ceux qui me l'avoient enſeigné
Me reconnurent pour leur Maiſtre.

ANTISTROPHE.

Dans la paix, & dans les hazards,
Inſpiré de ta ſapience,
J'ay ſurpaſſé l'experience,
Et la ſageſſe des vieillards;

Cet avantage me convie
A regler mes affections,
Qui tiennent mon ame asservie
Par tes seules instructions;
Et dans ce débord de licence,
Où se perdent les forts esprits,
Je veux suivre dans l'innocence
Le chemin que tu m'as appris.

EPODE.

Rien n'est égal à ton regne;
Dans la Terre, & dans le Ciel,
Tout ce que ta voix enseigne
Passe la douceur du miel;
C'est ce qui fait que mon ame,
Quelque esprit fort qui la blâme
De trop de simplicité,
Dans l'ennuy comme en la joye,
Ne suit jamais d'autre voye
Que celle de l'équité.

NUN. STROPHE.

Tu rens à mon ame timide
Le courage, & l'autorité;
C'est de ta seule verité
Que la clarté me sert de guide;
Aussi, Seigneur, je te promets,
Quelque erreur que l'on autorise,
De ne me separer jamais
De l'union de ton Eglise;
Et quand mes sens sont accablez
D'une incomparable tristesse,
Dans mes longs ennuys redoublez
Je n'espere qu'en ta promesse.

ANTISTROPHE.

ANTISTROPHE.

Mais, ô ſeul des Immortels,
Aprés une faveur ſi grande,
Mon cœur ſera la ſeule offrande
Que j'offriray ſur tes autels;
Dans le deſſein que je medite
De vivre & mourir pour la foy,
Je ne ſaurois de ma conduite
Me fier en d'autre qu'en toy;
L'ennemi veut que je ſuccombe
Dans le piege qu'il m'a caché;
Mais il vaut bien mieux que j'y tombe
Que dans l'abyſme du peché.

EPODE.

Je n'eſpere de partage,
Ni de peres, ni d'ayeuls,
Que le divin heritage
Que tu nous promets aux Cieux;
Et dans moy cette eſperance
Nourrit la perſeverance
De t'aimer, & te ſervir,
Et fait par tout que mon ame
Bruſle d'une ſainte flâme
Que le temps ne peut ravir.

SAMECH. STROPHE.

Je hai d'une haine auſſi forte,
Ceux qui ſortant de leur devoir
Mépriſent ton divin pouvoir,
Qu'eſt grand l'amour que je te porte;
Mes maux ont leur ſoulagement

Aux biens que ta grace m'accorde,
Et ſi je crains tes chaſtimens,
J'eſpere en ta miſericorde,
Que tous les eſprits inſenſez
Qui ſe perdent dans la licence,
Puiſſent eſtre à jamais chaſſez
Des lieux de mon obeïſſance.

ANTISTROPHE.

Toy qui me combles de bien-faits,
Toy qui me ſoûtiens & conſoles;
Fay voir, grand Dieu, de tes paroles
Les merveilles, & les effets;
Tes loix vivront dans ma memoire,
Et d'un eſprit illuminé,
J'emploirai pour chanter ta gloire
Le repos que tu m'as donné:
Tu rens les eſperances vaines
Des grans deſſeins mal entrepris,
Et fais que les ames hautaines
Tombent dans l'éternel mépris.

EPODE.

De tout temps je fais la guerre
A ces pecheurs obſtinez,
Et revere le tonnerre
Dont ils ſont exterminez;
Voyant l'horreur de leur vice,
Et du rigoureux ſupplice
Qu'ils ſouffrent inceſſamment,
Mon ame à la fois revere,
De ſon juge, & de ſon pere
La grace, & le chaſtiment.

AIIN. STROPHE.

Mon regne exemt de tyranie,
D'avarice, & d'iniquité,
Sans toy ne l'auroit pas eſté
De la dent de la calomnie;
Protege tes bons ſerviteurs
Contre la langue envenimée
De ces infames impoſteurs
Qui déchirent ma renommée;
Tu vois mes yeux noyez de pleurs,
Et ſay que ma longue triſteſſe
Attend la fin de mes malheurs
De ta grace, & de ta promeſſe.

ANTISTROPHE.

Enſeigne-moy tes volontez,
Si tu veux que je les publie,
Et ne permets pas que j'oublie
Les biens receus de tes bontez;
Seigneur, quand mon eſprit coupable
Eſt captif des fers du peché,
Que le tien le rende capable
D'eſtre de ta grace touché;
Il eſt temps de faire paroiſtre
Et ta juſtice, & ton pouvoir,
Et que tu ſais comme le Maiſtre
Ranger l'impie en ſon devoir.

EPODE.

Seigneur, de tes loix divines
Je tire un plus grand threſor
Que des plus fecondes mines
Où brillent l'argent, & l'or;

C'eſt par elles que j'évite
L'abyſme où nous precipite
L'heur du monde, & ſes douceurs;
Et jamais ne me fourvoye
Dans la dangereuſe voye
Où ſe perdent les pecheurs.

PHE. STROPHE.

Tes loix ne trouvent point d'obſtacles;
Tout eſt ſoûmis à leur pouvoir;
Leurs effets ne font-ils pas voir
Tous les jours de nouveaux miracles?
C'eſt une doctrine ſans prix,
Qui nous corrigeant de nos fautes,
Eleve les plus bas eſprits
Aux connoiſſances les plus hautes:
C'eſt pourquoi mon entendement
S'applique avec patience
A connoiſtre profondement
Une ſi parfaite ſcience.

ANTISTROPHE.

D'un œil d'amour & de pitié
Voy mon cœur bruſlé de tes flâmes;
Comme tu fais ces belles ames
Qui meritent ton amitié;
Que tes paroles toûjours ſaintes
Inſpirent ma ſimplicité,
Raſſurent mes pas & mes craintes
Dans le chemin de l'équité,
Tu vois, Seigneur, que la licence
Des vains contempteurs de la foi,
N'épand ſa noire médiſance
Que ſur ton Egliſe, & ſur moi.

EPODE.

Que ſi jamais tu fais luire
Ici-bas ta verité,
Mon eſprit pour ſe conduire
Ne veut point d'autre clarté;
Aprés l'erreur infidelle
Où ma raiſon criminelle
Vouloit jadis s'obſtiner,
Pour reparer mon offenſe,
Il ne reſte en ma puiſſance
Que des pleurs pour te donner.

TSADE. STROPHE.

Ton nom de l'un à l'autre Pole
A diſſipé l'iniquité;
La juſtice, & la verité
Sont les œuvres de ta parole:
Au meſme temps qu'elle expliquoit
Tes loix ſi juſtes, & ſi bonnes,
Ton Verbe ici-bas pratiquoit
Les preceptes que tu nous donnes;
Cette parfaite humilité
Qu'eut ſon humanité ſoûmiſe,
Met en horreur la dureté
Des rebelles à ton Egliſe.

ANTISTROPHE.

Les ſaints preceptes de ta loy
S'imprimant dans les fortes ames,
Feront épurer dans les flâmes
Ta ſeule & veritable foy;
Les ennemis de l'innocence,

Et de ta juſte autorité,
De mon aveugle obeïſſance
Mépriſent la ſimplicité;
Ta juſtice ſur les rebelles
Fera ſans fin ouïr ta voix,
Et tes veritez éternelles
Affermiront tes ſaintes loix.

EPODE.

C'eſt par ces hautes penſées,
Qu'en la triſteſſe où je ſuis,
Sont doucement effacées
Les cauſes de mes ennuis:
De ta grace perdurable
Eſpere le miſerable
Le ſalaire de ſa foy;
C'eſt elle qui luy fait croire,
Que quand l'on meurt pour ta gloire
L'on revit aveque toy.

COPH. STROPHE.

Mon cœur dans l'ennuy qui me preſſe,
Deſire pour ſon plus grand bien,
Que ton eſprit inſpire au mien
Tous les preceptes qu'il nous laiſſe;
C'eſt à toy ſeul que j'ay recours,
Ren moy ma premiere franchiſe,
Et de plus en plus tous les jours
Mon ame te ſera ſoûmiſe;
Epris de tes celeſtes feux,
J'ay captivé dés mon enfance
Avec d'indiſſolubles nœuds
Ma liberté ſous ta puiſſance.

ANTISTROPHE.

Je ſens dés mon premier réveil
Ta grace éclairer dans mon ame ;
Tous les jours ſa divine flâme
Y previent celle du Soleil ;
Soient mes prieres élevées
Juſques en ton celeſte ſejour,
Et ſoient dans mon cœur conſervées
Ta foy, ma vie, & ton amour ;
Autant que mes peuples rebelles
Mépriſent mon juſte pouvoir,
Autant leurs eſprits infidelles
Sont éloignez de leur devoir.

EPODE.

Seigneur, quand tu nous viſites,
Tes ſoins aux hommes cachez
Recompenſent nos merites,
Ou puniſſent nos pechez ;
Ce qu'ordonne pour le monde
Ta providence profonde
Eſt la même verité ;
Et les loix de ta juſtice
Pour le chaſtiment du vice
Durent à l'éternité.

RESC. STROPHE.

Jette les yeux ſur ma miſere,
Et voy qu'en l'eſtat où je ſuis,
Mon courage accablé d'ennuis
Toûjours dans la foy perſevere ;
D'un œil moins ſevere que doux

Sois le juge de mon offenſe;
Que ton legitime courroux
Se modere par ta clemence;
Arme-toy de ſeverité
Contre les ames inſenſées
Qui mépriſent l'autorité
Des loix que tu nous a laiſſées.

ANTISTROPHE.

Puiſque comme Pere & Sauveur,
Ta bonté m'eſt toûjours propice,
Ne dois-je pas de ta juſtice
Eſperer la même faveur?
Si j'ai contre ces infidelles
Le ſecours que tu m'as promis,
Tu verras bien-tôt les rebelles
Au pied de mon throſne ſoûmis;
Plus dans leurs deſſeins illicites
Ils s'eſtoient de toy revoltez,
Plus aux loix que tu m'as preſcrites
Je ſoûmettois mes volontez.

EPODE.

Leur rage s'eſt aſſouvie
A blaſphemer contre toy;
Maintien mon ſceptre & ma vie
Pour le maintien de la foy:
La verité de ta bouche
Dans l'ame la plus farouche
Prend la place de l'erreur;
Et ta juſtice éternelle
Dans la troupe criminelle
Porte à jamais la terreur.

SCIN. STROPHE.

Des tyrans, qui dans ma miſere
M'ont ſans raiſon perſecuté,
J'en craignois moins la cruauté,
Que je ne faiſois ta colere;
Mon ame au recit de tes loix
Reſſent une auſſi grande joye,
Que ſi des plus puiſſans des Rois
J'avois les couronnes en proye;
Je deteſte autant le pecheur
Qui cache ſa noire malice,
Comme je cheris la blancheur
D'un eſprit exemt d'artifice.

ANTISTROPHE.

Seigneur, je fais de ton amour
Mes plus agreables penſées,
Des loix que tu nous a laiſſées
Je m'entretiens ſept fois le jour;
Ceux qui les aiment, & les ſuivent;
Et ne s'en détournent jamais,
Par le plus droit chemin arrivent
Au repos que tu nous promets;
C'eſt par elles que tu diſpenſes,
Aprés que l'on a combattu
Les legitimes recompenſes
Dont tu couronnes la vertu.

EPODE.

Je veux dans la vraye Egliſe
Les loix garder & cherir,
Par qui mon ame eſt appriſe
A bien vivre, & bien mourir:

O toy, qui de toutes choſes
Sais les motifs, & les cauſes,
Dans mon eſprit tu connois
Si jamais j'eus de penſée
Dans ma jeuneſſe paſſée
Contraire à tes ſaintes loix.

TAU. STROPHE.

Seigneur, exauce ma priere,
Et permets que ta verité
Diſſipe l'incredulité
Qui me privoit de ta lumiere;
Enten mes cris, ſeiche mes pleurs;
Pren pitié de noſtre triſteſſe,
Et me dégageant des mal-heurs,
Dégage envers moy ta promeſſe;
Lors mes hymnes juſques aux Cieux
A l'envi du concert des Anges,
Sur la lyre de mes ayeuls
Feront éclatter tes loüanges.

ANTISTROPHE.

Lors l'on entendra dans les vers
Produits de mes pieuſes veilles,
Ma delivrance & tes merveilles
Dans les deux bouts de l'Univers;
Vien donc mettre fin à mes peines;
O Pere, pren pitié de moy;
Conſerve le ſang dans mes veines
Pour le répandre pour la foy;
Que donque ton ſoin tutelaire
Faſſe paroiſtre en me ſauvant,
Quelle eſt la gloire & le ſalaire
Que l'on remporte en te ſervant.

EPODE.

C'eſt ſous l'abri de tes aiſles
Que finiſſent nos mal-heurs ;
C'eſt l'aſyle des fideles,
Ils n'en trouvent point ailleurs :
Tel qu'eſt l'agneau qui s'égare
Auſſi-toſt qu'il ſe ſepare
Du paſteur, & du troupeau ;
Telle eſt l'ame qui mépriſe
L'union de ton Egliſe,
Pour ſuivre un ſentier nouveau.

LE CXIX. PSEAUME.

Ad Dominum cùm tribularer, &c.

SEIGNEUR, dont la bonté pitoyable à mes cris,
A ſelon mes ſouhaits de ces cruels eſprits
Les fureurs aſſoupies ;
Fay que ta verité ſoit le contrepoiſon
Qui preſerve à jamais mon ame & ma raiſon
Du venin des impies.

Ni le trait que l'archer nous tire en combattant,
Ni le foudre lancé, qui ſort pirouettant
D'une nuë enflâmée,
Ne ſont point ſi cruels comme le feu caché,
Par qui la calomnie a ſi ſouvent taché
Ma bonne renommée.

Quel excés de malheur eſt comparable au mien !
Mon ame en cet exil n'a point d'autre entretien
Que d'un peuple ruſtique,

De qui l'eſprit nourri dans l'inhumanité,
Ne parlant que de guerre, impute à laſcheté
Mon humeur pacifique.

LE CXX. PSEAUME.

Levavi oculos meos, &c.

APRE'S avoir en vain au milieu des combats
Imploré le ſecours des grandeurs d'ici-bas,
De ces faux demi-Dieux, de ces foudres de guerre,
Dois-je pas maintenant choiſir pour protecteur,
Celuy qui tient & lance le tonnerre,
Et qui du Ciel, de l'Onde, & de la Terre
Eſt le ſeul Maiſtre, & le ſeul Createur?

Si-toſt qu'il voit les ſiens en danger de perir,
Sa puiſſance eſt toûjours prête à les ſecourir;
Aucun empêchement jamais ne l'en retarde;
Pour ſa chere Sion il eſt toûjours pareil;
Sa providence en tous lieux la regarde;
Ses yeux veillant ſans ceſſe pour ſa garde,
Ne ſont jamais attaquez du ſommeil.

Il en éloignera tous ſujets de malheurs,
Le Ciel purifiant ces humides chaleurs,
Qui ſont de nos venins les homicides cauſes;
N'emploira ſon Soleil qu'à fondre les glaçons,
Qu'à varier les fleurs qui ſont écloſes,
Qu'à parfumer les œillets & les roſes,
Meurir les fruits, & dorer les moiſſons.

La Lune qui des eaux a la direction,
Appaiſera les vents, dont la ſedition
Met ſans-deſſus-deſſous la mer la plus profonde;

Et lors que le ſilence aura chaſſé le bruit,
Son char d'argent qui fait le tour du monde,
Rendra le jour ſur la Terre & ſur l'Onde,
Sans empêcher le repos de la nuit.

Ceux que l'âge caduc arrête en leur maiſon;
Ceux dont la jeune ardeur emporte la raiſon
A ſuivre le chemin que la gloire nous trace,
Jouïront en tous lieux des douceurs de la paix,
Et quelque ennuy que le malheur leur braſſe,
Du Tout-puiſſant le ſupport & la grace
Pour leur appuy ne manquera jamais.

LE CXXI. PSEAUME.

Lætatus ſum in his, &c.

QUELLE éclatante voix portera mes cantiques
Juſqu'aux arcs triomphaux courbez ſur les portiques?
En rentrant dans la ville, où Dieu ſeul veut regner,
O Sion, dont la gloire honora ma naiſſance,
Dois-je pas témoigner
Que ma joye eſt égale à ta magnificence?

Des deux bords du Jourdain, les peuples à tes feſtes,
Se contentant de fleurs pour couronner leurs teſtes,
Offrent ſur tes autels leurs plus riches threſors;
Et cette pieté ſans fard, & ſans exemple
Qu'ils font paroître alors,
Eſt le plus beau joyau qui decore ton Temple.

La juſtice, & la foy, ces deux fermes colomnes,
Sur qui les Potentats aſſurent leurs couronnes,
Sont les fermes ſupports de celle de tes Rois;

Et font qu'en ton ſenat, ſans force, & ſans con-
La majeſté des loix [trainte,
Imprime dans les cœurs le reſpect & la crainte.

Que l'Ange protecteur de ta juſte querelle
Rende de ton abord la force naturelle
Invincible aux aſſauts des plus fiers combattans;
Qu'autant qu'aux ennemis tes murs ſont redou-
Que pour tes habitans [tables,
Tes palais ſomptueux ſe trouvent delectables.

Que mes freres ſortis de ces douze lignées,
Que le temps a dés-ja de leur tige éloignées,
Soient toûjours pour la foy de même opinion;
De tous les ſoins mortels, le plus grand qui me
Eſt que cette union [touche,
Soit telle en ſes rameaux, qu'elle étoit en ſa ſouche.

LE XXII. PSEAUME.

Ad te levavi oculos meos, &c.

LORS que mon mal-heur a permis
Que l'envie, & mes ennemis
Ecumaſſent ſur moy leur rage;
A toy ſeul, Monarque des Cieux,
Qui m'as relevé le courage,
J'éleve ma voix, & mes yeux.

Quand un ancien ſerviteur
Prend ſon Maiſtre pour protecteur,
Et demande ſon aſſiſtance;
L'on ne peut ſans iniquité
Refuſer cette recompenſe
A ſa vieille fidelité.

Mais miſerable que je ſuis,
Aprés tant de jours & de nuits
Que j'ay perdus dans les delices,
Puis-je avoir la preſomption
De pretendre par mes ſervices
Meriter ta protection?

Cependant, mon Maiſtre, & mon Roy,
Ma ſeule eſperance eſt en toy
Au malheur qui me perſecute,
Les petits, & les grands eſprits
Me font diverſement la bute
De leur haine, & de leur mépris.

LE CXXIII. PSEAUME.

Niſi quia Dominus erat in nobis, &c.

NOSTRE valeur n'a point part à la gloire
De cette illuſtre & ſanglante victoire,
Où l'Enfer contre nous fit ſon dernier effort;
Tout l'honneur n'en eſt deû qu'à la bonté ſupréme
Du Dieu qui par ſa mort
Surmonta ſur la Croix l'Enfer, & la Mort même.

Sans ce nocher, noſtre nef vagabonde
Euſt fait naufrage en la mer de ce monde;
Il la ſonda pour nous juſques au plus profond;
Lors que nos ennemis cingloient à pleines voiles
Pour nous couler à fond,
Il nous fit triompher au deſſus des étoiles.

Quand des Tyrans l'injuſtice des armes
D'un ocean fait de ſang & de larmes
A la terre inondée en toute ſa rondeur;
La foy des vrais martyrs qu'ils ne purent contraindre,

Augmentant ſa ſplendeur,
Se lava dans les flots dont ils penſoient l'eſteindre.

Telle qu'on voit la Colombe amoureuſe
En ſon mal-heur s'eſtimer bien-heureuſe,
Quand elle rompt les rets qui la penſoient tenir,
Et que dans les douceurs de l'amour conjugale
On la voit reünir
A celuy dont la flâme à la ſienne eſt égale.

Telle ſe vit la veritable Egliſe,
Quand le Seigneur luy rendit ſa franchiſe
Par un excés d'amour, dont le Ciel fut jaloux;
Et ce qui la combla d'une joye infinie,
Fut d'être à ſon Epoux
D'un lien mutuel à jamais reünie.

Tant de bien-faits nous donnent connoiſ-
De la bonté, comme de la puiſſance [ſance
Qui regit l'Univers de l'un à l'autre bout;
N'ayons plus d'autre eſpoir, ſoit en paix, ſoit en
Qu'en ce Maiſtre de tout, [guerre,
Qu'en celuy qui de rien fit le Ciel, & la Terre.

LE CXXIV. PSEAUME.

Qui confidunt, &c.

CEux qui de l'Eternel ont la protection;
Seront plus aſſurez que le mont de Sion;
Car lors que le plus haut il leve au Ciel ſa tête,
C'eſt lors qu'il eſt le plus en butte à la tempeſte;
Au lieu que ces eſprits vraiment devotieux,
Qui de leur Createur ſont les dignes images,
Lors que par leur merite ils s'approchent des Cieux,
C'eſt lors qu'ils ſont le plus à l'abri des orages.

Ces

Ces torrens, ces rochers, ces foſſes, ces ramparts
Dont nous ſommes ſans art flancquez de toutes parts,
Et dont l'abord affreux, & l'attaque meurtriere
Des plus vaillans guerriers creuſe le cimetiere,
Ne défendent pas mieux cette ſainte Cité
De l'armée idolâtre, & des peuples rebelles,
Que les graces qu'on tient de la Divinité,
Défendent du peché les ames des fidelles.

Ils conforment leurs mœurs aux anciennes loix,
Ils ſçavent reſpecter la Majeſté des Rois,
Et dans l'oppreſſion d'une injuſte puiſſance,
Ne cherchent leur repos que dans l'obeïſſance;
Et fuyant ces eſprits dont la preſomption
Cenſure le pouvoir qui regit la province,
Reverent ſa naiſſance, ou ſon élection,
Et même dans le vice ils honorent leur Prince.

Le Seigneur qui les voit d'un aveugle devoir
Leurs volontez ſoûmettre à l'abſolu pouvoir,
Leur donne de bons Rois amis de la juſtice,
Qui n'exigent rien d'eux contraire à ſon ſervice;
Et ſous des Rois cruels traite ſeverement
Ceux dont l'ame de fer ne peut être fléchie,
Et dont l'ambition s'ennuye également,
Et de la Republique, & de la Monarchie.

LE CXXV. PSEAUME.

In convertendo Dominus, &c.

ENFIN la juſtice éternelle
Nous tire de captivité,
Et rend à ſa troupe fidelle

Sa patrie & ſa liberté ;
Enfin nos miſeres paſſées
Effaceront de nos penſées
L'ennui qu'elles avoient produit,
Et n'en laiſſeront aucun reſte,
Que comme d'un ſonge funeſte
Qui nous quitte avecque la nuit.

Maintenant que loin de l'Euphrate,
Dans l'Empire du Roi des Rois,
L'excés de noſtre joye éclatte
Par nos harpes, & par nos voix,
L'inhumanité de nos geſnes,
Et la peſanteur de nos chaiſnes
Feront juſques dans les Enfers
Confeſſer que tout eſt poſſible
A la force incomprehenſible
De la main qui briſa nos fers.

Telle qu'en la Zone enflâmée
Aux longs jours des ardens Eſtez,
La chaleur du Ciel allumée
Rend les champs ſecs & deſertez ;
La terre y devient infertile,
Elle n'y produit rien d'utile,
Ni rien qui ne ſoit languiſſant ;
La fougere à demy rôtie
Y meurt avant qu'eſtre ſortie,
Et la mouſſe y brûle en naiſſant.

Telle étoit nôtre ame endurcie
Dans l'eſclavage du peché,
Avant que le ſang du Meſſie
Eût été pour elle épanché ;
Cette captive delaiſſée
N'avoit de joye en ſa penſée
Que du bon-heur qu'elle eſperoit,

Ni de jour dans la nuit du vice,
Que du Soleil de sa justice
Qui brûloit plus qu'il n'éclairoit.

Mais dans le champ où sa largesse
Comble nôtre juste desir,
Ceux qui sement avec tristesse
Y moissonnent avec plaisir;
Des jeusnes, & des penitences,
Des remords, & des repentances
Que nous témoignons par nos pleurs,
Vient cette semence feconde,
Qui nous produit en l'autre monde
En tout temps des fruits, & des fleurs.

LE CXXVI. PSEAUME.

Nisi Dominus ædificaverit, &c.

EN vain nous élevons ces palais orgueilleux,
Que la dépense & l'art rendent si merveilleux,
Si Dieu ne nous seconde,
Ces marbres qui devoient toucher le Firmament,
Dans un amas confus ne font voir seulement
Qu'un imparfait essay des vanitez du monde.

De ces braves guerriers, qui les nuits & les jours
Bordent les parapets de nos superbes tours,
Foible est la resistance:
Quand Dieu nous a quittez, tout nous manque au besoin;
Ceux qui veillent pour nous sont sans yeux & sans soin,
Nos soldats sans courage, & nos murs sans défense.

Vous qui pour entâſſer threſors deſſus threſors ;
Mettez tout vôtre temps, faites tous vos efforts,
Vôtre eſperance eſt vaine ;
Et vôtre eſprit troublé de ſon ambition,
Ne prenant ſes repas que dans l'affliction,
Perd inutilement ſon repos & ſa peine.

Mais ceux qui de ſa grace ont ſuivi les clartez ;
Qui ne ſe ſont jamais de ce phare écartez
Sur la mer de ce monde,
Ils bornent tous leurs jours dans de paiſibles nuits ;
De qui l'ombre reçoit en depoſt leurs ennuis,
Et d'enfans vertueux rend leur couche feconde.

Comme hors du carquois nous voyons décocher
Les fléches, dont le bras d'un vigoureux archer
Rend l'atteinte mortelle ;
Tels nous voyons ſortir ces enfans genereux
Du giron de leur mere, & s'eſtimer heureux
De courir aux hazards où l'honneur les appelle.

Que le pere eſt puiſſant, qui peut en ſes vieux jours
A tous ſes ennemis d'un ſemblable ſecours
Oppoſer la défenſe,
Et qui contre leur rage, & leur iniquité,
Peut trouver en tout temps dans ſa poſterité
Ces braves protecteurs de ſa foible innocence !

LE CXXVII. PSEAUME.

Beati omnes qui timent Dominum, &c.

HEUREUX ceux qui du monde, & d'eux-mêmes vainqueurs,
Reverent l'Eternel ſans force, & ſans contrainte,

Et dont ſon ſeul amour imprime dans leurs cœurs
Le reſpect & la crainte.

Dieu qui de leur labeur eſt arbitre, & témoin;
Afin que dés la terre il ait ſa recompenſe,
Par leur coultre fecond apprête à leur beſoin
Une heureuſe abondance.

Tel que l'on voit du ſep les rejettons épars
Dans l'argile attacher ſes nombreuſes racines,
Et leur bois ſerpentant ramper de toutes parts
Sur le dos des collines.

Tel leur chaſte moitié fera voir le bonheur
Des enfans dont Hymen rend ſa couche feconde;
Loin des bords du Jourdain porter avec honneur
Leur nom par tout le monde.

Et quand de ces heros la ſainte ambition
Aura de l'Univers rendu les troubles calmes,
Leur amour fraternel changera dans Sion
En olives leurs palmes.

On y verra leur ſceptre affermir ſon pouvoir;
Par leur valeur de gloire & d'heur accompagnée,
Et de leurs ſucceſſeurs deſſus le throſne aſſeoir
La troiſiéme lignée.

Ainſi vivront tous ceux qui pour le Roi des Rois
Conſervent une flâme inviolable & ſainte,
Et qui vraiment contrits reverent plus ſes loix
Par amour que par crainte.

LE CXXVIII. PSEAUME

Sæpe expugnaverunt, &c.

Cette Paraphraſe eſt de Monſieur de Malherbe.

LES funeſtes complots des ames forcenées,
Qui penſoient triompher de mes jeunes années,
Ont, d'un commun aſſaut, mon repos offenſé.
Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire,
Certes je le puis dire;
Mais je puis dire auſſi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets; c'étoit fait de ma vie;
Leur funeſte rigueur qui l'avoit pourſuivie,
Mépriſoit le conſeil de revenir à ſoy;
Et le coutre aiguiſé s'imprime ſur la terre
Moins avant, que leur guerre
N'eſperoit imprimer ſes outrages ſur moy.

Dieu, qui de ceux qu'il aime eſt la garde éternelle,
Ne témoignant contre eux ſa bonté paternelle,
A, ſelon mes ſouhaits, terminé mes douleurs.
Il a rompu leur piége, & de quelque artifice
Qu'ait uſé leur malice,
Ses mains, qui peuvent tout, m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans eſt pareille à cette herbe,
Qui, ſans porter jamais ni javelle, ni gerbe,
Croît ſur le toit pourri d'une vieille maiſon;
On la voit ſeiche & morte auſſi-tôt qu'elle eſt née,
Et vivre une journée,
Eſt reputé pour elle une longue ſaiſon.

Bien eſt-il mal-aiſé que l'injuſte licence

Qu'ils prennent châque jour d'affliger l'innocence,
En quelqu'un de leurs vœux ne puiſſe proſperer;
Mais tout incontinent leur bon-heur ſe retire,
Et leur honte fait rire
Ceux que leur inſolence avoit fait ſoûpirer.

LE CXXIX. PSEAUME.

De profundis, &c.

DU profond des ennuis où tu m'as delaiſſé,
Toûjours à toy, Seigneur, je me ſuis adreſſé,
Depuis le premier jour que ta colere dure:
Si l'horreur des pechez dont je porte le faix,
T'oblige d'être aveugle aux peines que j'endure,
Au moins ne ſois pas ſourd aux plaintes que je fais.

La licence du monde eſt ſi deſordonnée,
Que ſi par la rigueur elle eſt examinée
Qui ſe pourra vanter de faire ſon devoir?
Mais, Seigneur, ta bonté paſſe nôtre malice,
Tu ſais nôtre foibleſſe, & ſais que ton pouvoir
Paroît en ta clemence autant qu'en ta juſtice.

Auſſi ſoit qu'au matin l'Aſtre de l'Univers
Nous découvre ici-bas ſes ouvrages divers
Que la nuit envieuſe offuſquoit de ſon ombre,
Ou ſoit qu'il ſe retire, & que l'obſcurité
Allume dans le Ciel ſes lumieres ſans nombre,
Mon ame de toy ſeul eſpere ſa clarté.

Aprés tant de ſoucis & de plaintes funebres,
Vien donc, mon grand Soleil, diſſiper les tenebres
Qu'a fait naître l'horreur de mes impietez;
Tu feras dans mon cœur renaître l'aſſurance.

Et feras qu'Iſraël connoiſſant tes bontez
Y mettra comme moy toute ſon eſperance.

LE CXXX. PSEAUME.

Domine non eſt exaltatum, &c.

AU NOM DE LA REINE.

SEIGNEUR, je reconnois que tes mains liberales
Me comblent de grandeurs & de vertus Royales
Que ce ſuperbe Etat voit éclatter en moy,
Et veux humilier ſous ta ſeule puiſſance
Le legitime orgueil de ma haute naiſſance
Qui me rend fille, ſœur, femme, & mere de Roy.

Tant de proſperitez, d'honneurs, & de conqueſtes,
Que ta grace équitable accorde à nos requeſtes,
Pour la gloire du ſceptre en ma garde commis,
Font voir que ta bonté par mes vœux reclamée,
Sait relever des ſiens l'innocence opprimée,
Et rabaiſſer l'orgueil de ſes fiers ennemis.

Si ce n'eſt de toy ſeul que je tiens les victoires,
Qui par tout l'Univers feront dans nos Hiſtoires
Admirer la vertu de ce peuple aguerri;
Que privée à jamais de ta grace éternelle,
Je ſois comme l'enfant, qui perdant ſa mamelle,
Perd le ſeul aliment dont il étoit nourri.

O vous de qui la foy rend les ames unies,
Qui recevez du Ciel des faveurs infinies,
Dont les juſtes excés vous ont comblé de biens;
Dans ces mal-heurs preſens qui menacent la France
Mettez en ce vray Dieu toute vôtre eſperance,
C'eſt le ſeul qui jamais n'abandonne les ſiens.

LE

LE CXXXI. PSEAUME.

Memento Domine David, &c.

RESSOUVIEN-toy, Seigneur, de l'invincible foy
De ton Prophete Roy,
Et des perfections qui devançoient ſon âge;
Reſſouvien-toy, Seigneur, de ſon humanité,
Et de ſon grand courage,
A combattre l'erreur, & l'infidelité.

Reſſouvien-toy, Seigneur, de quelle affection
Il a cheri Sion,
Où ſa gloire, & ſon nom vivront de race en race;
Et combien ſon eſprit eut de contentement,
D'avoir trouvé la place
Où ſon peuple te peut adorer dignement.

N'avoit-il pas juré de ne revoir jamais
Son throſne, & ſon palais,
Qu'il n'eût dans ſes Etats ta maiſon ordonnée?
Et que lors que la nuit ſemeroit ſes pavots,
La fin de la journée
N'auroit point de pouvoir de finir ſes travaux?

Les deſerts d'Ephrata nous ont offert le lieu
Où l'amour du vray Dieu
D'une ſource de gloire embellira nos ames,
Et leur bois que le jour n'a jamais viſité,
De ſes plus pures flâmes
Recevra la chaleur avec la clarté.

Il reçoit ſous ſes pieds les vœux que les mortels
Offrent à ſes autels;

Il les verra du monde obtenir la victoire,
Juſqu'à tant que leurs yeux affranchis du ſommeil
Jouïront dans la gloire
De ce jour ſans couchant, dont il eſt le Soleil.

Inſpire donc, Seigneur, ceux qui dans ta maiſon
Feront leur oraiſon,
Et dont le cœur ouvert te ſert ſans artifice:
Fay qu'ils puiſſent avoir avec la pieté
L'amour de la juſtice,
Et ton peuple la joye, & la tranquilité.

Que le ſang de David participe au bon-heur
Qui l'a comblé d'honneur,
Et qui mit en ſes mains l'autorité ſupréme;
Conſerve donc aux ſiens, comme tu l'as juré,
L'illuſtre diadéme,
Dont ta grace équitable a ſon front honoré.

Qu'ils puiſſent ſur l'appuy des ſaintes veritez
Jouïr des qualitez,
Dont au berceau royal l'éclat les environne;
Et qu'afin qu'ils en ſoient dignement reveſtus,
Qu'aveque la couronne
Ils puiſſent de leur pere heriter les vertus.

Je veux, ce diſois-tu, qu'en l'Etat de Sion,
Où mon affection
A ma maiſon baſtie & choiſi ma demeure,
Ils bornent leurs deſſeins aux loix de l'équité,
Et faſſent d'heure en heure
Augmenter mon Egliſe, & leur autorité.

Afin d'effectuer ce que je leur promets,
Ils verront à jamais
Multiplier les biens que le Ciel leur envoye;
Je donneray ſans fin à tous mes ſerviteurs
L'abondance, & la joye,

Et la magnificence aux ſacrificateurs.
Je veux de mon Prophete augmentant la gran-[deur ;
L'orner d'une ſplendeur
Qui ne ſera jamais dans la nuit obſcurcie,
Et veux pour l'honorer en ſa poſterité,
Joindre par mon Meſſie
Son eſtre periſſable à mon éternité.

LE CXXXII. PSEAUME.

Ecce quàm bonum, &c.

VOUS n'avez point, mortels, de vertu tant
Comme eſt la charité, [exquiſe,
Qui fait que tous les cœurs en une meſme Egliſe
N'ont qu'une volonté ;
L'encens n'a point d'odeur qui ſoit plus eſtimée,
Quand le Prophete Aron de ſa ſainte fumée
Accompagne ſes vœux,
Ni le baume ſacré qu'au grand jour de ſa feſte
Une prodigue main le verſant ſur ſa teſte,
En parfume à la fois ſa barbe & ſes cheveux.
Comme on voit en Eſté ſur les coſtes ardantes
De Sion, & d'Hermon
La roſée appreſter aux moiſſons languiſſantes
Leur fertile limon ;
Ainſi les cœurs unis d'une amour mutuelle
Trouvent dans les douceurs de la grace éternelle
Leur conſolation ;
Et dans tous les malheurs qui traverſent leur vie,
Ils ont de vrais amis, ſans fard, & ſans envie,
Sur qui ſe décharger de leur affliction.

LE CXXXIII. PSEAUME.

Ecce nunc benedicite Dominum, &c.

NOUS que la naiſſance convie
De rendre hommage au Roy des Rois,
Reverons ſa gloire, & ſes loix
Tandis que nous ſommes en vie;
Quand nous entrons au monument
Aprés ce funeſte moment
D'horreur, de crainte, & de triſteſſe,
Les bonnes œuvres & la foy,
N'eſt-ce pas la ſeule richeſſe
Que l'homme emporte aveque ſoy?

Mais parſus tous, ſages Levites,
Servez ce Sauveur des humains,
Qui nous diſpenſe par vos mains
Le ſalaire de nos merites:
Confeſſez au pied des autels,
Que de luy ſeul tous les mortels
Tiennent le jour, & la naiſſance,
Et qu'en ſon bras victorieux
Reſide la meſme puiſſance,
Qui crea la Terre, & les Cieux.

LE CXXXIV. PSEAUME.

Laudate nomen Domini, &c.

MINISTRES du Dieu tout-puiſſant,
Celebrez ſon nom & ſa gloire,
Que ſa grace dés en naiſſant

Imprima dans voſtre memoire ;
Conſervez cette ardente foy,
Par qui voſtre ame eſt hors de ſoy
Dans les grandeurs qu'elle contemple ;
Et dont les ſoins devotieux
Font vivre vos corps dans ſon Temple ;
Quand voſtre eſprit eſt dans les Cieux.

Si les yeux de voſtre raiſon
Sont éblouis de ſa lumiere,
Entretenez voſtre oraiſon
De ſa clemence couſtumiere ;
Admirez l'extréme bonté
Qu'il eut pour la poſterité,
Dont Jacob honora la terre ;
De ſes enfans il fit les ſiens,
Et dans la paix, & dans la guerre
Les combla d'honneurs & de biens.

Ce ſeul Dieu, dont le ſeul vouloir
Tourne les Cieux ſur les deux Poles,
Paſſe ces Dieux, dont le pouvoir
N'eſt connu que dans les idoles ;
Tout ce qu'admirent les humains,
Sont les ouvrages de ſes mains,
Tout s'éclaircit par ſa preſence,
Aux gouffres meſmes les plus creux ;
L'horreur luy rend obeïſſance,
Et ceſſe de les rendre affreux.

Par les ordres qu'il a donnez,
S'élevent ces brouillars de l'Onde,
D'où les foudres dés qu'ils ſont nez
Tonnent ſur les crimes du monde ;
Mais pour aſſurer noſtre peur,
Il convertit cette vapeur

En pluye aux moiſſons ſalutaire,
Et fait voir en un meſme jour
Les menaces de ſa colere,
Et les marques de ſon amour.

La roſée aux humbles valons
Réjouït les fleurs, & les herbes;
Cependant que les Aquilons
Battent les pins des monts ſuperbes;
C'eſt luy ſeul qui tient dans ſes ſens,
Et qui relaſche dans les airs
Ces miniſtres de la tempeſte,
Qui des chaſteaux audacieux
Arrachent & briſent le faiſte
Quand il eſt trop proche des Cieux.

Ce fut par ſon ordre éternel,
Que le Nil a veû ſa juſtice
Sur tout un peuple criminel
Exercer un meſme ſupplice:
Alors ſes équitables mains
Occirent avec les humains
Les animaux dans leurs paſcages;
Faiſant d'un ſort commun à tous
Des premiers nez de ſes rivages
Les victimes de ſon courroux.

Mais cette juſte affliction
N'a point ſa colere adoucie;
Ni touché cette nation
Toûjours dans ſon vice endurcie;
Fit-il pas voir dans les combats,
Par tant de ſceptres mis à bas
Des Tyrans les plus redoutables,
Qu'à nous, comme à nos ennemis,
Ses decrets ſon irrevocables,

Et qu'il tient ce qu'il a promis ?

De Sehon & d'Og, ces guerriers
Plus redoutez que la tempeſte,
La gloire augmente nos lauriers ;
Et les Eſtats noſtre conqueſte ;
Et de ces nombreux combattans ;
De ces formidables Titans
Qui portoient le front dans la nuë,
De ces monſtres bouffis d'orgueil
La hauteur n'eſt plus reconnuë
Qu'en la longueur de leur cercueil.

Seigneur, c'eſt l'œuvre de ton bras ;
Toy ſeul gagnas cette victoire,
Et les ſiecles les plus ingrats
En conſerveront la memoire ;
La défaite de tant de Rois,
Tant d'Eſtats ſoûmis à tes loix
Feront admirer ta puiſſance ;
Qui ſe joignant à ta bonté
A ſeu terraſſer l'arrogance,
Et relever l'humilité.

L'homme en vain ſe forge des dieux ;
En vain ſon ame en eſt imbuë,
Ils ont une bouche, & des yeux,
Et n'ont ni parole, ni veuë ;
L'on implore en vain leur ſecours ;
Ils ſont inſenſibles & ſourds,
Leurs oreilles ſont inutiles :
Que tous ceux qui leur font des vœux
Puiſſent devenir immobiles,
Aveugles, & muets comme eux.

D'Iſraël, Aron, & Levi
Les fils voüez à ſon ſervice

Offrent dans ſon Temple à l'envi
Leur encens, & leur ſacrifice;
Qu'ils rendent graces en ce ſaint lieu
Des biens que le ſeul & vray Dieu
Répand ſur Sion d'heure en heure;
Pour eſtre adoré de nous tous,
N'a-t-il pas choiſi ſa demeure
Dans Iſraël aveque nous?

LE CXXXV. PSEAUME.

Confitemini Domino quoniam bonus, &c.

IL faut, peuples éleus, que vos ames unies
Dans les loix du Seigneur bornent leur volonté;
Et celebrent ſans fin les grandeurs infinies
De celuy qui pour vous eſt la meſme bonté:
Car la miſericorde
Que ſa clemence accorde
A tous également,
Dure éternellement.

C'eſt le ſeul, qui là haut fait gronder le tonnerre;
C'eſt le ſeul, dont le throſne eſt audeſſus des Cieux;
C'eſt le ſeul qui regit les grandeurs de la Terre,
Que le peuple idolatre a mis au rang des Dieux:
Et la miſericorde
Que ſa clemence accorde
A tous également,
Dure éternellement.

Admirons ſa puiſſance; & ſa bonté profonde,
Il eſt le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs;

Ceux qui dans leur Empire avoient borné le monde,
Ne tenoient que de lui leur gloire, & leurs honneurs :
Et la miſericorde
Que, &c.

Que nos yeux, & nos cœurs admirent les merveilles
Du Maiſtre, & de l'Auteur de tout cet Univers ;
Il eſt le ſeul ouvrier des œuvres nompareilles,
Le ſeul de qui la gloire eſt digne de nos vers :
Et la miſericorde
Que, &c.

Lors qu'au Ciel il rangea ces feux dont l'influence
Nous marque les decrets de ſa Divinité,
Il ne fit qu'accomplir ce que ſa preſcience
Traçoit dans l'infini de toute éternité :
Et la miſericorde
Que, &c.

Bien qu'au milieu des flots la Terre ſoit fondée ;
Elle demeure ferme en leurs débordemens,
Non tant par les rochers dont leur rive eſt bordée,
Que par l'ordre prefix de ſes commandemens :
Et la miſericorde
Que, &c.

Ces feux d'or & d'argent, ces deux grans luminaires,
Qui des ans & des mois ont le temps limité,
Par ſon ordre éternel font leur cours ordinaire ;
Et de lui ſeulement empruntent leur clarté :
Et la miſericorde
Que, &c.

Celui dont nous tenons la flâme & la lumiere ;
Et qui de la nature eſt l'ame, & l'entretien,
Ce ſuperbe flambeau, quand il fait ſa carriere,
Ne ſouffre point là haut d'autre feu que le ſien :
Et la miſericorde
Que, &c.

Mais l'Astre de la nuit, qui ne luit que dans l'ombre,
Et qui fait dans le Ciel son cours plus diligent,
Aime à voir ses sujets qui sans ordre, & sans nombre,
Lui viennent rendre hommage en son throsne d'argent:
Et la misericorde
Que, &c.

Honorons son pouvoir, celebrons sa loüange,
Par lui nos ennemis furent exterminez,
N'a-t-on pas veû le Nil, par le glaive de l'Ange,
Se grossir & rougir du sang des premiers nez?
Et la misericorde
Que, &c.

L'excés de son amour, qui tout autre surpasse,
Et son juste courroux de nos larmes touché,
Briserent à la fois en nous rendant sa grace,
Les fers de Pharaon, & les fers du peché:
Et la misericorde
Que, &c.

Dans ces rares effets qui sembloient impossibles,
L'on connoist le pouvoir du Monarque des Cieux;
Sa bonté sait fléchir les cœurs les moins sensibles,
Et son bras surmonter les plus audacieux:
Et la misericorde
Que, &c.

Lors que les siens fuyoient la mort & l'infamie,
Les dangers les tenoient de toutes parts enclos;
Ils avoient à leur dos la phalange ennemie,
Ils avoient à leur front les abismes des flots:
Et la misericorde
Que, &c.

Afin de rassurer ces troupes effrayées,
Du profond ocean les flancs sont entre-ouverts,

Et sur son large sein les vagues reployées
Leur laissent voir à nud les graviers découverts:
Et la misericorde
Que, &c.

Elles passent la mer, ces generenses ames;
Les abismes profons les sauvent du trépas,
Au lieu mesme où les flots écument sous les rames;
Les sables font voler la poudre sous leurs pas;
Et la misericorde
Que, &c.

Du camp de Pharaon qui couvre le rivage;
La barbare fureur leur perte resolut;
Mais en les poursuivant il trouva son naufrage,
Au lieu mesme où leur fuite assura leur salut:
Et la misericorde
Que, &c.

De ce Roi qui de tout croyoit se rendre maistre,
La vie, & les desseins tombent en mesme lieu,
Et les flots refermez lui firent bien connoistre,
Qu'ils ne respectoient point d'autre Maistre que [Dieu:
Et la misericorde
Que, &c.

Celui qui loin du Nil les fondemens prepare,
Au throsne vagabond de sa chere Sion,
Lui veut servir de guide en ce climat barbare;
Et la prendre par tout en sa protection:
Et la misericorde
Que, &c.

De plus de trente Rois les forces s'assemblerent;
Resolus d'empescher son établissement,
De plus de trente Rois sous les armes tomberent
Les corps ensanglantez au fond du monument:

Et la miſericorde
Que, &c.

Ici le fier Sehon au front de ſa bataille,
Meurt deſſous les boucliers de ſes Amorreans;
Là fut porté par terre Og, celui dont la taille
Faiſoit voir qu'il ſortoit de race de geans:
Et la miſericorde
Que, &c.

Sion en ce grand jour s'eſt ouvert le paſſage
Par un chemin pavé de picques, & d'eſcus
Sion de ſa conqueſte a fait ſon heritage,
Gras encore du ſang de tant de Rois vaincus:
Et la miſericorde
Que, &c.

Ces peuples eſperoient que la force des armes,
En ce juſte combat les combleroit d'honneur;
Mais en tous leurs malheurs ils n'avoient que leurs larmes,
Qu'ils puſſent oppoſer aux courroux du Seigneur:
Et la miſericorde
Que, &c.

En les tirant des fers de ce peuple profane,
Il leur donne en un mets tous les mets à choiſir;
Les ſervant à ſouhait d'une abondante manne,
Qui ne prenoit ſon goût que de leur ſeul deſir:
Et la miſericorde
Que, &c.

Aprés tant de bien-faits, aprés tant de merveilles,
Aprés tant de bontez qu'il témoigna pour vous,
Devez-vous pas ſans fin celebrer en vos veilles,
Son amour, & ſa gloire, & reconnoiſtre tous,
Que la miſericorde
Que, &c.

LE CXXXVI. PSEAUME.

Super flumina Babylonis, &c.

NOUS cherchions les valons, l'ombre, & la
solitude,
Pour plaindre en liberté la dure servitude
Où Babylon faisoit nostre âge consumer;
Nos malheurs augmentoient la gloire de ses armes;
Et l'Euphrate, & le Tigre augmentoient de nos larmes
L'ordinaire tribut qu'ils portent à la mer.

Mais de tous ces ennuis, le plus grand qui nous
reste,
Est le ressouvenir de cet assaut funeste,
Où Sion avec nous perdit sa liberté;
Heureux ceux qui sont morts avant cette infamie,
Ou qui du fer sanglant d'une pique ennemie,
Ont pû briser les fers de leur captivité!

Nos luths étoient pendus aux saules du rivage,
Où l'entretien d'un peuple arrogant & sauvage
Renouvelloit nos pleurs par de nouveaux tourmens;
Et quand leurs cruautez n'estoient pas satisfaites,
Ils taschoient d'interdire à nos douleurs secrettes,
L'usage des soûpirs, & des gemissemens.

Chantez, nous disoient-ils, sur ces luths inutiles,
Quelqu'un de ces beaux airs où vos ames serviles
Font je ne sçai quel Dieu le Roi des immortels;
Ce Dieu dont le pouvoir ne vous a seu défendre,
Et dont la vaine gloire a bien osé prétendre
De se faire à lui seul ériger des Autels.

Si jamais nous chantons en ce païs étrange,
De ce seul Immortel l'immortelle loüange,

Qu'à l'inſtant nous perdions l'uſage de la voix ;
Qu'elle ſoit étouffée en nos poulmons debiles,
Que nos doits ſur nos luths demeurent immobiles,
Et que nous la chantions pour la derniere fois.

Mais, Seigneur, en quel temps remets-tu la ven-
[geance
De ces enfans d'Edom, cette maudite engeance,
Qui ne ſont jamais las de nos calamitez ;
Et verroient ſans regret noſtre ruine entiere,
Sinon qu'en noſtre perte ils perdent la matiere
Qui leur ſert à nourrir leurs animoſitez.

Détruiſez, diſoient-ils, ces ſuperbes portiques ;
Que les feux devorant ces maiſons magnifiques,
Ne faſſent qu'un braſier de tout ce grand pourpris ;
Et pour dernier orgueil de cette ville infame,
Que juſques dans le Ciel s'en éleve la flâme,
Et qu'à jamais la terre en cache le débris.

Et toi, fiere Babel, dont la Toute-puiſſance
Se ſert pour chaſtier la trop grande licence
De tant d'iniquitez dont nous portons le faix ;
Que la main d'un vainqueur plus juſte & plus
cruelle,
Arrachant tes enfans de deſſous la mamelle,
Te rende doublement les maux que tu nous fais.

Que briſez contre terre, ou contre les murailles ;
On les voye étendus privez de funerailles,
Sans pouvoir diſcerner leur âge ni leur rang ;
Qu'un ſoldat inhumain de leur teſte ſe joue,
Et que ſur le pavé ne paroiſſe autre boüe
Que leurs os écraſez, leur cervelle, & leur ſang.

LE CXXXVII. PSEAUME.

Confitebor tibi, &c.

GRAND Dieu, qui ſur le Throſne inſpire les Monarques,
Combien de ton amour ai-je receu de marques
En mes ennuis paſſez ?
Dans leurs plus ſombres nuits ta grace eſt ma lumiere,
Et ſi-toſt qu'en mon cœur j'ay conceu ma priere,
Mes vœux ſont exaucez.

De ces lieux où le chœur de la troupe fidelle
Celebre jour & nuit ta bonté paternelle,
Qui la comble de biens ;
Je feray que là haut les concerts angeliques
Ceſſeront pour un temps d'entonner leurs cantiques,
Pour entendre les miens.

Ils chantent les honneurs que ta bonté m'accorde,
Ils chantent les grandeurs de ta miſericorde,
Qu'à peine je conçois ;
Et lorſque tu m'entens dans l'ardeur qui m'enflâme,
Je reſſens augmenter les forces de mon ame,
Et celles de ma voix.

Tous les Rois qui verront ta promeſſe accomplie
Dans les biens dont ta grace a ma maiſon remplie,
Malgré mes ennemis,
Diront que ta parole eſt la verité meſme,
Et que tu rens mon front digne du diadême
Que tu m'avois promis.

Ils admireront tous ta grace coûtumiere,

Qui regissant là haut ces globes de lumiere
Qui tournent sous tes pas,
Qui de l'âge des Rois lasche & retient la fuite,
Et ne dédaigne point de prendre la conduite
Des moindres d'ici-bas.

Dans les adversitez où je passois ma vie,
Lorsque mes ennemis la tenoient asservie
Sous un fort inhumain,
Que je vis mon salut hors de toute esperance.
Ta grace me rendit la force & l'assurance,
Et me tendit la main.

Que ta bonté, Seigneur, acheve son ouvrage,
Acquitte nostre debte, & tire d'esclavage
Ton peuple criminel;
Si pour tous les pecheurs ta grace est éternelle,
Fay que mes longs travaux puissent trouver en elle
Un asyle éternel.

LE CXXXVIII. PSEAUME.

Domine probasti me, &c.

SEIGNEUR, tu reconnois au fond de nos pensées
D'où nous viennent les bons & des mauvais desseins;
De nos affections presentes & passées
Tu sçais tous les motifs, veritables & feints;
Tu vois naistre dans nous, soit qu'on veille, ou qu'on dorme,
Ces spectacles divers par le songe animez,
Qui font dedans la nuit voir à nos yeux fermez
Tant d'objets sans matiere, & de formes sans forme.

Tu sçais dés qu'on s'embarque en la mer de ce monde,

Où

Où les vents & les flots portent noſtre vaiſſeau ;
C'eſt dans ta preſcience infaillible & profonde
Qu'eſt le ſort de nos ans écrit dés le berceau ;
Rien ne peut dans nos cœurs ſe cacher à ta veuë,
Elle y voit le ſujet de tous nos déplaiſirs,
Elle y voit nos beſoins, elle y voit nos deſirs,
Et lit noſtre oraiſon ſi-toſt qu'elle eſt conceuë.

Ces longs âges où tout ſe conſume & ſe change,
En ton éternité ſont veus comme un moment ;
Tu nous fis pour ta gloire, & nous creant de ſange,
Eleve nos penſées juſques au firmament ;
Tu donnes en naiſſant ce beau deſir d'entendre
Les ſecrets les plus hauts & les plus curieux
Qui ſont à peine ſeus des eſprits glorieux,
A l'homme qui ne peut luy-meſme ſe comprendre.

C'eſt-toy qui donne l'eſtre à tout ce qui reſpire,
Tes yeux ont des regards qui penetrent par tout ;
Par ſa foy des Eſleus s'eſtablit ton Empire,
Qui regit l'Univers de l'un à l'autre bout ;
Je ſuis par tout en butte aux traits de ta juſtice,
Je la treuve en la terre, aux lieux les plus cachez,
Je la vois dans les Cieux condamner mes pechez,
Je l'entens aux Enfers ordonner mon ſupplice.

Si la honte & la peur me fourniſſent des aiſles
Pour voler où l'Aurore eſtale ſa clarté,
Les flâmes peu à peu ſe font univerſelles,
Et de tout l'horizon chaſſent l'obſcurité ;
Alors je ne voy rien où cacher mon offenſe,
Tes yeux de tous coſtez me lancent leurs éclairs,
Ta main courbe les Cieux ſur le vague des airs,
Et par tout deſſous eux me tient en ſa puiſſance.

Si je croy que la nuit couvrira de ſes voiles
Le profane braſier du feu de mon amour,

Tu feras des Soleils de toutes les Eſtoiles,
Qui pour voir mon peché multipliront le jour;
Et quelque voile obſcur dont ſoit la terre encloſe,
Elle ne me pourra cacher de tes regards;
Les rayons de tes yeux en tous lieux ſont épars,
Et le jour & la nuit eſt pour eux meſme choſe.

O grand Dieu, de qui l'homme eſt la vivante ima-
Et l'objet icy-bas de ton affection, [ge,
Luy-meſme dans luy-meſme admire ton ouvrage,
Quand ta grace l'a mis en ſa perfection;
Toy ſeul vois dans nos cœurs noſtre volonté nuë,
Et ne connois pas mieux ſur nos corps découverts
Les divers mouvemens des muſcles & des nerfs,
Que les affections dont noſtre ame eſt émeuë.

Avant qu'eſtre formez dans les flancs de leurs meres,
Toy de qui l'œil penetre aux lieux les plus obſcurs,
Vois-tu pas des enfans les os & les arteres,
Et le ſort de leurs ans dans les ſiecles futurs?
Fournis-tu pas leurs bras de ſang & de moëlle?
Leur viſage & leurs yeux d'attraits & de clarté,
Comme tu l'as conceu de toute éternité,
Et que ta providence en gardoit le modele.

O combien les mortels meriteront de gloire.
Quand par l'humilité, le courage & la foy
Ils auront ſur eux-meſme obtenu la victoire,
Dont ils triompheront au Ciel aveque toy;
Eclairez d'un Soleil ſans nuage & ſans ombre,
Ils joüiront d'un bien auſſi juſte que doux;
Mais ces heureux eſprits ſont rares parmi nous,
Bien que des grains de ſable ils ſurpaſſent le nombre.

Ce miracle confond la raiſon & l'eſtude
De qui veut concevoir l'adreſſe de tes mains,
Qui de la rareté tirent la multitude,

Et peuplent de pecheurs la demeure des Saints:
Mais aprés tant de faits de ta grace ordinaire,
Qui nous comble d'honneur & de proſperité,
Fay voir que ta juſtice égale ta bonté,
Chaſſe de mon Eſtat le peuple ſanguinaire.

Arreſte donc, Seigneur, la brutale licence
De ces fiers contempteurs des juſtes Potentats;
Ils ſe vantent par tout d'abatre la puiſſance
Où tu m'as élevé pour regir mes Eſtats;
Tu ſais que leur orgueil ſe rend inſupportable,
Et te prens à témoin, ſi d'un cœur outragé
Je ne me reſſens pas à jamais obligé
De leur eſtre cruel pour leur eſtre équitable.

Mon cœur ne peut ſouffrir de leur ſecte infidelle
La noire impieté qu'elle produit au jour;
S'il eſt rongé pour eux d'une haine éternelle,
Il eſt épris pour toy d'une éternelle amour;
Seigneur, la verité ne t'eſt jamais voilée,
Tu peux à découvert reconnoiſtre dans moi;
Si le ſoin de combattre & mourir pour la Foy,
N'eſt pas la ſeule ardeur dont mon ame eſt brûlée.

Fay donc de mon amour cette derniere eſpreuve,
Que l'on m'offre en ta croix ce calice de fiel,
Dont ta juſtice veut que noſtre ame s'abreuve
Avant que de monter en la gloire du Ciel,
Si charmé des plaiſirs où l'âge me convie,
Je m'égare au chemin de la vie à la mort,
Que ta grace m'éclaire, & me ſervant de nort,
Me remette au chemin de la mort à la vie.

LE CXXXIX. PSEAUME.

Eripe me Domine, &c.

DELIVRE-moi, Seigneur, delivre mes provinces,
De ceux qui mépriſans l'autorité des Princes,
Font contre eux ſeulement paroiſtre leur valeur,
Et dont la cruauté ſe baigne dans mes larmes,
Se rit de ma douleur,
Et n'a point de repos qu'au milieu des alarmes.

Tels que ces animaux dont nature ſe jouë,
Qu'une pluye orageuſe éleve de la bouë,
Par la corruption de la terre, & de l'air;
Un meſme jour les voit paroiſtre, & diſparoiſtre;
Lors que le temps plus clair
Diſſipe les broüillars qui leur a donné l'eſtre.

Tels ces nouveaux Tribuns qui s'élevent aux villes,
Dans les émotions des tempeſtes civiles,
Sont veus pour quelque tems parez d'un faux honneur;
Mais lors que par la paix la diſcorde eſt calmée,
Avecque leur bon-heur
L'on voit s'évanouïr leur vaine renommée.

Preſerve moi, Seigneur, de ces petits viperes;
Qui ſont dés en naiſſant les meurtriers de leurs peres,
Détruiſans de leur Roi la juſte autorité;
Qui dégorgent leur fiel dans l'ennui qu'ils nous donnent,
Et dont l'iniquité
Se nourrit du venin dont ils nous empoiſonnent.

Je voy de toutes parts éclorre les malices,

Qu'ont depuis ſi long-temps couvé leurs artifices,
Juſqu'au fond de leur cœur tu les a pû ſonder;
Quoique tous leurs complots ont conſpiré ma perte,
Toy ſeul me peux garder
De leur haine cachée, & de leur force ouverte.

Fay, Seigneur, que les rangs des phalanges preſſées,
Qu'on voit de toutes parts de picques heriſſées,
Puiſſent de leur fureur diminuer l'excés;
De peur que réchaufant leur longue malveillance,
Quelques heureux ſuccés
De leur temerité augmentent l'inſolence.

Fay retomber ſur eux le mal qu'on me prepare;
Efface pour jamais de ce peuple barbare,
Dans l'ombre de l'oubli les crimes ſolemnels,
Et qu'aux fourneaux ardens que les Enfers allument,
Pour les grans criminels,
Ils brûlent ſans relaſche, & jamais ne conſument.

Que leurs longues douleurs vainquent leur patience,
Qu'à ceux qui de raiſons contre leur conſcience,
Défendent les erreurs qui regnent ici-bas,
Fay que le ſouvenir de leurs fautes paſſées,
Puiſſe juſqu'au trépas
D'un remors éternel bourreler leurs penſées.

Fay leur voir que ta main de foudres n'eſt armée,
Qu'afin de maintenir l'innocence opprimée,
Pour obliger les tiens à loüer tes bontez,
Juſqu'à tant que du monde obtenant la victoire,
Tu les auras contez
Au rang de tes ſujets en ton regne de gloire.

LE CXL. PSEAUME.

Domine, clamavi ad te, &c.

GRAND Dieu, qui peux lire en nos cœurs
L'origine de nos langueurs,
Sois à mes mœux propice,
Et permets que les cris que j'épans en tous lieux,
De meſme que l'encens que j'offre au ſacrifice,
Montent juſques aux cieux.

Garde ma penſée, & ma voix
De juger de tes ſaintes loix
Avec trop de licence;
Et lors que mon eſprit s'en ſera détaché,
Ne permets qu'un menſonge excuſe mon offenſe
Par un ſecond peché.

Je fuis l'entretien des eſprits
Qui ne ſe plaiſent qu'au mépris
De ce que tu commandes;
Les diſcours énervez de ces laſches flateurs,
Ne me ſont point ſi doux que ſont les reprimandes
De mes bons ſerviteurs.

Comme les champs abandonnez,
Quand le ſoc les a ſeillonnez,
Nous donnent l'abondance;
Mon ſevere conſeil par ſes impreſſions,
Peut-il pas dans ma Cour cultiver la ſemence
Des bonnes actions?

Mais, Seigneur, qu'eſt-ce que je voy?
La mort à grands pas vient à moy,

Rien ne m'en peut défendre ;
Elle a pour ma demeure un abyſme appreſté,
Où la terre dés-ja me preſſe de lui rendre
Ce qu'elle m'a preſté.

Défen-moi de cet attentat,
Où les ennemis de l'Eſtat
Ont leur rage aſſouvie ;
Croy qu'en ce laſche eſpoir, tout ce que je prétens,
Eſt de pouvoir encor, en prolongeant ma vie,
Te ſervir plus long-temps.

Grand Dieu, ne m'abandonne point,
Sauve ton image, & ton oint
De ces mains ſacrileges ;
Et que tes chaſtimens trop long-tems differez,
Faſſent que leur fureur les pouſſe dans les pieges
Qu'ils m'avoient preparez.

LE CXLI. PSEAUME.

Voce mea ad Dominum, &c.

JUSQUES à toy, Seigneur, j'ai ma voix élancée,
Dans l'extreſme douleur dont mon ame eſt preſſée,
Moderes-en l'excés, ou la longueur ;
Si je ne puis l'exprimer par mes plaintes,
Toy qui peux lire au profond de mon cœur,
N'y vois-tu pas aſſez mes ennuis, & mes craintes ?

De mes fiers ennemis la fureur, & l'envie,
Aveque tant de rage ont attaqué ma vie,
Que mon eſprit ſuccombe ſous le fais ;
Je me ſoûmets à ta ſeule juſtice,

Toy ſeul connois les crimes que j'ai faits,
Toy ſeul peux à leur poids balancer mon ſupplice.

Mon Eſtat n'eſt rempli que de mains ſacrileges,
Qui ne mettent leur ſoin qu'à me tendre des pieges,
Toy ſeul me vois d'un regard de pitié:
Mon infortune eſt par tout odieuſe,
Chacun me fuit, comme ſi l'amitié
D'un Prince en ſa diſgrace étoit contagieuſe.

Je ne puis éviter mon malheur par la fuite,
Des ennemis vainqueurs la legere pourſuite
A ſurpaſſé la viteſſe des vens,
Et deſormais le ſeul bien où j'aſpire,
Eſt d'habiter la terre des vivans,
Où la Mort par ta mort doit finir ſon Empire.

En ces extrémitez exauce ma requeſte, [preſte,
Ne vois-tu pas, Seigneur, leur fureur qui m'ap-
Ou le trépas, ou la captivité? [gance,
Ces fiers vainqueurs tout bouffis d'arro-
Ont augmenté leur animoſité,
Aveque le pouvoir d'exercer leur vengeance.

Vien donc me retirer de ces lieux de tenebres,
Je ſuis las de chanter tes merveilles celebres,
Loin des autels, des peuples, & du jour:
Ren-moi ta grace, & puni leur malice;
Mes bons ſujets deſirent mon retour,
Et les juſtes pour moi te demandent juſtice.

LE

LE CXLII. PSEAUME.

Domine, exaudi orationem meam, &c.

SEIGNEUR qui m'as promis d'avoir pitié de moy
Auſſi-toſt que mes vœux s'adreſſeroient à toy,
Exauce ma priere au fort de ma triſteſſe;
Puiſque ton équité ne veut rien d'imparfait,
Montre-toy veritable, & que de ta promeſſe
Je reſſente l'effet.

Voy comme devant toy mon eſprit eſt craintif,
N'entre point en raiſon contre un pauvre captif,
Que ta ſeule menace a pouvoir de ſoûmettre;
Tu ſais qu'en ta juſtice à qui rien n'eſt caché,
Il n'eſt point de mortel qui ſe puiſſe promettre
D'eſtre exemt de peché.

Depuis que tu m'as mis au rang des reprouvez,
La fureur des mutins contre moy ſouſlevez,
M'a reduit en un antre éternellement ſombre;
A peine le Soleil en éclaire les bords,
Et ne ſay maintenant s'ils me tiennent du nombre
Des vivans, ou des morts.

En ce triſte ſejour ſouvent je m'entretiens
De ce nombre infini de graces, & de biens,
Dont tu comblois jadis la troupe des fidelles:
Le ſiecle où nous vivons n'eſt pas plus malheureux;
J'eſpere que pour nous tes faveurs ſeront telles,
Qu'elles furent pour eux.

Avec plus de beſoin j'eſpere en ta bonté,
Que la terre alterée au plus fort de l'Eſté

A l'eau qui le matin dans les herbes s'amasse ;
A toy seul j'ay recours, je ne vis que par toy,
Et me croy mort au monde, aussi-tost que ta grace
Sera morte pour moy.

Haste-toy, mon bon Dieu, de conduire mes pas
En un lieu qui me puisse exemter du trépas ;
Sauve-moy de leurs fers, sauve-moy de leurs flâmes ;
Fay que de tous leurs yeux je me puisse cacher,
Et puisse en m'éloignant de ces méchantes ames,
De toy seul m'approcher.

Sois donc à l'avenir mon guide, & mon secours,
En une terre juste où j'acheve mes jours,
Loin de ces attentats, dont l'innocence pleure ;
Que là tes châtimens me puissent corriger,
Et que par toy je puisse, en changeant ma demeure,
Moy-mesme me changer.

Détruis tous ces mutins envieux de mon bien,
Et fay que ton pouvoir accompagnant le mien,
Remette leur audace à mon obéissance ;
Defen ma liberté qu'ils me veulent ravir,
Et montre qu'en tes mains est la seule puissance
Qui la peut asservir.

LE CXLIII. PSEAUME.

Benedictus Dominus Deus meus, &c.

BENISSONS le Dieu des armées,
Par qui mon throsne est affermi ;
C'est luy qui des champs Idumées
Chasse le camp de l'ennemi ;
C'est l'appuy des pouvoirs suprémes,

C'eſt luy qui rend nos diadémes,
La crainte, & l'eſpoir des humains;
Et qui fait que dans les provinces
Les fils des legitimes Princes
Naiſſent les armes dans les mains.

Il m'aſſiſte dés ma naiſſance,
Et dans la guerre, & dans la paix,
Je dois ma force à ſa puiſſance,
Qui ne m'abandonna jamais;
Il fait dans mon cœur ſa demeure,
Il fait dans mon cœur d'heure à heure
Ses graces ſe multiplier;
Pour repouſſer les infidelles,
Et pour combattre les rebelles,
C'eſt mon épée, & mon bouclier.

Mais, Seigneur, qu'eſt-ce que nous ſommes,
Qu'un objet d'imperfection?
Qu'eſt-ce qu'ont les enfans des hommes
Digne de ton affection?
Leurs beaux jours ſont en petit nombre,
Ils paſſent viſte comme une ombre
Qui toûjours nous fuit, ou nous ſuit,
Qui toûjours croiſt ou diminuë,
Et que le Soleil ou la nuë
En un moment forme ou détruit.

O grand Dieu, qui fais que les aſtres
Luiſent & roulent ſous tes pas,
Lors que touché de nos deſaſtres
Tu jettes les yeux ici-bas;
Si-toſt que ta colere gronde
Contre les pouvoirs que le monde
A mis au rang des immortels;
Au premier bruit de ton tonnerre,

Le plus grand orgueil de la terre
S'abaiſſe au pied de tes autels.

Ren-moy la force & le courage ;
Tu vois le camp de l'eſtranger,
Comme le torrent d'un orage
Qui vient mes terres ſubmerger ;
Ton bras eſt ma ſeule défenſe,
Il peut arreſter la licence
De leur vaine temerité :
Dans l'ambition qui les ronge,
Leur bouche maintient le menſonge,
Et leur dextre l'iniquité.

Si touché des cris & des larmes
De ton pauvre peuple affligé,
Tu nous viens délivrer des armes
Dont mon Eſtat eſt ravagé ;
Mes doits, & ma voix feront dire
Sur les dix cordes de ma lire,
Dans l'hymne que je t'ay promis,
Que tu me fis dés mon enfance
Dompter l'inviſible puiſſance
Du plus grand de mes ennemis.

Que ton bras armé de la foudre,
Pour la protection des Rois,
Faſſe à tes pieds mordre la poudre
Aux contempteurs des ſaintes loix ;
Terraſſe les fiers adverſaires,
Glace leurs ames temeraires
D'une froide & paſle terreur ;
Aneanty leur entrepriſe ;
Défen mon ſceptre, & ton Egliſe,
De leur glaive, & de leur erreur.

Dans mes Provinces languiſſantes,
Sous leur injuſte autorité,

L'on voit comme de jeunes plantes
S'eſtendre leur poſterité ;
Leurs fils ſont foudres des alarmes ;
Leurs filles tiennent par leurs charmes
Les plus grans guerriers enchaiſnez,
Quand leurs ſacrileges conqueſtes
Ont mis les joyaux ſur leurs teſtes,
Dont nos temples furent ornez.

Leur douce & fertile vendange
Se meurit au haut des rochers ;
Sous les richeſſes de leur grange
Gemiſſent leurs fermes planchers ;
Leurs bœufs ſont forts au labourage ;
Leurs brebis ont cet avantage
D'avoir deux fois l'an des aigneaux ;
Les vaches dans leurs meſtairies
Sont pleines ſans eſtre taries,
Et le laict en coule à ruiſſeaux.

Leurs Palais bravant le tonnerre ;
Levent leur teſte au Firmament,
Et dans le centre de la terre
Affermiſſent leur fondement ;
Leurs eſprits perdus dans les vices,
Ont fait leurs Dieux de leurs délices,
C'eſt le comble de leur bon-heur ;
Mais quelques attraits qu'ait le monde,
Jamais mon eſpoir ne ſe fonde
Que ſur les graces du Seigneur.

LE CXLIV. PSEAUME.

Exaltabo te Deus, &c.

FAY, Seigneur, que cet Hymne où d'une sainte ardeur
J'exalte ta grandeur,
En puisse conserver à jamais la memoire :
Ton nom que seul je prens pour sujet de mes Vers,
Ne peut-il pas assez en relever la gloire,
Pour les faire durer autant que l'Univers ?

Tous les jours que les Cieux accordent aux mortels,
Je veux à tes autels
Chanter soir & matin les œuvres de ta grace ;
L'âge qui par les ans chemine à pas comptez,
A ton âge innombrable aura cedé la place,
Que tu n'oiras encor celebrer tes bontez.

La divine splendeur du Soleil des esprits,
Dont nous sommes épris,
Sera jusqu'au tombeau le sujet de mes veilles
Et ce siecle laissant aux siecles avenir
Tes faits miraculeux, tes divines merveilles
En grave dans les cœurs l'éternel souvenir.

Je publiray ta grace, & ton affection,
Dont ta chere Sion
Reçoit journellement de si grans témoignages :
Et te feras sans fin adorer des humains,
Autant par tes bontez, que par ces grans ouvrages
Qui nous font admirer le pouvoir de tes mains.

Ils publiront ſans fin les honneurs, & les biens
Dont tu combles les tiens;
Ils publiront par tout ta prudence profonde,
Et que le ſentiment d'une tendre amitié
Rend le Dieu tout-puiſſant, rend le Sauveur du monde
Tardif à la colere, & prompt à la pitié.

Les œuvres dont le ſoin de ta Divinité
Bannit l'impureté,
Et les fait poſſeder ta viſible preſence;
Ces eſprits qu'il en a pleinement ſatisfaits,
Sont-ils pas obligez de l'heur de leur naiſſance,
A la ſavante main qui les fit ſi parfaits?

L'inviſible pouvoir qui fait que le Soleil,
Dans un ordre pareil,
Fait ſur noſtre horizon ſa courſe égale & ronde;
Eſt le meſme pouvoir, qui du plus haut des Cieux
Se fait craindre & cherir ſur la Terre, & ſur l'Onde,
Et dont le regne eſt juſte, autant que glorieux.

L'orgueil de l'Univers à ſon throſne eſt ſoûmis,
De tous ſes ennemis,
Sa ferme autorité s'eſt toûjours défenduë;
Elle brave l'effort des âges inconſtans,
Son immenſité ſeule en borne l'eſtenduë,
Son éternité ſeule en meſure le temps.

Son Eſprit, dont le nom eſt ſi ſaint, & ſi grand,
Que rien ne le comprend,
En tout ce qu'il promet, n'eſt-il pas veritable?
S'il voit quelqu'un des ſiens en danger de perir,
Sa main également puiſſante & charitable
N'eſt-elle pas toûjours preſte à le ſecourir?

Auſſi tout ce qui vit revere le ſeul Dieu,
Qui ſans forme, & ſans lieu

Se fait par ſes effets aimer, & reconnoiſtre ;
Nous inſpire-t-il pas à tous en nous creant,
Que ſon meſme pouvoir qui nous a donné l'eſtre,
Nous fait, quand il luy plaiſt, rentrer dans le neant?

Lors que Dieu nous viſite, il en eſt invité
Par ſa ſeule équité ;
Sa grandeur ne fait rien que de ſaint, & d'auguſte ;
Et ceux qui d'un cœur franc luy preſentent leurs vœux,
Cet eſprit amoureux, tout-puiſſant, & tout juſte,
Sans le faire connoiſtre, eſt toûjours auprés d'eux.

Il reçoit la priere en ſa ſainte maiſon,
De ceux dont l'oraiſon
D'une crainte ſoûmiſe honore ſes myſteres :
Et confond les eſprits, de qui la vanité
Dans l'inſolent mépris de la foy de leurs peres,
Nourrit & leur orgueil, & leur impieté.

Pour moy, dont ſa largeſſe a de tant de bienfaits
Les deſirs ſatisfaits,
Je conſacre ma vie à ſervir en ſon temple :
Puiſqu'il a pour jamais mes ennuis ſurmontez,
Je veux que dans ma Cour à jamais mon exemple
Invite tout le monde à loüer ſes bontez.

LE CXLV. PSEAUME.

Lauda anima mea Dominum, &c.

MON ame, il s'en va temps de penſer à la mort,
Il te faut de Dieu ſeul eſperer ton ſupport,
En ce dernier moment, ſi doux, & ſi funeſte ;

Ces Rois que comme luy nous ſervons à genoux,
N'ont pas plus de faveur dedans la Cour celeſte,
Que les moindres de nous.

Ils n'ont de majeſté qu'en noſtre opinion,
Ils n'ont d'autorité que par noſtre union,
Ils ne ſont élevez que ſur noſtre baſſeſſe;
Et quand leurs legions défont leurs ennemis,
Ne doivent-elles pas leur force à la foibleſſe
Dont on leur eſt ſoûmis?

Ils naiſſent comme nous eſclaves du trépas,
Un meſme Ciel que nous les domine ici-bas,
Ils courent à leur fin par une meſme voye;
Ce neant où la mort les bannit ſans retour,
Eſt le meſme neant, qui dans l'or, & la ſoye
Les a produits au jour.

Ces devoirs, ces honneurs qu'on rend à leurs [tombeaux,
Ce ſuperbe convoy precedé de flambeaux,
Qui va d'un pas égal, ſans que rien l'interrompe;
Tous ces grans ornemens dont leurs corps ſont couverts,
A quoy ſervent-ils plus qu'à decorer la pompe
Du triomphe des vers?

Que leur ſert de ſe faire adorer comme Dieux?
Que leur ſert l'entretien de ces ſoins glorieux,
Dont inutilement l'ambition les ronge?
Toutes ces vanitez, ces exploits belliqueux,
De noſtre ſouvenir ſe paſſent comme un ſonge,
Et meurent avec eux.

Celuy ſeul voit couler heureuſement ſes jours,
Qui dans tous ſes beſoins n'implore le ſecours
Que du Dieu qui crea le Ciel, la Terre, & l'Onde:
Le bonheur que ſa grace accorde à nos deſirs,

Des plus infortunez changera dans le monde
Les peines en plaisirs.

Il delivre des fers les pecheurs condamnez,
Il veut que pour sa gloire ils soient illuminez,
Et possedent un jour qui jamais ne se passe;
Il redonne le cœur aux hommes languissans,
Et veut que son amour communique sa grace
Aux esprits innocens.

La vefve, & l'orphelin, qu'un déplorable sort
Semble avoir pour jamais dénuez de support,
Trouvent toûjours en luy leur époux, & leur pere;
Il protege & reçoit l'estranger delaissé,
Et punit l'orgueilleux, dont l'ame ingrate & fiere
Opprime l'oppressé.

Sion, qui de sa grace a receu les effets,
N'es-tu pas obligée, aprés tant de bien-faits,
D'avoir toûjours son nom present en ta memoire?
Son amour, dont l'excés n'a rien de limité,
Te promet-elle pas d'éterniser ta gloire
Dans son éternité?

LE CXLVI. PSEAUME.

Laudate Dominum quoniam bonus, &c.

CELEBRONS le renom auguste
De ce Dieu tout bon, & tout juste
Qui nous remet en liberté;
Et par un saint transport, ou par reconnoissance,
Aux œuvres de ses mains admirons sa puissance,
Aux œuvres de sa grace admirons sa bonté.

Il rend à Sion desolée
Nostre nation exilée
Aux bords de l'Euphrate, & du Nil:
Il joint pour la bastir la pompe à l'industrie,
Il leur rend leur repos, il leur rend leur patrie,
Il les tire des fers, & finit leur exil.

Il rend la force à nos foiblesses,
Il rend la joye à nos tristesses,
Et le remede à nos douleurs;
Des armes de l'Enfer nostre ame en vain s'effraye,
Le baume de son sang en guerira la playe,
Si-tost qu'un saint remors y mélera nos pleurs.

Il regit dans sa prescience
Les astres, de qui l'influence
Dispose de tous nos projets;
Il sait ce que leur cours à jamais nous presage;
Et reserve à luy seul d'entendre le langage
Que parlent dans les Cieux ces oracles muets.

Qu'un savant archet fasse dire
Ses loüanges dessus la lyre,
Quand elle accompagne nos chans;
Exaltons l'équité de sa toute-puissance,
Qui releve aussi haut l'humble & foible innocence,
Qu'elle confond en bas l'audace des méchans.

L'air où se forge le tonnerre,
Par ses ordres rend à la terre
Les eaux qu'il emprunte des eaux;
Et les plus hauts rochers ont par sa providence
Les herbes & les fleurs, dont la gaye abondance
Réjoüit les bergers, & nourrit les troupeaux.

Comme il abeche dans les aires
Les corbeaux naissans, que les peres

Laiſſent à la merci du ſort:
Ceux qu'il a fait renaiſtre à la gloire éternelle,
Quand ils ſont délaiſſez de leur pere infidelle,
Trouvent toûjours en luy leur vie & leur ſupport.

Il mépriſe la hardieſſe
De ceux qui vantent leur adreſſe,
Leur force & leur dexterité:
Ces guerriers ſont décheus des graces qu'il accorde
A ceux qui n'eſperant qu'en ſa miſericorde,
Ne cherchent d'autre appuy qu'en ſa ſeule bonté.

LE CXLVII. PSEAUME.

Lauda Jeruſalem Dominum, &c.

SION, il te faut en tes veilles
Celebrer l'Auteur des merveilles,
De qui le bien te vient de toutes parts;
C'eſt celuy dont les mains auſſi juſtes que fortes
Souſtiendront tes remparts,
Creuſeront tes foſſez, & fermeront tes portes.

Tes foyers ſeront par ſa grace
Couronnez d'une heureuſe race,
Qui remplira le throſne des Eleus;
Et le fer, dont la guerre a dépeuplé le monde,
Ne te ſervira plus
Qu'à recuëillir les biens dont la terre eſt feconde.

Sa voix à qui tout rend hommage,
Donne la bonace, ou l'orage
Comme il luy plaiſt, deſſus noſtre horizon;
Et devant que l'hyver nos campagnes aſſiege,
Comme d'une toiſon,
Pour conſerver nos bleds il les couvre de neige.

Alors l'impetueux Borée
Grondant ſous la voûte azurée,
De ſes liens rompt l'inviſible nœu;
Et le froid reſſerrant les flots les plus rapides,
Semble à l'envi du feu
Répandre ſes frimats comme cendres liquides.

Quand ce dur ennemi du monde
Fait voir ſur la terre & ſur l'onde
Viſiblement la Nature déchoir;
Ne pouvant de ſa peine avoir la délivrance,
Elle n'a plus d'eſpoir
Que de trouver la mort en ſa longue ſouffrance.

Le Seigneur entend nos prieres,
Il rend le cours à nos rivieres,
En leur ouvrant leurs priſons de criſtal;
Les ſources qui dormoient dans le ſein des mon-
Comme en leur lit natal, [tagnes,
De leur argent liquide arrouſent les campagnes.

Le Soleil, par qui ſont bornées
Et les ſaiſons & les années,
En tous climats éclaire également;
Mais le Soleil qui luit aux ames des fidelles,
Pour Sion ſeulement,
Fait paroiſtre ici-bas ſes clartez éternelles.

LE CXLVIII. PSEAUME.

Laudate Dominum de cœlis, &c.

ILLUSTRES conquerans du Royaume des Cieux,
Celebrez les bontez des puiſſances ſupreſmes
Qui rendirent vos cœurs toûjours victorieux

De la chair, du peché du monde, & de vous-mesmes.

Et vous, Esprits divins, chantez d'un saint accord
Sa grace qui vous fit possesseurs de la gloire,
Et qui dés en naissant, du vice, & de la mort
Vous a fait sans combat obtenir la victoire.

Globe de flâme & d'or, grand œil du Firmament,
Reverez à jamais ses clartez éternelles,
Qui ne vous cachent rien que l'horreur du tourment
Que souffrent aux Enfers les ames criminelles.

Astre, qui tous les mois reprens des feux nouveaux,
Benis Dieu qui te fait en ton empire sombre
Dominer à la fois l'inconstance des eaux,
Et la tranquilité du silence, & de l'ombre.

Arbitres clair-voyans des choses d'ici-bas,
Reverez du Seigneur la sagesse profonde,
Qui reglant vostre cours d'un si juste compas,
Fait tourner avec vous les fortunes du monde.

Cieux, le dernier espoir de nos justes desirs,
Admirez-le en son throne, où luy-mesme s'admire;
Il a pour fondement vos voûtes de saphirs,
Et l'amour & la gloire y peuplent son Empire.

Et vous eaux qui baignez des arenes d'azur
Depuis l'ardent Lion jusqu'aux glaces de l'Ourse,
Rendez grace à celuy qui conserve aussi pur
Vostre cours au ruisseau, comme il est dans sa source.

Si vous ne possedez les perles, le corail,
Et ces rares thresors dont nos mers sont fecondes,
Le Seigneur magnifique, autant que liberal,
Fait luire ses flambeaux dans le fond de vos ondes.

Quand son ordre éternel vous tira du neant,
Et qu'il eut sur le Ciel vos vagues épandues,

Ne vous marqua-t-il pas des bords en vous creant,
Sur le mobile appuy qui vous tient ſuſpenduës ?

Excremens animez qui rampez ſous nos pas,
Loüez ſa providence en merveilles feconde,
Qui des meſmes poiſons qui cauſent le trépas,
Vous a donné la vie, & vous conſerve au monde.

Sa grace eſt dans le Ciel le jour des bien-heureux ;
Ses clartez leur ſeront toûjours continuées,
Et luiront dans la terre aux gouffres les plus creux,
Comme au plus haut des monts qui percent les nuées.

Foudres, neiges, frimas, nos peurs, & nos beſoins,
L'eſperance des bons, la terreur des profanes,
Loüez celuy qui fait que vous reſpectez moins
Les palais orgueilleux, que les humbles cabanes.

Vous arbres, l'ornement des parcs delicieux,
Qui de fruits ſavoureux contentez noſtre envie,
Venez tous rendre hommage au Cedre aimé des Cieux,
Qui doit aprés ſa mort porter le fruit de vie.

Habitans des foreſts, nos injuſtes rivaux,
Celebrez ſes bontez ſous vos ſombres ramées,
Vous vivez ſans travail du fruit de nos travaux,
Et cueillez les moiſſons que nous avons ſemées.

Loüez-le, hoſtes de l'air, qui d'un vol glorieux
Vous élancez au lieu d'où la foudre eſt lancée ;
C'eſt luy qui vous éleve où les plus curieux
A peine ont levé leurs yeux & leurs penſées.

Princes vivans rayons de la Divinité,
Dont l'équitable ſort couronna la naiſſance,
Uſez ſur vos Sujets de voſtre autorité,
Comme Dieu fait ſur vous de ſa toute-puiſſance.

Le Ciel qui nous ſoumet ſans force & ſans rigueur

A rendre à voſtre ſceptre un legitime hommage,
Nous a dés la naiſſance imprimé dans le cœur
Que c'eſt honorer Dieu qu'honorer ſon image.

Loüez le Createur, vous qui d'un âge heureux
Gouſtez innocemment les charmantes amorces;
C'eſt luy qui vous anime aux deſſeins genereux;
C'eſt luy dont vous tenez le courage & les forces.

Vierges, qui pour luy ſeul conſervez vos appas,
Il vous montre en ce monde un ſujet de victoire,
Et du feu le plus pur qui vous brûle ici-bas,
Vous prepare là haut des couronnes de gloire.

Et vous qui n'eſperez que par la ſeule mort
De ſortir d'une mer ſi ſujette au naufrage,
Ne craignez point, vieillards, d'arriver en un port
Où Dieu vous tend la main de deſſus le rivage.

C'eſt-là d'où ſon pouvoir, ſans borne & ſans pareil,
Laſche les tourbillons, & lance le tonnerre;
C'eſt-là d'où vous verrez aſſis ſur le Soleil,
Foudroyer ſous vos pieds l'audace de la terre.

Par les frequens effets de ſon affection,
Son Egliſe ſe voit de ſes fers dégagée,
Et de tant de faveurs, il ſera que Sion
Sera la moins ingrate, & la plus obligée.

LE CXLIX. PSEAUME.

Cantate Domino canticum novum.

QU'EN de nouveaux concerts nos lyres & nos voix
Rendent grace au Seigneur des biens qu'il nous envoye,

Et

Et faſſent nos chanſons retentir à la fois
Sa gloire, & noſtre joye.

Dans l'eſpoir d'un bonheur ſans fin & ſans defaut,
Celebrons ici-bas ſes bontez paternelles,
A l'envy des Eſprits qui poſſedent là haut
Ses graces éternelles.

Que le bruit des tambours, dont les cœurs tranſportez
Cherchent dans les combats la mort, ou la victoire;
Ne ſoit plus employé qu'à chanter ſes bontez
Qui nous comblent de gloire.

Mais puiſqu'un ſi bon Roy nous regit ſous ſes loix,
Pour de ſon bruit guerrier adoucir la rudeſſe,
Qu'en quittant la trompette il s'accorde aux hautbois,
En nos chants d'allegreſſe.

Il eſt de ſes Eſleus l'aſyle & le conſeil,
Ses graces ici-bas jamais ne les oublient,
Et preparent un throſne au-deſſus du Soleil
A ceux qui s'humilient.

Là d'éternels rayons brillera la clarté
Des vertus ſeulement ſoigneuſes de luy plaire,
Qui cachent leur éclat ſous la ſimplicité
D'une ame debonnaire.

Ceux qui de ce bon-heur ſont dés-ja poſſeſſeurs,
Les verront ſans envie, & ſans inquietude,
Partager avec eux la gloire, & les douceurs
De la beatitude.

De nos fiers ennemis, ces tyrans inhumains,
Leurs vœux nous feront voir l'orgueil mordre la terre,
Nous donneront la force, & feront dans nos mains
Trancher le cimeterre.

Ils ont les plus puiſſans à nos armes ſoûmis ;
Ils nous donnent contre eux des ſecours inviſibles ;
Ils nous rendent par tout maiſtres des ennemis,
Et par tout invincibles.

Ces Rois dont nous faiſons nos illuſtres captifs,
Ont en vain contre nous leurs forces ralliées ;
Ceux qui pour leur ſecours eſtoient les plus actifs
Ont eû les mains liées.

Les amis du Seigneur diſpenſent par leurs mains
Les biens & les honneurs où noſtre eſpoir ſe fonde,
Et ſe font reconnoiſtre arbitres ſouverains
Des fortunes du monde.

LE CL. PSEAUME

Laudate Dominum in ſanctis ejus, &c.

CELEBRONS du Seigneur l'Epouſe legitime ;
En un ſi beau ſujet le ſilence eſt un crime ;
Ses ans comme ſa foy ſont exempts du trépas ;
C'eſt la ſeule beauté qui jamais ne ſe paſſe,
Et qui dans ſa vieilleſſe augmente ſes appas,
Son merite, & ſa grace.

Honorons ces ſaints lieux, où la Toute-puiſſance
Fait luire des rayons de ſa magnificence ;
Le feu de ſon amour y purge nos défauts ;
Admirons ſa grandeur juſqu'au Ciel parvenuë,
Et la force du bras, qui contre tant d'aſſauts
L'a toûjours maintenuë.

Que l'airain recourbé bruyant à nos oreilles,
Faſſe en tous ſes replis reſonner ſes merveilles,
Juſqu'à ce que l'Epoux paroiſſe au Firmament,
Et qu'on voye en ce jour glorieux & funeſte,
Les vivans & les morts entendre également
La trompette celeſte.

Lors que le ſouvenir de nos fautes paſſées,
Dans ce juſte remors entretient nos penſées,
De voir un ſi bon Pere irrité contre nous;
Pour témoigner l'ennuy dont noſtre cœur ſoûpire,
Joignons nos triſtes voix au ſon plaintif & doux
Du luth, & de la lyre.

Qu'en leur rang le tambour, la fluſte, & les cimbales,
En chantant les bien-faits de ſes mains liberales,
Faſſent par tout ouïr le bruit de leurs accords;
Et gouſtant les douceurs des graces qu'il envoye,
Que dans leur ſon confus s'expriment les tranſports
De noſtre ſainte joye.

Que les claviers ſacrez, où ſous des mains adroites
L'air qui chante en ſortant de leurs priſons étroites,
Forme ces ſaints accords dignes de nos autels,
En leur docte harmonie honorent l'influence,
Dont le divin rayon dans l'eſprit des mortels
Inſpire la ſcience.

Qu'un languiſſant archet ſe traiſnant ſur la corde,
Faſſe que la viole à l'eſpinette accorde
Ses ſons triſtement doux, aux ſiens plus éclatans:
Que nos mains, & nos voix, que nos ſoins, & nos veilles,
Que nos yeux, & nos cœurs reverent en tout tems
Ses divines merveilles.

Que noſtre ame à jamais de ſa bonté ravie
Ait pouvoir d'animer ce qui n'a point de vie;
Et vous fer, vous airain, vous roſeaux, & vous bois,
Vous corps ſans mouvement qui naiſſez dans la fange,
Rendez grace au Seigneur qui vous donne des voix
Pour chanter ſa loüange.

FIN DES PSEAUMES.

LE CANTIQUE D'EZECHIAS.

Ego dixi : In dimidio dierum, &c.

J'Ay dit : Lors que j'ay veû que mon âge penchant
D'un cours précipité tomboit dans son couchant :
Il me faut donc quiter la lumiere du monde !
Une nuit sans matin, un dormir sans réveil,
Raviront à mes yeux la clarté du Soleil,
Et les œuvres de Dieu sur la terre & sur l'onde.

Ces lieux où son amour a charmé tous me sens,
N'auront donc plus de moy d'offrande ni d'encens !
C'est inutilement que mon esprit se flate :
Je ne serviray plus mon Sauveur & mon Roy :
Ma lumiere est éteinte ; & ce n'est plus pour moy
Que le Soleil se leve aux rives de l'Eufrate.

Mon nom est effacé du livre des Vivans !
Ma Cour ne verra plus ces infames suivans
Dont la feinte amitié rend la foule importune :
Et je sors aussi nud de mes riches maisons,
Que sortent les Bergers de dessous les gazons,

Où le Ciel en naiſſant confine leur fortune.

Mes jours ſont achevez ; un ſevére deſtin
Approche de ſi prés leur ſoir de leur matin,
Qu'à peine ma fuſée eſt à demy retorſe :
Un feu plus devorant qu'un Lion affamé
Se nourrit de mon ſang, & mon ſang conſumé
Conſume aveque luy ma chaleur & ma force.

C'eſt en vain qu'au pouvoir qui regne dans les Cieux
J'éleve inceſſamment ma parole & mes yeux,
Dans la crainte qui tient ma raiſon aſſervie :
De ſes graces en vain j'implore le ſupport ;
Luy qui ſi juſtement me condamne à la mort,
Pourroit-il juſtement me redonner la vie ?

Il a pû, ſon pouvoir n'a rien de limité ;
Il a pû me ſauver ; & ſans iniquité
Il a pû redonner ma vie à ma priere :
Pour marque que là haut mes vœux ſont octroyez,
Et qu'il me rend les jours que j'ay mal employez,
Il veut que le Soleil rebrouſſe ſa carriere.

De nos ennuis paſſez chaſſons le ſouvenir,
Et chaſſons avec eux la peur de l'avenir ;
Il nous faut tout ſujet d'amertumes éteindre :
Puiſqu'un Dieu ſi benin tient luy ſeul en ſes mains
Ce qui donne la vie & la mort aux humains,
L'on a plus de raiſon d'eſperer que de craindre.

Cet effet merveilleux qui ne vient que de luy,
Doit raſſurer ma peur, & conſoler l'ennuy
Dont la longueur rendoit mes plaintes legitimes :
Pour remettre en repos mon cœur triſte & contrit
Et guerir à la fois mon corps & mon eſprit,
Veut-il pas que ſon Fils ſe charge de mes crimes ?

Seigneur, ceux qui seront dans la tombe reclus,
Dans leur obscurité ne t'appelleront plus
Le Soleil des esprits & l'auteur des merveilles :
Pour chanter tes bontez qui prennent soin des Rois,
Pour te voir en ton throsne, & pour oüir tes loix,
Ils n'auront plus alors de voix, d'yeux, ni d'oreilles.

Tandis que nous vivons, tu permets à nos sens
D'admirer les effets de tes bras tout-puissans,
Si cheris dans la paix, & si craints dans la guerre :
Si les siecles passez les virent exalter,
Les futurs entendront tes merveilles chanter,
Aux derniers des mortels qui peupleront la terre.

LE CANTIQUE DE JUDITH.

Incipite Domino in tympanis.

A Ce coup tambours & trompettes
Témoignez au Dieu des combats,
Que si nos craintes sont muettes,
Nos triomfes ne le sont pas ;
Poussez jusqu'au Ciel nostre joye :
L'assistance qu'il nous octroye
Par son équitable bonté,
Rend à la pauvre Bethulie
Dans la frayeur ensevelie,
Le courage & la liberté.

Aprés tant d'heureuses merveilles,
Que nostre voix & nostre luth

Conſacrent nos airs & nos veilles
A l'Auteur de noſtre ſalut :
Chantons les grandeurs éternelles
De ce Protecteur des Fidelles,
De cet ennemi des Tyrans,
Qui rend noſtre Armée invincible ;
Lorſque ſa preſence inviſible
Combat au milieu de nos rangs.

Déja par tout la renommée
Du Barbare & de ſa fureur
Avoit devancé ſon armée,
Et rempli nos cœurs de terreur :
Quand on vit fondre des montagnes ;
Comme torrens dans nos campagnes,
Maints formidables bataillons,
Brillans de piques heriſſées
Plus nombreuſes & plus preſſées
Que les épis dans les ſillons.

Ils couvroient toutes nos prairies
De chariots & de chameaux,
Et dans nos rivieres taries
Campoient à l'abri des roſeaux.
Dans nos fauxbourgs, dans nos villages
Les feux, les meurtres, les ravages
Portoient l'effroy de toutes parts ;
Et déja leurs fieres machines
S'élevoient deſſus les ruines
De nos tours & de nos remparts.

Déja ſe vantoient ces Corſaires
De ſang & de larmes nourris,
De ravir les fils à leurs meres
Et les femmes à leurs maris.
Mais Dieu qui fut noſtre eſperance ;

Rendit la force & l'assurance
Aux plus timides combattans.
Son bras qui peut tout mettre en poudre,
N'a pas toûjours besoin du foudre
Pour exterminer les Titans.

JUDITH, qui d'un chaste veuvage
Vouloit honorer son trépas,
Comme un beau Soleil sans nuage
Reprend l'éclat de ses appas;
De son tein découvre les roses
Que son voile tenoit encloses;
Remet ses tresses & ses neux;
D'eau de parfum elle se baigne,
Et laisse accorder à son peigne
Les querelles de ses cheveux.

La sainte Veuve de la sorte
Contre le Tyran s'appresteit:
Elle se croyoit assez forte
Des armes qu'Amour luy prestoit.
Par son abord humble & modeste,
Par son discours & par son geste,
Meslez de crainte & de pudeur,
Elle amollit ce cœur de pierre,
Elle rend ce foudre de guerre
Sensible à l'amoureuse ardeur.

A sa veuë il est tout de flame,
Et n'a plus d'autre ambition
Que d'embraser cette belle ame
Dans le feu de sa passion.
Mais quand de la table en sa couche
Elle eut vû porter ce farouche
De vin & de sommeil pressé,
Son bras seconda son courage,

Et le glaive acheve l'ouvrage
Que ſes yeux avoient commencé.

Le Tyran, & ſon eſperance
Sont mis enſemble au monument;
Bethulie eſt en aſſurance,
Ninive dans l'eſtonnement:
Et ces engeances de l'Averne
Qui penſoient avec Holoferne
Retourner couverts de lauriers;
Lors qu'ils manquerent de conduite,
Nos enfans donnerent la fuite
Aux plus braves de leurs guerriers.

Aprés cette inſigne victoire
Qui nous rend la vie & l'honneur,
Celebrons à jamais la gloire
Et les merveilles du Seigneur:
C'eſt le ſupport de l'innocence
Contre la rebelle licence:
C'eſt luy qui nous comble de biens;
C'eſt ſa puiſſance qui tout donte,
Et que jamais rien ne ſurmonte,
Que l'amour qu'il a pour les ſiens.

Que donc tous les peuples du monde
Reverent ſans fin icy bas
Cette Providence profonde
Qui donne l'eſtre, & le trépas;
Qui des aſtres & des planetes,
Nos ſourds & nos muets Profetes,
Regle les mouvemens divers;
Qui fixe l'un & l'autre pole,
Et de qui la ſeule parole
Défait & refait l'Univers.

Son regard calme les orages,
Il fait les montagnes mouvoir,
Et donne à la mer des rivages
Qui la tiennent dans ſon devoir.
Les plus durs rochers de la terre
Sont de cire pour ſon tonnerre.
Egalement il a ſoûmis
L'Aſſyrien & le Barbare:
Et contre tous il ſe declare
L'ennemi de nos ennemis.

Malheur à ceux dont l'arrogance
Opprime noſtre liberté:
Son foudre en fera la vengeance
Et rabaiſſera leur fierté.
Sans fin ils expîront les crimes
De leurs deſſeins illegitimes,
Sans eſtre ni vivans ni morts:
Et dans un ocean de flames
Leurs remords rongeront leurs ames
Quand les vers rongeront leurs corps.

LE CANTIQUE DES TROIS ENFANS

qui avoient eſté jettez dans la fournaiſe.

VOUS tous qui ſur la terre ou rampez ou marchez,
Vous tous que la racine y retient attachez,

Vous tous que dans les eaux on voit mourir & naiſtre,
Vous tous qui vous lancez où ſe forme l'éclair :
Louëz tous, dans les Eaux, dans la Terre, & dans l'Air,
Le ſeul Eſtre infini de qui tout prend ſon eſtre.

Eſprits les plus parfaits & les plus glorieux,
Que la grace & l'amour élevent dans les Cieux,
Admirez à jamais ſes grandeurs ſans pareilles,
Le ſeul maiſtre de tout, qui ſeul eſt voſtre Roy,
Le ſeul qu'on ne connoiſt que des yeux de la Foy,
Vous laiſſe poſſeder ces viſibles merveilles.

Faites qu'en vos concerts ſon nom ſoit reveré
Sur le plus haut des Cieux, où l'on n'eſt éclairé
Que du jour qui luiſoit avant l'eſtre des âges :
Louez-le, claires eaux, qui ſur le firmament
Dans un calme éternel coulez ſi purement
Au deſſus des broüillars qui cauſent nos orages.

Vous que ſa ſeule grace inſpire en nos eſprits,
Vertus de qui luy ſeul ſait connoiſtre le pris,
La douceur de la paix, la terreur de la guerre;
Combatez pour la foy, révérez ſes autels :
C'eſt par vous que l'on voit acquerir aux mortels
La gloire dans le Ciel, & l'honneur ſur la Terre.

Lors que ſortant des eaux tu remontes aux Cieux,
Soleil, ne fais-tu pas reconnoiſtre à nos yeux
Ce que l'obſcurité nous cachoit dans ſon ombre ?
Et quand ta Sœur eſſaye à nous rendre le jour,
Qui n'admire la voute, où la nuit, à ſon tour,
Va ſemant comme fleurs des lumieres ſans nombre?

Eſprit, par qui la terre a ſa fecondité,
Qui redonnes aux fleurs l'odeur & la beauté,
Et couvres de moiſſons les champs les plus arides:
Ren hommage à celuy, dont tu tiens le pouvoir
D'animer la Nature, & de faire pleuvoir
La roſée en nos prez comme perles liquides.

Toy qui du jour abſent conſerves les appas,
Et que hors de ta ſphere on retient icy bas,
Ou brillant dans la braiſe, ou caché ſous la cendre:
Fais fumer les autels de la Divinité,
Dont un jour la juſtice égalant ſa bonté
Le fera tout en feu de ſon thrône deſcendre.

Loüez le Tout-puiſſant, rigoureuſe ſaiſon,
Dont la neige & la glace, ainſi qu'une toiſon,
Conſerve les moiſſons, les fleurs, & la verdure:
Loüez-le, ardent Eſté, loüez-le, doux Printemps,
Qui redonnant là-haut le chaud & le beau temps,
Redonnez icy bas la vie à la Nature.

Frimas, neiges, glaçons, vents, orages, éclairs,
Que produiſent ſur nous les caprices des airs
Pour noſtre récompenſe, ou pour noſtre ſupplice:
Ou quand vous arroſez les moiſſons de nos champs,
Ou quand vous foudroyez l'audace des méchans;
Faites benir ſa grace, & craindre ſa juſtice.

Soit que l'Aſtre du jour ſorte du ſein des eaux,
Ou ſouffre, en ſon abſence, aux timides flambeaux
Dans l'ombre de la nuit de reprendre ſa place:
Donnons à l'Eternel nos ſoins & nos propos,
Et que noſtre travail, comme noſtre repos,
Soit, veillant ou dormant, éclairé de ſa grace.

Toy, qui rens aux objets la forme & la couleur
Que la nuit confondoit dans ſa ſombre paſleur,
Miroir du Createur, fille de ſa Parole :
Revien ſur l'horizon tes barriéres ouvrir,
Afin que ta clarté nous faſſe découvrir
Les œuvres du Seigneur de l'un à l'autre pole.

Aſſez l'obſeurité nous a caché le jour,
Diſſipe les broüillars, qui craignant ton retour
Vont ſur l'aiſle des vents te declarer la guerre :
Veux-tu toûjours céder ta place à ces éclairs,
Dont le feu menaçant ne luit à l'Univers
Que quand Dieu veut punir les crimes de la Terre?

Toy, qui donnant à l'homme & l'eſtre & le trépas,
Luy preſtes & reprens ta matiére icy bas,
Et qui te dois toy-meſme à la Toute-puiſſance :
Ren ſur tes plus hauts monts, de ce que tu produits,
Des cédres, des ſapins, & des fleurs, & des fruits,
Des marques au Seigneur de ta reconnoiſſance.

Vous ondes, la terreur des plus hardis nochers,
Vous ondes, qui roulant du ſommet des rochers,
D'une marche ſuperbe éloignez voſtre ſource :
Soit que voſtre canal ſoit doux, ou ſoit amer,
En portant le tribut au ſceptre de la mer,
Honorez l'Eternel en toute voſtre courſe.

Vos eaux, qui goute à goute arroſent les graviers,
Se changeront en flots impetueux & fiers
Dans une immenſité ſans fond & ſans pareille :
Et la lourde baleine, & les plus ſourds poiſſons,
Non moins que les Daufins, ſeront par vos chanſons
Au nom du Createur attachez par l'oreille.

Ces vents tumultueux qui grondent dans les airs,
Dont la sedition étonne l'Univers,
Quand ils semblent vouloir les élemens confondre:
Ne doivent empescher le concert des oiseaux,
Ou volans dans les Cieux, ou pendus aux rameaux,
D'entendre nos accords & de nous y répondre.

Animaux fugitifs, qui dans vostre fierté
Possedez dans les bois l'heur de la liberté,
Benissez les bontez qui vous y firent naistre:
Et vous qui sous nos toits demeurez avec nous,
Honorez le pouvoir si prudent & si doux
Qui vous donne la vie avec un si bon maistre.

Mais que l'homme, sur tout, béniſſe l'Eternel;
Il témoigne à luy seul un amour paternel,
Dont il doit à jamais conserver la memoire:
Il le rend, sur tout autre, heureux & glorieux;
Pour luy seul il a fait l'Air, la Terre, & les Cieux,
Les uns pour son besoin, les autres pour sa gloire.

O Sion, que remplit de graces & de biens
Le Seigneur qui s'eſt fait le protecteur des tiens;
Et qui fus de la foy la premiere éclairée;
Dois-tu pas t'assurer en sa protection,
Et des bienfaits receus de son affection,
En garder la memoire autant que ta durée?

Esprits, qui dans l'espoir des celestes appas,
Vous estes détachez des plaisirs d'icy-bas,
Qui donnez aux autels vos ans & vos services:
Lors que vous élancez vostre ardente oraiſon,
Qu'un nuage nouveau voile nostre horizon
De l'encens que feront fumer vos sacrifices.

Vous, cœurs humiliez, vous dignes poſſeſſeurs
Du repos dont la gloire augmente les douceurs,
Sa bonté ſoit ſans fin par vos voix exprimée:
Le feu dont ſon amour produit la charité,
S'entretient dans voſtre ame en une pureté,
Qui ne produit jamais ni cendre, ni fumée.

Et vous, dont l'on croyoit que l'injuſte deſtin
Joindroit des plus beaux jours le couchant au matin,
Par un ſupplice exempt d'infamie & de blâme;
Devez-vous pas, tous trois, admirer ſes bontez,
Qui vous ſauvant des feux où l'on vous a jettez,
Ne vous laiſſe brûler que de ſa ſeule flame?

Confeſſez donc tous trois une Trine-Unité
Qui devant tous les temps, dans ſon éternité,
Confond de tous les temps en un ſeul la durée;
Loüez de tous les trois l'égal & ſeul pouvoir,
Où les ſens ſans la foy n'ont pû rien concevoir,
Où la foy ſans les ſens rend noſtre ame aſſurée.

LE CANTIQUE DE ZACHARIE.

Benedictus Dominus, &c.

BENISSONS le Seigneur qui ſon peuple viſite;
Et qui veut d'Iſraël augmenter le merite,
Pour donner à ſa gloire un juſte accroiſſement:
Toutes ſes volontez ſont enfin ſatisfaites;

Et ce qui fut predit par la voix des Prophetes
Trouve au ſang de David ſon accompliſſement.

Ce Dieu, dont la parole eſt la verité meſme,
Egalant ſa clemence à ſon pouvoir ſupréme,
Nous fait voir les effets de ce qu'il a promis;
Il nous rend à la fois le repos & la grace;
Et de la meſme main qui nos crimes efface,
Combat, & loin de nous chaſſe nos ennemis.

Nous pouvons donc, Chreſtiens, & ſans trouble & ſans crainte
Reverer la puiſſance auſſi grande que ſainte
De qui nous vient la gloire & la proſperité;
Et qui veut que la paix que ſa bonté profonde
Nous rend ſelon nos vœux en delices feconde,
Soit compagne à jamais de noſtre pieté.

Et toy, qui de mon ſang as pris ton origine,
Précurſeur de JESUS, dont la grace divine
Conſacre à ce vray Dieu ta plus jeune ſaiſon;
Tu viens, comme au matin cette clarté premiere
Qui ſert à preparer nos yeux à la lumiere
Devant que le Soleil monte ſur l'horizon.

A peine ton enfance aura parfait un luſtre,
Qu'aux rives du Jourdain, où tu ſeras illuſtre,
Tes travaux paroiſtront neceſſaires & grans;
Là tu rendras noſtre ame auſſi pure que l'onde,
Qui lave le peché que l'homme apporte au monde
Dans le ſang criminel de ſes premiers parens.

Tu combleras nos jours de bon-heur & de joye,
Du haut du Firmament le Pere qui t'envoye
Témoigne à ſes enfans ſon amour paternel;
Par ta vie & ta foy nos mœurs ſeront reglées,

Et deſſillant les yeux des ames aveuglées
Tes ſoins les conduiront au repos éternel.

LE CANTIQUE DE SIMEON.

Nunc dimittis.

PUIS qu'avant que mourir l'Eternel a permis
Que le Verbe incarné qu'il nous avoit promis,
Faſſe luire à mes yeux ſes merveilles celebres,
Je verray ſans regret mon âge qui s'enfuit,
Finir mon dernier jour dans la fatale nuit
Dont jamais le matin ne chaſſe les tenebres.

La terre en ſes deux bouts admire la bonté
De ce Dieu qui ſe joint à noſtre humanité,
Pour laver de ſon ſang les ames criminelles:
Pour tous diverſement ſes threſors ſont ouverts;
Les graces qu'il répand portent dans l'Univers
La lumiere aux Gentils, & la gloire aux Fideles.

LE CANTIQUE DE LA VIERGE.

Magnificat anima mea Dominum.

CERTES c'eſt à bon droit que mon ame & ma voix
Vont publiant par tout le nom du Roy des Rois,

Et mon-reſſentiment des graces qu'il m'octroye :
Si-toſt que ma raiſon fut ſoumiſe à ma foy,
Ce Dieu qui ſe fait homme & s'engendre dans moy,
A ravi tous mes ſens de merveille & de joye.

Tant plus je me ſoumets au pied de ſes Autels,
Tant plus je me rabaiſſe au-deſſous des mortels,
Plus je voy ma grandeur eſtre au-deſſus des Anges;
Lorſque je veux cacher la gloire qui me ſuit,
C'eſt lors que la ſplendeur du Fils que j'ay produit
Fait par toute la terre éclater mes loüanges.

De quel comble d'honneurs inconnus aux hu- [mains,
N'ont couronné mon front ſes magnifiques mains ?
Eſt-il quelque faveur que ce Fils ne m'accorde ?
Non content d'exaucer mes legitimes vœux,
N'a-t-il pas pour jamais permis à nos neveux
De puiſer au theſor de ſa miſericorde ?

Son bras victorieux, la terreur des combats ;
Dont la force eſt fatale aux grandeurs d'icy-bas,
A terraſſé l'orgueil des puiſſances profanes,
Et des ſuperbes tours des royales Maiſons
Fait abaiſſer le faiſte au-deſſous des gazons,
Et contenir le throſne aux plus baſſes cabanes.

La juſtice du Ciel comblera de bonheur
Ceux qui laiſſeront tout pour ſuivre le Seigneur,
Et dont le ſeul eſpoir eſt en ſa providence :
Mais ceux de qui l'eſprit bouffi de vanité
Ne le recherchent point en leur adverſité,
Reconnoiſtront l'erreur de leur fauſſe prudence.

Le peuple qu'il a pris en ſa protection,
Sait comme ſa clemence & ſon affection

Ont pour tous les humains ſa colere adoucie ;
Et pour les ſecourir contre leurs ennemis,
Fait-il pas voir l'effet de ce qu'il a promis,
Que du ſang d'Abraham ſortiroit le Meſſie ?

LE CANTIQUE DE S. AMBROISE ET DE S. AUGUSTIN.

Te Deum laudamus.

SEUL Monarque des Cieux, le ſeul & le vray Dieu,
Qui remplit toute choſe, & n'occupe aucun lieu,
Pour comprendre ton nom la terre eſt trop petite :
Et quand l'Egliſe veut celebrer ton honneur,
Ou comme ſon Epoux, ou comme ſon Seigneur,
Peut-elle rien chanter d'égal à ton merite ?

Ces Eſprits poſſeſſeurs des celeſtes appas,
De qui l'eſtre impaſſible eſt exempt du trépas,
Et par qui ſont là-haut les vertus exprimées ;
Ces Chantres glorieux, en leurs ſacrez concers,
Ne ſont plus retentir en ce vaſte Univers
Que le nom trois fois Saint du grand Dieu des ar-
[mées.

Lorſque l'air nettoyé par le vol des Zephirs
Nous découvre ton throſne où brillent les ſaphirs,
Qui n'admire ta gloire & ta magnificence ?
Et quand on voit partir d'un nuage enflamé
Les foudres éclatans dont ton bras eſt armé,
Qui ne craint ta colere & ta toute-puiſſance ?

Dans ces grands ornemens de la terre & des Cieux,
Où les plus ignorans s'inſtruiſent par les yeux,
L'on connoiſſoit déja l'ouvrier par ſes ouvrages,
Quand ces douze Heros que l'amour & la foy
Forcerent, ſans contrainte, à ſe donner à toy,
Furent les truchemens de ce muet langage.

Ceux qui dans les replis des ſiécles à venir
Liſoient ce que Sion a veû naiſtre & finir,
Et que dans Sion meſme à peine on a peû croire,
Demeurerent confus, voyant du Roy des Rois
Les bras victorieux eſtendus ſur la Croix,
Le front couvert de boue, & couronné de gloire.

Ils voyoient à ta ſuite & combattre en leur rang
Ces genereux Martyrs, dont les pleurs & le ſang
Ont l'erreur des Gentils pour jamais étouffée;
Ceux, qui recompenſez des maux qu'ils ont ſouffers
Quand la foy triomfoit des flames & des fers,
Sur leur ſupplice meſme élevoient ſon trofée.

Noſtre Egliſe brûlant du feu de ta ſplendeur,
S'efforce d'égaler en cette ſainte ardeur
Celle qui dans le Ciel ta preſence poſſede;
Et confeſſe en un temps qui du temps n'eſt préfix,
Que de l'amour du Pere, & de l'amour du Fils,
De toute éternité le Saint-Eſprit procede.

N'es-tu pas ce Monarque auſſi juſte que doux?
N'es-tu pas ce vray Dieu qui verſe deſſus nous
Une ſource de biens qui n'eſt jamais tarie?
Et ſans rien rabaiſſer de ta Divinité,
Ne t'es-tu pas veſtu de noſtre humanité, [rie?
Afin d'eſtre homme & Dieu dans les flancs de Ma-

Celuy de qui le ſeul vouloir
Retient le monde en ſon devoir,
Repoſe au ventre de Marie.

Celuy qui meſure le cours
Des ſiecles, des ans, & des jours;
Celuy qui jamais ne varie;
Par qui la Lune & le Soleil
Vont toûjours un chemin pareil,
Repoſe au ventre de Marie.

Heureuſe Mere qui conceut
L'Enfant dont le monde receut
La gloire où noſtre eſpoir repoſe;
Et qu'à jamais ſoit eſtimé
Le ventre auquel fut animé
L'eſtre éternel de toute choſe.

Heureuſe Mere dont le fruit,
Que tes chaſtes flancs ont produit,
Envers nous acquite l'oracle;
Fay voir du Pere la pitié,
Fay voir du Verbe l'amitié,
Et du Saint-Eſprit le miracle.

Gloire ſoit à ce Dieu naiſſant,
Ainſi qu'au Pere tout-puiſſant
Dont il eſt l'éternelle image;
Gloire au Saint-Eſprit, qui fait voir
Que luy ſeul avoit le pouvoir
D'unir l'ouvrier à ſon ouvrage

L'HYMNE

O glorioſa Domina.

OTRES-digne Reine des Cieux;
Les aſtres les plus glorieux
Font luire ſous tes pieds leurs clartez vagabondes;
Et toy ſeule te peux vanter
D'avoir eû l'honneur d'allaiter
Celuy ſeul qui rendoit tes mamelles fecondes.

Ce qu'une femme avoit perdu,
Une Vierge nous l'a rendu,
Lors que la foy te fit concevoir par l'oreille;
Le Seigneur par tout triomfant
Eſt dans toy le pere & l'enfant,
De l'Enfer la terreur, & du Ciel la merveille.

Par ton Fils les plus affligez
Verront leurs ennuis ſoulagez,
L'excés de leur bon-heur paſſera leur envie;
Par toy ſes liberales mains
Ouvrent des threſors aux humains
D'où leur viendront ſans fin la lumiere & la vie.

Gloire ſoit au Verbe incarné
Qui rend le Ciel meſme étonné
De le voir à ſon Pere égal dés ſon enfance:
Gloire à l'Eſprit, dont le pouvoir
Qui paſſe tout humain ſçavoir,
A produit cette chaſte & feconde naiſſance.

L'HYMNE

Memento ſalutis auctor, &c.

QU'IL te reſſouvienne, JESUS,
De ce moment où tu receus
Noſtre robe mortelle au ventre de Marie ;
Conſerve pour nous ton amour
Telle qu'en ce glorieux jour
Tu vois avecque nous ta Mere qui t'en prie.

Et toy dont la foy nous valut
Le bon-heur de noſtre ſalut,
Qui nous donne là-haut de ſi grans privileges ;
Veille pour défendre icy bas
Nos ames au jour du trépas
Des ennemis couverts qui leur tendent des pieges.

Gloire ſoit au Verbe incarné,
Qui rend le Ciel meſme eſtonné
De le voir à ſon Pere égal dés ſon enfance ;
Gloire à l'Eſprit, dont le pouvoir
Surpaſſant tout humain ſçavoir
A produit cette chaſte & feconde naiſſance.

L'HYMNE

Ave maris ſtella.

O LA plus claire des eſtoiles
Qui parut au travers des voiles
Dont la nuit du peché nous offuſquoit les yeux;
Reçoy nos vœux & nos ſuffrages,
Et nous ſauve de ces orages
Au port que tes bontez nous preparent aux Cieux.

Si la creance trop legére
Qu'eut Eve à la voix menſongére
Nous avoit tous rendus eſclaves des Enfers;
Ta foy par un contraire échange,
Croyant aux paroles de l'Ange,
Briſa de nos ayeux les priſons & les fers.

O bel Aſtre, fay que ta flame
Puiſſe encor éclairer mon ame,
Dans l'aſyle où JESUS nous conduit au trépas;
Chaſſe l'ennuy qui nous menace,
Et fay que le fruit de ſa grace
Nous donne au Ciel la gloire, & la paix ici bas.

Si jadis tes chaſtes entrailles
Contenoient ce Dieu des batailles
Dont le pouvoir s'étend du Nort juſques au Sud;
Uſant de ton pouvoir de Mere
Appaiſe la juſte colere
Du Fils que dans tes flancs ta ſeule foy conceut.

Vierge chaſte, Vierge feconde ;
Fay que nous puiſſions en ce monde
Conſerver la blancheur de noſtre pureté ;
Et qu'en ſuivant ta ſainte vie,
Noſtre ame dans le Ciel ravie
Te puiſſe encore ſuivre en l'immortalité.

Gloire au Pere dont la puiſſance
Eſt le ſupport de l'innocence ;
Gloire au Fils dont le ſang fut répandu pour nous ;
Gloire à l'Eſprit, qui nous inſpire
L'amour dont noſtre ame ſoûpire
Juſqu'à ce qu'elle ſoit unie à ſon Epoux.

NOEL POUR CHANTER A LA MESSE DE MINUIT

Sur le chant

Que ſous le concert des oiſeaux
La Nymphe des bois & des eaux.

MAINTENANT que l'Aſtre doré
Par qui le monde eſt éclairé,
A cedé la place aux eſtoiles
Par un miracle nompareil,
La nuit au milieu de ſes voiles
A veû naiſtre un nouveau Soleil.

Un bienheureux enfantement
Remplit l'Enfer d'eſtonnement,
Réjoüit les ames captives,

Et rend le Jourdain glorieux
De voir naiſtre deſſus ſes rives
Le Roy de la Terre & des Cieux.

Ce Roy des Aſtres adoré
N'eſt point né dans un lieu paré
Où la pompe eſtale ſon luſtre;
Un haillon luy ſert au beſoin,
Et n'a pour dais ni pour baluſtre
Qu'une creche pleine de foin.

Ces petits bras emmaillotez
Sont ces meſmes bras redoutez
Du Ciel, de l'Onde, & de la Terre:
Ils ſe ſont à noſtre aide offers,
Et ne s'arment plus du tonnerre
Que pour foudroyer les Enfers.

Voyez que ſon divin pouvoir
Surpaſſe tout humain ſavoir
De quiconque le conſidere:
Dieu de ſon corps eſt createur;
Une Vierge enfante ſon Pere,
Et l'œuvre produit ſon Auteur.

O Dieu protecteur des humains,
Qui par de puiſſantes mains
Nous as garantis du naufrage;
Sois à jamais noſtre ſupport,
Et ne laiſſe point dans l'orage
Ceux que ta grace a mis au port.

Le quatriéme vers de la cinquiéme ſtance de ce Noël s'eſt imprimé & chanté depuis quarante ans ainſi, Dieu de luy-meſme eſt Createur. *Mais les Reverends Peres*

Docteurs, qui m'ont donné l'Approbation, l'ayant condamné, je l'ay changé comme vous le voyez, avec beaucoup moins de force qu'il n'estoit, & ay mieux aimé passer en cette occasion pour bon Chrestien que pour bon Poëte. Je conseille ceux qui le chantent & retiennent de cœur d'en faire de mesme, & de suivre entierement les sentimens de l'Eglise.

SONNET

Sur le Bois de la vraie Croix.

BEAU Cedre aimé des Cieux, dont l'heureuse memoire
Ne craint point de l'oubli les rigoureuses lois,
Ne blasme point le Sort qui fit mourir ton bois,
Puisque le mesme Sort a fait naistre ta gloire.

Celuy de qui le sang sur toy fut épanché,
C'est celuy dont la grace égale la justice,
Qui souffre injustement nostre juste supplice,
Et qui nous fait revivre en tuant le peché.

O nompareil ouvrier des œuvres nompareilles,
De qui tous les effets sont autant de merveilles,
Que ton amour est grand, que ton pouvoir est fort!

Mon Dieu, de quel miracle est ta bonté suivie,
Jadis un bois vivant nous apporta la mort,
Un bois mort aujourd'huy nous apporte la vie.

EPITAPHE

SUR LA MORT DE HONORAT DE BUEIL, fils de l'Auteur, qui mourut Page de Mademoiselle l'année 1652. âgé de seize ans ou environ.

CE fils dont les attraits d'une aimable jeunesse
Rendoient de mes vieux jours tous les desirs contens :
Ce fils qui fut l'appuy de ma foible vieillesse,
A veû tomber sans fruit la fleur de son printemps.

Trois mois d'une langueur qui n'eut jamais de cesse,
L'ont fait dans ce tombeau descendre avant le temps,
Lors que sous les couleurs d'une grande Princesse,
Son âge avoit à peine atteint deux fois huit ans.

Tout le Siecle jugeoit, qu'en sa vertu naissante
La tige de BUEIL jadis si floriſſante,
Vouloit sur son declin faire un dernier effort.

Son esprit fut brillant, son ame genereuse,
Et jamais sa Maison illustre & malheureuse
N'en a receu d'ennuy que celuy de sa mort.

FIN DES CANTIQUES.

ODE

75763649

2nd ejc.